
TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TEO
ILLU MEA

[illegible]

[illegible] — [illegible]

Historia de [illegible]

Don [illegible]

[illegible]





La Satire ne sert qu'à rendre un Fat illustre:
C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre,
En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi,
Et Tel, qui m'en reprend, en pense autant que moi.
BOILEAU SAT. IX.

L'ATLANTIS

DE MADAME MANLEY,

Traduit de l'Anglois.

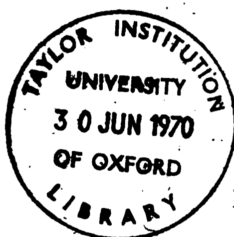
CONTENANT
LES INTRIGUES POLITIQUES,
ET AMOUREUSES,
DE LA NOBLESSE
DE CETTE ILE,
Et où l'on découvre
LE SECRET DES REVOLUTIONS
Arrivées depuis l'An 1683. jusques à present.

TOME SECOND.



Selon la Copie Imprimée
A LONDRES,
Chez JEAN MORPHEW.

M. DCC. XIII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
30 JUN 1970
OF OXFORD
LIBRARY

A
SON ALTESSE
MYLORD DUC
ET COMTE DE
MARLBOROUGH,

Prince du St. Empire, Prince de Mindelheim, Marquis de Blanford, Baron de Churchill, d'Aymouth & Sandrige, Généralissime de toutes les Troupes de Sa Majesté Britannique, son Ambassadeur Extraordinaire & Plénipotentiaire auprès de la République des Provinces-Unies, son Conseiller Privé, &c. &c. &c.


YLORD.

Dans ces Siécles anciens si fertiles en Grands Hommes, un de ces Illu-

 stres

ſtres Modéles des Immortelles Vertus de VOTRE ALTESSE, aïant rétabli l'Honneur mépriſé de ſa Nation, & étant arrivé dans un endroit, où ſes Ennemis avoient élevé un Monument à ſa honte, il le fit démolir à l'inſtant, & érigea en ce même endroit un Trophée à la Gloire Eternelle de ſon Païs, rétabliſſant de la ſorte l'Honneur de cette chére Patrie ſur les Ruïnes de ſa Honte, & de ſon Ignominie.

Si je n'avois les mêmes vûës, ſi ce n'étoit dans le même deſſein, ce ſeroit à moi la plus grande des témeritez, pour ne pas dire des imprudences; d'oſer préſenter à V. A. un Livre du genre de celui-ci. Mais charmé d'un côté de l'éclat de Votre Mérite ſans égal, & indigné de l'autre des moïens bas, dont ſe ſervent vos implacables Ennemis pour noircir la Réputation de V. A., ſinon dans l'eſprit de ceux qui ont été les témoins de tant d'Actions

Hé-

Héroïques, & auxquels ils n'en peuvent imposer, du moins dans celui de la Postérité, chez qui ils n'ignorent point (& c'est ce qui fait leur peine) qu'on régardera V. A. comme nous régardions les *Alexandres*, les *Hannibals*, les *Césars*, avant qu'Elle ait fait des actions dont l'éclat éfface celles de ces Héros; je me suis imaginé, MYLORD, que je ne pouvois mieux faire que de sacrifier à Vous-même ce Livre, qui renferme tout ce que l'envie la plus animée, la haine la plus outrée, & la jalousie la plus basse ont suggéré à tous les envieux de votre Gloire, & contre V. A. & contre ceux qui lui apartiennent de plus près; afin que tout le monde, avide de la lecture de ces sortes de Livres, sçache que ces ténébres obscures repanduës de tous côtez par les plumes venales d'un infame *Roper*, d'un adulateur & boufon *Swift*, d'une mélancolique *Manley* & de tant d'autres

leurs ſemblables ; & dont ils tâchent de couvrir l'éclat de vos Grandes Actions ; ne tirent leur origine que de la haine, de l'envie & de la paſſion ; & que, par conſéquent, elles doivent plûtôt ſervir à en relever l'éclat qu'à le ternir, ſelon leur deſſein.

C'eſt pour élever à la place de cet infame Monument de leur haine, une Trophée à la Gloire de V. A. que j'ai deſſein de dire ici, en peu de mots, ce que toute la Terre dit & penſe de V. A. ; & je prens mon tems pour le dire, lors que vos laches Envieux, étant, pour ainſi dire, triomphans, ont comme mis hors de mode de donner à V. A. les Eloges qu'elle mérite, & ont empoiſonné de leurs propres Loüanges la plume de ceux qui auparavant s'étoient dévoüez à chanter vos Triomphes ; je le publie, dis-je, dans ce tems-ci, afin qu'il me donnent un démenti, s'ils ont un front d'airain pour préten-

dre

dre en imposer jusques-là à toute la Terre témoin de vos Actions Héroïques.

En effet l'*Angleterre*, la *France*, l'*Empire* ont-ils fourni depuis l'établissement de leurs Etats, un Héros comparable à V. A. Car enfin, en vain nous vantera-t-on les *Turenes*, les *Schombergs*, les *Gustaves* & même le Grand *Guillaume III.*, V. A. les a tous surpassé: car qui de ces Grands Capitaines peut se vanter d'avoir *seul* réduit le plus formidable de tous les Princes de l'Europe, par une continuité surprénante de Victoires, de Conquêtes & de Triomphes, à mandier une Paix telle qu'on auroit voulu la lui imposer, & qu'il auroit été contraint de recevoir honteusement, si vos Ennemis, ne dirai-je pas plûtôt les Ennemis de cette chére Patrie, que V. A. avoit si fidélement & si glorieusement servi, n'eussent prêté leurs lâches & perfides mains à ce

Monarque terrassé, pour l'aider à se soustraire au Joug que V. A. lui avoit si glorieusement imposé; Joug, à la verité, honteux pour cet invincible Monarque! mais qui alloit devenir un Monument de vôtre Prudence & de vôtre valeur, & si public & si durable, qu'en vain vos jaloux Compatriotes auroient fait tous leurs efforts pour y porter quelque coup.

Qu'ils tâchent, tant qu'il leur plaira, de ravaler la Gloire de vos Actions, en disant qu'il n'y a point de Général qui n'eût pû faire ce que V. A. a fait, à la tête des mêmes Troupes! Ce ne seront que des paroles aussi frivoles qu'inutiles à leur dessein, car quand l'Experience n'auroit pas fait voir que ces mêmes Troupes toûjours victorieuses sous V. A. n'ont pû rien faire de glorieux sans Elle; je leur demanderois qu'ils me montrassent seulement un Capitaine, qui,

qui, comme V. A., ait ataché la Victoire à son Char avec une chaine formée de ce nombre presqu'infini & très-accompli de toutes les Vertus Politiques & Militaires.

Annibal, il est vrai, a vaincu, comme V. A., une Nation aguerrie & enflée de ses Conquêtes; mais la Modération & la Tempérance, qui lui manquoient, & qui brillent si bien dans toutes vos Actions, ont éloigné la Victoire, qui l'avoit si long-tems suivie, & il a enfin succombé. *César* a fait tête à des Ennemis redoutables, il a même triomphé du Grand *Pompée*; mais la Victoire a-t-elle toûjours été atachée à ses pas comme à ceux de V. A.; & son Ambition démesurée n'a-t-elle pas mis en fuite cette Fille du Ciel, que votre Modestie atache si étroitement à V. A. *Alexandre* a porté jusqu'au fond de l'*Asie* la Terreur de son Nom; mais après tout peut-on comparer

avec équité ses Exploits à ceux de V. A.? En effet, à qui ce Prince avoit-il affaire qu'à des Peuples Barbares, dont la plûpart ignoroient l'Art de la Guerre, & qui tous avoient à leur tête, dirai-je des Généraux, ou bien des Pastres qui les conduisoient plûtôt à la Boucherie qu'à une Bataille dans les formes? Mais jetons les yeux sur les Ennemis que votre Bravoure a si souvent terrassez, qui trouverons-nous? des *François* Intrépides, de Superbes *Espagnols*, des *Bavarois* Aguerris; en un mot, des Armées pleinement instruites dans le Métier de la Guerre, de vieilles Troupes choisies, enflées de leurs Victoires & commandées par des Généraux d'une grande Expérience & d'une Bravoure incontestable, un Electeur de *Baviére*, un *Bouflers*, un *Villeroi*, un *Tallard*, un *Vendôme*, un *Villars*. Il est vrai, *Alexandre* a triomphé de *Darius*; mais qu'étoit-ce que ce *Darius*

qu'un

qu'un jeune Voluptueux ? Et en triomphant de tous ces vieux & jeunes Généraux *François* V. A. n'a-t-elle pas triomphé, le diraije, du Grand, de l'Auguſte, de l'Immortel, de l'Invincible *Louis XIV.* ? Les *Swifts*, les *Abels* & les autres plumes à gages, qui n'écrivent que pour calomnier ce qui eſt juſte & honorable, & répandre de fauſſes couleurs ſur ce qui eſt indigne & qui mérite d'être blâmé, pouront-ils s'inſcrire en faux contre toutes ces Véritez.

Je trouve cependant dans l'Antiquité la plus illuſtre un Héros qui peut, preſqu'à tous égards, être comparé à V. A. Auſſi vertueux qu'Elle, auſſi incorruptible qu'Elle, auſſi prudent qu'Elle, auſſi envié qu'Elle. C'eſt le Grand *Epaminondas* le Héros de Thebes, comme V. A. le ſera à jamais de la Grande Bretagne ; & dont la Prudence & le Courage ont glorieuſement triomphé de toutes les Intri-

gues

gnes & de toutes les Forces des *Lacédémoniens* jusques-là Invincibles; comme la Valeur & la Prudence de V. A. ont triomphé des Ruses du vieux *Louis* & de toutes les Forces de son vaste Roïaume, qui jusqu'à vos jours avoient ménacé toute l'Europe de l'Esclavage; de sorte qu'on peut dire de V. A. à juste titre comme un Ancien a dit du Héros de Thebes, *dès que Votre Altesse a paru à la tête des Armées, la France auparavant la Terreur de l'Europe a commencé à trembler, & tant que V. A. a eu le Commandement des Armées, ou le Maniement des Affaires du Cabinet, l'Angleterre a brillé & a aquis un Honneur qui paroissoit devoir être éternel; mais V. A. a-t-elle cessé de commander, ou de donner ses Conseils; la France a repris sa premiére Vigueur, & l'Angleterre est retombée dans son premier Mépris.*

Les Plaines de *Leuctre* & de *Mantinée* inondées du Sang de *Spar-*

Sparte ont mérité à *Epaminondas* des Eloges qui dureront autant qu'il y aura des hommes pour lire l'Histoire : *Schellenberg* , *Hochstet* , *Ramillies* , *Oudenaerde* , les impénétrables Retranchemens de *Blaregnies*, les Lignes du *Non plus ultra* , les imprénables Forteresses de *Menin* , *Lille* , *Tournay* , *Mons* , & tant d'autres , que je ne pourois nommer sans être ennuïeux , conserveront votre Nom autant que la Nation Françoise subsistera ; que dis-je , l'*Empire* délivré , les *Provinces-Unies* mises en sûreté , les *Païs-Bas* recouvrez , les Frontiéres inaccessibles de la *France* entamées , & cela par la Bravoure & la sage Conduite de V. A. , sont des Faits qui subsisteront dans la mémoire des Hommes aussi long-tems que ces Païs mêmes subsisteront.

Mais ce qui me paroit bien au dessus de tout cela , & ce qui est la plus Noble Récompense des plus Grands Exploits , je veux di-

ré ces Eloges si bien méritez que Vous ont donné & vos Amis & vos Ennemis mêmes, ne doivent pas peu servir à relever le Trophée que j'entreprens d'ériger ici à la Gloire de V. A., & à effacer tout ce que le Venin de la Calomnie a fait dire depuis. *C'est Votre Prudence, Votre Bravoure, Votre Bonheur*, dit l'Empereur LEOPOLD, ce Prince qui sçavoit estimer les choses ce qu'elles valent, *qui ont délivré l'Empire de l'état très-fâcheux, où l'avoit plongé la Révolte de l'Electeur de Baviére, & c'est en considération de ces signalez Services que* cet Auguste Empereur *a comblé* VOTRE ALTESSE *du plus grand Honneur de l'Allemagne, en Vous agrégeant au Nombre des Princes de l'Empire.* L'Auguste & Prudente République de *Hollande* n'a-t-elle pas reconnû publiquement, qu'*après Dieu c'étoit à Votre seule Prudence & à Vos Soins qu'Elle devoit la Conservation de sa Liberté,*

&

& ce nouveau Lustre qu'elle a acquis durant le cours de cette longue & hûreuse Guerre. Un des plus Nobles & des plus Sages Corps Politiques de l'Europe, l'Auguste Parlement d'*Angleterre*, n'a-t-il pas reconnû que *Vos Exploits sont si Glorieux dans toutes leurs circonstances qu'il y a peu d'Exemples dans les Siécles passez qui en égalent l'Eclat, & beaucoup moins qui le surpassent; & que l'Honneur en est dû à la Conduite & à la Valeur de V. A. C'est là*, disoit cette Illustre Assemblée, *la Voix Commune de l'Angleterre & de toute l'Europe.* Joignons à tant de Témoignages de la Renommée les Actions de la plus Sage des Reines; *Pour perpétuer*, disoit cette Princesse, *la Mémoire du Mérite de Votre Altesse en continuant, autant qu'il seroit possible, Vos Titres & Votre Nom jusqu'à la Postérité la plus éloignée.* Que peut faire le noir Venin répandu dans les Calomnies de vos Ennemis, contre

des Témoignages si Autentiques, & des Eloges d'un si grand poids, & que VOTRE ALTESSE a si bien méritez.

Mais est-ce en cela seul que V. A. a été une Copie si parfaite du Général *Thébain*, & Votre Fidélité pour Votre Patrie ne Vous rend-elle pas bien semblable à cet Illustre Républicain? On le sçait, l'efficace & le sûr moïen dont s'est toûjours servi l'Ennemi, à qui Vous aviez à faire, a été de corrompre les Ministres des Princes avec qui il a été en Guerre, & il est de notorieté publique que sa Poudre d'Or lui a plus fait faire de Conquêtes que celle de ses Canons. Ainsi qui sçait combien de * *Diomédons* ont tenté de Vous faire préférer à l'intérêt de Votre Patrie & à Votre Gloire un vil & méprisable Intérêt particulier, & si

* Il avoit été envoïé par Artaxerces pour corrompre Epaminondas.

si nous ignorons combien de fois Votre Vertu, à l'épreuve de toute attaque de ce côté-là, a renvoïé ces *Diomédons* avec leurs Offres & leurs Présens, c'est que Votre Altesse a crû qu'il lui étoit aussi glorieux d'ensévelir dans le silence des Pratiques si basses, que de les rejetter avec générosité.

Que Vos Ennemis disent ici tout ce qu'ils voudront, qu'ils apellent tant qu'ils voudront Votre Temperance & le bon Reglement de Votre Domestique du Nom odieux d'Avarice : toute leur Déclamation ne servira tout au plus qu'à faire connoître à tout Homme de bon sens, qu'ils ne sçavent guéres la Nature de l'Avarice, puis qu'on peut être plus avare en répandant des Largesses à droite & à gauche qu'en se tenant dans une certaine Modération. Mais disons plûtôt qu'ils connoissent encore moins le Caractére V. A.,

qui,

qui, Ennemi de l'Ostentation, sçait faire ses Libéralitez de maniére que ceux qui en avoient besoin, sont soulagez, sans avoir le chagrin que toute la Terre sçache qu'ils ont été assistez; & je pourois mettre ici la longue Liste d'un bon nombre de Personnes, qui, après avoir reçû la Vie du Créateur, en doivent la conservation aux seuls Bienfaits de V. A., si je ne craignois d'exposer à la *Fureur Toristique* tant de Personnes, qui seroient aussi-tôt traitées de Pensionnaires de V. A. & en but à toutes les Avanies de ce Parti insultant, qui blâme V. A. de ce qu'Elle ne fait pas ce dont ils lui auroient, sans doute, fait un Crime, si Elle s'étoit conduite autrement; car si V. A. avoit répandu publiquement de tous côtez, les Présens, les Charges, les Pensions; ces Gens, qui aiment tant aujourd'hui les Maniéres Françoises, n'auroient-ils pas pris dans le célébre Procès de l'in-

l'infortuné Monsieur *Fouquet*, les Chefs d'Accusation de celui qu'ils auroient bien voulu trouver occasion d'intenter à V. A., & n'auroient-ils pas dit que tant de Largesses avoient quelque but, & que V. A. pensoit à exciter des Troubles.

J'ajouterai que comme *Epaminondas*, V. A. a eu son * *Méniclide*, qui a crié de toutes ses forces; *Paix, Paix; A qui cette Guerre est-elle utile qu'au Général, qui la tire exprès en longueur; Citoïens préférez les Douceurs de la Paix aux Troubles de Bellone.* En vain V. A. a fait voir que la Paix ne pouvoit s'acquerir que par la Guerre; que ce *Méniclide* joüoit la Patrie & la jettoit déréchef dans l'Esclavage sous les apparences des Avantages de la Paix. Ce *Méniclide* a tant crié qu'il l'a emporté, & cette ché-

* C'étoit un Thébain toûjours contraire à Epaminondas.

chére Patrie, pour le Repos de laquelle *Votre Altesse* a si souvent exposé sa Vie aux Dangers les plus évidens; enchantée, pour ainsi dire, par cet Ennemi de son Honneur & de son Repos, a porté son Ingratitude, qui le croisoit! jusqu'à chercher des Crimes dans la Sage, la Prudente, la Glorieuse Conduite de *Votre Altesse*. Oui Angleterre, ton Invincible Général est Criminel; mais c'est toi, ou plûtôt c'est ton Ingratitude qui fait son Crime! examine toutes ses Démarches, récapitule toute sa Conduite, & grave sur le Marbre ou sur l'Airain la Sentence de sa Condamnation en ces termes: LA NATION ANGLOISE A CONDAMNÉ L'INVINCIBLE MARLBOROUGH POUR AVOIR PORTÉ LA GLOIRE DU NOM BRITANNIQUE JUSQUES SUR LES RIVES DU DANUBE, POUR AVOIR VAINCU EN DIX BATAILLES RANGÉES LES INVIN-

VINCIBLES FRANÇOIS, DEVANT LESQUELS AUCUN GENERAL ANGLOIS N'AVOIT OSE' TENIR FERME AVANT LUI, POUR AVOIR DELIVRE' PAR LA SEULE FAMEUSE VICTOIRE D'HOCHSTET L'EMPIRE ENTIER, ET AVOIR PAR UNE SUITE SURPRENANTE DE CONQUETES ET DE TRIOMPHES RENDU LA LIBERTE' A TOUTE L'EUROPE, POUR AVOIR PORTE' LES CHOSES JUSQU'AU POINT DE FAIRE TREMBLER L'IMMORTEL LOUIS XIV. SUR SON TRÔNE, L'AVOIR OBLIGE' A MANDIER UNE PAIX HONTEUSE, ET AVOIR REDUIT LA FRANCE DANS SES JUSTES BORNES, ET A SE CROIRE HEUREUSE DE POUVOIR CONSERVER SES PROVINCES SANS OSER AMBITIONNER DAVANTAGE CELLES DE SES VOISINS.

Je m'apperçois qu'il est tems de met-

mettre des Bornes à ce Paralelle, & je le ferai par un endroit qui me paroit l'emporter sur tout ce que j'ai dit ci-dessus. Il est de la Gloire d'un Héros de triompher de ses Ennemis, mais triompher de soi-même, disoit un célébre Orateur, c'est une action qui a quelque chose de plus qu'humain. C'est cependant ce que le Héros de Thebes a fait, & c'est cette même Vertu que Vos Ennemis même ont donné occasion à V. A. de faire briller avec tant d'éclat. En effet Puissant comme l'étoit V. A., si Elle avoit eu des Principes aussi rampans que ses Ennemis, n'auroit-elle pas pû tirer Vangeance de tout ce qu'ils machinoient contre Elle; mais Elle sçavoit que s'il est d'un Homme d'Honneur de ne pas souffrir patiemment les Injures, il est d'un Esprit Bienfait, Genéreux & Chrétien de les pardonner. C'est par ce Principe que V. A. a entendu, avec une Patience la plus parfaite,

tout

tout ce que ces Langues Empoisonnées ont osé vomir de Calomnies contre une Illustre Epouse dont tout le Crime étoit d'avoir en Elle un Assemblage parfait de toutes les Vertus, qui lui avoient mérité, à juste titre, la Faveur d'une grande Reine, hûreuse d'avoir une telle Favorite, comme la Princesse Votre Epouse étoit hûreuse d'avoir sçû mériter la Faveur d'une si Grande & si Vertueuse Reine. Mais à quoi a servi tout cet Emportement de ces Envieux de votre Gloire, qu'à l'augmenter davantage, en donnant occasion à V. A. de faire éclater sa Patience & sa Modération inimitable, dans un tems où d'un seul mot Elle auroit pû armer en sa faveur, pour punir ces Audacieux, cette multitude innombrable des justes Admirateurs de Vos Perfections.

Mais, MYLORD, finirai-je cette longue Epitre sans implorer Votre Clemence? je sçai combien

VOTRE ALTESSE est ennemi des Loüanges, & cependant j'ai la hardiesse de lui présenter ici en racourci toutes celles que lui ont justement donné tous les Peuples de l'Europe, mais c'est que je n'ignore pas, MYLORD, quel Amour V. A. porte à la Vérité, & comme je n'ai rien dit que cette Fille du Ciel ne m'ait dicté, j'espére, à la faveur de ma Sincérité, mériter que VOTRE ALTESSE recevra favorablement ces Preuves de mon Admiration pour ses Exploits Immortels & de mon Atachement à sa Personne.

Il me reste à faire des vœux, & comme je n'ai parlé dans toute cette Epitre qu'avec tous les Peuples de l'*Europe*, je veux que ces Vœux soient de concert avec les leurs. Puissions-nous voir bientôt la Paix redescendre du Ciel; mais une Paix qui réponde aux Grands Exploits de VOTRE ALTESSE, & dont tous les Alliez,

&

& sur tout la Grande Bretagne tirent des Avantages proportionnez à Vos Glorieuses Actions ; enfin une Paix qui rende la Tranquilité à l'Europe en y rétablissant un Juste Equilibre. Fasse le Ciel, pour cet effet, que les Animositez cessent, & que, chacun imitant la Loüable Modération de VOTRE ALTESSE, les Factions se réünissent pour travailler unanimement à éxécuter enfin les Prudens & Glorieux Projèts de VOTRE ALTESSE; que la Grande Bretagne ouvre les yeux, qu'Elle agisse par Elle-même, & qu'Elle ne se laisse plus emporter à la Passion qui la conduit d'Abîmes en Abîmes; que tous les Envieux & les Ennemis de la Réputation de VOTRE ALTESSE dépoüillent leur Animosité & leur Passion, pour rendre à Vos Incomparables Perfections toutes les Loüanges qu'elles méritent si justement; Enfin

fin que VOTRE ALTESSE me fasse la grace de croire que je suis avec un Respèt aussi profond que sincére,

MYLORD,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble, & très-obéissant Serviteur,

I. R. S. S. T.

DEDI-

DEDICACE DE L'AUTEUR ANGLOIS.

A SA GRANDEUR

HENRI DUC DE BEAUFORD,

Marquis & Comte de Worcester, Comte de Glamorgan, Baron de Herbert & Seigneur de Chepston, de Ragland & de Gower.

ONSEIGNEUR,

C'est sous la favorable Protection de Votre Grandeur, que j'ai vû briller si glorieusement le premier volume de l'*At-*

lantis; quelle agréable surprise pour un Traducteur, qui voyant son nom envelopé dans la même obscurité que celui de l'Auteur se trouvoit sans Amis, qui le recommandassent, & sans parti qui s'interressât pour lui, en disposant les esprits à lui être favorable! Toute l'esperance qu'il en avoit conçûë étoit dans le fameux Nom de *Beauford*, qu'il avoit mis à la tête; mais pour dire la vérité, cette entreprise m'a paru si hardie, que semblable à un Héros, qui a remporté une victoire presque impossible, à peine puis-je croire le succès que j'ai eu, & je suis encore saisi d'étonnement, lorsque je fais réflexion à la témérité, qui m'a fait espérer, avec tant de présomption, de recevoir tant d'acclamations.

Comme donc, Monseigneur, j'ai eu d'abord recours à l'honneur de Votre Protection, soufrez maintenant que j'embrasse avec un profond respect cette occasion de témoigner ma reconnoissance. Je ne me contenterai pas d'offrir à Votre Grandeur, ce second volume, par une simple Dedicace. Cette maniére, quelque usitée qu'elle soit, est trop foible & trop commune, pour répondre aux grandes obligations que je Vous ai: Mon devoir m'en-

m'engage à publier hautement que je suis parfaitement convaincu que c'est à V. G. que je dois tout le succès du premier. Aussi-tôt que je fus assuré qu'il avoit eu le bonheur de Vous plaire, je ne fus plus en peine de l'événement; Votre approbation m'a ouvert le chemin à la gloire que j'en ai remportée, à cette réputation que j'y ai acquise, & dont elle m'avoit été une prédiction infaillible. Un événement si heureux m'oblige à me louër de mon ambition. C'étoit le desir de la gloire: ce même désir qui présente tous les jours au plus simple Soldat les moyens de devenir un General d'Armée, qui tire des Amiraux du plus bas rang d'un équipage, & qui autrefois rendit Rome Maîtresse de tout le Monde, jusqu'à-ce qu'aïant préféré l'Amour des richesses à celui de la gloire, elle devint la proye des Barbares. Ce même motif m'a fait un nom, & m'a procuré des aplaudissemens, & même des récompenses de la part de l'Illustre *Beaufort*.

Il paroît que l'*Atlantis* a été écrit sur le plan des Satyres de *Varron*, & composé d'Histoires, d'intrigues & de differens sujets, qu'on a mis dans un certain ordre à l'imitation de *Lucian*, qui avoit co-

pié ſur *Varron* même, ſelon mon opinion; il ne ſe peut rien ajouter au ſçavant diſcours de *Mr. Dreyden*, touchant la Satyre, qu'on voit dans ſa Dedicace de *Juvenal*, où il remarque, que *le plus eſſentiel & le véritable eſprit de la Satyre, eſt de foudroyer le vice, & d'animer à la vertu; Qu'elle tient de la Nature de la Morale, & qu'inſtruiſant de la maniére la plus utile, elle mérite le plus d'honneur.* Il ajoute même, que *c'eſt un Acte de vertu de propoſer l'exemple de Vicieux, & que non-ſeulement il eſt permis, mais même d'obligation de les dépeindre avec leurs crimes & leurs folies, tant pour leur propre profit, (s'ils ne ſont pas encore incorrigibles,) que pour donner de la terreur aux autres, & les empêcher de tomber dans ces excès, qui ſont ſi ſévérement punis en la perſonne des premiers.*

Si ce qui a donné lieu aux differens ſujets de cet Ouvrage, ne s'étoit point paſſé dans une Ile, dont peu de gens parmi nous entendent la Carte, Je dirois, Monſeigneur, quelque choſe pour la défenſe de l'Auteur, à qui on peut reprocher d'avoir trop réflechis ſur des particuliers. Je le ferois, apuyé ſur des exemples des Auteurs qui ont écrit de la Satyre, leſquels ne ſe ſont

ſont pas ſeulement déchainez en général contre les vices régnans; mais ſe ſont encore attaquez aux perſonnes en particulier, comme on le peut voir dans *Ennius*, *Varron*, *Lucian*, *Horace*, *Juvenal*, *Perſe*, &c. Auroient-ils àcquis cette gloire immortelle en compoſant leurs Ouvrages, ſi ceux, qui vivoient de leur tems, avoient été du ſentiment du *Tatler*? Qui accorde qu'à la vérité l'Ingratitude, l'avarice & les autres vices, dont les Loix ne prennent point de connoiſſance, ſont bien des ſujets de Satyre; mais en un autre endroit dit ces propres paroles, *que dans les crimes qui ſont énormes, le Délinquant mérite peu de Pitié, mais que celui qui en fait mention, en mérite encore moins.* A ce compte-là le vice peut ſe montrer en plein midi, & croître juſqu'au dernier point ſans craindre les reproches; & le Cenſeur doit étouffer en lui-même toute ſa cenſure, comme ſi c'étoit une action honteuſe que d'en faire l'office. Quiconque eſt retenu par la crainte & le danger des mauvais traitemens, qui lui en pourroient arriver, ou parce-qu'il ne mériteroit pas qu'on eut pitié de lui, n'eſt pas du nombre de ces Ames généreuſes & inébranlables, qui ne ſont animées que

des beaux sentimens de la Vertu & de la Gloire.

J'ai pris une liberté, en faveur de mon Auteur, que j'espere que Votre Grandeur me pardonnera; soufrez encore une fois que j'implore l'honneur de Votre Protection pour ce second Volume. Puisse-t-il vous divertir, pour quelques momens, de cette douleur trop sensible, dont il est dangereux de faire la moindre mention! Mais à l'exemple de ce fameux Peintre, qui représentoit l'Histoire d'*Iphigenie*, & qui s'apercevant que l'endroit, où il s'agissoit du deüil d'*Agamemnon*, étoit au dessus de toute l'habileté de son art, mit dans l'Ombre ce qu'il lui étoit impossible de dépeindre, je m'impose silence après avoir publié que, je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-obéïssant,
&c. &c.

ME-

MEMOIRES SECRETS,

CONCERNANT LES MOEURS ET COUTUMES DES PERSONNES DE QUALITE' DE LA NOUVELLE ATLANTIS,

Ile de la Mediterranée.



GRand *Jupiter* ! s'écria *Astrée* ; après ce que je viens d'entendre du pouvoir de l'amour, soufre que je Te demande très-humblement, pour quoi Tu as donné à cette douce passion la force de triompher des efforts, que les hommes les plus parfaits font pour y resister ? Comment la main de celui qui a créé toutes choses avec tant de sagesse s'est elle servie de cét apas au plaisir,

 de

de cette malheureuſe délectation ; de ce deſir irréſiſtible, comme ſi c'eut été un ingredient neceſſaire pour temperer l'Argile dont elle a formé l'homme ?

Et Toi, qui ès le glorieux Principe de toutes choſes, n'as-tu pas prevû le mal qui en naîtroit ? Ne pouvois-tu point donner une autre temperament, un autre tour d'eſprit, de meilleures inclinations ? Comme ſi tu avois fait, que ce qui paroît tentation, ne le fût pas, ou que ton fragile Ouvrage reçût aſſez de force pour réſiſter à ce trompeur enchantement ? ou bien que tu n'euſſe pas fait ſucceder, à des recherches illicites, une telle profuſion de joïe, que, quelque menaçant que ſoïent les dangers, quelque facheuſes qu'en puiſſent être les conſequences, enfin malgré le qu'en-dira-t-on, la Ballance panche toujours en faveur de la Nature ; Comme ſi *Venus* ſeule en avoit le gouvernement, qu'elle préſidât toute ſeule aux affaires, auſſi-bien qu'aux inclinations des mortels, & que *Jupiter* avec tous ſes attributs reſtât dans l'inaction.

Suffira-t-il de dire, que tu les a rendus ſujets aux paſſions, pour éprouver leur obéiſſance, & récompenſer leur vertu,

&

& afin que les plaisirs Elisiens ne soient pas confusément goûtez de ceux qui en sont indignes, comme de ceux qui les meritent, mais qu'ils servent à distinguer les uns d'avec les autres ? Car s'il sont dans la nécessité de bien faire, il n'y a point de mérite dans le bien qu'ils font ; on ne peut appeller une conquête, l'action où il ne se trouve point d'opposition : & selon cette œconomie, le nombre des heureux sera, sans comparaison, le plus petit, & il n'y aura de participans aux recompenses que ceux qui s'en seront rendus dignes. C'est à la verité un acte de justice pour les uns ; mais helas ! Toi qui ès leur Pere commun, que servira ta Misericorde envers les autres ? Quelle foule de Mortels ressortira à la Cour de *Pluton* ! au lieu que celle de *Jupiter* sera toute déserte. Qu'il eût été plus avantageux à cette malheureuse génération qu'il n'y eût jamais eu de Creation ! que ce charmant Univers fut resté dans son premier Chaos ; que toutes choses fussent encore ensevelies dans le neant ; que les atomes & les semences n'en fussent jamais sorti, & que l'argile, dont l'homme a été fait, fut encore sans forme, exempte de peine,

comme de plaiſir ; de récompenſe comme de punition !

Qu'eſt-ce-que j'entens, interrompit la *Vertu* ? aurois-je jamais pû m'imaginer que la Divine *Aſtrée* eût voulu taxer le Grand *Jupiter* de quelque erreur dans la Création ? ou qu'elle eût trouvé à redire dans la diſpenſation de ſa Miſéricorde à l'égard des hommes, parce qu'il y en a qui ſont ſi méchans ? N'eſt-ce donc rien d'avoir animé ce chetif limon, & de l'avoir formé à l'image de la Divinité ? de l'avoir créé libre, avec le pouvoir d'être participant de la Nature, de l'Immortalité, & du Bonheur des Dieux ; & cela d'une maniére ſi aiſée & ſi engageante, que ceux, qui veulent ſe ſervir de leur raiſon, ont infiniment plus de plaiſir à ſubir la Loi, qu'à vivre en liberté ; à obeïr aux commandemens de *Jupiter* qu'à ceux de la *Nature* ; à ſe contenter de ſa propre femme, qu'à ſoufrir toutes les peines, & les difficultez qu'il faut ſurmonter dans la recherche des autres. Si les mariages étoient ménagez par l'inclination, & non pas l'interêt ; ſi on ne conſultoit dans cette ſacrée union qu'un Amour ſincére, qu'une mutuelle émulation à la vertu, & que la beauté du *Mérite* ; les plaiſirs cri-

criminels disparoîtroient bien-tôt. Mais l'Avarice, un vil intérêt, un desir sordide du gain ne se mélent pas seulement avec les plus nobles sentimens qui se trouvent dans la Nature de l'homme; mais même ont éteint jusqu'aux moindres lumiéres qu'il avoit reçûës dans sa Création.

C'est de là que les Guerres, les meurtres, & les désolations tirent leur Origine: les Amis, & l'amitié ne sont plus que des termes qui ont passé en coûtume, & qui ne sont entendus que de ceux, qui n'ont pû encore trouver l'occasion, de s'en servir pour tromper, & pour en tirer quelque avantage: & les autres ne se servent de ces beaux noms que pour les donner à ceux, dont ils ont besoin, soit pour ménager leurs intérêts, soit pour leur procurer des plaisirs, soit pour être les compagnons de leurs débauches, & de leurs injustices; & qui sans craindre la vengeance des Dieux, osent tout tenter pour plaire, transportez qu'ils sont de ce mal simpatique, qui les rend chers les uns aux autres.

En quel lieu trouverons nous à present une amitié fondée sur la vertu? Les *Thesées*, & les *Perithoüs* ne sont plus; & le tems

tems des *Damons*, & des *Pithias*, est passé. Ce n'est pas que les loix de l'amitié soient aujourd'hui plus impratiquables que dans les tems passez, puisqu'elles sont toûjours les mêmes. Il en est de même de la vertu; mais le goût des mortels est tellement depravé qu'ils ne sont plus capables d'y trouver cette douceur, qu'ils y goûtoient autrefois. Ils ne font seulement pas leurs efforts pour être bons, comment travailleroient-ils à se rendre vertueux. Mais ce vice dans les hommes ne vient pas de ce que *Jupiter* ait commis quelque défaut dans leur formation, puisqu'il y en a eu qui ont été bons, vertueux, fidéles amis dans un éminent degré, & il y en auroit encore de semblables, s'il n'y avoit pas trop de ces sçavans pernicieux, qui, comme des ennemis de l'Humanité entreprenent de tourner en ridicule, & les Récompenses, & les Châtimens, pour en abolir la crainte. La Secte *d'Epicure* à repris naissance, mais de la maniére la plus dangereuse; celui-là confesse qu'il y a des Dieux tout-puissans, quoi-qu'il les suppose dans d'Indolence, à l'égard des choses d'ici-bas, joüissans d'un repos éternel, sans se troubler des affaires des Mortels, qu'il croit seulement être gouver-

vernées par cas fortuit, aussi-bien que le monde, qui, selon lui, a été fait de même. Ces *Epicuriens* modernes ne nient pas seulement les effects de la Puissance des Dieux, & de leurs autres attributs, mais ils vont encore plus loin, & desavoüent même l'Existence d'une Divinité ; Pendant que d'autres, qui ne sont pas moins impies, avancent un systeme aussi détestable, quoi qu'avec d'autres intentions. Ils tachent de prouver, par des raisonnemens Diaboliques, que tout l'homme est Mortel ; que la Pierre roulante & les Vautours, avec tous les Châtimens, & les Récompenses; Radamantus & les Champs Elisées, sont des inventions de Poëtes, des songes de fanatiques & une ruse des Prêtres. Ils attribuent à l'Ame une ignorance d'un tems futur, dans laquelle elle reste endormie & insensible, pour se réveiller un jour; mais ce jour est si éloigné & si incertain, que la seule pensée de son incertitude suffit pour encourager les Hommes à continuer dans leurs Crimes, dont ils ne craignent point les suites, puisque le tems où ils doivent en rendre compte, leur est répréfenté dans un tel éloignement & dans une telle incertitude, qu'ils espé-

espérent ne le voire jamais. Enfin ils ne considérent point que, d'eussent-ils dormir dix mille ans : comme les morts ne s'aperçoivent point de l'écoulement du tems, qui n'est rien à leur égard, leur sommeil ne leur paroîtra qu'un moment, à leur reveil, & leurs dix milles années, comparées à l'Eternité, ne seront pour eux que comme un grain de sable, comparé à tous ceux de l'Ocean.

Il y en a d'un autre genre, plus modestes à la vérité, selon les apparences, & qui n'ont pas tout-à-fait rejetté le voile dont ils se servent, quand il leur plaît, afin de s'insinuer plus adroitement, mais avec plus de danger. Ceux-là voudroient nous représenter encore dans l'Etat de Nature, établir chacun son propre Prêtre, & faire de chaque Maison un Temple ; & par ce moyen nous ôter la Vénération, que nous portons à ceux qui sont devoüez au service des Autels, en les rendant inutiles aux hommes. Et comme il est impossible de dépoüiller l'humanité de ses foiblesses, qu'on ne quitte qu'avec la vie ; ils voudroient rejetter les Ministres des Autels, parce, disent-ils, qu'ils ne sont eux-mêmes que des hommes, & qu'ils sont sujets aux

mêmes

mêmes défauts, que ceux qu'ils veulent conduire. Voyent-ils un Prêtre, qu'un air grave, un regard modeste, une démarche posée rendent vénérable; ils le taxent aussi-tôt d'Hypocrisie, d'orgueil, d'ambition; voilà un homme, disent-ils, qui aspire à dominer, & qui pense aux moyens de gouverner non seulement le spirituel, mais même le Temporel. S'il y en a quelqu'autre d'un exterieur plus ouvert & plus affable, d'un tempérament plus sanguin & moins flegmatique, ils ont la hardiesse de l'accuser d'être en scandale au Public, & d'attirer les autres dans le désordre par son exemple; comme si c'étoit un crime d'être de bonne humeur, & qu'un tempérament benin & doux, qui est un présent des Dieux, fut incompatible avec leur Culte. Quant à ceux, que la Nature, souvent capricieuse, n'a pas avantagé, d'un esprit aussi vif & aussi pénétrant que d'autres, & qu'elle a, pour ainsi dire, oublié dans l'inégale distribution qu'elle fait des differens talens, ils les méprisent d'une maniére impitoyable, se mocquent de leur stupidité, exposent leur ignorance, & n'ont aucun égard pour la Fonction, à cause de l'homme qui la fait.

Mais

Mais d'un autre côté, dans quelles alarmes ne ſont-ils pas, lorſqu'ils remarquent dans quelques-uns un génie éminent ; & avec quel empreſſément ne complotent-ils pas enſemble pour en arrêter les progrès ? Que d'efforts, pour obſcurcir le brillant de ſes belles Qualitez ! quel concours pour l'entendre ! non pas pour l'admirer ; mais pour recueillir de ſa propre bouche quelque ſujet de le condamner : ils n'oublient rien pour trouver dans ſes paroles, & tirer de ſes penſées de quoi le décrier, & le tourner en ridicule. S'il a le bonheur de ne pas tomber, malgré leurs indignes efforts, qu'il ait aſſez de force & de fermeté pour ſoutenir contre le torrent, & qu'il avance en dépit de leurs infernales pratiques, qui, pour faire faire naufrage à ſa réputation, font comme les vagues d'une Mer irritée, qui s'élevent, les unes ſur les autres, & pourſuivent opiniâtrement un Vaiſſeau, juſqu'à-ce qu'elles l'aïent fait périr ; Si dis-je, il eſt aſſez heureux pour triompher de toute leur malice, alors on commence à l'entreprendre tout de bon ; on le montre au doigt, & l'on n'épargne rien de tout ce qui peut l'épouvanter ; c'eſt, dit-on, un Homme dangereux à toutes

les

les Communautez ne travaillant qu'à l'avantage de la ſienne, tout plein de deſſeins & de ruſes, capable de pourſuivre les entrepriſes de ſa Cabale, qui tendent toutes à la ruïne de la Royauté, au renverſement du gouvernement, & à jetter dans l'Eſclavage le reſte du Genre Humain; enfin on tâche d'inſinüer que cet homme eſt du génie de ceux, à qui il ne coûte rien de promettre un Ciel imaginaire pour des poſſeſſions aſſeurées, dont ils tâchent de s'emparer ſur la Terre.

Mais accordons que les Prêtres & les Druïdes aïent les deſſeins que ceux-ci leur attribuent; ne vaut-il pas mieux que la plus grande partie du Genre Humain ait de la Vénération pour quelque choſe, que pour rien? Car, ſi c'étoit une fraude, combien peu y en a-t-il, qui voudroient s'en laiſſer déſabuſer? En effet, dans quel Libertinage ne vivroit-on pas, ſi on n'étoit retenu par la crainte d'un châtiment après cette vie? Qui ſeroit celui qui voudroit ſervir en ce Siecle ſans eſpoir de récompenſe? Qui voudroit ſe revêtir de la Robe d'innocence, qu'on régarderoit comme inutile? ou renoncer à ſes plaiſirs mignons, quand on n'auroit plus raiſon de craindre de s'y aban-

donner? Ceci soit dit pour les moins méchans, pour ceux qui sont seulement échaufez d'un plaisir sensuel: mais quant à ceux qui peuvent être animez des sentimens de Vengeance, de Cruauté, d'Ambition, d'Ingratitude & d'autres semblables passions, rien ne seroit capable de les empêcher de commettre quelques crimes que ce puissent être, dont ils auroient une forte envie. Il ne suffit pas de dire que les Loix en prénent connoissance, & qu'elles punissent les coupables, quand ils sont découverts; car, si la Conscience de chaque particulier lui permettoit de pêcher autant qu'il oseroit le faire, comme le plus fort parti l'emporte toûjours, ces mêmes Loix seroient bien-tôt foulées aux pieds, & anéanties d'un consentement mutuel, qui deviendroit bien-tôt général. Quand cela ne seroit pas, il y a encore assez d'autres maux pour détruire le Monde, si chacun pouvoit suivre, sans remords intérieurs, son propre penchant au mal. Avec quelle rapidité, la Vengeance, l'oppression, les meurtres, & toute cette troupe des vices ne remontroient-ils pas sur le Thrône, d'où la Religion les a renversez?

Ainsi, quand même on accorderoit à ces

ces Esprits subtils la certitude de tout ce qu'ils prétendent avoir découvert, il en résultera toûjours, qu'il est encore d'un plus grand avantage pour la plus grande partie des Hommes d'être trompez; l'ordre des *Prêtres*, de quelque maniére, & sous quelque forme qu'on le considére, étant un Monstre moins dangereux que celui qui naîtroit du mépris qu'on en pouroit faire.

En sorte que j'ose dire, que s'il étoit possible, à ces Messieurs de la nouvelle découverte, de monter sur l'*Olimpe*, après que leur Doctrine auroit prévalu, & que de là ils jettassent la veüe sur tout le Globe, ils ne pouroient découvrir, sans une extrême horreur, les horribles effets, que cette Anarchie y produiroit; & pleins d'indignation ils s'écrieroient sans doute. O RACE DES MORTELS, INDIGNE DE LA VERITE'! C'EST A CETTE HEURE QUE L'AVANTAGE DE LA RELIGION EST DEVENU MANIFESTE.

Pendant que vos Divinitez sont à déclamer, dit alors *l'Intelligence*, sur des choses qui me passent, permettez moy de prendre, autant que je pourai, connoissance de cette nouvelle avanture, qui se présente

ſente devant nous, & qui, ſi je ne me trompe n'eſt pas des plus communes.

Qu'eſt-ce que peut faire ſi-tard, en ce lieu ci, ce Caroſſe de loüage! on n'a pas coûtume de prendre l'air au clair de la lune, ſur tout en un endroit ſi éloigné. Voilà qu'il s'arrête ſous ces gros arbres que nous voyons, aprochons, & ſans doute nous découvrirons quelque choſe. Quelle rencontre? que veut dire cette avanture? C'eſt le Prince de * *Majorca* qui lui-même, méne le Caroſſe: Je vois la figure de la Toiſon d'Or dont le Roi d'Eſpagne l'a honoré; Je connois fort bien ſon viſage, & ſon air. Il étend ſon manteau au pied de ces arbres. Voyez, il reçoit entre ſes bras une Dame, qui ſort du Caroſſe & la couche doucement deſſus; Elle gémit d'une étrange maniére. Faites moi la grace de me dire ſi je ſuis inviſible, afin que je puiſſe m'aprocher & mieux obſerver la concluſion de cette affaire.

* Le Duc d'Ormond.

Madame *l'Intelligence*, interrompit *Aſtrée*, eſt dans une ſi grande crainte de perdre la moindre occaſion d'informer la Princeſſe *Renommée*, qu'elle en eſt toute dans le trouble, nous l'obligerons, & nous auſſi, en nous avançant pour voir

de

de plus près ce qui se passe, & nous rendant invisibles, nous pouvons être témoins de tout, sans les interrompre, & sans être découvertes.

Ah, Mon cher, disoit la Dame, je suis dans la torture! je ressens des douleurs qui me feront mourir! mais mon amour, & la gloire que je m'en fais vous sont des temoignages certains, que le plus grand regrêt, que j'ai en mourant, est de vous laisser, & de penser à ce que vous ferez de mon malheureux Corps, & quel sépulcre vous lui trouverez. Mais pour mon inestimable Réputation, que deviendra-t-elle dans les esprits? ce sera en elle que je soufrirai cruellement jusques dans le tombeau.

Pour l'amour des Dieux hattez vous de m'aller chercher une sage-femme. Je suis environnée d'horreurs, les maux de l'accouchement me jettent dans la Gehenne, & je ne vois aucune main officieuse pour me soulager, enterrez moi avec tant de précaution que jamais on n'entende parler de moi. Hé que ne puissiez vous me réduire dans le néant, pour préserver mon honneur!

Mon ame, ma chere, lui répondoit le Prince en l'embrassant, suportez la vio-

lence de votre mal, s'il eſt poſſible, juſqu'à mon retour. Souvenez-vous du ſerment inviolable, que je vous ai fais; que ſi la mort eſt aſſez cruelle pour vous ſéparer de moi, je ne vous ſurvivrai pas d'un moment. De quel avantage la Renommée & la Réputation ſont-ils aux morts? Ainſi on me trouvera étendu auprès de ce cher côté, comme un martir volontaire, à qui l'extrême douleur d'avoir perdu pour jamais la poſſeſſion de vos charmes, aura arraché la vie. Lâchez moi, que je parte ſans perdre de tems; puiſque vos peines redoublent, vous péririez ſans ſecours. Je ſuis à vous en moins d'un quart d'heure, & avec toute la diligence que les chevaux pouront faire. Ma vie, mon adorable Reine, quittez ma main pour un inſtant, & laiſſez moi profiter de ce bon intervalle ou je vous vois: Les momens ſont précieux dans l'état où vous êtes, & je ne puis tarder plus long-tems, nonobſtant l'extrémité où mon inſuportable douleur me reduit; & la votre ne peut-être plus grande, j'oſe le proteſter ſans exagération.

Je ſupplie vos Divinitez, dit *Intelligence*, que nous nous éloignaſſions à une diſtance convenable, pour ne pas entendre

cette

cette femme, de peur que la compassion ne nous saisisse, & que nous ne lui causions de la confusion, si elle entendoit nos voix, en un endroit où elle ne voit personne; hà le cœur me fend! & l'inquietude où je suis pour son sort me met toute hors de moi-même. Mais que vois-je? c'est * *Harriat*, fille du Baron de. Hà Prince, ne cesseras tu jamais d'être, avec tant de succès, l'ennemi, le destructeur de la vertu? je vais vous raconter leur Histoire.

* Mad. Harcr. Grevill.

Mais, dit la *Vertu* en l'interrompant, ne seroit-il pas plus à propos d'offrir nôtre assistance à la Dame, qui se trouve dans une si grande peine! La Charité ne permet pas que je m'informe trop curieusement d'une circonstance, je veux dire si c'est là son Epoux, il semble que toutes choses font voir le contraire; mais la compassion ne pense à rien tant qu'au soulagement qu'elle trouve dans celui des autres. Nous montrerons nous à elle, pour la secourir dans sa misére? Ses cris & ses plaintes me percent l'ame! Qu'ès-tu Amour! que tu puisse rendre supportables des peines si arguës, dont tu ès la cause. De grace, Mesdames, dit l'*Intelligence*, en les empêchant d'avancer, per-

mettez moi de vous avertir que je connois cette Dame, pour un esprit si hautain, & qui porte si loin son affectation sur le chapitre de la vertu, que si elle nous voyoit, il lui en coûteroit la vie, dans l'apréhension d'être découverte.

La *Vertu*, à ces mots, ne pû s'empêcher de témoigner à l'*Intelligence* que ses maniéres d'agir ne lui revenoient point du tout; Madame, dit-elle, trouve toûjours des raisons pour que son Histoire ne souffre point de retardement. Le scandale a-t-il donc tant d'apas à votre Cour, que vous ne puissiez différer, pour quelque tems, de divulguer ce que vous sçavez; & faut-il que vous médisiez à quelque prix que ce soit? L'*Intelligence* se servit de la reprimande de la *Vertu*, pour reprendre ainsi le discours. Helas! Mesdames, est-ce un crime d'exposer, à la vuë de toute la terre, ces faux vertueux, qui se raillent de tout le monde, pendant qu'eux-mêmes sont les plus coupables. Ai-je jamais fait injustice aux honnêtes gens? Ai-je accusé l'innocence? Une telle conduite seroit blâmable: Mais ne doit-on pas punir, sans miséricorde, ces Dévotes de profession, mais Libertines dans la pratique, qui couvertes du masque

de l'Hypocrisie, détruisent la réputation d'un millier de personnes, sans s'en faire le moindre scrupule; & si la Loy du Talion est juste, y a-t-il du mal à publier d'elles ce qu'elles publient des autres; & j'en apelle, avec votre permission, à la Divine *Astrée*, pour sçavoir si ce n'est pas une justice?

C'est du moins quelque chose d'aprochant, dit *Astrée*, mais toutes fois je ne suis pas satisfaite des raisons que vous nous apportez, pour nous empêcher d'assister la Dame. O que la Bonne *Lucine* puisse lui être propice! car pouvoit-on mieux exprimer les douleurs de l'enfantemens, qu'en les appellant les maux de la Torture! Peut-on trouver une expression plus heureuse? Que les cris de cette infortunée sont perçans! mais j'entens le bruit du Carosse qui revient. J'espere qu'on apportera les choses nécessaires à son soulagement; ainsi nous lui épargnerons la honte de nous voir.

L'Intelligence fut la premiére à dire, voici la sage-femme, elle ne m'est pas inconnuë, c'est la même qui accoucha, ces jours passez, une Dame qui avoit le Masque sur le visage. Mais voyons un peu ce qui se passe, sans doute sa peine

ceſſera bien-tôt, car ſes maux ſont trop violens pour pouvoir durer long-tems. Votre ſervante Mademoiſelle *Lucinelle*, aprénez-moi, je vous prie, quelle ſorte d'avanture eſt celle-ci, où je vous vois engagée, en un lieu, qui, à mon avis, y eſt ſi peu convenable.

Comment c'eſt vous, ma bonne Dame l'*Intelligence*, repliqua *Lucinelle*: en vérité on ne peut être plus éxacte que vous êtes à remplir les devoirs de ſa Charge. Il ſe paſſe ici une avanture des plus extraordinaires par ſes circonſtances, & vous vous trouvez ici, à point nommé, pour en être témoin. Sur ce pié-là, il ne faut pas douter que tout *Angella* n'en retentiſſe avant le Soleil levé. Mais excuſez moi ſi je ne puis à préſent m'étendre plus long-tems ſur vos admirables perfections; vous voyez que je ſuis chargée d'un jeune étranger ſans langes, & ſans autre chôſe pour le couvrir, que ma jupe de deſſous; ne peut-on pas bien dire de lui à cette heure, qu'il eſt dans l'état de Nature.

Mais, repliqua l'*Intelligence*, ne connoiſſez vous pas ſes Parens? La Dame a été, bien-tôt délivrée, car à peine étiez vous arrivé. Quant à cela, continua *Lucinelle*,

cinelle, vous devez être persuadée que peu de mes Confœurs entendent leur métier mieux que moi, quoi que ce soit de moi-même que je dis du bien, il n'en est pas moins vrai, celles qui ont recours à moi ne sont pas long-tems dans la peine dès que j'y ai mis la main : ce n'est pas pour rien que j'ai fais le métier pendant plus de vingt années; Mais, lorsque je jette les yeux sur le lieu où cette Scéne s'est passé, & que je pense que nous n'avions rien de tout ce qui est nécessaire dans de pareilles occasions, je puis vous avoüer que jamais je ne me suis trouvée dans une avanture si périlleuse que celle-ci, sans en excepter même celles qui me sont arrivées à moi-même; car j'en ai eu ma part aussi-bien que les autres.

Mais encore une fois, connoissez-vous les personnes intéressées, pressa l'*Intelligence*. Nullement, ajouta *Lucinèlle*, celui qui méne le Carosse m'a fait lever; Je crûs bien qu'il y avoit quelque chose de mistérieux, dès que je ne vis personne dedans; mais le Cocher me parut si honnête, & il me pressa de telle sorte, que je n'eus pas le loisir de faire aucune refléxion, ni aucune demande. Pour m'obliger à me hatter d'avantage, il me mit

dans

dans la main une bourſe de deux cens Ducats d'or, que j'eus ſoin de laiſſer chez moi, de peur qu'il ne lui vint en tête, quand mon affaire ſeroit faite, de me les redemander en emprunt, bon gré, malgré; & je ne fut pas plûtôt dans le Caroſſe, qu'il me mena avec une ſi grande précipitation, que je croyois qu'il avoit réſolu de me rompre le col. Je me repentis mille fois de n'avoir pas pris avec moi, ma fille ou ma ſervante, ſur tout quand je fus hors du pavé, & que je vis qu'il prénoit le chemin de la Campagne: mais je fus encore dans une plus grande ſurpriſe, lorſque, détournant en ce lieu, il me conduiſit à la Dame qui étoit en travail, & me commanda de faire mon devoir.

En vérité, c'en étoit aſſez, dit l'*Intelligence*, pour jetter dans l'embaras toute perſonne, qui auroit eu moins de préſence d'eſprit que vous en avez. Vous avez vû, pourſuivit *Lucinelle*, avec quelle diligence j'ai fait l'expédition; la Dame eſt déja parti ſans même rien prendre pour la fortifier; & je lui ai ouï dire, qu'il falloit qu'elle s'habilla demain pour le diner, quand il lui en devroit coûter la vie.

Et

Et croyez-vous, lui demanda l'*Intelligence*, qu'il lui soit possible d'en venir à bout.

Un célébre Auteur vous répondra pour moi, dit *Lucinelle*, *On exécute tous les jours*, dit-il, *des choses contraires à notre inclination, qui souvent mettent la vie en danger, & qui du moins sont contraires à nos interêts, & cela, pour conserver l'Idole de notre réputation, le seul Rival qui s'oppose à l'Amour, dont il ne manque pourtant jamais d'être vaincu, quelque puissant qu'il soit.* Quand * *Sigismond* second se fut marié en premiéres nôces, vous sçavez qu'il plaça sa † Maîtresse chez la jeune Reine, en qualité de Dame d'honneur. Un jour que la Cour étoit à une Maison de plaisance de la Favorite, dans le dessein d'y rester quelques semaines, la belle Duchesse ressentit tout d'un coup, (mais fort à contretems, car elle étoit de service cette semaine-là,) les mêmes maux que cette Dame, qui vient de nous quitter, a si bien supporté. Et, par un contretems, presque aussi facheux que l'autre, son indisposition la prit dans le Cercle qu'elle fut obligée de quitter pour se retirer dans son apartement, où elle eut bien-tôt une femme de ma profession.

* Le Roi Charles II.

† La Duch: de Cleveland.

Tout

Tout s'exécuta avec un fort grand secret. Le Cocher emporta l'enfant sous son manteau, comme je le lui ai entendu dire ; & il a vécu assez de tems avec elle, pour en emporter encore cinq, de la même maniére : sçavoir, s'il ne fut pas employé à autre chose, c'est-ce que je ne sçaurois déterminer.

Vous étes d'une agréable Compagnie, Mademoiselle *Lucinelle*, dit l'*Intelligence*, je commence à craindre que vous n'empiétiez sur mon employ, & que vous ne teniez registre de tous les scandales qui peuvent arriver. Vous sçavez, Madame, dit *Lucinelle*, que celles de ma profession sont comme les surveillans de la Princesse que vous avez l'honneur de servir. Nous ne manquons jamais de révéler ce que d'autres voudroient ensévelir dans un éternel oubli, & nous confirmons toûjours les raports que vous avez fait ; quelque fois même nous vous devançons, selon que vous divulguez les faits, devant, ou après qu'ils sont arrivez.

Mais, Mademoiselle, dit l'*Intelligence*, en interrompant *Lucinelle*, je vois par ce que vous dites, que vous n'étes pas fort scrupuleuse, & que vous ne vous violentez pas beaucoup pour agir contre

votre

votre Conscience ? Car, si je ne me trompe, vous étes obligée sous serment, de garder le secret.

J'avouë, repliqua *Lucinello* en distinguant, que *directement* nous y sommes obligé, mais non pas *indirectement*: soyez en juge: Je ne dois pas dire, par exemple, que j'ai aidé à Madame une telle à accoucher d'un beau Garçon, en un tel lieu, & en un tel tems; c'est ce que j'ai formellement juré d'observer: Mais je puis dire, que j'ai rendu un tel bon office à une Dame; qu'il m'est impossible de m'imaginer qui c'est, quand il s'agiroit de la vie; mais j'en fais la description le mieux qu'il m'est possible. Sans cette liberté indirecte, nous tiendrions une triste compagnie à la plus part de nos Dames, qui mettent leur plaisir à entendre les fragilitez des autres; & qui ne nous feroient pas une réception si favorable, si nous n'avions quelque chose de scandaleux pour les amuser. Ce n'est pas que je ne me fasse un grand scrupule d'un serment, que pour toute chose au monde je ne violerois pas, sinon en matiére d'intérêt, comme je le fit à l'occasion de la Dame au masque. Sans doute vous en sçavez l'Histoire, & je vous aveuërai que je ne fus

fus jamais plus embarrassée; Je fus trouver deux Casuistes, & ni l'un ni l'autre ne purent me contenter ; à la fin j'en rencontrai un, qui mit ma conscience en repos en me faisant voir que, comme en vertu du premier serment, j'avois pris l'argent de la Dame, & je lui avois rendu le service qu'elle exigeoit de moi; de même le second serment, qu'on m'avoit fait faire de force, m'obligeoit de prendre celui que son Epoux m'offroit, & de révéler tout ce que je sçavois.

Certes, Mademoiselle *Lucinelle*, dit *l'Intelligence*, votre compagnie est aussi agréable qu'elle est utile; mais revenons, je vous prie, à l'Histoire de la Duchesse favorite accouchée. Ayez la bonté, Madame, dit *Lucinelle*, de me pardonner mes digressions. J'ai tant de choses qui se présentent à mon esprit que je ne sçai la quelle choisir la première; mais pour revenir à ce que j'ai avancé des risques que les gens courent tous les jours pour conserver leur réputation; l'avanture de la Duchesse ne se passa pas si sécrétement que quelque officieux indiscret, n'en n'eût vent, & voulant faire sa Cour mal à propos, il courut en avertir la Reine.

Elle ne pût d'abord le croire, n'ayant

yant remarqué en sa Dame d'honneur aucun signe de grossese; cependant Sa Majesté, qui étoit un peu Hypochondriaque, & sujette aux vapeurs, voulut s'en éclaircir, & pour cet effet elle ordonna que chacun fut prêt à partir dans deux jours. La Duchesse, qui, comme je vous l'ai déja dit, étoit de semaine, fut obligée de se lever & de s'habiller pour être en Carosse avec Sa Majesté. Elle s'étoit absentée sous pretexte d'un mal de téte; mais elle ne pouvoit ni sous ce pretexte, ni sous d'autres, se dispenser de suivre la Cour, parce qu'elle avoit eu un avis secrèt, de quelqu'un de ceux qui sont du ressort de votre Divinité, & qui sont toûjours à la disposition des Favoris, que l'ordre la régardoit expressément, & n'étoit pour nul autre; ainsi il falloit qu'elle se fit voir. Mais la Reine, à dessein de mieux s'éclaircir, changea de pensée, & ne voulut point aller en Carosse; mais donna ordre que toute la Cour montât à Cheval.

L'*Intelligence* jugea que ce procédé étoit un peu dénaturé, & même cruel de la part de Sa Majesté; & elle demanda, pourquoi *Sigismond* ne l'avoit pas defen-

du ? C'en auroit été assez, dit *Lucinelle* pour tout découvrir, & de plus Sa Majesté n'étoit pas encore devenu si mauvais Mari. Et quant à la Reine, on ne peut pas lui reprocher d'avoir jamais eu de l'inhumanité; la Duchesse n'avoit qu'à lever le masque, & avoüer qu'elle étoit indisposée ; de cette maniére on ne lui auroit pas refusé la liberté d'achever sa quarantaine : mais si elle vouloit de propos deliberé exposer sa vie, pour cacher une chose que tout la Cour sçavoit déja, ou dont, au moins, on avoit un soupçon assez fort pour ne pas permettre qu'on en doutât ; faut-il pour cela en rejetter la faute sur la Reine.

Et quel parti prit elle, demanda l'*Intelligence*? celui de la réputation, repondit *Lucinelle*, & même sans balancer : Car celles qui ont le moins à perdre, paroissent généralement plus empressées pour sauver les apparences. C'est pour quoi je ne parle point des personnes entiérement abandonnées, ni de celles qui sont véritablement vertueuses, & qui ayant en elles mêmes un témoignage d'innocence, n'ont pas besoin de justification.

L'*Intellingence*, toûjours inquiète du sort

lort de la Duchesse, interrompit encore *Lucinelle*, & lui demanda si elle n'en étoit pas morte. Permettez moi de vous dire, Madame l'*Intelligence*, reprit *Lucinelle*, que la demande n'est pas à sa place, car comment la duchesse auroit elle encore eu cinq enfans, comme je vous l'ai dit, outre plusieurs autres qui ont suivi ces *incognito*, & qui ont paru en public? Chaque Païs où elle alloit, lui fournissoit un Amant, & le grand nombre qu'elle en a eu, peuvent être les témoins de sa fécondité. Mais quelle mortification pour la Reine! & quelles peines ne lui causoit pas la jalousie, qui a toûjours été la grande Ennemie du repos; elle avoit le chagrin de voir *Sigismond* engagé d'amour avec une belle Dame, qui lui avoit l'obligation de l'avoir introduite à la Cour, & qui cependant la ménageoit si peu, que même ce jour là elle conduisit toûjours son cheval à côté de celui du Roi, qui eut sa main continuellement apuïée sur sa selle, ou en mouvement pour caresser son aimable maitresse. Tout ceci se passoit derriere la Reine, pendant que la Duchesse de son côté étoit prête à tomber en foiblesse, tant de la douleur que vous jugez bien que son corps res-

ressentoit de cette situation cavaliere, que de la peine qu'elle enduroit en son esprit.

Sans doute, dit *l'intelligence*, que *Sigismond* ne participoit pas peu au tourment de sa belle, car ce Prince a toûjours passé, pour avoir un fonds de bonté, & de compassion, qui l'ont tendu recommendable; & même aujourd'hui lorsqu'on parle de lui c'est encore dans les mêmes termes. Certes c'est une justice qu'on lui rend, continua *Lucinelle*, & qu'on doit toûjours lui rendre; mais il faut excepter les occasions où il s'agissoit de l'intérêt de quelques passions dominantes, qui étoient chez ce Prince en grand nombre. En toutes autres choses la Nature lui avoit donné d'excellentes Qualitez, & on peut dire qu'il étoit doüé d'un genie beaucoup plus capable qu'il ne vouloit se le persuader, parce qu'il aimoit trop le plaisir, pour l'éxercer, & lui laisser prendre son éssor aussi loin qu'il le pouvoit faire: cela fut cause qu'il fut irresolu, & changeant, aussi bien en ses Conseils, qu'en ses Conseillers; le seule exemple de fermeté qu'il fit paroître, durant tout le cours de son Régne, fut envers son * *Frere*, à qui il demeu-

* Jacques II.

ra attaché en un point qui a coûté à l'Empire tant de sang & de Trésors. Non pas que l'affection qu'il lui portoit égalât celle qu'il avoit pour son propre *Fils*, qui auroit voulu s'élever en reduisant son Oncle en un état qu'il n'eût eu rien à craindre; Mais *Sigismond* s'étoit rendu en secret l'ésclave de ses Prêtres, dont les sentimens sont pour le Pouvoir Arbitraire : & son Frere leur étant devoué au dernier point, ils lui persuadérent de ne pas se laisser exclure de la Succession, tout avantageux que cela fut à l'Empire, & à son propre repos.

* Le Duc de Monmouth.

Je vois bien, Mademoiselle dit l'*Intelligence* en l'interrompant, que vous vous entendez en Politique, aussi-bien qu'en accouchemens.

La sçavante *Lucinelle* ne repondit à ce compliment, qu'en priant la Divinité de l'excuser si elle lui avoit répété tant de choses qu'elle même sçavoit sans doute déja ; mais, dit elle, c'est la coûtume de celles de ma profession, lorsque nous avons une fois commencé à discourir, nous parlons sans choix de tout ce qui se présente à notre Esprit. Je voudrois que le Carosse revint, car mon petit mignon court grand risque de per-

dre la vie en un lieu aussi incommode que celui-ci : Le Monsieur m'a promis qu'aussitôt qu'il auroit conduit la Dame chez elle, il reviendroit pour me remener chez moi avec le petit poupon. La Mére m'a recommandé, avec beaucoup de tendresse, d'en prendre tout le soin possible, en attendant qu'on disposât tout ce qui lui seroit nécessaire; mais il faut, Madame, qu'en attendant ce paresseux Cocher, je vous divertisse encore d'une Historiette ; vous avez sçû sans doute l'avanture d'une certaine personne, devenuë depuis une Grande * Dame, qui, ainsi que la Duchesse dont nous parlions toute à l'heure, accoucha malgré quelle en eut, dans le tems quelle étoit de service en Cour, & parut le lendemain au diner, en qualité de Fille d'honneur, quoi qu'elle vint de donner au monde des marques suffisantes qu'elle ne pouvoit plus prétendre à ce titre. J'ai rendu il y a environ un an, le même bon office à une de ses * Filles, dont le mari est allé se perfectionner dans la Politesse de la Cour de *Turin*. Vous connoissez celui qui a le bonheur de plaire à cette aimable Dame, c'est l'agréable, mais inconstant Marquis **. Je ne comprens pas comment elle

* Madame Hitchfield.

* Mad: Charlotte Calvert.

* Le Comte Brian-

elle soufre qu'il prenne une Beauté de l'Opera, & qu'il la garde, pour son divertissement, ou plûtôt, ne craignons point de le dire, pour sa debauche; cette derniére n'étant pas assez adroite pour inspirer de l'amour.

Helas, Mademoiselle *Lucinelle*, dit l'*Intelligence* en l'interrompant, seroit-il possible qu'étant si sçavante en toute chose vous ignorassiez que c'est là une nouvelle methode pour préserver la Reputation, ou pour effacer les taches dont on auroit pû la deshonorer. Je vous en dirai tout le secret: Quand quelque Femme de Condition rend un Amant heureux, par un commerce qu'elle entretient avec lui, & que l'indiscretion de l'un, & de l'autre commence à le rendre public, il n'y a rien à faire pour convaincre le monde de son erreur, sinon de choisir la moindre créature, remarquable seulement par quelque air joli; & qui puisse s'acheter, & se garder comme on veut; alors qui oseroit s'imaginer que cet homme puisse avoir plus d'une intrigue? où qu'une Dame de Qualité voulût entrer en compromis avec une miserable Actrice, ou bien avec une fille de joye? C'est ce que fit un certain Chevalier *, qui ayant vieilli dans

* Milord Ross.

dans la poſſeſſion d'une Maitreſſe, avec tout l'amour & toute la faveur qu'il en pouvoit recevoir, ſe mit dans la tête de rétablir la réputation de ſa Maitreſſe, dans un tems, où le monde las d'en par-parler, n'en parloit plus; qu'on ne doutoit plus de leur commerce, & qu'on étoit dans l'indifference de le croire ou d'en être diſſuadé. La maniére, dont il s'y prit, fut celle dont je viens de parler. Le Chevalier conſervoit pour ſa Maitreſſe un amour conſtant*, je ne vous dirai pas ſi elle en étoit obligée à ſon âge plûtôt qu'à ſa paſſion; mais elle avoit cette délicateſſe, qu'elle ne vouloit pas que le monde
* Mlle. Tofts. crût qu'une * autre eut aſſez de charmes pour devenir ſa rivale, quelque bien qu'en pût recevoir ſa reputation.

Elle haïſſoit la jeuneſſe, & la beauté d'une perſonne en qui elle auroit pû découvrir ces mêmes perfections qu'elle avoit eu, & qu'elle n'avoit plus: ne conſiderant pas, que ſans elles une autre ne pouvoit ſervir au deſſein du Chevalier, qui
*Milord Brookes. étoit de guerir le * Mari de ſa Maitreſſe de la jalouſie qu'il avoit, & la ville de l'opinion où elle étoit; il eſt bien vrai qu'il s'y prenoit un peu tard, & qu'on pouvoit dire que c'étoit après la mort le Médecin.

cin.

cin. Au lieu que la Dame auroit dû prendre en bonne part les efforts du Chevalier, elle en prit occasion de rompre avec lui pour l'amour d'un nouveau, & jeune Galant ; mais si elle a du goût pour la conversation de gens d'esprit, elle peut être persuadé quelle cherchera longtems avant de trouver le pareil de celui qu'elle a abandonné. Quand au Marquis, au sujet duquel nous avous fait cette digression, il faut avoüer qu'il auroit plus de peine à justifier sa conduite à l'égard de sa Princesse. En effet comment peut on supposer que la Fille de l'Opera étoit pour couvrir la réputation de son Altesse plûtôt que pour prendre son plaisir, après en avoir eu tant d'enfans? à moins qu'elle ne crût son ame parfaitement extasiée, selon de la nouvelle Doctrine du *Quiétisme*, qui tient que le Corps étant indépendant de l'esprit élevé à un objèt qui l'occupe, & qui l'attache, ne peût commettre aucune irrégularité.

Pardonnez moi, dit tout d'un coup *Lucinelle*, si je vous interromps. Mais j'entends le bruit des chevaux, & du Carosse, ce qui m'oblige à vous quitter avec plus de précipitation que ne le permet la civilité; mais si on me voyoit avec vous, qui

fçait si mon fantasque, qui fait si drolement l'office de Cocher, n'en tireroit pas de facheuses conséquences. Mais je ne manquerai pas d'être demain à votre lever, pour vous informer de tout ce que je pourai découvrir de cette Avanture-ci.

L'*Intelligence* se tourna aussi-tôt vers *Astrée* & la *Vertu*, qui, avec le secours de leur invisibilité, avoient été presentes à ce long entretien. Cet entretien, leur dit-elle, à été assez long, & même assez libre pour avoir pû fatiguer vos divinitez, cependant si les affaires de cette causeuse le lui eussent permis, elle vous auroit fait connoître qu'elle est bien instruite, & qu'elle n'oublie rien des foiblesses du beau sexe, dont elle a une parfaite connoissance. Mais pour revenir à celle, que nous avons vû sous ces arbres exposer sa vie pour la conservation de sa réputation, il faut que je vous en conte l'Histoire. Elle est une des Filles du Baron de B. **, apellée *Harriat* : elle a la Taille grande, & le Corps bienfait, elle est jolie, & agréable de sa Personne mais c'est la plus étudiée de toutes les précieuses, en un mot une dévote de Profession, qui, conformement aux préceptes de son éducation, affecte tous les dehors de l'Hon-

l'Honneur & de la Vertu, avec une Hypocrisie la plus parfaite, qui lui fait affecter de paroître toute de glace dans la Conversation, quoique de son naturel, elle soit toute de feu. *Harriat* fut élevée avec une jeune Cousine, nommée * *Uranie*, dont le caractere étoit la sincerité, & la verité, qu'elle cherissoit d'une amour si délicat, qu'elle étoit comme transportée de joye, lorsqu'elle trouvoit des occasions qui lui permettoient de la dire; ce qui la rendoit ennemie déclarée de ces maximes à la mode, qui enseignent que la Cour est un méchant séjour pour ceux, qui ne sont pas habiles à dissimuler, non plus qu'à deviner. Ajoutez à cela une beauté, qui tenoit du prodige, & une vivacité d'esprit extraordinaire, mais elle étoit d'une Complexion si amoureuse, qu'il suffisoit de jetter les yeux sur le moindre régard des siens pour y voir les signes de la flamme, dont son Ame étoit brulée, & il falloit être bien novice en amour pour ne pas apercevoir les symtomes de sa passion amoureuse, dont la violence causoit dans son cœur une continuelle fermentation qui en faisoit paroître au dehors, toutes les marques. Mille soupirs qui sortoient de

* Fille de Milord Havenham.

de son cœur, une vive langueur dans ses yeux charmans ne respiroit que l'amour; son air marquoit ses desirs, & le desordre où elle étoit: sans parler de son agitation interieure, de ses souhaits si passionnez, de ses songes Delicieux, de ces amoureuses idées qui flattoient si agreablement son imagination, en un mot de l'image de l'amour quelle dépeignoit dans son esprit, avec des couleurs si vives qu'elle comptoit pour le plus grand des malheurs, que tout cela n'étoit pas des réalitez. Sa Mere, qui étoit sœur de celle d'*Harriat*, perdit la vie en la lui donnant & à * *Polidore* son frere.

*Fils de Milord Haversham.

La même Constellation amoureuse, qui présida à la naissance de la Fille, avoit aussi présidé à celle de la Mere; elle avoit épousé un Gentilhomme beaucoup au dessous de sa Qualité, qui avoit beaucoup de mérite, mais qui avoit sa fortune à faire. Il se jetta dans l'armée, & il fut tué presqu'aux pieds * d'*Henriques*, laissant sa femme enceinte de six mois, d'un fils & d'une fille; la douleur de la perte qu'elle venoit de faire, & les peines de mettre au monde deux jumeaux lui furent fatalles. La Baronne de B **, à qui elle avoit recommandé, en mourant,

* Le Roi Guillaume III.

rant,

rant, ces deux chers Enfans, les prit tous deux chez elle, & parut les aimer d'une affection égale à celle qu'elle avoit pour ses propres Enfans: il est certain qu'elle fut long-tems sans en faire aucune distinction. Il ne fut jamais une inclination plus grande que celle qui étoit entre *Polidore* & *Uranie*; la sœur ne conversoit avec aucune amie que son frere n'en fut, & cet aimable jeune homme, qui avoit été, pour ainsi dire, moulé en même tems, & sur la même idée que sa sœur, lui ressembloit parfaitement dans la beauté du visage aussi bien que dans les mêmes inclinations, & on peut dire qu'ils n'étoient, malheureusement, dissemblables qu'en sexe. On voyoit entr'eux une émulation perpétuelle à qui se préviendroit, & s'obligeroit le premier. Tous ceux qui remarquoient les temoignages d'amitié qu'il se donnoient, les caresses qu'ils se faisoient, leurs tendres baisers, enfin leur attachement réciproque, traittoient cela d'une innocente tendresse. Il n'y avoit qu'*Harriat* qui régardoit cette union de tout autre œil. *Uraine*, qui étoit de deux ans plus jeune qu'elle, laissa entrevoir, dès l'âge de quatorze ans, une beauté si éclatante & si pleine de charmes,

que la Baronne en fut dans une admiration qui tenoit de la surprise ; & quoi qu'elle ne cessa pas de l'aimer, elle s'abstint de la faire sortir avec elle, comme à l'ordinaire ; & ne la laissa point paroître chez elle quand il s'y trouvoit de la Compagnie ; en effet elle éclipsoit tellement, par ses charmes, les agrémens de sa Fille, qu'il lui étoit impossible de trouver des admirateurs, où *Uraine* brilloit. Se trouvant ainsi excluë des conversations, que pouvoit-elle faire, susceptible qu'elle étoit naturellement, de tout ce qui avoit un air de tendresse ? qui aimer ? à qui s'ouvrir avec cette droiture d'esprit, & cette douce disposition qui la portoit à déclarer sans affectation les sentimens de son cœur ?

Harriat, qui cherchoit toutes les occasions de contrecarrer sa Rivale en beauté, lui dit un jour, d'un air à faire connoître qu'elle croyoit la surpasser encore plus en esprit qu'en âge, que la fortune lui auroit été favorable si elle l'avoit fait naître Païsane ; qu'elle descendoit d'un Pere qui n'étoit pas éloigné de beaucoup de dégrez de cette basse naissance, dont elle donnoit elle même des marques, par cette foiblesse de sincerité, vice si ordinaire

naire au petit peuple dont le sang méprisable couloit dans ses veines; que c'étoit un foible, si peu à la mode parmi le beau sexe, & si opposé à ses intérêt, que celle qui en a trop, court un grand risque dans l'opinion du Monde, qui ne considére pas tant ce qui est véritablement bon, que ce qui en a les apparences; que la sincérité étoit devenuë, pour ainsi dire, en horreur aux personnes de bon goût. En effet, ajoutoit-elle, peut-on mieux faire connoître qu'on ignóre les maniéres du beau monde, que d'avoir toûjours le cœur sur les levres, & de montrer par tous ses mouvemens ce qu'on a dans la pensée? Quoi! si par exemple, on pensoit qu'un jeune éveillé est agréable, faudroit-il le donner à connoître à tout le Monde par notre procedé, & découvrir ce que nous en pensons? faudroit-il laisser lire dans nos yeux la passion condamnable, qu'on auroit pour une Créature aussi ridicule, & un d'Animal aussi méprisable qu'est l'homme? pourroit-on pardonner à une femme une telle indiscretion, qui est capable de donner aux hommes tant de vanité, & d'attirer sur notre sexe tout ce que le blame a de honte. En un mot s'il étoit possible qu'il y en eût
une

une capable de former un desir pour quelqu'un de cette espece de Reptiles, qui rampent continuellement à nos pieds, devroit elle informer le monde de son foible? enfin *Harriat* vantoit à *Uranie* la dissimulation, comme une perfection nécessaire pour se donner du credit, en effet, disoit-elle, n'est-ce pas un voile commode à plusieurs égards? On peut le porter quand on veut, pour dérober aux yeux du vulgaire, ce qu'on ne veut pas lui découvrir, & on peut de même le laisser tomber quand on le juge à propos.

C'étoit-là le sujet ordinaire des Conversations qu'elle avoit avec *Uranie*. *Polidore*, qui passoit son tems en particulier, à moins qu'il ne fut avec sa sœur pour quelque exercice qui régardoit leur Education, se trouva heureusement à celle-ci, & ne manqua pas de prendre le parti d'*Uranie* contre *Harriat*, & de soutenir à tous égards les Divins préceptes de la vérité, & de la franchise. Il donnoit pour raisons, qu'il étoit inutile de prétendre cacher un crime par l'hipocrisie, qui étant un autre crime, ne servoit qu'à nous réndre doublement criminels; puisque ceux mêmes qui se servoient le mieux de ce Voile, ne pouvoient s'empêcher de

laiss-

laiſſer toûjours quelque jour à un fin diſcernement pour découvrir la tromperie : & quoique de dix milles, il ne s'en trouve peut-être qu'un, qui faſſe cette découverte, il peut arriver que cet habile connoiſſeur ſera un Homme équitable, & d'un bon naturel, mais il peut auſſi arriver qu'il ſera de ces gens qui aiment à mettre le ſcandale au jour, & capable d'expoſer l'Hypocrite, & ſon Hypocriſe aux yeux de tout le monde : & quand une fois les raports ont pris leurs cours, ils paſſent de l'un à l'autre avec la même rapidité, qu'un mal contagieux, & la réputation, que ce voile de la diſſimulation avoit tenuë à couvert du blame, paroit auſſi-tôt toute délabrée, & la Dame en devient deux fois plus mépriſable, l'Hipocriſe étant ſans contredit, le plus méchant expédient dont puiſſe ſe ſervir une Perſonne de Qualité qui veut avoir un nom dans le monde, & quelque apparence d'honneur.

Uranie avoit atteint ſa quinziéme année, depuis qu'on lui avoit interdit toute communication avec le ſexe pour lequel elle avoit tant de penchant. Malheureuſement ſon bon Ange négligea d'en avoir ſoin, & ſoufrit qu'une paſſion

criminelle prit naissance, & se fortifia en elle, pendant cet intervalle; le dirai-je, cette aimable recluë se vit tout d'un coup la proye de l'amour le plus violent pour son trop aimable *Polydore*, dont l'ame bruloit pour elle d'un feu bien réciproque. Qui peut exprimer les douceurs, & les transports des heures qu'ils passoient ensemble, moins criminels à la verité dans les commencemens que dans la suitte? Pourquoi ma charmante Sœur, disoit l'amoureux, mais trop jeune *Polidore*, les loix, & les coûtumes humaines prénent elles la place de celles de la Nature? Que ne m'est il permis de m'unir pour jamais à ma chere *Uraine*? Pourquoi faut il qu'elle soit destinée pour être un jour à un autre qu'à son *Polidore*; que nous serions heureux si nous avions assez d'empire sur nous même pour faire ceder cette Raison, dont nous faisons trop de cas, & qui n'est pas née avec nous, mais qui nous a été enseignée, si dis-je nous la faisions céder cet agréable instinct, qui n'empêche pas les Fréres & le Sœurs de l'espece Volatile, de contênter leurs innocens desirs les uns avec les autres: ils ne connoissent d'autre Parenté, ni d'autres loix, que celles de l'Amour. N'en se-

feroit-il pas de même parmi les hommes, si eux mêmes ne l'avoient prescrit autrement? La Nature ne s'y oppose pas, qu'aucontraire, car fait-elle gouter des plaisirs plus doux qu'entre ceux d'un même sang? Si nous pêchions contre ses loix éternelles, notre propre Instinct ne nous découvriroit il pas notre crime? & me permettroit-il de trouver tant de délices dans les tendres baisers de ma chere, de mon aimable Sœur? dis moi chere *Uranie*, dis moi mon incomparable Sœur, ne ressens-tu pas par sympatie le même plaisir? Tes Regards aussi tendres que les miens le confessent; l'Humidité de tes aimables lèvres & tes soupirs languissans qui repondent à l'amoureux toucher des miennes, le confirment. Comment ces embrassemens que la *Nature* rend si délectables pouroient-ils être contre ses loix? Donnons à cette bien-faisante *Nature*, la place du grand *Jupiter*, qu'elle soit la seule Divinité que nous adorions; suivons son penchant, obéïssons à ses mouvemens, donnons dans ce quelle nous offre, & ne croyons pas qu'elle voulut nous faire commettre une offence contre l'espece d'où elle nous à fait naître.

C'eſt ainſi qu'il preſſoit l'innocente *Uranie*, dont les deſirs étoient auſſi forts que ceux de ſon Frére. On ne lui permettoit pas de parler à aucun jeune homme de ſon âge; & même elle ne le deſira plus du móment que tous ſes ſouhaits criminels ſe réünirent en *Polidore* comme dans leurs Centre. Ils étoient toûjours enſemble, & que trop ſouvent ſeuls: & leur occupation continuelle étoit les Careſſes & les Baiſers, ſacrifiant, à cet intariſſable plaiſir, les heures qu'ils pouvoient être enſemble ſans ſe donner le loiſir de réfléchir au crime où ils tendoient. Qu'ils étoient jeunes, & peu experimentez dans les manières du Monde, ces infortunez Orphelins! ſans autre plaiſir pour ſe divertir que ceux qu'ils prenoient l'un avec l'autre, qu'ils ſçavoient peu ce que c'étoit que l'honneur, dont ils n'avoient jamais entendu parler! Et quelle étoit leur ignorance ſur le Chapitre de la gloire, de l'éclat de laquelle on ne les avoit jamais entretenu, eux, à qui la ſincérité étoit ſi naturelle, & qui ne connoiſſoient le monde que par ſes déhors, ce qui ne ſervoit qu'à leur en donner un plus grand dégoût. *Polidore* avoit un Gouverneur du nombre de ces véri-

tables

tables Pédans; qui n'ayant rien en lui de Gentilhomme, ni d'homme d'honneur, ne pouvoit pas l'inſpirer aux autres: ſon affaire ſembloit ſeulement conſiſter à lui enſeigner les langues ſans embellir ſon ame des ornemens de la Vertu. Il n'avoit pas eu aſſez d'éducation pour en ſçavoir l'art; & quand il auroit eu la capacité pour prendre les meſures néceſſaires, & ſe donner les peines infatigables qu'il faut prendre pour rendre un jeune homme accompli, ſes appointemens n'étoient point aſſez conſiderable pour l'engager à ſe peines juſqu'à ce point. C'eſt un défaut bien condamnable dans les Perſonnes de Condition, que le peu de jugement, & d'examen qu'ils apportent dans le choix des Perſonnes, aux ſoins deſquels ils commettent l'Education de leurs Enfans. Peuvent ils païer un ſi grand ſervice? ou peuvent ils s'imager qu'un petit Génie, un naturel mercenaire, puiſſe répandre de belles penſées, & de nobles ſentimens dans l'ame de ces jeunes Diſciples confiez à leurs ſoins? on tombe dans les mêmes fautes pour l'éducation des filles, & ſouvent une jeune Demoiſelle, qui ſous les yeux de ſa Mére auroit toûjours été ſage,

se trouve trahie, & venduë par la nécessité de celle à qui on a confié son éducation. Mais si la Gouvernante ne se laisse pas entrainer à ces excès, peut-on dire que le tempérament d'une jeune fille est changé parce-qu'on l'a rendu semblable à celui d'une fantasque, d'une désobligeante., & d'une indiscrete Gouvernante; qui est si ignorantte que de croire, que tout l'art de l'éducation, est de former une Personne à avoir un air à la mode, & à observer les dehors d'une conduite réguliére; pendant qu'elle néglige l'esprit, & qu'elle ne pense point à le cultiver quoique ce soit ce qui est le plus nécessaire.

Ces Amans Criminels encore tout jeunes à la vérité, avoient cependant assez de lumiéres naturelles, pour connoître, qu'il y avoit du crime dans les plaisirs qu'ils goûtoient avec tant de charmes, & de délices, & ils sçavoient bien y entrevoir quelque chose qui répugnoit aux loix de l'honneur, & de la coûtume. Ce sont de semblables réflexions qui les portoient souvent à consulter, de quelle maniére, ils pouvoient quitter la maison du Baron., & se retirer dans quelque coin du Monde, où ils pussent mettre le comble

ble à leurs souhaits, à l'ombre de quelque vielle Cabane, ou dans l'obscurité de quelqu'entre désert, où, hors du Commerce de leurs incommodes Parens, & de leurs amis, ils jouïroient d'eux mêmes en pleine liberté, *Polidore* d'*Uranie* comme de sa fidéle Epouse, & *Uranie* de *Polidore*, comme de son passionné Epoux. Mais helas! Quels moyens de subsister dans ces lieux inconnus? l'Amoureux Frére étoit prêt à aprendre la maniére de foüir ou de labourer, pour subvenir aux besoins de son adorable Sœur, & celle-ci se faisoit un plaisir d'aprendre à manier le fuseau pour n'être pas inutile à ce cher Frére. Elle avoit quelques joïaux qui lui avoient été laissez par sa Mére; & qu'ils resolurent de vendre afin de se pourvoir des choses nécessaires pour leur Pélerinage; resolus de poursuivre leur pointe sans attendre que le bien de leur Mére fut partagé entr'eux. Et remplis des idées qu'ils se formoient de la félicité de leur état futur ils ne prenoient plaisir qu'à parler de béches, de hoïaux, & de labourage, sans penser aux conséquences d'un si téméraire dessein. Et l'on s'imaginera mieux qu'on ne pouroit le décrire avec quel ardeur, avec qu'elle impa-

tience ils attendoit l'heureux jour qui devoit leur amener la nuit destinée à leurs amoureux transports.

Ils attendoient la saison, où le Baron devoit aller à la Campagne, qu'ils avoient crû être l'endroit le plus propre pour commencer à se mettre en chemin : Ces futurs Errans mesuroient la longeur, & le nombre des jours sur l'ardeur de leurs desirs, & ils s'imaginoient qu'ils passoient trop lentement ; que dirai-je d'avantage, leur patience étoit à bout, & *Uranie* à côté de *Polidore* ne sçait plus ce que c'est que Vertu, l'Amour trouve le secrèt par ses enchantemens, de charmer d'un doux sommeil le Géant de l'honneur. Cette occasion fut un avertissement au Frere tout plein d'ardeur, & toûjours attentif à l'heure du berger ; aussi en profita-t-il pour mettre le comble à son bonheur sans les formes du Mariage ; & sans autre consentement que celui de l'amour.

Il seroit difficile d'exprimer, lequel des deux étoit le plus passionné, lequel étoit le plus criminel, & en même tems le plus malheureux, ou lequel se croïoit avoir plus de sujèt d'être content.

Le délicieux poison n'eût pas plûtôt

été

été avalé qu'*Uraine* en ressentit les effects! la Grossesse succeda incontinent au Crime ; mais leurs plaisirs n'en furent pas interrompus, & ayant pris la resolution de quitter tout pour l'Amour, ils ne perdirent aucune occasion de les réïtérer en attendant le moment fixé pour leur départ. *Harriat*, qui régardoit les charmes d'*Uraine*, avec des yeux de jalousie, ne demandoit pas mieux que de la voir rarement : ainsi ces infortunez Amans, avoient tout le loisir de joüir de leurs mutuels transports. Etant dans les commencemens de leurs criminelles libertez, beaucoup sur leur garde, la crainte, & le tremblement avoient part à leurs ébats, qu'ils prenoient à la dérobée; l'heureux succès les enhardit dans la suite, & ils se plongeoient dans les délices interissables de leur criminelle union avec des transports indiscrets, & sans la précaution si nécessaire dans ces fatales circonstances. Il arriva de leur peu de circonspection, qu'un jour dans un certain moment qu'ils étoient pour ainsi dire ensevelis dans leur extase, sans crainte d'être surpris, & dans un oubli général de toûtes choses, seulement préoccupez de celles qui se passoient dans leur Ravisse-

ment, il arriva, dis-je, qu'*Harriat* qui s'étoit douté, depuis quelque tems, de leur Commerce incestueux vint, & les surprit sur le lit d'*Uranie*, malheureusement pour eux dans ce moment que s'embrassant avec une ardeur mutuelle, ils étoient ravis dans une espece d'enchantement.

Harriat saisie de plaisir, & d'horreur, jetta un cri de surprise, & d'aversion en même tems, & s'évapora en reproches, avec asseurance d'aller à l'instant aprendre à la Barone, tout ce qu'elle venoit de découvrir: elle sentoit une secrette joye de ce que ces charmes, qui avoient excité sa jalousie & sa haine pour *Uranie*, étoient seuls la cause de la perte de cette Belle. Elle alloit sortir de la chambre, où ces infortunez amans étoient aussi confus de ses reproches qu'allarmez de ses ménaces, quand *Polidore* se jetta à ses pieds, & la retenant par la robe, la conjura par tout ce qu'elle avoit de plus cher de faire réflexion qu'elle alloit perdre deux malheureux Orphelins, qui avoient pour elle tout le respect, & toute la tendresse imaginable. Il lui protesta que c'étoit la premiere fois qu'il avoit osé une telle action, mais que de sa vie il n'y retom-

tomberoit; & qu'il s'engageroit par tous ce qu'il y a de plus grand, & de plus sacré, de ne jamais solliciter son aimable Sœur à un tel crime; qu'il feroit encore plus, qu'il embrasseroit, pour caution de ses promesses, la premiére occasion qui s'offriroit de quitter la maison du Baron, & le Royaume; il la supplia avec des yeux mourans, & des soupirs d'un cœur outré, d'avoir pitié de leur jeunesse, de leur Qualité, & même de l'alliance qui les unissoit à elle. Sa reponse fut, qu'il lui étoit impossible de rien faire pour lui, qu'elle étoit obligée par les loix de l'honneur, & de la Religion, de détester ces plaisirs illégitimes, quand même ils ne seroient pas parens: mais que puisqu'ils avoient été si malheureux de pêcher contre les loix de la proximité du sang, le crime en étoit plus monstreux, & ne méritoit point de Pardon. Qu'ayant autant de dégoût, & d'horreur qu'elle en avoit pour la seule pensée de l'amour, sans d'autres circonstances agravantes; & celles où ils se trouvoient, renfermant quelque chose de si noire, & de si infame, elle étoit résoluë de les exposer au mepris de tout le monde; afin que ce chatiment leur fut comme un avertissement d'un

d'un plus grand, qu'ils devoient attendre à la Cour de *Pluton*. *Polidore*, ne pouvant la vaincre par son repentir, crût gagner d'avantage en autorisant son crime par l'exemple de plusieurs freres, & sœurs, qui, comme eux, s'étoient laissé entrainer à un amour mutuel. Notre crime, *Harriat*, dit-il, est-il donc une chose nouvelle, même dans le siécle où nous vivons. Temoin cette veuve, à qui vous même rendez des visites si fréquentes, & que tout le monde soupconne de vivre dans le même Commerce avec le Comte de * * * son Frere, qui a pour elle une si violente passion qu'elle a souvent été cause qu'il a traitté son épouse, plus indignement encore qu'on ne le peut dire, quelque agréable, quelque innocente qu'elle fut, & quelque grands que fussent les biens qu'elle lui a apporté; jusques la même que ses extrêmes rigueurs aporterent en elle un changement difficile à concevoir. Ennuïée qu'elle fut de se voir des nuits entiéres abandonnée d'un époux qui les passoit toutes auprès de sa sœur, à la quelle il accordoit sur elle tous les honneurs exterieurs de la préférence, tant pour la place que pour les témoignages de tendresse. La chose

alla

alla même si loin qu'après qu'il eût eu la brutalité de chasser son épouse de sa maison, il ne manqua pas d'y garder sa Sœur pour la faire triompher entiérement, ne méprisant pas seulement la Censure du monde, mais même cherchant pour ainsi dire à lui donner, de nouveveau, matiére à s'exercer.

N'est-ce pas de la même maniére que le * Comte de * * a eu, de sa propre Sœur, deux Enfans dont le dernier donna la mort à celle qui lui donnoit la vie? Cependant cet article ne fut point un obstacle à l'avancement de sa fortune; & personne ne lui en fit une affaire, sur tout quand on le vit une fois avoir du pouvoir & de la faveur en Cour, être Maitre de l'oreille du Roi, & souvent dans sa Chambre, où le devoir de sa charge l'apelloit; au contraire, à l'exemple d'*Henriques*, qui en avoit perdu le souvenir, il ne paroît pas qu'on se souvienne qu'il ait été coupable de la même faute, pour laquelle vous voulez, inexorable *Harriat*, faire de l'innocente *Uranie*, & de l'infortunée *Polidore*, des sujèts de mépris, & de risée.

* Le Chev: E. G. Seymour.

Le * Fils du vieux *Chevalier* * * ne fut pas estimé plus innocent. On accuse sa char-

* Le Chev. E. Romsey.

charmante & volage Sœur d'avoir gouté des douceurs criminelles avec lui. Cependant ce ne fut pas un obstacle à son mariage avec sa premiére femme, qui étoit une beauté hors du commun, & dont les biens étoient des plus considérables. Sa seconde femme qui étoit encore une de ces beautez èxtraordinaires le lui reprocha-t-elle jamais ? & n'a-t-il pas dépuis ce tems là été élevé à la dignité de Baron. Si toutes ces personnes eussent trouvé des accusateurs aussi implacables que vous le voulez être, Adorable *Harriat*, quel n'auroit pas été le malheur du reste de leurs jours ? dans quelle misere, & dans quel abandonnement ne se seroient pas trouvez ces pauvres Dames ? Souffrez donc, *Harriat*, que je vous conjure encore une fois par tout ce qui vous est le plus cher d'épargner notre jeunesse : puisque je vous jure par les choses les plus sacrées de ne jamais commettre le même Crime. Que s'il est vrai ajouta-t-il que vous n'agissez que par un pur motif de conscience, ne devez vous pas être satisfaite de notre sincére repentir ; la Religion même pouroit-elle en exiger d'avantage . & devez vous être plus rigide qu'elle, pour ce qui est de l'*Honneur* ; Mais, si toutes ces

ces considérations ne sont d'aucun poids auprès de vous ; du moins, *Harriat*, du moins considérez quel tort va nous causer l'éclat que vous voulez faire, & quelle tache n'allez vous pas faire à toute votre famille ; car enfin, *Harriat*, continua-t-il, notre sang est le votre ; & en nous perdant de réputation vous vous attaqué à une partie de vous même.

Harriat, inflexible & sourde à toutes ses prieres, fit un effort pour s'échaper de lui ; la belle *Uraine* confuse & désespérée attendoit le résultat d'une si longue dispute, abymée dans les pleurs, les sanglots, & les soupirs qui manquérent à la faire mourir. Mais voyant que *Polidore* ne pouvoit fléchir sa cruelle Ennemie, & qu'elle alloit travailler à leur perte, elle se jette à ses genoux, & la saisit d'un côté comme son frere faisoit de l'autre. Dans cette posture humiliante, couverte de larmes & de honte, elle la conjure d'avoir compassion de son sexe, & de sa tendre jeunesse, de refléchir qu'elle pouroit un jour devenir sensible à son tour, aux pointes d'une passion illégitime ; & que quelque heureux amant, à la faveur de Venus & de son Fils, toucheroit peût-être un jour son cœur, que cet Amant pouroit

roit être dans un état à n'être plus le maître de disposer de sa main, comme de son cœur, alors *Harriat*! ajoutoit elle, alors, n'étant plus maîtresse de votre cœur, qu'elles seroient vos peines, vos langueurs vos soupirs, & qu'elle seroit votre ressource sinon les mêmes plaisirs défendus, dont nous sommes aujourd'hui coupables; à la vérité, peût-être seroit-ce sans cette malheureuse circonstance de consanguinité qui agrave notre crime.

Harriat ne pût souffrir qu'on osât seulement penser qu'elle fut capable de s'oublier de son Devoir, de son Honneur, de sa Religion, de sa Gloire, & de son inestimable vertu; ses yeux étincelans de colere, & les reproches sanglans qu'elle fit à son ennemie terrassée, ne firent que trop sentir à *Uraine*, & à *Polidore* jusqu'à quel point elle étoit irrittée. Oüi, dit-elle, quand bien même les priéres, & le repentir de *Polidore* auroient étécapables de me fléchir, cette derniére réflexion m'irrite de telle sorte que je persévérerai avec encore plus de fermeté dans la résolution de tout déclarer à la Barone. Elle dit, & fit aussi-tôt tous ses efforts pour se débarasser d'eux, qui de leur côté, firent tous ce qu'ils purent

purent pour la retenir. Mais impatiente de flétrir le réputation d'*Uraine*, dont elle ne pouvoit effacer la beauté, elle la repousa si rudement qu'elle la renversa sur la plancher où elle lui donnoit de ses talons avec la derniére des cruautez, & ne pouvant se défaire de *Polidore*, que la rage avoit saisie à la vûë du mauvais traitement que sa sœur recevoit de cette fille imperieuse, elle s'écria aussi haut qu'elle put, de sorte que la Baronne, qui par malheur passoit par devant la chambre où ils étoient, pour aller à son apartement, entendant la voix de sa fille, entra promptement, & vit le désordre, & l'embaras où ils étoient, sans en pouvoir deviner la cause.

Elle ne fut pas long-tems sans qu'*Harriat* la tirât de sa perplexité, pour la jetter dans une encore plus grande, en lui disant avec empressement la criminelle action dont elle avoit été témoin. Les Amans font paroître leur courage dans les plus grands dangers, ainsi *Polidore*, avec une hardiesse digne de son amour, lui donna un dementi, sans prendre garde s'il choquoit les regles de la civilité, & si, en cette occasion, il se déclaroit contre la verité.

Harriot, dit-il à la Baronne, vous fait voir par cette infame accusation qu'elle est autant vindicative que soupçonneuse, & de mauvaise humeur. A la verité elle m'a trouvé apuïé sur le lit, auprès de ma sœur, ou je tachois de la consoler d'une rage de dents qui la fait continuellement souffrir. Si c'est là tout, dit la Barone, d'où vient donc cette posture supliante, & digne de compassion où je vous ai trouvé? Et rapellant aussi-tôt en sa memoire mille circonstances, comme la tendresse, qu'on sçavoit qu'ils avoient l'un pour l'autre, l'indisposition, dont *Uranie* avoit été travaillée depuis quelques mois, & l'alteration, qui paroissoit au visage de *Polidore*, dont le sacrifice souvent réiteré à l'Amour, & dans un âge si jeune avoit un peu flétri le coton naissant, la Baronne le pria de se retirer en son propre apartement; & s'aprochant ensuite d'*Uranie*, qui s'étoit cachée dans le coin le plus obscur de la chambre où elle fondoit en larmes; elle fit ce qui étoit nécessaire pour satisfaire sa curiosité, & trouvant des marques trop visibles de sa grossesse, elle ne put s'empêcher de répandre des larmes. Infortunée *Uranie*, lui dit-elle seulement! Fille malheureu-

ſe d'un malheureuſe mére! Ma chére, & miſérable Niece! Qu'elle ſera la fin de tout ce déſaſtre? Hà ma Sœur, ma chére Sœur! Si tu pouvois revivre, ta peine ſeroit encore plus grande, que celle qui te fit mourir! elle n'eût pas plûtôt prononcé ces paroles, qu'elle ſortit: & *Harriat* la ſuivoit avec un ſoûris malin & victorieux, jettant un régard de dédain, & plein de ſatisfaction ſur la Beauté perduë.

La Baronne défendit à ſa Fille ſous peine de ſa diſgrace de parler en quelque maniére que ce fût de cette infortune; & donnant ordre ſur le champ pour un caroſſe, avec des livrées inconnuës, & ſix bons chevaux, qui devoit attendre à une des portes de la ville; elle envoïa chercher *Vranie* par une perſonne de confiance, qui eut ordre de ne point l'abandonner juſques à ce qu'elle l'eut remiſe entre les mains d'une vieille Dame, qui étoit ſa parente, & qui demeuroit à la Campagne, à cens milles de là, & où on devoit la garder *incognito* juſques au tems de ſes couches. On n'oublia point de lui défendre bien expreſſément d'écrire à *Polidore* de l'endroit où elle ſeroit; & pour la mettre dans l'impoſſibilité de deſobéïr, on eut la précaution de ne lui laiſſer ni plume ni encre.

Mais l'Amour ingénieux en expédiens dans ses peines, auroit eu peu d'égard aux commandemens de la Baronne & à ses menaces, qui étoient que si *Uranie* osoit entreprendre d'écrire à *Polidore*, elle ne prendroit plus aucun soin d'elle, & l'abandonneroit à sa malheureuse destinée. L'Amour, dis,je, peu susceptible d'autres espérances, & d'autres craintes, que de celles qu'il se forme à lui même, se seroit exposé à toutes sortes de dangers, s'il y avoit eu la moindre apparence de réüssir; mais *Uranie* vit bien qu'il lui étoit impossible de faire sçavoir de ses nouvelles à son cher Frére; la menace qu'on lui avoit faite, comme une sévére punition, de la laisser aller vagabonde où elle voudroit, n'auroit pas été capable de la faire renoncer au plaisir d'informer son *Polidore* de sa destinée, puisqu'en la punissant ainsi, on n'auroit fait que permettre à ces malheureux Amans d'exécuter leur premier projèt, ce qu'ils régardoient comme une grande félicité: mais elle avoit tout sujèt de croire qu'on ne prendroit pas des mesures moins sûres avec *Polidore* qu'on en avoit pris avec elle, afin de leur ôter toute communication.

Cette

Cette Parente, chez qui on l'avoit conduite, étoit une vieille Dame, qui avoit marché dans les voïes de l'Honneur d'une maniére irréprochable ; mais d'un autre côté elle n'étoit pas de ces gens, qui sont toûjours d'humeur à condamner dans les autres, avec une rigidité sévére, ces petites légeretez qu'une extrême jeunesse rend toûjours plus pardonnables. Et sans avoir jamais été criminelle, elle ne laissoit pas d'avoir de la compassion pour ceux qui l'étoient ; bien éloignée de tirer orgueil de l'éxactitude, avec laquelle elle avoit fait son devoir, elle exhortoit tendrement les autres à s'acquiter du leur ; & elle ne se piquoit pas tant, de la force qu'elle avoit montrée à soutenir son honneur, qu'elle eut pour cela du mépris pour la foiblesse des autres, qui n'avoient pas eu le même bonheur ; persuadée qu'elle étoit que sa force ne venoit pas d'elle-même, mais des Dieux qui l'avoient fortifiée contre les tentations de la Cour luxurieuse de *Sigismond*, où elle avoit vécu avec éclat.

Il n'y avoit point de tendres exhortations, dont elle ne se servit, pour rapeller cette jeune égarée dans le chemin de l'honneur. Elle lui donnoit une vérita-

ble notion de la vertu, & touchée de compassion à la vûë de son infamie, qui croissoit tous les jours, elle en versoit des larmes avec elle. *Uranie* dont l'éducation avoit été trop négligée, commençant à se réveiller de la létargie, où son amour l'avoit jetté, goûta avec plaisir les sentimens d'honneur que sa Géoliere, autant que sa Gouvernante, tâchoit de lui inspirer; & à mesure que l'estime, qu'elle concevoit pour cette bonne Dame, augmentoit, la passion, qu'elle avoit pour son Frére, diminuoit. Mais au lieu de trouver dans ce changement quelque relâche aux remords de sa conscience, le trouble & le désespoir en devinrent plus grands. L'estime qu'une Dame doit faire de son honneur avant toutes choses, n'eut pas plûtôt fait impression sur son esprit, qu'elle conçût toute l'horreur, qu'elle devoit, pour cette Passion criminelle & incestueuse, à laquelle elle s'étoit sacrifiée; Passion abominable en toutes ses circonstances, & qui paroît horrible au plus vicieux! Du moment qu'on lui fit ouvrir les yeux pour admirer la Chasteté & les autres vertus, elle reconnut bien-tôt qu'elle avoit perdu la plus grande de toutes, & que sa conduite l'avoit excluë de la con-

conversation des honnêtes gens : & que par conséquent elle étoit réduite à passer le plus beau de sa vie, dans l'infamie & le chagrin. Son ame vivement pénétrée des malheureux effets de sa Beauté, devint trop sensible à ce qui touchoit son devoir, cette sensibilité la jetta dans le déséspoir, & une certaine horreur continuelle jointe à un violent repentir prit la place de sa passion criminelle : tous les tendres efforts & tous les ménagemens de la Dame, ne donnérent aucun repos à son esprit que le seul souvenir de son crime retenoit dans la gehene. Quels ruisseaux de larmes ne couloient pas de ses beaux yeux! Quel n'étoit pas l'excès de sa tristesse! Mais pensoit elle à sa grossesse, se considéroit elle soi-même, l'heure, qui aprochoit ; se présentoit-elle à elle ; cette heure qui devoit mettre au jour un fruit incestueux ! Elle perdoit l'esprit, s'arrachoit ses cheveux, & se déchiroit le visage pour exprimer l'amertume de son désespoir. Elle alloit d'un apartement à l'autre, transportée de rage, roulant dans son esprit un dessein funeste, & pensant au malheur qui en arriveroit au misérable Enfant, qu'elle portoit dans son sein. Qu'étoit alors de-

venuë la douceur de ces heureux momens qui en étoient le principe ? Où étoient ces délicieux ravissemens, auxquels elle avoit sacrifié sa gloire, & par lesquels elle étoit parvenuë au comble du crime, & tombée dans le dernier des malheurs. Le seul souvenir lui en étoit exécrable, & faisoit alors tout son suplice. La mort étoit tout ce qu'elle souhaitoit ; elle résolut mille fois de mourir, & si elle n'exécuta pas sur le champ sa résolution, c'est parce qu'elle vouloit subir toute la rigueur de son repentir, sans en tirer aucun profit, croïant que toutes les larmes de la plus sévére repentance ne pouvoient laver sa tâche, & que quelque mortification qu'elle pratiquât, quelque amendement même qu'on vît en elle, rien ne seroit capable de la rétablir dans l'estime du Monde. Persuadée qu'elle étoit, qu'*Harriat* auroit la malice de publier son crime : *Harriat* qui croiroit rendre sa vertu plus recommandable en trouvant un défaut dans la sienne. Ajoutez sa propre Conscience, qui comme une Furie vangeresse, armée de foüets & de couleuvres la tourmentoit sans relâche.

Ces préparations qu'elle voyoit faire

pour l'heure funeste qui pressoit, étoient autant de secrèts reproches de son crime. Elle s'asseuroit qu'elle ne vivroit jamais pour s'en servir : ses pensées, ses résolutions, tout tendoit à la mort, à la mort qui endort toutes nos peines, pourvoit à tous nos besoins, pourvûë qu'elle est de toutes les choses nécessaires, par cela même qu'elle nous prive du desir de toutes choses.

Uranie, resoluë d'aller au-devant de cette mort que chacun füit autant qu'il peut, n'apellat personne quand elle sentit les maux de l'enfantement. Elle fit violence à ses gémissemens, tant elle craignoit d'être assistée ; & comme sa vie étoit son plus grand suplice, la mort devoit être son plus grand repos. Ses douleurs redoublérent, & sa résolution n'en devint que plus ferme ; elle retint ses larmes, étouffa ses cris, & gémit intérieurement : dans les intervalles du relâche que ses maux lui donnoient, elle réfléchissoit sur ce qu'elle alloit faire ; le meurtre d'un innocent, qui periroit peût-être faute de secours, se présentoit alors à son imagination, avec toute ses horreurs. Alors cette pensée la mettoit dans d'étranges agitations, & la

tendresse, si naturelle aux Méres, donnoit de rudes attaques à ses criminelles résolutions. Mais quand dans une révolution de pensées, elle se répréſentoit ce malheureux Enfant, comme le fruit d'un Amour incestueux, & qu'il devoit être l'horreur du monde, à cause du crime de ses Parens: elle souhaitoit de n'avoir jamais la force de donner le jour à une créature si misérable. Apellant ainsi au secours de sa résolution presque abandonnée, & le Point d'honneur, & l'Opinion du monde, elle prit un nouveau courage, pour se précipiter à la rencontre de sa Destinée. Ainsi elle passa, d'angoisses en angoises, cette cruelle nuit; & le moment, où l'assistance des femmes est absolument nécessaire, étant passé, elle tomba dans de violentes convulsions, qui, heureusement pour elle, lui firent entiérement perdre la connoissance; mais ces convulsions aussi fatales à l'enfant que favorables à la Mére, le mirent au jour, sans le lui donner. Celle qui avoit soin de la déséspérée *Urania* la trouva le matin en cet état; on envoïa aussi-tôt chercher les Medecins, mais ce fut en vain car elle mourut peu de tems après, & fut enterrée avec son enfant; Heureu-

se

se en ce qu'elle ne laissa aucun témoignage de son crime.

La *Vertu*, voïant que *l'Intellingence* étoit au bout de son Histoire, Certainement, dit-elle, je suis sensiblement touchée, de l'infortune de cette jeune Beauté; Il est vrai que sa faute bien loin d'être excusable, mérite d'être détestée, dans toutes ses circonstances; Mais n'en pouroit-on pas rejetter la meilleur partie sur la Baronne; pour avoir eu si peu de soin de l'éducation de son infortunée niéce. On ne sçauroit veiller avec trop d'attention sur la conduite d'une fille de qualité. Il faut, sur toutes choses, étudier avec aplication son tempérament, & si elle a du penchant à l'Amour, on doit la priver de tout ce qui contribuë à fromenter cette passion. Les livres d'Operas, de Romans, d'Amourettes, de lettres galantes ne doivent jamais entrer dans son Cabinèt. Mais sur tout les familiaritez, & les conversations sécrètes, même avec ses plus proches Parens, sans en excepter un Frére, ne doivent point lui être permises: de peur que la foiblesse d'un sexe ne céde à la force de l'autre, & que trop d'oisiveté ne lui donne occasion de se laisser entrainer par son naturel. Il seroit

roít bon de marier de bonne heure les filles d'une telle complexion, afin de prévenir l'impatience des plus amoureuses. Les Cartes, toutes fatales qu'elles soient à celles qui sont sujètes à l'emportement & à l'avarice, seroient un divertissement utile pour celles-ci. Un peu d'excès même à cet égard, ne leur seroit que favorable ; car le jeu occupant toutes leurs pensées, éloigneroit sans doute celles d'Amour & d'Amans ; au lieu que la solitude, & trop de tems à réfléchir, ne leur vaut rien, parce qu'elles ne se servent de leurs réflexions que pour fortifier leur tempérament. La Chasse est un amusement ; mais c'est un de ces amusemens qui ne sont pas inutiles, puisqu'il est tout-à-fait bon pour la santé: cependant on doit bien se garder d'en permettre l'éxercice à de certaines Filles, sur tout à celles qui bien loin d'avoir cette douceur, & cet air de molesse si naturelle à leur Sexe, ne donnent des marques que d'une humeur rude, promte & emportée, d'une complexion robuste, mâle, & incapable de sensibilité; enfin qui font voir en toute leur conduite, qu'elles sont plus propres à suivre un camp qu'à demeurer devant une Toilête.

Il

Il seroit trop long de prescrire toutes les régles, qui sont nécessaires pour bien élever une jeune personne ; mais celle-ci quoique général peut suffire, c'est, qu'*on doit sur tout étudier leur tempérament dominant, & les ploïer continuellement du côté opposé :* puisqu'il est certain que la Nature n'est jamais d'une perfection si juste qu'elle n'ait besoin d'être redressée par l'éducation. Ce qu'elle produit n'est qu'un Or grossier, & impur, que l'éducation rafine, & purifie en chassant tous les corps étrangers & matériels.

Hé-bien, interrompit *Astrée*, avez vous tiré toutes vos conséquences des malheurs de la belle *Uranie*; voici ce que j'en conclus, la foiblesse des mortels doit nous faire pitié, & en même tems nous donner de l'indignation. O Nature! pourquoi ès-tu si puissante, & si défectueuse?

Mais Madame l'*Intelligence* dites moi; je vous prie, qu'arriva-t-il au malheureux *Polidore* ? Son excessif Amour pour *Uranie*, répondit-elle, le fit tomber, la nuit même du jour qu'ils furent découverts, dans une violente fiévre; qui le fit extravaguer, & pendant tout ce tems-là, il n'avoit que le nom d'*Uranie* à la bouche; où est *Ura-*

nie

nie s'écrioit-il ? Qu'en a-t-on fait ? O ma chére Sœur ne puis-je donc pas te revoir, dans quelle terre inconnuë t'a-t-on transportée ? (Car la bonne *Harriat* avoit eu soin de l'informer qu'on l'avoit éloignée.) Cependant il fut si malheureux que la fiévre le quitta ; mais les forces ne lui revinrent point ; ainsi il languissoit sans pouvoir succomber sous les tourmens, que la vie sans *Uranie* lui faisoit continuellement souffrir , & une sombre mélancolie le dévoroit peu à peu. Mais il se porta aux derniéres extrémitez quand il aprit la mort de sa trop infortunée Sœur , qu'*Harriat* , toûjours cruellement officieuse , lui fit bien-tôt sçavoir. Il résolut aussi-tôt de ne point survivre à sa perte ; & bien-tôt après il trouva l'occasion d'exécuter sa funeste résolution , sans encourir le blâme d'avoir prévenu sa destinée. Une Flote armée pour attaquer les *Vénitiens* , avec lesquels ceux d'*Atlantis* étoient en guerre , n'attendoit que le vent favorable pour mettre à la voile. *Polidore* se dérobe de chez le Baron ; &, sans équipage, sans même les choses les plus nécessaires , il se jette en qualité de Volontaire à bord de l'Amiral. Il sçavoit bien que son poste étoit

étoit de combattre à côté du Commandant, l'épée à la main, quand on en venoit à un engagement ? On ne tarda pas de rencontrer une forte Escadre des *Vénitiens* ; & *Polidore* fit tout ce qui falloit pour donner des marques de son courage, ou plûtôt de son désespoir. L'Amiral étoit charmé de voir ce jeune homme s'hasarder avec tant de valeur, & même de témérié ; en sorte qu'il fut deux fois obligé de le faire secourir à bord de l'ennemi, où il avoit eu la hardiesse de se précipiter. Comme la mort étoit la seule chose que *Polidore* cherchoit, il voulut bien se retirer, parceque la captivité l'auroit rendu encore plus misérable. Enfin une décharge de la Mousquéterie des *Vénitiens*, qui, à leur tour, avoient abordé ceux d'*Atlantis*, fit tomber le désespéré *Polidore* au pied de l'Amiral, qui, après l'engagement, prit soin que son Corps fut enterré avec toutes les marques d'honneur, qu'un aussi grand courage sembloit le mériter, quoique sa qualité fut inconnuë : ainsi après qu'on eut sçû qui il étoit, ce brave Commandant n'eût pas à se reprocher de ne lui avoir pas donné une sepulture qui repondit pas â sa qualité.

Harriat ſatisfaite, & triomphante du deſtin de ces miſérables Amans, perſévéra dans ſes bons principes de cenſurer ſans miſéricorde les fragilitez des autres. Ce n'étoit pas ſa coûtume d'attendre que les preuves en fuſſent convaincantes; la ſeule ombre d'un crime ſuffiſoit pour le proclamer, & en donner, de tous côtez la confirmation; ſes yeux étoient continuellement où ils n'auroient pas dû être, toûjours ouverts qu'ils étoient pour voir les fautes des autres, mais toûjours fermez ſur les ſiennes propres. Elle avoit long-tems ſoupçonné la jeune Veuve *Madame *** d'avoir quelque liaiſon avec le Duc de ***. Il avoit réduit tous les égards qu'il avoit pour le beau ſexe en général, à cette ſeule beauté, & aïant été juſques là un Amant, pour ainſi dire, ſans maitreſſe; en aïant un trop grand nombre, & étant d'un gout ſi étendu, & ſi changeant que tout le ſexe ſembloit ne lui pouvoir ſuffire, il devint enfin auſſi réſervé, & auſſi fixé qu'il avoit été général, & changeant.

* La Veuve Howard, & le Duc de Shrewsbury.

Cette charmante Veuve eut la vertu de toucher ſon cœur, au lieu que juſques là les autres n'avoient que frapé ſes ſens. Cependant elle ſe conſerva toûjours dans

l'estime du Monde. Le Duc même, en véritable Amant, se faisoit une affaire de la réputation de sa Maîtresse, & se privoit de la satisfaction de lui faire de fréquentes visites, parce-que c'étoit une Femme de condition, & d'un agrément si singulier, qu'elle attiroit sur elle les yeux de tout le Monde. Toutesfois pour rendre à son Amant l'empire de ses charmes aussi doux que la discrétion le pouvoit permettre, elle voulut bien lui donner un journal éxact de toutes ses visites & de toutes ses parties de promenades, afin qu'elle eût tous les jours le plaisir de le voir ou d'en être vû. Le Duc de son côté ne manquoit aucune occasion, & fusse à l'Opera, au *Prado*, ou à la Comedie, il ne passoit pas de jour sans se trouver auprès d'elle. Un jour de fatalité, que la belle Veuve l'avoit fait avertir d'une visite, qu'elle avoit dessein de rendre à une telle heure à la Barone; il y vint; mais il eût la mortification d'y trouver la Duchesse son Epouse. On y proposa de joüer aux Cartes; le Duc & sa Maîtresse trouvérent quelques raisons pour s'en excuser. La Duchesse & la Barone avec une autre Dame formérent une partie d'Ombre;
 d'au-

d'autres en firent autant, & ceux qui n'étoient pas en humeur de joüer, passérent le tems de différentes maniéres selon leur fantaisie; soit dans la Conversation, soit à régarder le jeu des autres. Il y avoit dans cette Chambre une grande fenêtre, qui donnoit sur un jardin délicieux, devant laquelle un rideau d'un beau Damas cramoisi, étoit abatu; parce-que la Barone, qui étoit attaquée d'un gros rhume, avoit ses raisons pour tenir sa Chambre chaude. Madame de ***, avec sa maniére agréable s'éloigna jusques derriére cet épais Rideau, comme si elle eût voulu divertir sa vûë sur le jardin. Le Duc la suivit avec la hardiesse & même l'indiscrétion d'un Amant passionné, résolu qu'il étoit de profiter de l'heureux, mais dangereux moment. *Harriat* étoit à côté de la Duchesse, ayant part à son jeu; mais attentive à toute autre chose qu'aux Cartes, aïant en tête de faire ce jour-là une nouvelle découverte, elle se leva doucement, & vint brusquement surprendre l'heureux Duc, qui avoit toutes les raisons du Monde de souhaiter, qu'en cet instant elle eût été tout autre part.

Harriat en vit plus qu'il n'en falloit pour

pour lui faire croire qu'elle n'avoit pas mal soupçonné. Elle se retira aussi-tôt avec un souris mêlé de confusion, & un certain déplaisir qui la fit rougir à la vûë de ce qu'elle avoit découvert. Le Duc la suivit & reconnut bien à sa contenance qu'elle avoit vû ce qu'elle auroit dû se dispenser de voir. La pauvre Veuve punie si fatalement de son indiscrétion, demeura confuse & comme hors d'elle-même de ce qui venoit de lui arriver. Elle connoissoit trop bien *Harriat*, pour espérer quelle épargnât sa réputation. Ainsi, toute dans le trouble, elle se déroba de la Compagnie, selon la coûtume de ceux qui sçavent le Monde, sans prendre un congé dans les formes, de peur de divertir les autres de leurs occupations; & elle ne fut pas plûtôt arrivée chez elle, qu'elle se mit au lit, où elle fut saisie d'une maladie, qui en peu de jours la mit au tombeau.

Le Duc, inconsolable de sa perte, renonça à toutes ses occupations ordinaires, aux Cartes, & à l'Amour même, pour se livrer entiérement à son chagrin. Tout le monde commença à parler d'un changement si prodigieux, les uns l'attribüoient à un dégoût des

plaisirs, dont il étoit rassasié; les autres disoient que ses grandes pertes au jeu, l'avoient rendu plus sage par expérience, ou que les Charmes de sa Duchesse l'avoient fait revenir à elle; Mais l'obligeante *Harriat* ne pût s'empêcher, d'en dire, à l'oreille, la véritable cause, qu'elle seule sçavoit: & pour y donner plus de crédit, elle choisit une ou deux de ses Confidentes, qu'elle sçavoit aussi incapables de garder un secrêt qu'elle même, à qui elle raconta l'avanture de la fenêtre.

Ce murmure secrèt, courant d'oreille en oreille, ne manqua pas d'arriver à celles du Duc, qui forma aussi-tôt le dessein de s'en venger sur cette malicieuse fille. Pour y reussir, il conjura le Prince de * *Majorca*, à qui ces sortes de propositions n'étoient pas tout à fait desagréable, de faire ses efforts pour défaire *Harriat*, de cet Idole d'honneur, qu'elle faisoit profession d'adorer. Le Prince fit tout ce qu'il falloit pour convaincre le Duc qu'il étoit bien aise de lui rendre ce service, & il se prépara aussi-tôt à un siége, dans toute les formes. Il n'omit rien pour réduire bien-tôt la Vestale; promesses, protestations, sermens, présens ma-

* Le Duc d'Ormond.

magnifiques, tout y fut emploïé hors le Mariage, où il étoit déja engagé; mais rien de tout cela ne pût ébranler sa Vertu. Enfin il s'avisa de la gagner de la même maniére qu'elle perdoit les autres, c'est à-dire en lui sacrifiant la réputation de ses Amis & de ceux qui l'avoient le plus obligé, dont il disoit à *Harriat* tout ce qu'il en sçavoit ou tout ce qu'il en avoit ouï dire; alors elle condescendit à tous ses désirs, par une excès de reconnoissance, de ce qu'il se conformoit à sa passion favorite. Etrange Paradoxe, de lui confier son honneur, parce qu'il trahissoit celui des autres!

Quels ne sont pas les effets d'une curiosité & d'une confidence criminelle, d'avoir pû réduire aux derniéres extrémité une Femme du caractére d'*Harriat*. Il sembloit qu'il n'y avoit qu'un prétendu bigot, qui pût espérer de forcer une telle place, en s'avisant d'en chasser la honte; Mais le Prince de *Majorca* a mieux réüssi, & il s'est servi, en homme d'honneur, du seul moïen. Je crois cependant que sa joïe ne sera pas complête qu'il n'ait informé le Duc du succès de sa revanche. Pour mon particulier ce ne sera pas ma faute, si la Mé-

moire de la pauvre *Uranie* & de la belle Veûve n'ont pas aussi la leur.

Devons nous jamais triompher des foiblesses de notre Prochain, auxquelles la Nature nous a rendus nous mêmes sujèts? Si la tentation n'a pas toûjours une force égale sur les uns comme sur les autres, le tems peut venir que nous serons en proïe à quelqu'une, qui concourant avec notre passion dominante, nous fera tomber, d'une maniére irrésistible, dans les mêmes piéges & les mêmes malheurs, pour lesquels nous avions si long-tems tourné les autres en ridicule. Témoin *Harriat.*

S'il plaît à vos Divinitez d'avancer à la faveur de clair de la Lune, je vous conduirai, à travers le *Prado*, jusqu'à l'entrée des *Tuilleries*, où est le Palais du Comte de* *Biron*, qui, sans doute, pour supléer au sommeil dont les Grands ne sont jamais guéres attaquez, est à se désennuïer avec ses amis, moïenant le secours des Cartes, son plaisir favori. En effet il ne l'a jamais discontinué au milieu même des affaires d'Etat dont il étoit chargé; lors qu'il étoit Ministre de la Princesse d'*Utopie* qui est une Isle dans la Mer Adriatique; se soulageant ainsi de ses glorieuses fatigues par une autre qui n'a rien que

* Milord Godolphin.

que de rampant: comme s'il avoit voulu faire voir au Monde qu'il étoit impossible à la Vertu de subsister, même dans un si grand homme, sans le secours du vice.

Madame l'*Intelligence*, demanda *Astrée*, connoissez-vous ces Dames que nous voïons si entassées dans ces trois Carosses, qui passent le long du grand chemin, à notre droite? elles font des éclats de rire bien hauts, & elles les réïtérent bien souvent; on peut bien juger à les entendre, qu'elles ne sont tourmentées ni du mal de Rate, ni des Vapeurs; ou au moins elles semblent n'y point penser: peut-on être plus contentes que ces Personnes le paroissent? On voit bien qu'elles ignorent qu'il y a une certaine portion de miséres, & de contre-tems destinée pour tout le monde, qui arrive presque toûjours lors qu'on s'y attend le moins. Cette seule considération devroit suffire, selon mon sentiment, pour alarmer la joïe la plus calme, & encore plus, celle qui est accompagnée d'un si grand tumulte.

Ce seroit s'affliger sans nécessité, repliqua l'*Intelligence*, rien ne doit empêcher l'homme de joüir du présent: la

 pen-

penſée du futur ne doit point en diminuer la douceur dans l'inſtant qu'il la goûte, pourvû qu'elle ſoit innocente. C'eſt ainſi qu'en uſe quiconque à l'eſprit bien tourné; du moins ſi dans ce moment il n'eſt pas expoſé à quelqu'une de ces peines, auſquelles le Corps eſt ſujet, & auſquelles perſonne ne fut jamais inſenſible; tout muni qu'il ſoit de cette force tant vantée chez les *Stoïciens*; & celui qui s'en piqueroit paſſeroit pour un riducule & un Hipocrite.

Mais pour répondre à la demande d'*Aſtrée*, ces Dames ſont d'une nouvelle * Cabale, qui toute innocente qu'elle ſoit en elle même; ne laiſſe pas d'être expoſé à la cenſure du Monde. Mais qu'y peuvent-elles faire? Avoüez avec moi que les Femmes ſont bien malheureuſes, ſi outre la Compagnie de leur ſexe, elles recherchent celle des Hommes, elles ſont criminelles; ſi ceux-ci en ſont exclus, elles paſſent encore pour telles; l'eſprit de cenſure, il faut le confeſſer, a une pénétration bien particuliére. Pour expliquer tout ceci, il faut que vos Divinitez ſçachent qu'on prétend trouver, dans la nouvelle Cabale, les vices de l'ancienne Rome, dont certains Auteurs déteſtables

* Madame Sandwich, en eſt comme le Chef.

ont

ont laissé des monumens dans leurs Ecrits; mais qui n'ont point d'autre fondement que l'invention des Poëtes, ou le mauvais naturel de ces Censeurs, qui veulent qu'il n'y ait point de divertissemens innocens, que ceux qu'ils préscrivent.

On ne sçauroit ni trop louer ni trop estimer le bonheur de la Cabale, qui me paroît tout à fait grand; & c'est avec beaucoup de sagesse qu'elles ont exclu de leur compagnie, les hommes qui, pour la plûpart, régardent l'honneur des Dames, comme les oiseaux carnassiers font leur proïe, & qui mettent leur plus grande satisfaction, à se vanter de leur bonne fortune. Il n'y à pas jusques aux Caffez, où ils rendent tout le monde les témoins de leur fausse gloire, y faisant voir les lettres du beau sexe, aux amis comme aux étrangers, expliquant à leur avantage ce qui y paroît misterieux, raisonnant sur les endroits, qui flatent d'avantage leur Vanité, & ne consultant rien que ce qui peut rassasier l'insatiabilité de leurs desirs.

Celles qui sont de la Cabale ne courent point ces dangers. Elle se contentent de la félicité qu'elles trouvent l'une avec

l'autre : & quel crime peut-il y avoir entre deux Dames, qu'un excès d'amitié joint ensemble avec une satisfaction inexprimable, & dont les embrassemens sont tout innocens ? Qu'elle irrégularité peut-il y avoir dans la tendresse qu'elles font vœux d'avoir toûjours l'une pour l'autre, dans l'exclusion qu'elles font des hommes, & dans la loi qu'elles s'imposent de persévérer toûjours les mêmes ? Il est vrai qu'il y en peut avoir qui sont assez imprudentes pour pousser les choses jusqu'à un point, qui fasse faire des réflexions sur les autres. Une de ces belles Dames, ne peut se défendre de recevoir la visite d'un Importun : celle qui est sa Favorite, arrive inopinément sur ses pas. *Armide* entend le bruit de la chaise qu'on lui présente dans la Sale basse, & elle reconnoît la voix de sa Favorite, qui à la vûë d'un Carosse de loüage & sans livrée, qui est devant la porte, s'informe, avec un air inquiet, qui est en haut avec *Armide*. Aussi-tôt elle tremble, elle pâlit, & conjure l'Amant tout étonné de se renfermer dans son Cabinet, & de vouloir bien y rester caché jusqu'à ce que la Dame fut partie. Il se rend à sa priére, autant par

la

la curiosité de voir qu'elle seroit cette scéne que pour obliger l'aimable *Armide*. A peine est-il retiré, que la belle Rivale entre dans la chambre, avec un régard terrible, une voix menaçante, un air de jalousie & un ton impérieux qui fait bien-tôt connoître ce qui la fait monter si précipitament. Où est cette inconstante, s'écrie-t-elle, où est cette ingrate? Quel est ce misérable que vous rendez heureux à mes dépens, à qui vous cédez la joüissance des baisers & des embrassemens qui ne sont dûs qu'à moi, & que vous rendez maître d'un cœur que j'ai païé de tout le mien? Allons, voïons ce monstre à qui vous sacrifiez ma propre félicité. Quoi? la ruine de tant d'autres ne suffit-elle pas pour vous servir d'avertissement? étes-vous donc si ennemie de vous même que de chercher vous même votre propre ruine, en vous exposant à être la victime de la vanité de ces détestables créatures, & à servir d'instrument à leur propre gloire? Quelle récompense, quelle satisfaction, pouvez-vous trouver plus grande dans leur cœur, que dans le mien? Ont-ils plus de tendresse, plus d'empressément? Peuvent-ils entrer

en

en comparaison pour la sincérité ? outre qu'ils trouvent leur compte dans la perfidie, dont il font des espéçes de trophées. Au lieu que notre Amour réciproque consiste dans une fidéle & secrète amitié, & dans une constance mutuelle.

Des extravagances pareilles à celle-ci, ont donné lieu aux ennemis de la Cabale de raisonner comme il leur plaît de ses mistéres. Il y en a qui ne sçauroient croire d'innocence dans les privautez de deux amies intimes; détestables Censeurs qu'ils sont, qui semblables aux *Atheniens*, ne croiroient pas qu'un aussi grand homme que *Socrates*, pût envisager, à toutes les heures du jour, la beauté d'un *Alcibiades*, sans taxer sa sensibilité: quoique l'Oracle l'ait déclaré le plus sage de tous les hommes. Quels reproches ne lui firent pas ces Peuples, de son affection, de ses soins, de sa tendresse à l'égard de cet aimable jeune homme ? Puis donc qu'*un Homme aussi sage n'a pû éviter la Censure, de ces gens qu'on voit dans le monde se mêler & parler de tout; les autres, qui n'ont pas, comme lui, tant de moïens pour se mettre à convert de la Détraction, doivent éviter ces intimes amitiez; afin de prévenir tout ce que le Monde malicieux pou-*

roit

roit imaginer de contraire à leur innocence mistérieuse.

Les Personnes qui ont passé dans ces trois Carosses, revenoient d'une de leurs secrètes Assemblées ; & sans vouloir mal parler de rien qui touche le beau séxe; la Dame *L* *** & ses Filles sont quatre Membres de la Cabale. Elles ont pris un petit Logis éloigné d'*Angela* environ d'un quart de lieuë, en un endroit retiré & agréable. On trouve dans ce petit Palais champêtre toutes les commoditez qu'on peut souhaiter, belles Chambres, joli Jardin, & sur tout un abondant Magasin de bons vins. C'est-là qu'elles passent la plûpart du tems dans les plaisirs, qui flattent leur inclination; pendant que leurs Carosses & leurs Domestiques attendent à la distance d'un champ, qui n'est qu'une promenade aisée, qu'elles font volontiers à pied, pour gagner leur délicieux séjour. Le jour & l'heure de leur rendez-vous est marqué par avance, & jamais elles n'y manquent : là elles se caressent avec autant d'ardeur que de tendres Amans, se jurent une inviolable & secrète amitié, & s'animent l'une l'autre dans de si doux engagemens par de fréquentes santez.

Elles

Elles n'oublient jamais de réïtérer solemnellement leurs protestations contre la Compagnie des Hommes, & de se fortifier dans les préceptes de la Vertu, & de la Chasteté à l'encontre de leurs pernicieux artifices, faisant sans miséricorde, le Procès à toutes celles, qui sont assez infortunées pour tomber dans leurs piéges; de plus elles préscrivent à celles de la Cabale, qui ne sont pas mariées, de quelle maniére elles doivent se comporter envers ceux qu'elles trouveront dignes de devenir leurs Maris; & elles régardent le Mariage de quelqu'une des leurs comme une affaire d'une si grande importance, qu'elle ne se doit point conclure sans le consentement général de la Société; & c'est alors qu'elle font des plaintes améres contre la coûtume du Monde, qui a jugé à propos & même indispensable pour toutes les Dames de se marier au moins une fois. Quant à celles qui ont des Maris, on leur donne d'autres instructions, entre lesquelles celle-ci ne manque pas d'avoir lieu; Qu'elles doivent réserver leur cœur, & leur plus tendre amitié, pour leur belle Amie: & l'on peut bien s'imaginer que c'est-là un point, dont un Mari ne se met pas beau-

coup

coup en peine, dans ce Siécle sur tout, où l'on se pique tant de politesse, & de sçavoir vivre.

Pour celles qui sont assez heureuses, selon leur opinion, pour n'être pas dans les fers du mariage, on les régarde comme l'ornement de la Cabale; & comme les plus favorisées de la Fortune: aussi s'attribuent-elles un tel ascendant, qu'elles ont seules le droit de gouverner, d'initier, ou d'exclure. En ces deux derniers Articles, c'est-à-dire, pour le choix ou pour l'exclusion, elles sont extrêmement délicates, & elles ont un égard tout particulier à la constitution de la Novice, examinant sur tout avec soin quel est son tempérament & son génie, si l'on peut espérer de le rendre capable des Mistéres de la Cabale, ou s'il doit être domté du côté de la Nature, de cette trompeuse qui a l'adresse de leur faire perdre la raison en faveur de l'autre sexe: car si on trouve que son foible tend de ce côté-là, elle est exclue d'un sentiment unanime; avec des instructions particuliéres à tous les membres de cette Société distinguée, pour la recevoir dans leur sein, & l'initier aux Mistéres de leurs tendres engagemens.

Le

Le Secrèt est aussi un des Points princi-paux ; c'est ce qu'elles promettent de garder inviolablement, & ce n'est pas la derniére instruction qu'on donne aux nouvelles mariées, depeur qu'elles ne fassent part à leurs Maris de quelque Mistére, qui tout innocent qu'il pût être, pouroit faire passer la Cabale pour ridicule, comme il arriva dans l'affaire de la belle * *Euphalie*.

* Mademoiselle Proud.

Cette beauté n'eût pas plûtôt paruë auprès de la Reine, que les yeux de tout le Cercle furent sur elle. Les Hommes ne la régardoient que pour l'adorer ; & les Dames pour découvrir en elle quelque chose qui pût détruire cette adoration, s'il leur avoit été possible ; il n'y eut que la Marquise de * *Lerme*, qui, avec son air masculin, & hardi, taxant toutes ces envieuses spectatrices, de malice, & d'esprits mal-faits, conçût une amitié toute particuliére pour cette belle fille, & la mit à couvert de sa protection. En un mot, elle l'introduisit dans la Cabale, qui, si nous en croïons le bruit commun, doit son établissement dans l'*Atlantis* à cette virile Marquise. Elle avoit quelque chose de si mâle dans son air, & dans son visage qu'il n'y a personne qui ne

* Madame Fretchville.

ne l'auroit pris pour toute autre chose que son habit ne la faisoit paroître, si elle n'avoit pas jugé à propos de se déclarer pour apartenir au séxe féminin : en sorte que j'ai souvent entendu quelques Curieux se reprocher la négligence de ne s'être pas éclaircis sur ce doute, avec son Epoux, lorsqu'il étoit encore en vie, & sur tout aïant été ses intimes amis.

Euphalie brilla à la faveur d'une si puissante Protectrice ; & le Marquis de * *Los-Minos* devint bien-tôt amoureux d'elle. * Milord H. Scott.
Rien ne s'opposoit à son bonheur que la jalousie de la Marquise de *Lerme*, qui, outrée de perdre sa belle Pupille, traversa son avancement autant qu'il fut en son pouvoir ; Mais la jeune Dame voïant que son mariage avec le Marquis, qui ne lui étoit pas indifférent, ne pouvoit lui être qu'honnorable, & même très avantageux, fut obligée, pour le hâter, de confesser les secrèts de la Cabale, & de sacrifier la réputation de la Marquise pour préserver la sienne. De pareilles découvertes, un peu trop fréquentes, ont fait une vilaine tâche à l'innocence de cette Société. D'où l'on peut voir jusqu'où va la malice du Monde, & qui

eſt-ce qui ne voudroit pas éviter ſa Cenſure s'il étoit poſſible ?

Il faut, à cet égard, rendre juſtice aux efforts pleins d'eſprit de la Marquiſe de *Sandomire, pour tourner en ridicule la Cenſure même, lorſqu'on voulut lui faire un crime de ce qu'elle maſquoit les divertiſſemens, qu'elle prénoit avec ſa Favorite * Janthé, ſous un habit à la Cavaliére, qu'elles avoient coûtume de porter, pour courir, à la faveur de ce déguiſement les endroits de l'Atlantis, où il ſe trouve le plus de galanterie, & aller, pour ainſi dire, à la recherche des avantures. Mais quelles avantures, je vous prie? Nulles ſans doûte qui pût offenſer ſa chaſteté; & on peut dire que ſa vertu, qu'elle a conſacré ſi religieuſement à ſon Epoux & à la couche nuptiale, ne couroit aucun danger. En effet, quel ſujèt de réflexions les Cenſeurs les plus mordans pouvoient-ils trouver dans les petites libertez qu'elles prenoient avec celles de leur propre ſéxe, qu'elles faiſoient ſemblant de cajoler avec les mêmes airs galans, dont les hommes ſe ſervent; faiſant avec elles des parties de promenade, les menant dans les jardins publics, leur donnant le divertiſſement de

* Mad. Sandwich. *Cette Hiſtoire eſt de fait.*

* Mad. Anne Popham.

de la simphonie, & les traitant d'une maniére tout-à-fait engageante. Ces Créatures de joïe de leur côté, trouvant leur compte à obliger la *Marquise* & *Janthé*, mettoient tout en œuvre pour leur plaire, prenant avec elles, trompées qu'elles étoient par leurs habits à la Cavaliere, toutes les libertez dont font capables les Femmes les plus dissoluës, & à qui l'indigence fait tout faire, & sur tout voïant que les Dames déguisées y prenoient un plaisir particulier. Quoique, à vous dire le vrai, si j'eusse été à la place de la Marquise " j'aurois regardé „ comme un excès de mortification, de „ voir la corruption du séxe, & en „ quelles extrêmitez criminelles, se „ trouvent insensiblement engagées ces „ misérables, qui selon toutes les appa„ rences sont nées quelque chose, & ont „ reçû une honnête éducation. C'est une „ curiosité qui me paroît inhumaine, & „ qui montre une grandeur de courage, „ qui n'est cependant blamable à aucun „ égard, qu'en ce qu'il se comprométs, „ trop aisément, avec la brutalité, & „ la dissolution de personnes de son pro„ pre séxe.

Le goût de l'Epouse * du Vice-Roi du *Peron*

* Mad. Wharton.

Peron eſt bien plus univerſel ; & admettant dans ſon Cercle ceux qui excellent de l'un & l'autre ſéxe, elle donne lieu de ne pas douter de ſa condeſcendance pour les hommes. Mais comme elle veut tout découvrir & tout tenter dans la Carte de la Tendréſſe : elle a même engagé la babillarde * *Lindamire*, a lui apprendre ce qui ſe paſſe dans le *Païs inconnu* de la Cabale. Il n'y en a pas une, de toutes celles qui en ſont Membres, qui ne ſe crût honorée d'avoir l'oreille d'une perſonne de ſa diſtinction & de ſon mérite; mais leur grand deſir ſeroit, pour rendre leur félicité complête, de la gagner toute entiére à elles, s'il étoit poſſible, à l'excluſion des hommes; mais je crois qu'elles travailleront en vain, & même je ne ſçais comment elles peuvent avoir cette penſée. Son cœur, ſes yeux, ſon air demandent d'autres approbations que celles des Femmes : la ſeule admiration des hommes eſt ſon fait; Cependant cette vanité de plaire aux unes & aux autres eſt en elle pardonnable & bien-ſéante. Elle ſe croit ſans doute née plus capable qu'aucun mortel de ſervir tout enſemble au bonheur des deux ſéxes; & c'eſt pourquoi elle ne laiſſe à ce grand nombre

* Mlle. Tafts.

bre de Favoris & de Favorites, aucune raiſon ſolide de ſe plaindre qu'ils ne ſont pas conſidérez également, puiſqu'elle ſe fait un affaire des plus ſérieuſes de diſcerner avec toute l'équité poſſible le mérite de chacun d'eux.

Une des Dames de la Cabale qui étoit dans le Caroſſe de devant, eſt une Femme qui écrit. Le Chevalier *Pierro* l'a épouſée pour ſon eſprit, ſans en avoir beaucoup lui-même. Etrange inclination! car c'eſt la même choſe que ſi on diſoit qu'un ſourd ſe plait à la Muſique, qu'un aveugle eſt un adorateur de Beautez, & qu'une perſonne privée de l'oüie, prend plaiſir à quelque Inſtrument touché par le plus habile Italien. C'étoit-là pourtant le cas du Chevalier, qui devint même un très-bon Mari! Croïant, (comme il le devoit) que ſa Femme n'avoit jamais le tort, & qu'il n'avoit raiſon, que quand ſa Femme lui permettoit de le dire. Enfin le jugement de ſa ſçavante Femme étoit pour lui comme la bonne Carte du jeu, par laquelle il ſe régloit toûjours, & à laquelle il ne renonçoit jamais, agiſſant plûtôt comme un Amant que comme un Mari. Ajoutez à cela ſa jeuneſſe, ſa belle taille, & un

air du Monde, qui pouvoit le faire passer dans la plûpart des Compagnies pour un joli Homme. Cependant *Zara*, c'est le nom de cette Femme belle Esprit, avoit si peu de reconnoissance de tant de soumission & d'un si parfait dévouëment, qu'elle ne le croïoit point capable de la rendre heureuse; mais parce qu'elle ne vouloit rien faire contre les apparences de son devoir, & qu'elle faisoit profession d'être esclave des dehors de l'Honneur & de la Vertu, elle obligeoit le Marquis ** de se déguiser en Femme, quand il lui accordoit quelque reste de ses galanteries. C'est à la faveur de cet habit qu'elle introduisoit ce *Galant marin* dans son Cabinet consacré aux Muses & à elle même, & dont son très-humble Mari n'osoit aprocher, sans y être appellé, ce qui n'arrivoit que dans des jours de graces.

* Le Marquis de Carmarthen.

Le Marquis, qui avoit mille Avantures en tête, ne pouvoit pas s'amuser si long-tems à une seule. Outre qu'il avoit une femme, ou soi disant telle, qui occupoit toute la tendresse de son Cœur: ce qu'il accordoit aux autres, n'étoit que pour trouver dans cette varieté, de quoi relever davantage le plaisir qu'il prenoit

avec elle, & donner plus de lustre à ses charmes en les comparant avec ceux des autres: de plus, il s'aperçût bien-tôt qu'il étoit impossible de répondre aux attentes de Mademoiselle *Zara*, qui vouloit régler ses avantures amoureuses selon l'idée qu'elle s'en étoit faite dans les Romans, ce qui l'en dégoûta bien-tôt. Aïant toutes les Muses dans la tête, elle vouloit être caressée de la maniére que les Poëtes le préscrivent, & son Amant n'auroit pas dû être moins qu'un Apollon en flammes & en transports, pour satisfaire les siens. De cette maniére elle auroit souhaité d'être aimée à l'adoration, ce qu'elle ne devoit pas espérer du Marquis, dont le Cœur étoit engagé, & il n'y avoit qu'un Poëte qui pût satisfaire aux imaginations d'une Femme, qui se piquoit des mêmes extravagances, qu'il est sujèt à écrire. Le Seignor * *Montpellier* étoit depuis peu dévenu du goût de tout le Monde; son Poëme d'une justesse admirable lui avoit fait avoir un aplaudissement qui l'introduisoit par tout; c'étoit-là un Amant, qui, en vérité, en valoit dix mille du vulgaire; la cruauté n'étoit point son vice, & jamais le beau séxe n'eût raison de se plaindre de lui sur ce

* Le Dr. Garth.

sujèt. *Zara* mit en usage tout ce qu'elle avoit de meilleur dans sa veine poëtique, pour lui donner à connoître, en Vers héroïques, qu'elle rendoit justice à son extrême mérite, ne doutant pas, qu'après cette avance, il ne lui fit l'honneur de reconnoître le sien. Mais soit qu'elle n'eût pas assez de beauté, ou que le Seignor eût assez d'esprit pour lui, sans emprunter encore celui d'une Femme, peut-être même qu'il étoit pourvû d'une Maîtresse, il méprisa les loüanges & les talens de l'amoureuse *Zara*, au péril de sa bonne fortune; & il est certain qu'elle ne parle plus de lui en des termes qui répondent au commencement de son admiration.

Ce mépris, de la part des hommes, la fit tomber dans le goût de la Cabale. *Daphné fut sa Favorite, cette même *Daphné*, qui dès quelle commença à suivre la route de la Galanterie, eût toutes les raisons du monde d'espérer une heureuse issuë; n'aïant pas moins que le Comte * *Fortunatus* pour son premier Guide. Si l'on veut ajouter foi à ce qu'elle dit, un de ses Parens poursuivoit un Poste dans la Brigade du Comte; Elle trouva, par le moïen de quelque habitude qu'elle avoit

* Mlle. Griffin.

* Milord Marlborough.

avoit auprès de la Comtesse, le secrèt de s'introduire jusqu'à l'Antichambre du Comte, où elle parut au nombre de ceux qui présentoient leurs Requêtes. J'ai souvent entendu disputer, si elle pouvoit être estimée jolie ou passable. Il y avoit trop de rougeur sur ses jouës; sans qu'il y parut aucune blancheur, qui marquât une bonne complexion. Ses yeux clairs & ronds, mais éveillez, formoient quelquefois un régard assez tolérable; pour les dents, elle les avoit admirables. Elle étoit petite de Corps; & sa taille auroit été assez bien tournée sans une certaine roideur, qui, faisant qu'une partie d'elle même ne pouvoit se remüer que tout le reste du corps ne fut aussi en action, rendoit sa personne tout-à-fait désagréable. Mais d'un autre côté elle avoit un air de jeunesse, & d'innocence, qui lui a été d'un excellent usage dans les occasions, qu'elle a eu depuis, d'en imposer au monde, en matiére de conduite; sa Phisionomie étant si heureuse, qu'il faut attendre après des preuves convainquantes, avant qu'on puisse croire d'elle, ce dont la plûpart du monde est déja parfaitement informé. Le Comte ne la vit pas plûtôt qu'elle eût le bonheur de lui

plaire à la faveur de ce certain air. Il s'aprocha d'elle, dans la résolution de lui accorder sa demande, sans sçavoir même de quelle genre elle étoit : de cette maniére il ne lui fut pas difficile de réüssir. Mais d'autant que le lieu étoit trop public pour lui expliquer tout ce qu'il vouloit qu'elle sçût, il lui dit, sans être entendu de personne, de se trouver, à six heures, dans un Carosse, devant le Temple de Minerve, & qu'il ne manqueroit pas de s'y rendre ; & qu'étant là plus en liberté, elle pouroit lui parler du mérite de son Parent & lui expliquer ses pretensions. Ce n'étoit pas là un discours bien obscur pour *Daphné*, qui connoissoit le train du Monde ; elle vit bien que c'étoit un Rendez-vous, auquel elle ne devoit point consentir, à moins qu'elle ne rêsolut de païer ce qu'elle avoit à démander au Comte, & ce qu'il avoit à lui accorder ; Mais son affaire étoit un pretexte, qui servoit de voile à sa Modestie, & quelque transparent que fut ce voile, elle s'en couvrit pour aller se trouver.

Il me paroit étrange, qu'elle ne profita pas de la passion d'un Seigneur aussi puissant que le Comte *Fortunatus*, pour faire sa fortune ; Mais je crois qu'il n'a

pas

pas encore donné aucune marque éclatante de sa Générosité, quoiqu'on ne puisse disputer qu'il en ait eu quantité d'occasions. Sa maniére de reconnoître une faveur, est de prier la Dame de voir s'il y a quelque chose en son pouvoir, par où il puisse obliger quelque personne de sa connoissance ou quelqu'un de ses amis, & qu'il ne manquera pas de le faire; de cette sorte ménageant son argent, il se sert de sa réputation, & de son crédit pour se procurer les bonnes fortunes dont il a envie; Mais, si les Dames avec les quelles il se plaît à converser, étoient de mon goût, elles estimeroient, avec moi, que sa belle personne devroit être seule une récompense digne de leurs charmes.

Après ces faveurs accordées au Comte, qui furent la premiére démarche considérable que *Daphné* fit dans les voïes de l'Amour, elle se vit obligée de descendre de ses hautes espérances, & tous ceux, qu'elle fut dans la suite contrainte de souffrir, n'étoient pas toûjours de *Fortunatus.* Ainsi c'est comme par désespoir qu'elle s'est jetté dans la triste métier de composer pour le Théatre, où ses piéces ont été siflées quelquefois, d'autres fois elles

elles ont paruës passables, & une seule fois elle a été aplaudie; encore en est-elle redevable, à la longue expérience & au bon jugement de * *Roscius*, cet Auteur de tant d'excellentes Tragédies, qui a vieilli dans l'approbation & les aplaudissemens de ses Spectateurs, & qui est Ami aussi sincére qu'Homme d'honneur; car quoique sa profession l'engage souvent dans la Compagnie de gens les plus déréglez, cependant leur exemple n'a pû le corrompre. La Nature l'a fait naître propre à tout ce qu'il veut entreprendre; Il a de l'Esprit, du feu & du jugement, de la Vertu même, un sens solide, & un bon naturel, qualitez qui l'auroient rendu capable d'exceller en tout autre genre de vie qu'il eût pû embrasser, & qui donnent sujet à bien des gens de regretter, qu'il soit impossible d'arrêter le cours du tems, pour lui permettre d'être pour toûjours l'Ornement du Theatre, & les délices de ses Amis, dont la douleur, en le perdant un jour, sera extrême.

* Monsr. Betterton.

Quel avantage n'est-ce pas auprès du beau séxe d'être un aussi grand personnage que le Comte *Fortunatus* : Les Dames régardent sa faveur comme une gra-

ce

ce si particuliére de la Fortune, qu'elles ne sçauroient la posséder sans vanité; & telles régarderoient, comme la plus grande des hontes que leur Vertu fut soupçonnée au sujèt de quelque autre, qui ne peuvent s'empêcher de publier le sacrifice qu'elles lui en ont fait; autrement comment son affaire, avec *Daphné* & avec quantité d'autres, seroit-elle venuë à la connoissance du Public. On ne peut accuser le Comte d'en faire des trophées, car sa réserve & la bonne intelligence qu'il fait gloire d'entretenir avec la Comtesse son Epouse ne lui permettent pas d'en faire la matiére de ses discours. Il n'y a même rien dans son visage qui montre de l'inclination pour ces divertissemens ravalez. Né pour quelque chose de plus grand & de plus noble que les embrassemens d'une chetive fille, il ne s'entretient que d'affaires politiques & militaires; & quand il se rabaisse jusqu'à parler de ses plaisirs favoris, tous ses discours ne roulent que sur l'Amour des richesses, ausquelles, selon lui, toutes les autres choses doivent céder le pas.

Si le récit n'en étoit pas ennuïeux, je vous ferois l'Histoire de quantité d'autres

tres avantures qui sont arrivées à *Daphné*, qui l'exposérent au divertissement de tous ceux de la Ville qui la trouvoient à leur goût, & qui en faisoient la démarche: malgré tout cela elle se donnoit encore un air de prétenduë Vertu, & étoit toûjours fort éloquente à moraliser sur le foible des autres. Elle s'accommodoit aussi fort bien de l'excellent Masque de la Religion, dont elle faisoit autant de Professions, & dont elle changeoit autant de fois qu'il se présentoit, ou quelque apparence de meilleure fortune, ou quelque Prêtre plus habile à la persuader. * Un de ceux de *Cérés*, encore jeune, à peine initié aux Mistéres de sa Religion, & avec cela d'une ame tout-à-fait désintéressée lui tomba tout à propos en partage; car il falloit un Mari à *Daphné*, comme le seul moïen de ne pas tomber dans le dernier mépris, quand sa jeunesse & ses charmes seroient sur leur déclin.

* Mr. Scarron Ministre.

Zara, qui l'avoit introduite dans la Cabale, n'étoit pas d'humeur à souffrir qu'aucun Amant, osât prétendre à un cœur auquel elle avoit attaché le sien; mais la nécessité ne permettant pas toûjours aux personnes de faire ce qu'elles voudroient, *Daphné* étoit forcée d'en avoir.

avoir. Cependant si l'on en vouloit croire les protestations qu'elle faisoit à sa chére *Zara*, ils n'avoient aucune part à ses inclinations : en sorte qu'elles paroissoient vivre uniquement l'une pour l'autre ; & *Zara* partageoit tellement son tems entre la Favorite & les Muses qu'elle n'en donnoit, pour ainsi dire, point du tout au soin de ses affaires domestiques: aussi ressentit-elle bien-tôt tous les inconvéniens de sa négligence : le pauvre Chevalier son Mari résista au Courant aussi long-tems qu'il lui fut possible, jusques-là qu'obligé par le méchant état de ses affaires de prendre le parti des Armes, il laissa sa Dame en pleine liberté de se donner toute entière à sa veine & aux amitiez de sa Cabale.

Mais le Mariage de *Daphné* traversa bien-tôt ses délices. Quelles exclamations ne fit-elle pas contre la Belle qui avoit violé son amitié ? Quels regrets n'eût-elle pas de ce que l'autorité d'un Mari avoit usurpé toute la sienne, & de ce qu'il avoit osé mener sa Femme à la Campagne ? où elle se pique à présent de Régularité, & se propose de servir d'ornement à cette Réligion, à laquelle elle avoit ci-devant renoncé & qu'elle profes-

ſe de nouveau. Elle eſt réſoluë de ne plus écrire pour le Théatre ; c'eſt, dit-elle, une occupation profane & illicite. La Controverſe occupe aujourd'hui tout ſon tems, & les Muſes doivent céder à ce pieux éxercice : ſi elle a une imagination vive où du bon ſens, il faut nous attendre d'avoir quelque choſe d'excellent d'une plume ſi propre à d'écrire les défauts & les beautez de toutes ces opinions, qu'elle a embraſſées ſi ſouvent & avec tant de zéle.

Il y en a d'autres de la Cabale, qui prodiguent leurs biens en faveur de ces nouvelles Amourettes, avec l'empreſſément, les ſoins, & l'ardeur d'un Amant paſſionné. Je pourois nommer quelques Veuves, qui ſe ſont preſque ruïnées par leurs profuſions; & les Principes de leur amitié ſont ſi ſacrez & ſi inviolables, que les plus grandes infortunes ne ſçauroient l'ébranler. Car dans cette petite République rien n'eſt en propre, ce qu'une Dame poſſéde, eſt ſans cérémonie au ſervice de ſa Favorite, qui ne doit pas même avoir la délicateſſe de s'en tenir obligée : parce-que c'eſt ſon droit que perſonne ne diſpute, & elles n'en ont ſeulement pas la penſée; puiſqu'*il ne doit*

point

point y avoir de réserve où l'Amour rend tout commun. C'eſt au jugement de vos Divinitez que je remèts avec beaucoup de ſoumiſſion, ce qu'on doit penſer de ces tendres amitiez, puiſqu'il vous apartient de poſer ſur toutes choſes le ſceau de votre aprobation ou de votre cenſure.

C'eſt quelque choſe, repondit *Aſtrée*, de ſi nouveau, & de ſi extraordinaire, qui panche tant du côté du Mérite & du Blame, que nous ne ſçavons à quoi nous déterminer: d'autant plus qu'il n'y a point de jour à deviner ce que vous appellez les Miſtéres de la Cabale. Si une Amitié ſincére, tendre, & inviolable en eſt le ſeul motif, qu'y a-t-il de plus digne de loüange, & de plus aprochant d'une félicité ſurnaturelle: Mais ſi cette Amitié va plus loin que la Nature n'a preſcrit, & qu'elles ſe lient enſemble de ces nouveaux nœuds contre l'union du Mariage, ou qu'elles ne donnent à leurs Maris qu'une ſeconde place dans leurs affections, & que les reſtes de leurs ſoins; la Cabale eſt injuſte, & digne de blâme. C'eſt ainſi que je juge du mérite de la choſe en elle même. Mais eu égard au Monde, ſi elle donne le moindre ſoup-

çon, si elle donne lieu d'imaginer qu'il y a dans les Mistéres prétendus, quelque chose de contraire à la pudeur du sexe, & que la Vertu & la modestie ne sont pas l'ornement, & le soûtien de leur conversation; on doit l'éviter, & la condamner de peur que les Hommes, qui sont si délicats en ce point qu'ils ne pardonnent jamais, n'en fassent un sujèt de risée, de satire & même de jalousie.

La Lune continuë à nous être favorable, reprit l'*Intellingence*; voici que nous entrons dans les Tuilleries. Ce Palais, à votre gauche, apartient au Comte *d'*Orgueil*, & il a servi d'ornement à la Place, avant qu'on ait bâti çet édifice qui est vis-à-vis de nous, & qui ménace l'autre de l'accabler. C'est celui d'un de ses * Rivaux en Fortune, mais qui l'a de beaucoup surpassé par ses glorieux succès; & son ame hautaine s'y prend bien mal de vouloir se compromettre avec lui en Architecture aussi bien que dans ses autres prétensions. Ce Comte est tous les jours à consulter sur les moyens d'égaler son Palais à la hauteur de celui-ci: si les fondemens n'en sont pas assez forts, pour suporter ce qu'il y fera ajouter, il prétend y réüssir par des augmentations superficielles & des embélissemens exte-

* Duc de Buckingham.

* Duc de Marlbourg.

terieurs à la maniére qu'il est déja bâti en partie, si non pour l'usage du moins pour la parade & pour l'ostentation.

Tout est dans l'obscurité autour de son Palais : le Comte est trop bon ménager pour souffrir (si ce n'est dans des jours de Visites, & des occasions extraordinaires) ces vaines illuminations qui éclairent toute la longueur des Tuilleries. Avant d'arriver au palais du Comte de **Biron*, nous avons encore toute cette longue avenuë d'arbres à passer. Mais qu'entens je? Ha! ce sont les cris d'une femme qui est en détresse! ces cris partent de cet endroit obscur qui est à notre droite : O Divinitez, aprochons; & s'il est nécessaire, rendons nous visibles pour secourir la Malheureuse.

*Milord Godolfin.

La *Vertu* demanda à *Astrée*, croïez vous, ma chére, qu'il soit difficile de decider si c'est un principe de Charité ou de Curiosité qui anime l'*Intellingence*? La charité, sans doute, asseura-t-elle; & en cette occasion elle vous dira qu'elle ne pouroit pas être charitable si elle n'étoit curieuse. Mais voici un homme qui semble être de qualité, & qui s'enfüit avec une rapidité extraordinaire d'auprès d'une Dame qu'il a, apparem-

ment, violentée: elle eſt reſtée comme immobile ſur le ſiége; allons à elle, elle peut avoir beſoin de notre aſſiſtance.

L'*Intellingence* interrompit *Aſtrée* en diſant, j'ai aſſez découvert le Galant pour connoître que c'eſt le Comte de * * * Marié à une Dame qui a été très belle, avant qu'elle fut devenuë un peu trop groſſiére: je ſçavois bien que c'étoit un debauché, mais non pas en cette maniére. Son Talent eſt de boire & de joüer. Depuis qu'il s'eſt défait de ſon infatuation pour une certaine Ducheſſe *, qui, ſans être ni jeune ni belle, fut mariée deux fois par amourette, le derniére fois extrêmement à ſon avantage, & à un jeune Gentilhomme des mieux faits de toute la Nobleſſe: & cependant il ne pouvoit encore fixer l'inconſtance de cette femme. Ce Comte & le plus jeune * Favori d'*Henriquez* ont été ſa Conquête dans un même tems. Envérité ç'auroit été une grande peine à une Fem- de ſon air, & de ſa taille de renoncer à la gloire d'avoir ſçû, charmer deux jeunes perſonnes auſſi bien faits, & d'une auſſi grande faveur en Cour; car ce Comte étoit encore un des Favoris.

* Le Duc de Rox-bourgh.

* De Nort-humber-land.

*Milord Albe-marle.

O Cieux! que vois-je, la belle, & l'inno-

nocente * *Eleonore*, à minuit dans un lieu auſſi ſolitaire qu'eſt à préſent celui-ci, avec un Homme dont le rang & ſon engagement dans le mariage rendent la converſation ſcandaleuſe. Vous avez jetté de hauts cris ? Vous avez appellé au ſecours ? Comment vous trouvez-vous en cet état ? Comment avez vous pû conſentir à un rendez-vous ſi criminel, puiſque, ſelon les apparences, il eſt volontaire : il n'y avoit rien qui dût vous attirer toute ſeule dans les Tuilleries, ſans votre Conſentement.

Eléonore, revenuë de ſa fraïeur, reconnut l'*Intelligence*, & ne lui répondit d'abord que par ce cris de ſurpriſe ; O Dieux ! c'eſt vous Madame, hé d'où me vient ce bon office de la part d'une perſonne qui n'en a point d'autre à rendre, que celui de la cenſure ; vous avez, à la vérité, ſauvé ma vertu, mais vous pouvez me perdre d'honneur, ſi vous vous évanoüiſſez à la vûë des ſeules apparences, & ſi vous ne me permettez pas de me juſtifier ſur ce que vous me trouvez ſeule avec le Comte de *** à une heure ſi induë, & dans un lieu ſi ſuſpect.

L'*Intelligence* l'a raſſeura en lui proteſtant qu'elle ne deſiroit rien davantage :

car, ajouta-t-elle, ce n'est pas ma maniére de m'en tenir ainsi aux seules aparences: j'aime à être informée dans le détail, & ce ne sera point ma faute, si vous ne vous servez pas de l'occasion. Voici la plus belle nuit du monde, l'endroit est un des plus agréables de la Ville, & je puis vous répondre de la discrétion de mes deux Compagnes, qui ont peut-être autant de curiosité que moi. Cessez donc de verser ces larmes qui ne nous temoignent que de la défiance. Mon emploi est, à la verité, de donner connoissance de toutes choses, mais je prends toûjours la vérité avec moi, quand je puis l'attraper. Il est vrai qu'elle est quelquefois si difficile à découvrir, que la Renommée entre en impatience, & ne me permèt pas d'attendre ses longs délais: Mais il ne s'agit pas de cela à présent; je demeurerai avec patience jusqu'à ce que vous m'aïez informé de tout.

Après de semblables assûrances, repondit *Eleonore*, il me semble que je ne doit plus craindre, ainsi je ne ferai point de difficulté de vous faire l'Histoire de cette avanture; mais comme j'ai tant de particularitez à raconter avant de la mettre dans tout son jour & que je suis obligée de prendre d'un peu loin l'Histoire de

mes

mes malheurs, je crains de vous ennuïer aussi-bien que ces Dames, quelque bonnes & quelque gracieuses qu'elles paroissent, en temoignant vouloir bien être attentives au récit de mes infortunes.

Que cela ne vous inquiète pas, interompit la *Vertu*, & ne craignez de nous faire aucune peine que celle qu'excitera en nous la compassion que nous ne pouvons vous refuser : car il paroît quelque chose de si innocent & de si sage dans toutes vos parolès & dans toutes vos maniéres, qu'après le plaisir que nous avons de vous avoir secouruë dans une circonstance si délicate, nous en trouverons un très grand à aprendre qu'elle en a été l'occasion.

Eleonore débuta ainsi : mon nom ne vous est pas inconnu, le Chevalier † de *** étoit mon Pére; que j'ai perdu dans un âge, qui ne m'en a laissé aucune idée; & , à mon grand malheur, il mourut si subitement, qu'il n'eût pas le tems de disposer de son bien, qui, selon les Loix, échut à mon Frére aîné. Il ne resta à ma Mére que sa dot pour fournir à mon éducation & à celle de ma Sœur, & pour nous pourvoir l'une & l'au-

† Les personnages de cette Histoire sont si inconnus, qu'on n'a encore pû le découvrir; si on en aprend quelque chose on trouvera les noms à la derniere page.

l'autre. Une Mére ne peut pas avoir plus de tendresse pour ses Enfans que la notre en avoit pour nous. Le désir qu'elle avoit de nous marier un jour, selon notre rang, & du moins aussi avantageusement que notre Sœur, qui avoit trouvé un très-bon parti, avant la mort de mon Pére, lui faisoit retrancher toutes les dépenses superfluës, afin d'en trouver les moïens dans cette épargne. Nous passâmes ainsi les premiéres années de notre vie; mon Frére aîné étant revenu de l'Academie demeura avec nous sans témoigner aucune envie de se marier, & il avoit pour nous une bonté toute extraordinaire & vraïement fraternelle. Sans parler du mérite d'un Gentilhomme accompli, il avoit celui d'être un parfait honnête homme; on trouvoit dans sa conversation toute l'équité, la candeur & les autres qualitez qui pouvoient le faire estimer sous ce caractére. Quand nous fûmes dans un âge plus avancé, il déclara publiquement qu'il grossiroit si considérablement le bien que ma Mére nous auroit épargné, qu'il égaleroit notre mariage à celui que mon Pére avoit donné à notre Aînée.

Ceci attira aussi-tôt les prétensions de

plu-

plusieurs jeunes Gentilhommes, qui n'avoient pas osé se déclarer avant qu'ils fussent assûrez que nous pourions faire leur fortune. Entre les autres, un nommé *Don Antonio*, second Fils d'un Chevalier du Voisinage, se présenta pour moi; non pas qu'il osât me rechercher ouvertement, parceque n'étant pas un Aîné, ma Mére & mon Frére *Don Juan* ne l'auroient pas accepté. Qui voudroit faire le Portrait de ce Gentilhomme, devroit avoir plus d'habileté que je n'en ai. Je ne veux point parler de son extérieur qu'il me seroit très-aisé de réprésenter; mais il a une ame impénétrable à cause d'une apparence de bien & d'un fonds de mal, qui s'y trouvent compliquez ensemble. Il ne le céde à personne en duplicité, & ce seroit en vain qu'on voudroit sonder les replis de son cœur; tout y paroîtroit une obscurité, & une nuit profonde à celui qui voudroit tenter d'y fouïller. Il n'y a qu'une inclination, c'est l'Amour de l'argent, qui se manifeste en lui, & on croiroit, à en juger par son attachement aux espéces, qu'il seroit né & élevé dans la derniére nécessité. Cependant rien moins que cela; car son Pére a considérablement augmen-

sé son Patrimoine, & toute sa Famille vit dans une affluence de toutes choses. *Antonio*, à la vérité, n'est que son second Fils; mais c'est celui qui posséde toute son affection, ce qui ne peut empêcher que les biens ne tombent de droit à l'Aîné. Il y a encore quatre Filles, deux desquelles se sont mariées à leur fantaisie, & elles ont assuré leurs portions à cause que leur Pére est irrité contr'elles d'une maniére à ne leur jamais vouloir pardonner. Ainsi tout ce que le Pére d'*Antonio* peut sauver d'argent comptant, il le destine pour ce Fils bien-aimé, qu'il a élevé dans toutes ses aises, sans le mettre dans les affaires, comme font les autres Péres; sans le charger d'emplois, en un mot, sans lui faire prendre aucune profession. *Antonio*, peut passer pour beau garçon, mais il ne plaît pas à tout le Monde; parce qu'il n'a rien qui lui séd mieux que ses souris, dont il ne favorise que peu de personnes. On ne peut rien voir de plus blanc que sa peau, qui l'est même à l'excès, & qui donne trop de paleur à son visage; ses lévres mêmes & ses joues n'ont pas cette vivacité qu'on pourroit demander de sa jeunesse; ses yeux sont bleux, pleins de douceur & d'enjouement; quand il

il a l'eſprit content, mais ce n'eſt pas ſouvent, parce qu'il eſt d'un naturel à ſe démonter pour une bagatelle. Il s'imagine que tout le monde a quelque deſſein ſur lui; il ne ſçait ſeulement pas comment prendre les bons offices qu'on lui rend. Animé comme il eſt de ſon propre intérêt, il ne faut pas s'étonner s'il en fait le principe de ſa conduite. On reconnoît ſa défiance par ſes ſoupçons, ſes doutes, ſes objections; & réſolu de n'être pas trompé, il ne ſe confie jamais à perſonne: Enfin ſe perſuader qu'il y ait des gens aſſez desintéreſſez, pour préférer l'avantage des autres au leur propre, eſt une choſe qui ne ſçauroit entrer dans ſa tête.

Les joies d'une douce amitié ne ſon point de ſon goût; il en parle à la vérité, comme d'un beau ſujet de ſpéculation, ſur lequel les Poëtes ſe donnent carriére, pour répréſenter leurs ſonges amoureux, leurs extaſes, & leurs raviſſemens, qui n'eurent jamais, ſelon lui, aucune réalité: toutesfois il a un air ſi ſincére & ſi ouvert dans les aparences, que celui qui eſt le plus ſur ſes gardes s'y laiſſeroit tromper; on ſe laiſſe perſuader qu'il peut être ami, juſqu'à ce que ſon hu-

humeur noire ait donné des preuves convaincantes que c'eſt un fourbe & un ingrat, au deſſus de l'imagination: car c'eſt moins par prudence que par ruſe qu'il ſe conduit. Il prévoit les choſes vingt ans avant, comme elles doivent arriver; & en cela ſon ſeul intérêt propre le conduit, & c'eſt lui ſeul qui dirige ſes aſſiduës & continuelles réflexions. Je puis même haſarder de dire, que ſon malheureux naturel toûjours porté à tout ſoupçonner, joint à une ame la plus interſſée qui fut jamais, l'a rendu capable de devenir méchant: il n'aime point la Lecture, ſi ce n'eſt pour lire les opinions de ces Philoſophes & de ces Athées, qui ſoutiennent que cette vie eſt toute celle que nous devons eſpérer. Par leur doctrine il ſe fortifie dans ſa malice; & il croit qu'il peut ſuivre ſans crainte tout ce que ſon tempérament lui inſpire, puis qu'il ne doit jamais être cité pour en rendre compte. Lors qu'il commença cette étude, c'étoit, diſoit-il, pour ſe confirmer de plus en plus dans la certitude d'un état futur; mais quelle en a été l'iſſuë? & quel fruit a-t-il tiré de ces Lectures? nul autre que la malheureuſe ſécurité ou il vît, & la con-

conviction qu'il pouvoit, ſans rien craindre, lacher la bride à ſes paſſions. S'étant ainſi confirmé dans le mal, il ne craint rien que ce qui pouroit être contraire ou à ſon intérêt ou à ſon plaiſir.

Cependant celui-ci céde à celui-là; l'Amour même (car il y en a peu qui ſoient naturellement auſſi amoureux que lui,) ne peut le rendre libéral. Mais ſa perſonne, & ſon adreſſe plaident en ſa faveur, & le déchargent de tout autre fraix.

Sa converſation eſt douce, & obligeante, juſqu'à ce qu'il ait réüſſi dans ſes deſſeins; mais en eſt-il venu là, il prend un ton abſolu, arbitraire & fantaſque envers ceux ſur lesquels il a de l'aſcendant. En un mot, il agit de deux maniéres, ſi étrangement differentes, que ceux qui le connoiſſent bien, connoiſſent en même tems deux perſonnes d'un tempérament auſſi opposé que vous en vîtes jamais. Il a de l'inclination pour la Muſique, & il s'en acquitte lui même auſſi bien qu'aucun Gentilhomme, aïant la voix douce, avec un jugement paſſable, & une fort jolie maniére.

J'ai fait ce détail, afin que vous jugiez plus favorablement de l'inclination qui m'a

m'a aveuglée; car quoique quelques uns de ses défauts soient si visibles : cependant je l'ai aimé malgré tous ces obstacles, regrettant sant cesse de n'avoir pû en rester avec lui au terme de l'éstime. Il seroit trop long de vous dire comment je lui donnai une entrée dans mon cœur, & les mesures qu'il prit pour me convaincre qu'il m'aimoit. Je fus perduë avant que j'eusse réfléchi, & quand je m'avisai de le faire, il étoit trop tard; car, après qu'il m'eut juré un Amour inviolable, son dessein se termina à ne point m'épouser. Ses recherches furent si secrètes que ma Mére & m'on Frére n'en eurent aucune connoissance; la liberté du voisinage & de la Campagne nous fournirent assez d'occasions de nous rencontrer: Il avoit contracté un amitié particuliére avec *Don Juan*, qui le mettoit de toutes ses parties de Chasse ou de Cartes, & qui passoit le tems avec lui à d'autres divertissemens.

Il n'y avoit point d'artifices dont il ne se servit pour épier les occasions de me voir, sans lui donner aucun soupçon de son Amour. Quand je commençai d'en être convaincuë, je ne fus pas long-tems sans en marquer ma reconnoissance, &

je

je lui permis de me visiter toutes les nuits, lorsque toute la Famille s'étoit retirée. Le Jardin étoit notre rendez-vous; & je lui fis avoir une Clef d'une porte de derriére. Que de tendres, que d'innocens, que d'heureux momens passai-je inutilement avec *Antonio*! je dis inutilement, car ils n'ont servi qu'à me rendre misérable.

Un long succès & des asseurances sincéres d'un Amour réciproque l'aïant enhardi, il porta ses libertez jusqu'à m'embrasser, & me baiser, avec un million de tendres promesses. D'abord mon cœur en fut alarmé, en trembla, mais y prit plaisir: & je n'aurois pû me persuader que la nature nous eut reservé une si grande portion de douceurs, si je ne les avoit goûté dans les caresses d'*Antonio*. Je me defendis, je resistai, mais mes refus étoient accompagnez de soupirs! & encore n'étoit-ce que pour rendre le plaisir d'accorder plus doux. Tandis qu'il me serroit avec ardeur entre ses bras, & que sa bouche parcouroit mon visage & ma Gorge avec des transports qui me plongeoit dans les plus charmans délices, il me demandoit quelque fois, s'il falloit nous en arreter là, s'il ne nous restoit pas encore quelque souhait à

faire

faire, & s'il n'y avoit pas quelque demarche qui conduisît à un plus grand excez de bonheur. Alors me serrant avec encore plus d'ardeur, Ha! charmante *Eleonore*, ajoutoit-il, ne pouvez-vous pas le deviner; quoi? ces extases, ces tremblemens, ce desordre, ces amoureux transports ne peuvent-ils pas vous faire conjecturer qu'il reste de certaines joïes, qu'il faut posséder avant d'espérer aucun repos.

Comme j'étois jeune, & sans art, il se faisoit entendre aux passions de mon ame, qui ne me persuadoient que trop en sa faveur, & qui lui laissoient assez voir toutes les flammes d'un Amour réciproque. Je lui repondis qu'à la verité je souhaitoit de devenir sa Femme, & que je m'imaginois qu'en cela étoit le souverain dégré de la félicité la plus parfaite. J'eus le courage de m'expliquer si ouvertement, parceque j'avois souvent été surprise qu'il ne m'eut jamais demandé cette faveur, dans toutes les caresses qu'il m'avoit faites. La Modestie, & la retenuë naturelle à une fille n'avoit empêché de lui donner ce mot d'avis; Mais voïant qu'il me pressoit sans ménagement, je crus que l'occasion étoit favorable.

rable. Ma reponse le fit tressaillir ; ses desirs se ralentirent. Il devint froid, & muèt, cessa de me tenir embrassée, croisa les bras, & se promena en ruminant & en soupirant ; mais les soupirs n'étoient plus de ces soupirs d'Amour, causez par quelques ardens transports ou par quelque tendres desirs, ce n'étoit que des soupirs de tristesse qu'excitoit le regrèt de se voir arrêté lorsqu'il croïoit être au but de ses desirs plus criminels qu'amoureux.

Je m'assis sur une bordure de Parterre & je commençai à pleurer, convaincuë que j'étois de son ingratitude; mais encore plus possédée de ma folle passion, que son crime même ne pouvoit guérir. Je me trouvois dans l'état du monde le plus douloureux ; mon esprit étoit à la geheně, j'étois fachée, & cependant je ne pouvois avoir de l'indifférence. Je haïssois son crime, sans le pouvoir haïr lui-même. Les larmes en abondance, les soûpirs & les sanglots vinrent bien-tót m'accabler : mon cœur chargé & opressé sembloit m'abandonner ; en vain j'aurois eu recours aux cris, ma trop sensible douleur, prête à m'étouffer, m'avoit ôté la voix : Je ne

pouvois plus respirer, enfin j'étois réduite à l'agonie : pendant que le Barbare se promenoit auprès de moi, dans une profonde réverie. Enfin les transports de ma passion me firent faire du bruit par les convulsions qu'elle me causa ; la crainte qu'on ne m'entendit des appartemens qui donnent sur le jardin, l'alarma & l'engagea à venir à mon secours ; & pour me faire revenir, il me dit quelques tendres paroles, me pria de lui pardonner, & me demanda ce qui m'avoit jetté dans un tel desordre : qu'il n'avoit rien dit pour m'affliger, qu'il m'aimoit plus que sa vie même, qu'il feroit tout ce que je voudrois & que jamais il ne me désobligeroit.

Le penchant que nous avons à croire ce que nous souhaitons, fut cause que je l'écoutai volontiers ; ses protestations m'apaisérent, le calme succéda aussi-tôt à mes agitations, & ses nouveaux sermens m'inspirérent une nouvelle tendresse pour ce Monstre de cruauté. Je me flattai que je ne l'avois pas bien conçû, & je lui demandai de nouveau si l'Amour qu'il me témoignoit n'avoit pas pour fin le Mariage : que rien autre chose ne pouvoit nous rendre heureux ; qu'au moins

je

e pouvois répondre pour moi-même, ce qui me faisoit juger la même chose de lui. Je n'oublierai jamais la réponse du Traitre.

Mais il faut que vous sçachiez qu'il se fait un point d'honneur de ne jamais croire le meilleur endroit d'une personne, ni ce qu'elle dit pour le lui rendre plausible; & c'est pour cela qu'il ne voulut pas se persuader du motif de modestie qui m'avoit fait parler.

S'asséïant donc auprès de moi & prenant ma main, qu'il baisoit froidement, il me dit: étes-vous, ma chére *Eleonore*, véritablement aussi ignorante que vous prétendez être? Croïez vous que l'Amour n'a point d'autres joïes que celles qui se trouvent dans le Mariage? Si vous sçaviez le sentiment de *La Bruyere*, un des plus habiles du tems, vous avoueriez avec lui, que *cet état est quelquefois convenable, mais qu'il n'est jamais délicieux.* Ne serions nous pas fous l'un & l'autre de nous y jetter, puisqu'il n'y a pas d'apparence que nous y trouvions notre compte en aucun sens? Je suis un Cadet; si je désobéïs à mon Pére, ma fortune me restera encore à faire, ou, s'il meurt sans faire son Testament, je suis réduit

à la mendicité. Ne dépendez vous pas de même du foible de votre Mére, & du caprice de *Don Juan*? Ils vous destinent pour le vieux Baron. *** ; car votre Frére m'a dit en confidence qu'il lui avoit fait des propositions avantageuses. Vous trouverez dans ce parti, un grand bien, un Rang distingué, de la Qualité, en un mot, tout ce qui peut vous procurer l'estime du Monde. Quant aux affaires du Cœur, je serai toûjours à votre dévotion. Un peu de discrétion nous fera joüir de tout le bonheur que nous pouvons souhaiter. De cette maniére vous serez tout d'un coup établie, & heureuse; au lieu que si nous nous entêtons de nous unir l'un à l'autre par ces nœuds indissolubles, que pouvons nous attendre que de la Misére? pensez vous que l'Amour puisse subsister dans l'indigence, ou tout manque excepté lui-même; écouté ce que dit sur ce sujèt une Personne de votre séxe.

* Le Chev. Robert Howard.

De doux propos & d'amoureux régards
On ne sçauroit vivre toute une année;
Jeunes Maris deviennent tôt vieillards,
Quand il leur faut jeuner chaque journée:
Soucis pressans chassent pensers gaillards,
Ten-

Tendresse alors est en bref terminée:
L'âtre entouré d'un tas d'enfans criards,
De créanciers la porte environnée,
D'un pauvre hymen tous les autres hazards,
Font endurer peine d'ame damnée.
D'où je conclus; pour belle qu'on soit née,
Qu'on ait l'œil doux, qu'on ait les traits mignards,
Il faut qu'avec Beauté grosse Dot soit donnée.

Il est vrai que d'autres ont voulu avancer le contraire; mais je leur demanderois si les Pauvres mêmes, eux qui sont nez dans la misére, & qui ne connoissent d'autre bonheur que celui-là, si, dis-je, ils peuvent trouver parmi eux rien de beau ou d'agréable; exclus qu'ils sont de tous les avantages de la vie, & surpris au moindre sentiment de plaisir. A plus forte raison nous, qui avons gouté de l'abondance, qui avons été rassasiez de toutes choses, & qui ne pouvons, sans une grande impatience, souffrir la moindre incommodité, nous nous trouverions bien mal disposez à endurer celle qui peut passer pour la plus grande. Qu'il est rude de descendre plus bas qu'on étoit! Que nos joyes seroient insipides! que nous serions me-

lancholiques ! que la néceſſité nous ren-
droit impatiens ! pouroit-je vous régar-
der comme l'objèt de mon bonheur,
vous qui ne me cauſeriez que des ſoins
& qui ne me donneriez que des Enfans.
Votre beauté à préſent ſi éclatante, ſeroit
bien-tôt fannée & le tems, avec la mi-
ſére, la tourneroit même en laideur.
Cet air du monde, qui vous donne
mille agrémens, s'oublieroit dans la con-
verſation des gens du commun ; le luſtre
de vos habits & les modes, que vous
ſuivez ſi exactement, ſe perdroient,
faute de pouvoir y ſuppléer ; ce ſoin cu-
rieux que vous avez de votre perſonne,
cederoit à la négligence & à la malpro-
preté, à laquelle vous feriez forcée ; &
il ne faut pas vous le céler, quelque
amoureux que je fuſſe, je me trouverois
bien peu d'inclination d'aprocher de cet-
te malpropreté, néceſſaire, à la verité,
mais dont je ne pourois faire l'objèt de
mes tranſports. Il eſt vrai que la paſſi-
on des Femmes, qui leur tient lieu de rai-
ſon, eſt cauſe qu'elles ne ſont pas ſi aiſé-
ment dégoutez, & qu'elles peuvent ſu-
porter, avec plus de courage, la priva-
tion de toutes choſes, hors celle de la
Perſonne qu'elles aiment. Mais ſi j'étois
aſſez

aſſez infortuné pour aimer, même jusqu'à la folie, une Femme dans ces circonſtances, à quelles baſſes extrémitez ne me ſentirois-je pas porté, pour la mettre à ſon aiſe? dans quel aſſujetiſſement ne ſerois-je pas? quelles inquiétudes ne me donnerois-je pas? quelles crimes ne commettrois-je pas, plus-tôt que de ſouffrir qu'elle manquât de ces commoditez qu'elle avoit coûtume d'avoir? Avec tout cet excès d'une tendreſſe paſſionnée, je pourois encore vivre aſſez long-tems pour voir le ralentiſſement de mon Amour. La froideur commence lorſque la jeuneſſe & la beauté finiſſent; mais lorſqu'on eſt dans un certain état, on trouve aſſez d'autres douceurs pour ſupléer au défaut de l'Amour & nous faire écouler avec ſatisfaction le reſte de nos jours, mais il eſt impoſſible de les trouver ces douceurs dans une condition ravalée. C'eſt pourquoi, ma Chére, conſidérez ſans préjugez combien une telle union nous ſeroit préjudiciable, & ſur toutes choſes gardez-vous bien de conclure que je manque de tendreſſe par ce que j'abonde en raiſons.

Cette longue & très-ſage Harangue n'avoit garde de plaire aux oreilles d'une

jeune paſſionnée, qui à peine avoit quinze ans : il me parut impoſſible d'y répondre, & je ne le fis que par les pleurs, ce qu'*Antonio* voyant, il continua ſon diſcours à peu près en ces termes. Pour vous montrer, *Eleonore*, combien vous m'étes chére, Je vous raconterai quelques particularitez de ma vie, qui ne ſont connuës que de mon Pére & de la Dame qui y a eu part. Votre propre diſcrétion vous fera connoître la néceſſité qu'il y a de garder le ſecrèt; & vous ne devez pas taxer la mienne de ce que je vous les découvre, puiſque je ne le fais qu'à deſſein de vous rendre plus ſage que je n'ay été & de ne pas perdre l'occaſion qui peut vous élever à la qualité de Baronne. Eſſuïez donc vos larmes, & donnez moi un moment d'attentation.

Vous connoiſſez la riche *Lamira*, Femme d'un fort bon ſens, ſi elle étoit moins amoureuſe. Son Mari étoit âgé, & c'eſt à cela qu'elle attribuë de n'avoir point eu d'enfans : quoique les médiſans diſent qu'elle a taché de ſupléer à ſon défaut par le ſecours de pluſieurs jeunes Galants. Comme il y a quelque alliance entre ſa Famille & la notre : elle ſe ſervit de la liberté que cela lui donnoit

pour

pour dire à mon Pére, qu'elle étoit réfoluë de fe remarier : Mais parce qu'elle avoit trente ans, & qu'elle ne paſſa jamais pour une beauté, elle ne s'attendoit pas de le faire à des conditions égales, & tout ce qu'elle avoit en vûë étoit de faire la fortune de quelque jeune Gentilhomme, n'éxigeant de lui pour toute reconnoiſſance, qu'un certain *décorum*, & qu'il ſauvât ſeulement les apparences d'un bon Mari, ce qu'un honnête homme ne lui pouroit pas refuſer. Enfin elle déclara à mon Pére qu'elle prendroit ſoin de choiſir une Perſonne, qui eut la réputation d'avoir toutes les qualitez qu'il lui falloit, & qui avoient manquées a ſon premier Epoux; qu'ainſi elle le prioit de lui donner ſon avis, & de lui en recommander un qui fut à ſon gré & au ſien. Et pour conclure, elle l'avertit qu'elle ne ſe remarieroit point du tout, à moins qu'elle n'eſpérât d'avoir des enfans; & qu'ainſi elle ne ſeroit pas fachée de trouver un homme qui eut donné au monde des preuves de ſon habileté ſur ce point; puiſque pour en être plus aſſurée, elle pardonneroit aiſement les petites Galanteries dont il auroit pû ci-devant être coupable, pourvû qu'après l'avôir épou-

fée, il ne fit rien contre le devoir d'un fidéle Mari.

Mon Pére s'imagina (comme il étoit vrai) qu'elle avoit quelque vûë sur moi ; parce qu'une pauvre fille voulut bien me faire l'honneur de me dire le Pére d'un enfant qu'elle s'étoit laissé faire, lorsque je n'étois encore qu'un petit Garçon : à l'occasion de quoi ceux de ma connoissance m'ont souvent tourné en ridicule, & se sont divertis aux dépens de ma prétenduë habileté. Il lui répondit en souriant, que si elle vouloit confier cette affaire à ses soins, il pouvoit lui promettre qu'il lui meneroit un Galant à son goût, dès le lendemain au soir vers l'heure du souper. Mais la difficulté étoit de m'en faire la proposition ; par ce qu'il connoissoit déja ma passion pour vous. (La bonne opinion que j'avois de son indulgence pour moi, & en même tems de son discernement, m'avoit porté à le consulter sur mon Amour, qu'il désaprouva en toute maniére, pour les raisons dont je viens de vous entretenir.) Ainsi ce ne fut pas sans beaucoup de précaution qu'il entreprit de me faire l'ouverture de ce qui régardoit la Dame en question. Pour couper court ; ses raisons

furent

furent si fortes, & le respect que j'avois pour lui étoit si grand, qu'il me tourna bien-tôt de son côté. Quoique, quand je consultai mon cœur pour *Eleonore*, ce ne fut pas sans une grande répugnance que je me resolus de me marier si fort contre mon inclination.

Nous ne manquames pas à nous trouver au souper de la Dame, qui nous traita splendidement, avec un de ses amis en qui elle avoit beaucoup de confiance. On convint bien-tôt des conditions; elle consentit à m'épouser; & elle chargea son Ami de me ramener chez elle le lendemain à dix heures du matin, pour convenir du jour qui devoit me rendre heureux, selon le terme dont on se sert ordinairement.

J'étois encore au lit, aïant passé la plus grande partie de la nuit avec ma charmante *Eleonore*, quand son Ami vint me sommer de ma parole : il branla la tête & sourit de me voir si peu empressé pour le bonheur qui m'attendoit. Je fus bien-tôt habillé, & nous fumes de compagnie chez *Lamira*. Sa Femme-de-chambre nous dit dans l'Antichambre, que sa Dame étoit encore couchée; mais que ce n'étoit pas un obstacle qui dût

nous

nous empêcher d'entrer. Une modestie, qui n'étoit pas selon la prudence, me conseilloit de me retirer jusques à une heure plus convenable; mais l'Ami qui étoit de concert avec la Dame, me prenant par la main d'une maniére toute galante, me conduisit à son lit, & même jusques entre ses bras; car il leva les couvertes & me jetta dessous, & nous dit, que comme nous étions destinez pour être Mari & Femme, il nous souhaitoit toute sorte de bonheur, jusques à ce qu'on pût trouver un Prêtre, pour nous rendre véritablement tels: & quittant vîtement la Chambre, il me laissa dans la plus grande confusion qui pût jamais arriver à un homme infiniment amoureux de la plus belle personne du Monde, & qui se trouvoit entre les bras d'une autre qui ne l'étoit point du tout.

Je commençai, par un faux principe de respect, à blâmer le Gentilhomme, & à prier la Dame d'excuser son incivilité; & en même tems pour lui éviter tout la confusion d'un telle circonstance je fis un mouvement pour me lever. Mais l'amoureuse Veuve, dont le Corps n'étoit separé du mien que par le linge qui la couvroit, me pressa contre son

ſein, & ſe mit à crier avec des tranſports extatiques, ne me quittez pas *Don Antonio*! avez vous ſi peu de pénétration? ne voïez vous pas que mon Ami n'auroit pas oſé prendre un telle liberté, s'il n'avoit ſçû me faire plaiſir?

Pouvoit on parler en des termes plus obligeans? ſi *Eleonore* en avoit ſeulement dit la moitié, elle auroit allumé en moi une flamme capable d'embraſer tout le monde. Mais helas! j'étois tout de glace, inſenſible comme un mort à toutes les careſſes de la Veuve, à la vûë des rides de ſon ſein que je mettois en comparaiſon avec tous les charmes de celui de mon adorable *Eleonore*. Mais pour ne pas la rebuter tout à fait, je l'embraſſai auſſi, je la ſerrai, je recherchai même ſes levres avec des tranſports contrefaits; ainſi nous nous agitames pendant une heure de tems ſans que je fiſſe plus d'avances pour mettre le comble à mon bonheur; ne pouvant pas m'imaginer, qu'une Dame que je devois bien-tôt épouſer, voulut me pardonner la hardieſſe d'attenter à ſa Vertu. Et ce reſpect que j'affectois me la fit perdre. Car voïant que tout ce qu'elle faiſoit ne pouvoit m'animer que juſqu'au point de la re-

remüer un peu, & de lui donner quelques baisers, elle me prit ou pour avoir un tempérament trop froid pour un mari tel qu'elle en cherchoit un, ou pour n'avoir aucun penchant pour elle ; en quoi elle ne se trompoit pas. Ce qui lui paroissant une défaut qui ne pouvoit se pardonner ; elle lâcha ses bras d'autour de mon col, & les laissant tomber comme si elle eut été fatiguée d'un fardeau inutile, elle apella sa Femme-de-chambre. *Lettice*, dit elle, aportez quelques éaux cordiales ; le pauvre *Don Antonio* ne se porte pas bien : je crains qu'il ne soit tombé en léthargie ! Il vaudroit dont mieux, Madame, repartit Mademoiselle l'impertinente, envoïer chercher un Chirurgien pour le seigner. Je ne sçai pas, repliqua la Dame, s'il y a quelque chose qui puisse lui faire recouvrer ses esprits perdus. Et demandant, sans Cerémonie, sa Robe-de-chambre & ses Pantoufles, elle se retira à sa Toilette.

Je demeurai sans parler, tout confus que j'étois de l'éfronterie de *Lamira* & de l'impudence de sa Soubrette ; ainsi fort embarassé de moi même, je quitte le lit & je mêts dans un fautueil pour réfléchir au parti que j'avois à prendre.

De

De la suivre & la prier de revenir sur ses pas & de souffrir que je fisse mes efforts pour réparer ma faute ; je crus que ce seroit là faire une pauvre figure. Son dessein de n'être pas trompée en Mari, & de l'essaïer par avance me parut alors évident.

Tandis que je faisois ces réflexions & que je cherchois à quoi m'en tenir, plusieurs Personnes de Qualité furent introduits à sa Toilette, l'accès ne leur étant pas alors refusé, comme quand j'avois le malheur d'être entre ses bras. Du nombre de ceux-ci étoit le Chevalier ** qui fut plus sage que moi, trouvant que les grands biens de cette Veuve l'accommodoient extrêmement. Après que je fus sorti de la Chambre, *Lettice*, dont il possédoit les bonnes graces, l'informa de tout ce qui s'étoit passé, & il sçût si bien profiter du ressentiment de la Dame, qu'ils se mariérent avant midi, & se mirent au lit, où ils passérent trois jours & trois nuits. Le Chevalier gagna pendant ce tems-là un si grand ascendant sur sa passion, qu'elle passa un Acte, par lequel elle l'établissoit maître de tous ses biens. Dans le moment même qu'elle l'eût signé, le Chevalier lui fit une pro-

fonde

fonde révérence, & la pria d'aprendre à connoître son propre apartement, & de n'en point sortir sans son congé; ou bien de choisir en quel endroit elle vouloit se retirer, pour s'y contenter du chetif revenu de quatre vingts écus par an, à prendre sur les milliers dont elle venoit de le mettre en possession; mais sur tout qu'il la suplioit de ne se mettre jamais plus en tête d'honorer son lit d'un misérable, qui en étoit autant indigne que lui; car l'excès de plaisir qu'il avoit pris avec elle lui avoit causé une indigestion, dont il ne pouvoit se promettre de revenir en son premier état.

Vous voïez par là, ma chére *Eleonore*, conclut *Don Antonio*, ce que ma passion pour vous m'a fait perdre; ne m'imitez pas, mais déterminez vous à faire la félicité du Baron, en lui accordant votre Personne, en même tems que vous me rendrez maître de votre cœur. Personne ne sçauroit le mériter comme moi par toute l'estime & toute l'Amour que j'ai pour vous. Je reconnois que vous étes choqué de ce que je vous ai dit; mais je vous donne du tems pour réfléchir aux avantages que vous y trouverez, & j'espére que vous m'accorderez la faveur de

vous

vous voir la nuit prochaine pour me déclarer vos ſentimens là-deſſus.

Don Antonio n'eût pas plûtôt prononcé cette derniére parole, qu'il me quitta ſans attendre de moi un mot de réponſe. Quand il fut parti je me livrai toute entiére aux larmes & au déſeſpoir, au ſouvenir des propoſitions déshonorables qu'il avoit eu la hardieſſe de me faire. Je ſouhaitai le pouvoir haïr, mais il ne fut pas en mon pouvoir de le faire. Quoi que j'euſſe les yeux aſſez ouverts pour voir ſa faute, mon cœur ne pouvoit ſe fermer aux charmes que je trouvois en lui; mais attachée à mon honneur, l'Amour n'en pût ébranler les Principes.

Le jour avoit déja commencé à paroître, avant que j'euſſe pû me réſoudre à retourner à mon apartement; & j'étois dans l'allée qui y conduiſoit, lorſque j'aperçûs mon Frére; il faiſoit aſſez de jour, non ſeulement pour me découvrir à lui; mais encore pour lui faire voir que j'avois pleuré. Que vois-je! *Eleonore*! s'écria-t-il; eſt-ce là l'action d'une honnête Fille? On m'avoit avertis il y a quelque tems de vos Promenades nocturnés, mais je ne voulois pas le croire, jusques à ce que j'en fus convaincu par

mes propres yeux, comme je le suis mal-hûreusement. Je crois que vous n'ignorez pas que rien n'est plus bas ni plus indigne qu'un mensonge; l'éducation qu'on vous a donnée vous a dû inspirer ces sentimens: ainsi j'espére que vous me parlerez avec la même franchise qu'à un Ami, & qu'étant votre Frére vous le ferez encore plus à cette considération. Ne prenez pas garde si vos malheurs, au cas qu'il vous en soit arrivé, peuvent m'affliger, & faites moi connoître le sujèt de votre chagrin sans dissimulation. Je crains que l'Amour n'en soit la cause, & j'aprèhende d'entendre qu'*Antonio* ne soit de la partie; parce que je doute qu'il ait pour vous tout le respèt que je voudrois.

Don Juan me pressa si fort que je lui dis tout ce qui s'étoit passé entre *Antonio* & moi, sans lui cacher mes foiblesses. Il m'écouta en soupirant, mais prenant soin de me consoler, il me demanda si j'aurois assez de résolution pour sûporter son absence? A quoi je répondis que je me laisserois gouverner par lui en toutes choses. Il me loüa, me baisa & me pressa tendrement entre ses bras, en m'assûrant qu'il prendroit soin de mes inté-

rêts, qu'il feroit plus pour moi qu'il n'avoit jamais eu dans la pensée, & que puisqu'il trouvoit en moi tant de discrétion, malgré l'Amour, il tâcheroit de me rendre hûreuse dans le dernier; en offrant à *Antonio* des avantages si considérables qu'il n'auroit aucune objection à faire contre le Mariage, pourvû que son Pére voulût donner un équivalent, & que lui-même n'eût pas en vûë quelque chose de trop élevée: d'autant qu'il le connoissoit pour un homme toûjours plein de pensées imaginaires d'élever sa fortune au delà de tout ce qu'il pouvoit se promettre raisonnablement.

L'absence pouroit servir, ajoutoit-il, à exciter son Amour, par la crainte de vous perdre; ainsi je prierai ma Mére, aussi-tôt qu'elle sera levée de vous mener à *Angela* chez sa Sœur, où vous trouverez quantité d'occasions de vous divertir. Vous sçavez que ma Tante est autant Femme du Monde qu'il y en ait; elle va à la Cour, à l'Opera, au *Prado*, aux assemblées, aime les Cartes & les visites; tous ces passe-tems seront propres à vous faire sûporter l'absence d'un Amant.

Qui sçait même, ma Sœur, poursuivit-il en souriant, si vous ne trouverez pas là,

au milieu de tant de Compagnies, l'occasion de faire quelque meilleur parti? Quelque nouvel Adorateur poura supplanter l'Ancien; & à vous parler sincérement, si vous en trouviez un digne de vous, j'en aurois beaucoup de joïe: car je ne prévois pas beaucoup de bonheur pour quelque Dame que ce puisse être, qui épousera *Antonio*, j'aperçois au travers de ses déguisemens bien du méchant naturel. Mais ce n'est pas là à présent ce dont il s'agit; ce sera sa faute si vous n'avez pas vos souhaits accomplis.

Tant de marques de bonté & de tendresse de la part de mon Frére me firent résoudre de ne jamais lui désobéïr; & quoique j'aimasse *Antonio* autant qu'homme du monde puisse être aimé d'une fille qui a de l'honneur: cependant je résolu de partir sans lui en donner avis; me flattant qu'il trouveroit, qu'après les propositions odieuses, j'étois capable de prendre un parti digne de moi.

Mon Frére prit congé de moi à la portiére du Carosse, en m'embrassant étroitement. Je pleurai en lui disant adieu; & jettant mes bras autour de son col, j'arosai son visage d'un torrent de larmes & puis lui donnant un dernier

baiser avec beaucoup d'ardeur, je fus surpris de voir que j'avois teins son visage & son linge de quelques goutes de sang qui étoit tombé de mon nez.

Je crus que cet accident pronostiquoit quelque chose de funeste ; comme ç'a été une foiblesse en tous les tems & en tous les païs de le croire. Je jettai un cri d'étonnement & je dis à mon Frére que je mourrois, & qu'il ne me revéroit jamais. Il se moqua de ma superstition & me dit, pour me consoler, que si cet accident étoit de mauvaise augure, ce n'étoit pas pour moi, mais pour quelque autre, peut-étre, ajouta-il tout bas, pour *Antonio*. Je rougis à cette parole, & ce fut toute la réponse qu'il eut de moi.

Don Antonio, qui avoit été ce jour là à la Chasse, n'eut aucune connoissance de notre départ subit. Il crut bien que mon cœur attaqué comme il étoit d'un violent Amour, m'attireroit au rendez-vous, selon mon ordinaire : ainsi se rendant à la porte du jardin, il l'ouvrit par le moïen de sa Clef, & se glissa dans le Berceau, où j'avois coûtume de l'attendre : Mais qu'elle ne fut pas la surprise, vous pouvez vous imaginer,

quand au lieu de moi, il trouva mon Frére?

Je n'ai jamais pû sçavoir d'autres particularitez de tout ce qui se passa entr'eux que celles que j'ai apris par les reproches d'*Antonio*. Mais pour les rendre autant intelligibles que je pourai, je les réduirai en ordre avec le secours de la connoissance que j'ai des différens tempéramens de ceux entre qui toute cette scéne se passa.

Vous pouvez bien vous imaginer en quel embaras *Antonio* se trouva lorsqu'il se vit surpris dans la maison d'autrui, à une heure si induë, & d'une maniére si secrête. Son dépit ne fut pas moindre; car quelque Amour qu'il prétendit avoir il n'a jamais pû me pardonner, s'étant mis dans l'esprit, que j'étois de concert avec mon Frére pour le surprendre & l'obliger à se déclarer en ma faveur. De tous les soupçons qu'il eut jamais, celui-ci fut un des mieux fondez, selon les apparences; car il pouvoit certainement se prévaloir de ce que *Don Juan* n'auroit jamais connu le Berceau destiné à nos rendez-vous, si je ne l'en avois pas informé. Il pouvoit à la vérité alléguer cela, mais mon Frére ne

me

me consulta jamais sur le dessein qu'il avoit de le rencontrer là, non plus que sur l'accident qui en fut la malheureuse suite.

Mon Frére se leva pour le recevoir à l'entrée du Berceau, & observant le trouble où il étoit & d'où toute sa présence d'esprit ne pouvoit le faire revenir, il le pria de s'asseoir & de se tranquiliser. *Eleonore*, lui dit-il, est partie avec Madame sa Mére pour *Angela* & je prens cette occasion pour vous faire quelques propositions touchant le bonheur de tous les deux ; s'il est vrai, ajouta-t-il, que vous aïez de l'affection pour elle : ce dont vous pouriez difficilement disconvenir, après avoir été trouvé en un lieu, où vous ne pouvez avoir eu d'autre dessein que de lui en donner des marques, & cela d'une maniére honorable, puisque vous ne pouvez pas ignorer que ce n'est pas dans une Famille comme la notre qu'on en peut agir autrement.

Ce reproche fit croire à *Antonio*, que je m'étois ouverte à mon Frére. Il a du courage, & difficilement il peut passer sur aucune chose qui ressente la menace: ainsi l'emportement succedant à la surprise, il lui fit cette réponse.

Eleonore a-t-elle été si foible & si indiscrète, que d'avoir exposé mes sentimens à son Frére? Hé bien je n'en ai que du mépris pour elle; & *Don Juan* est-il devenu brave pour procurer un mari à sa Sœur? il faut donc que sa conduite ait été bien déréglée, si elle l'a réduite à l'impossible de trouver un Mari sans avoir recours à de si étranges moïens: Je serai un homme bien peu propre à faire son affaire, & à être sa Dupe: le vieux Baron sera bien mieux son fait; tous ses desseins & ses tours me déplaisent; & quelque grande que fut ma passion, mon ressentiment ne le sera pas moins; & quelques intentions que j'eusse auparavant, je ne l'épouserai pas à présent. En prononçant cette derniere parole il mit la main sur la garde de son épee, s'attendant bien que *Don Juan* lui demanderoit satisfaction d'avoir parlé de moi de la sorte; en effet mon cher & malheureux Frére ne put le soufrir & mit l'épée à la main: ils se batirent, & *Antonio* eut l'avantage. Souvenir affreux! il passa son épée au travers du Corps de *Don Juan*, qui tomba mort à ses pieds. Soufrez que je répande ici quelques larmes au souvenir d'une perte si grande & si ac-

cablante. Où trouve-t-on des Fréres si pleins d'amitié, de tendresse & de modération que l'étoit *Don Juan*? C'est du jour de sa mort que je dois compter tous mes malheurs: il mourut pour venger une Sœur, qu'il aimoit, des insultes d'un cruél Amant, qui auroit dû perdre la vie pour me défendre de celles des autres, moi qui n'avois commis d'autre faute que celle d'avoir trop de tendresse pour lui.

Don Antonio n'eut pas plûtôt remporté cette funeste victoire, qu'il pensa à la retraite; mais la Clef du jardin, dont il étoit maître, fut cause qu'il ne se crut pas obligé de fuïr bien loin: en effet personne ne l'avoit vû; & il avoit lieu de croire que *Don Juan* n'auroit communiqué son dessein à aucun de ses Amis, ni de ses Domestiques, puis qu'il s'agissoit d'un point aussi délicat que l'honneur d'une Sœur. Helas! il prévit ce qui devoit arriver; le Jardinier trouva le lendemain au matin le corps de mon pauvre Frére, on envoya chercher les Officiers de la Justice qui firent une recherche exacte; mais on ne pût jamais rien découvrir. Sa Montre & sa bourse trouvez dans sa poche, furent suffisantes pour

faire connoître que ce n'étoit pas des voleurs qui avoient fait le coup : & on ne pouvoit pas fupofer qu'il fe fut défait lui-même, fon épée ayant été trouvée auprès de lui fans être tachée de fang.

J'étois la feule malheureufe qui pût deviner la vérité du fait. Lorfque le bruit en vint à *Angela*; ma Mére qui faifoit de *Don Juan* fon Idole, & moi mes plus chéres délices, accourûmes à la Campagne pour voir encore une fois ce cher *Don Juan*. Mais, ô Dieux quelle vûë! la douleur de ma Mére, toute grande qu'elle fut, ne pouvoit pas égaler la mienne; je jettois des cris effroyables, je me renverfois fur lui; je ne prenois point garde à fes vêtemens qui étoient tous pleins de fang & qui gâtoient les miens; l'horreur me faifit, je rougiffois de l'angoiffe que les reproches de ma Confcience me faifoient fouffrir, & il n'y avoit rien qu'un haut fentiment de mon propre honneur qui m'empêchât de publier que *Don Antonio* étoit le meurtrier de mon Frére. Jamais on ne vit un fpectacle plus touchant. Ma pauvre Mére abîmée dans la triftefſe étoit couchée toute étenduë auprès du corps de fon Fils, & moi agitée des remords du Crime dont

j'étois

j'étois participante, je me roulois sur l'une & sur l'autre comme une Phrénétique, avec des cris & des gémissemens, qui faisoient retentir toute la maison. A la fin on m'arracha du corps mort auquel l'amour & le désespoir me tenoient colée, & que je tirois après moi en même tems qu'on faisoit des efforts pour m'en séparer. Tout le soin de la Famille étoit employé à me secourir, & il n'y en avoit pas un qui ne crut que je ne fusse devenuë lunatique. On envoya chercher les Médecins qui me firent tirer une quantité prodigieuse de sang, aprehendant que je ne perdisse l'esprit si je ne l'avois déja perdu; & pour surmonter le mal qui m'agitoit si fort, on me fit prendre avec violence un Dormitif qui me fit reposer. A mon réveil je me trouvai si affoiblie par une si grande perte de sang & d'esprits que je n'eus ni le courage ni la force de renouveller mes furieuses lamentations.

Mais il n'en fut pas de même de ma pauvre Mére, un chagrin resséré en elle-même la jetta dans un désespoir bien plus dangereux : en un mot, la tristesse l'accabla si fort, qu'en peu de tems elle l'emporta de ce Monde, sans lui permettre

tre de mettre ordre à ses affaires, ni faire aucun Testament en faveur de ma Sœur & de moi.

Ha! *Don Antonio*, de quelles misérες ne te suis-je pas redevable, toi, qui fus la source fatale de tous mes malheurs! Les justes Dieux ne tireront-ils pas vengeance d'un tel monstre? n'en feront-ils pas un exemple, pour détourner les autres d'oser faire des propositions si deshonorables? ou bien est-ce que son Châtiment est reservé après la vie pour durer plus long-tems, afin que les misérables Mortels soïent frapez d'étonnement & convaincus de la foiblesse de leur raison, qui, toute courte qu'elle est, voudroit aprofondir les jugemens incompréhensibles de la Providence.

Mon second Frére hérita du bien de *Don Juan*, mais non pas de sa tendresse. Il s'étoit marié contre le gré de toute la Famille, qui n'avoit eu aucun commerce avec lui depuis quelques années: ainsi en venant prendre possession du bien, il aporta avec lui & avec sa Femme tous les ressentimens qu'ils avoient tous deux contre nous: & après les Funerailles de ma Mére, on nous donna à entendre que mon Frére & son Epouse nous prioient de

de nous retirer parce qu'ils avoient besoin de toute la maison.

Quelques avantages que *Don Juan* eut intention de nous faire ; la bonne volonté nous devint inutile par une mort si précipitée : ce qui étoit même resté de ma Mére, morte sans Testament, fut encore divisé également entre nous tous. Ainsi de l'espérance que j'avois de vivre hûreuse dans un état conforme à ma qualité, je me vis réduite à un autre si médiocre, que je n'osois seulement aspirer aux recherches de ceux qui auroient auparavant regardé comme un honneur & un avantage de m'épouser.

La Sœur de ma Mére étoit notre plus proche Parente, c'est pourquoi on jugea à propos de nous confier à ses soins; mais je m'apeççûs bientôt que c'étoit là moindre de ces applications : puis qu'elle abandonnoit ses quatre Filles, qui étoient quatre Beautez, à leur propre discrétion: ce qui avoit été cause que l'une s'étoit déja mal mariée, & il n'y avoit gueres de meilleures espérances pour les trois autres. Ma Tante leur permettoit rarement de se montrer quand il y avoit chez elle quelque compagnie distinguée : les Cartes & la Galanterie fai-

faisoient encore son amusement; elle aimoit d'être admirée & caressée; & toute âgée qu'elle étoit de quarante ans, qui est déja un âge à faire peur, elle n'en faisoit rien paroître dans son humeur & dans ses passe-tems. Un grand bien & une grande somme d'argent comptant que son Mari lui avoit laissé, ne manquoient pas de la faire courtiser d'un monde de Cadets de Famille, d'Officiers de fortune & d'autres, qui avoient dépensé le leur. Tous ces gens-là faisoient l'entretien de sa toilette & de sa table; les circonstances où ils se trouvoient ne leur permettant pas d'avoir part aux heures du soir, où l'on ne parloit que de gros jeu, & où par conséquent les seules personnes qui avoient la bourse mieux garnie qu'eux, pouvoient prétendre d'être admis.

J'eus toûjours un malheureux penchant de ce côté-là, & j'aimai toute ma vie le jeu trop passionnément. Ma Tante reconnut mon inclination & m'y encouragea; mes moïens ne pouvoient nullement répondre aux siens; & cependant j'étois toûjours invitée à être de la partie. Ses propres Filles étoient en cette rencontre de véritables idiotes, &

tel-

telle eût-je souhaité d'être. Elle ne les soufroit jamais dans notre compagnie joüeuse ; leur jeunesse & leur beauté l'auroient empêchée de passer pour aussi agréable qu'elle affectoit de l'être.

C'est ainsi que je passois mes jours à dissiper le peu que j'avois, & à divertir les peines d'esprit où me jettoit continuellement le souvenir de la mort du pauvre *Don Juan* & de celle de ma Mére, dont je m'accuserai toute ma vie d'avoir été la fatale cause ; lorsque le Comte, que vous venez de trouver avec moi, conçut de l'Amour pour moi. J'avois souvent joüé avec lui, il n'aime que trop ce plaisir, & il y a perdu beaucoup d'argent. Comme j'ai l'honneur de parler à des Dames, qui sans doute ont fait plus de Conquêtes que ne peut faire une beauté ordinaire comme la mienne, elles n'ignorent pas quelles sont les assiduitez d'un nouvel Amant. Le Comte étoit marié, & avoit, par conséquent, sa réputation à ménager aussi bien que j'avois la mienne ; il avoit la qualité d'être libéral, que toutes les Femmes estiment dans un Amant, non pas tant pour l'usage qu'elles en font, que pour les marques d'Amour qu'elles desirent. Car il est

cer-



certain qu'un Amour véritable n'a rien à lui qui ne soit à la dévotion de son cher objèt, & tel vous remarquerez avoir de la réserve en ses biens, qui en a toûjours quelqu'une dans son cœur. Le Comte étoit tendre & complaisant; & quoi qu'il ne fut pas estimé tenir le premier rang pour le bel Esprit, il en avoit cependant assez pour un Galant, parce qu'il se soumèt en tout au jugement de sa Maitresse, & ne donne jamais son aprobation à une chose, qu'elle n'ait auparavant passé par la sienne. Ces Qualitez l'ont sans doute fait réüssir dans toutes ses entreprises auprès du beau sexe. Quant à moi, j'avois toûjours présens à mon esprit l'Honneur, *Don Juan*, ma Mére, & *Antonio*, qui tous ensemble produisoient un tel mélange de pensées, qu'il n'y restoit guéres de place pour le Comte, d'où il pût tirer quelque avantage.

Don Antonio pouroit, peut-être avec raison, se plaindre que j'aie passé tant de tems sans penser à lui; le ressentiment, l'indignation, le chagrin, l'absence, mais sur tout lui-méme, étoit un sujèt assez fort pour affoiblir l'empire qu'il avoit pris sur mon cœur. Je lui refusois à toute heure mon estime, & dans

le

le même moment je ne pouvois me défaire de mon amour, qui n'étoit pas si bien éteint, qu'il ne semblât m'avoir laissé quelque reste de peine ; elle n'étoit pas si grande à la vérité qu'elle fut au tems que ma passion eut ce terrible revers; le tems l'avoit réduite à une certaine indolence, & je me flattois tous les jours d'avoir assez de pouvoir sur moi-même pour m'en délivrer bien-tôt tout-à-fait. Enfin les symptomes en étoient, jusques-là, si favorables, que je n'aurois pas douté d'y réüssir si son agréable vûë n'avoit pas encore rempli de nouveau mes yeux & mes idées de ce qui avoit si longtems fait leur plaisir.

Un jour que ma Tante étoit allé joüer en ville ; on me dit qu'un Gentilhomme de la Campagne demandoit à me parler. Je donnai ordre qu'on le fit entrer, ne soupçant nullement qu'*Antonio* osât jamais reparoître devant moi, lui, qui avoit eu la dureté de sçavoir que j'étois fort mal au sujèt de la mort de mon Frére, sans me faire une seule visite, ou envoyer sçavoir l'état de ma santé. Quoi qu'il en soit, c'étoit lui, & par bonheur pour moi j'étois seule. Quand il se montra, je jettai un cri d'horreur, com-

me si le fantôme de *Don Juan* se fut pré-
senté, pour me reprocher de converser
avec son Meurtrier ; mon sang se gêla,
mon cœur m'abandonna, mes esprits
défaillirent, & ayant réitéré encore deux
ou trois cris, je tombai comme évanoüie
sur le plancher.

Don Antonio me leva, & apella du se-
cours : je fus long-tems à revenir ; les
gens se retirérent, & je me vis toute seu-
le avec lui. Est-ce ainsi *Eleonore*, dit-il,
que vous recevez un Amant fidéle, pour-
quoi votre aversion est-elle accompa-
gnée de tant de troubles, faut-il que
tous vos sens soïent dans une si gran-
de alarme à la seule vûë de *Don Antonio*?
Sans doute que c'est l'effet des reproches
de votre conscience ? Il n'a point tenu
à votre orgueil, & à votre point d'hon-
neur que je n'eusse été sacrifié à votre
Frére, auprès duquel vous m'aviez trahi
& tourné en ridicule, & votre indiscré-
tion m'a réduit à la plus dure des extré-
mitez. Ha ! croïez-moi, quelque avan-
tage que j'aïe eu sur votre Frére, je ne
pardonnerai jamais à *Eleonore*, d'avoir
rendu la mort d'un Ami si inévitable,
dans l'état où elle m'avoit réduit par sa
perfidie.

Il feroit trop long de vous entretenir de tout notre discours. Je lui fis des reproches à mon tour, je pleuraî, je lamentai *Don Juan*, je lui demandai ce qu'il prétendoit? pourquoi il ne me laissoit pas en repos, & pourquoi il venoit se présenter à mes yeux dans un tems où je travaillois à l'oublier, s'il m'étoit possible? Que je sçavois qu'il n'y avoit plus pour moi d'espérance de l'épouser, non seulement à raison de mon peu de bien, mais sur tout à cause de la mort de mon Frére, qui m'empêchoit de prendre pour mon Mari celui qui avoit été son Meurtrier, quand bien même il pouroit se résoudre à m'épouser avec beaucoup moins d'avantages qu'il en pouvoit espérer dans le tems qu'il m'avoit refusée; qu'ainsi je le priois, par la memoire de ce cher Frére qui avoit reçû de lui le coup de la mort, de ne plus se présenter à mes yeux: puisque ce reste d'amour involontaire, que j'avois toûjours pour lui, ne pouvoit servir qu'à troubler le repos de l'un & de l'autre.

Tandis que nous étions dans ces reproches mutuels, ma Taute, dont la compagnie avoit manqué, rentra, &

aïant sçû qui étoit avec moi, elle entra pour entretenir *Antonio*, dont elle estimoit beaucoup toute la Famille. Mais ô Cieux! la bonne intelligence, qui survint aussi-tôt entr'eux, n'est-elle pas surprénante? Il y avoit trois ans qu'ils ne s'étoient vûs; & depuis ce tems-là *Antonio* étoit devenu un homme bien fait, & revêtu des aparences d'un homme accompli: il montra dans cette occasion toute la complaisance, & affecta toute la douceur, qui lui est si naturelle lorsqu'il a dessein de faire une Conquête. Il lui dit qu'il n'avoit jamais vû une personne si aimable qu'elle, & qui eut aquis tant d'agrémens depuis le tems qu'il n'avoit eu le bonheur de la voir: quoique, pour le dire en passant, le compliment ne convenoit guéres à une Femme de quarante ans, qui ne pouvoit pas être devenuë plus agréable à son âge. Ma Tante à qui l'Encens & l'Adoration plaisoient infiniment ne manqua pas de recevoir le compliment qu'elle croïoit mériter; un certain souris fut une réponse qui le marquoit assez: &, pour lui en rendre le change, elle lui dit, d'un air obligeant, qu'elle ne doutoit point de son mérite, puisque sa conversa-

versation donnoit des marques d'un esprit & d'un jugement si extraordinaire, qu'il n'y avoit rien de plus juste ni de mieux pensé, que tout ce qu'il disoit.

Remarquez ici les Préludes d'un Amour naissant; quelque anégalité qu'il y eut dans les personnes, il ne laissoit pas d'y avoir de la conformité dans leurs humeurs. Ma Tante demanda des Cartes, nous nous mîmes à joüer à l'Ombre; *Don Antonio* épioit ses yeux, plus qu'il ne pensoit à son jeu, & l'autre ne manquoit pas au réciproque. Elle lui dit qu'on ne pouvoit voir une plus grande douceur que celle de ses régards, que quand il étoit jeune Garçon on l'avoit crû d'un méchant naturel, mais qu'on s'étoit trompé, que tant de douceur & tant de beauté dans ses yeux disoit assez le contraire. *Antonia*, par un retour obligeant, lui répondit que tout ce qui lui paroissoit de tendre & de doux étoit dû à la force de ses charmes qui lui inspiroient un mouvement de joïe qu'il n'avoit jamais encore ressenti.

Quoique je ne crus pas qu'il y eut un mot de vérité en tout ce qu'*Antonio* disoit; je ne pus me défendre d'en être piquée. Je regardai sur le visage de ma

Tante, où je lûs quarante ans en gros caractéres, & réfléchissant sur moi-même, je m'en trouvois à peine seize; mais considérant d'un autre côté que le véritable Idole d'*Antonio* étoit l'Argent, je ne doutai plus qu'il n'agit tout de bon; & persuadée du grand avantage que ma Tante avoit sur moi en ce point, je ne raisonnai plus sur la préférence.

On ne trouvera pas aisément trois Joüeurs de compagnie distraits de pensées si différentes. *Don Antonio*, comme je l'ai dit, alloit à la rencontre des yeux de ma Tante, & elle de son côté alloit quelquefois au devant de ceux d'*Antonio*; pendant que j'étois appliquée à considérer l'un & l'autre, en sorte que les Cartes joüoient d'elles-mêmes : enfin le souper nous interrompit. Ma Tante ne fut jamais d'une humeur plus enjoüée; j'en étois surprise, & je m'imaginai qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans *Antonio*, puisque les autres le regardoient du même œil que je faisois. Je ne pouvois douter qu'il ne plût extrêmement, puisqu'elle le recevoit d'une maniére si distinguée, qu'elle n'avoit jamais fait le même honneur à aucun de toute cette prodigieuse foule

d'A.

d'Adorateurs que son grand bien attiroit à sa Toilette, entre lesquels il s'en trouvoit quelques-uns de bonne mine, quelques autres de bon sens, & fort peu de désagréables.

Quand il prit son congé, ma Tante l'engagea à dîner avec nous le lendemain; mais parce qu'elle ne voulut pas qu'il vit la beauté de ses Filles, il fut résolu, sous un prétexte d'indisposition, que nous dînerions en *trio* dans sa chambre, & j'eus ordre d'être prête à le recevoir au bas de l'Escalier pour le mener en haut.

C'étoit un emploi qui, eu égard à la situation de mon cœur, ne pouvoit pas m'être fort agréable; mais il falut obéir. *Don Antonio* me dit, sans beaucoup de cérémonies, qu'il étoit bien aise de cette occasion de me parler, pour m'engager à le servir dans le dessein qu'il avoit d'épouser ma Tante; qu'il lui sembloit qu'elle avoit fait assez d'avances pour encourager un Cadet de Maison; qu'il étoit devenu plus sage depuis l'avanture de *Lamira*; & qu'il ne perdroit plus une autre Veuve par un vain scrupule & un trop grand respect; que quoique ma Tante eut dix ans de désavantage au des-

ſous d'elle, cependant ſa perſonne & ſes maniéres lui revenoient mieux que celles de *Lamira*, & que puiſqu'il lui étoit impoſſible de devenir mon Mari, ſans nous ruïner l'un & l'autre, il ne pouvoit pas rencontrer une occaſion qu'il put faire valoir plus à mon avantage, & où il n'oublieroit rien pour me rendre ſervice.

Je répondis que tout cela étoit beau & bon; que je voïois qu'il avoit de moi l'eſtime qu'il devoit en avoir; en croïant que je n'avois plus cette foibleſſe dont mon cœur avoit été épris en ſa faveur: mais que toute indifférente que j'étois, cependant la penſée que ma Tante ſe mariât au Meurtrier de ſon Neveu, me faiſoit trop d'horreur; que ſi j'avois eu juſques-là la prudence de le cacher au Monde, pour ma propre conſidération, je me croirois engagée d'honneur & de néceſſité d'en confier le ſecrèt à ma Tante, pour l'empêcher de tomber dans une telle faute qu'elle me reprocheroit avec juſtice, & que je me reprocherois moi-même ſi je n'y remediois en aïant le pouvoir en main. *Antonio* me recommanda de prendre garde à ce que je ferois: parce que quand il prenoit une réſolution,

il

il la pouſſoit toûjours à bout ; & il ajouta, que ſi j'avois l'impudence de dire quelque choſe, il ne me le pardonneroit jamais, & que d'une maniére ou d'autre, ce ſeroit la cauſe de ma ruïne : car s'il perdoit ma Tante par ma faute, il porteroit ſon reſſentiment juſqu'où il pouroit aller, & ſi malgré la déclaration que j'aurois faite, il venoit à bout du deſſein où il étoit de l'épouſer, mon mauvais office feroit ſur ſon eſprit une telle impreſſion qu'il ne pouroit être ſatisfait que par ma perte entiére : à quoi je répondis que je voïois bien qu'il étoit toûjours abſolu, & qu'il falloit lui obéïr.

Je m'aperçois, Meſdames, que mon recit eſt déja trop long, je le racourcirai en vous diſant que ma Tante ; qui toute ſa vie avoit converſé avec des jeunes gens diſtinguez par leur qualité, leurs belles maniéres & le ſçavoir du monde, ſe rendit aux ſimples aparences d'un Gentilhomme, qui ne s'étoit jamais trouvé que parmi la nobleſſe de la Campagne: Cependant comme la Nature & le Génie ſe diſtinguent d'eux mêmes ; il avoit un air auſſi poli que s'il eut été élevé à la Cour. Enfin leur amoureuſe correſpondance eut un tel ſuccès, qu'en moins d'un mois

ils furent mariez ; & mon nouvel Oncle aussi adroit qu'on peut se l'imaginer, donna des marques apparentes d'un Mari extraordinairement content. Mais ses ardeurs pour son épouse commençant à diminuer, il renouvella celles qu'il avoit pour moi, avec une telle impétuosité que je ne sçaurois l'exprimer. Il m'insinüa que son unique dessein en épousant ma Tante avoit été d'avoir une occasion d'être avec moi dans la même Maison : qu'il m'aimoit à la folie, & qu'il n'avoit jamais cessé de m'aimer avec la même ardeur ; Mais qu'il avoit été contraint de le cacher à moi-même, depeur que l'empire que j'avois sur lui, ne l'engageât à m'épouser ; [ce qui auroit été la ruine de tous les deux.] Qu'il avoit encore porté la dissimulation plus loin en ce que feignant d'aimer ma Tante, il avoit par là donné sujet de croire qu'il ne m'aimoit pas ; & tout cela dans la seule vûë d'arriver plus sûrement à son but qui étoit d'être tous les jours en ma Compagnie, sans donner lieu à aucune réflection sur mon honneur.

Jugez, Mesdames, par tout ce que je viens de vous dire dans quelle triste situation je me trouvois ; pressée d'un côté par le Comte, que vous venez de

voir

voir fuïr, & de l'autre par mon nouvel Oncle. Celui-ci prit bien-tôt l'alarme de la passion & des desseins du Comte, & tout inconnus qu'ils étoient aux autres, son Amour & sa jalousie les sçût bien découvrir, & je vous avouë, que cette perspicacité ne me déplût pas en lui pour ce coup-là; mais l'assiduité importune avec laquelle il me solicitoit à mettre, comme il disoit, le comble à son bonheur, me fit tout aprêhender, & je mis en œuvre pour l'éviter tout ce que l'honneur & la raison me conseillérent. Envain lui remontrai-je son devoir envers Madame son Epouse, le mien envers une Tante, & les sentimens d'honneur que nous devions avoir l'un & l'autre; ses raisonnemens étoient toûjours plus forts que les miens: ainsi je lui laissai le Champ de Battaille & je cherchai la conservation de ma vertu dans la retraite.

Ma Tante gardoit avec elle une vieille Demoiselle pour lui tenir Compagnie. Celle-ci avoit perdu tout ce qu'elle avoit par ses intrigues & ses folles dépenses, & tout ce quelle pouvoit espérer, dépendoit de la faveur de ma Tante; Pauvre ressource! puisqu'il n'y a rien de plus inconstant qu'une femme du Monde:

de : son Amitié, & les bonnes graces, aussi bien que ses dégoûts n'étant fondez que sur le Caprice. Qu'il y en à peu qui ont de véritables principles & encore moins qui fassent usages de ceux qu'elles ont! *Emilie* avoit assez experimenté ce que c'est que le monde, & elle n'ignoroit pas la valeur de l'argent, toute d'épourvuë qu'elle en étoit alors. Elle avoit un esprit subtil pour tourner tout du côté de son intérêt, & trouvant ma Tante dans une grande prévention pour *Don Antonio*, elle avoit embrassé de bonne heure son parti; & par ce moïen elle fit si bien sa Cour auprès de lui, qu'elle avoit autant de part aux secrèts de son cœur qu'il étoit possible d'en avoir. Elle connut aussi-tôt la situation dans la quelle nous étions l'un par raport à l'autre, selon qu'elle raisonnoit en elle même. Il lui étoit fort aisé de s'en servir pour se rendre nécessaire & se procurer par ce moïen d'un côté ou d'autre une somme d'argent qui lui fit un petit revenu, dont elle pouroit subsister le reste de sa vie indépendemment des bonnes graces d'autrui.

Elle commença par s'intriguer avec moi. Les poursuites du Comte étoient déja venuës à sa Connoissance aussi bien

que

que celles du Duc de *** qui étoit entré dans le goût de la plus part de ceux qui visitoient ma Taste, & qui me trouvoient à leur gré. Et m'aïant étudiée, elle trouva que j'étois préoccupé du Point d'Honneur, qu'elle taxoit de foiblesse. Ainsi elle se mit en tête de me faire des leçons à cet égard dans lesquelle elle m'étalloit les avantages de la jeunesse, de la beauté, & de l'argent; me disant que toute femme qui négligeoit les premiers, pendant qu'elle en avoit l'occasion, méritoit, sans pitié, d'être quelque jour exclus du dernier: non pas, comme elle le remarquoit, que je dûsse beaucoup espérer de faire ma Fortune, dans l'état présent de mes affaires. Car pour le Comte, il falloit le régarder comme un Débauché plûtôt que comme un Amant; & supposer que les pertes excessives qu'il faisoit au jeu, ne lui laissoient guéres d'argent dont il put disposer en faveur d'une Maitresse; outre qu'il commençoit par intervalles à aimer sa femme, sur le raport que quelques amis avoient la bonté de lui faire, qu'elle passoit en ville pour une Beauté. Il leur promettoit alors, en les remerciant de leur avis, d'avoir à l'avenir plus d'égards pour ses Charmes, & il leur protestoit

testoit qu'il avoit passé plusieurs années avec elle, sans prendre garde à son mérite & sans avoir eu d'autres pensées pour elle que comme pour une femme, avec la quelle il s'étoit engagé de passer la vie, jusqu'à ce que la Mort lui fut si favorable que de les séparer l'un de l'autre.

Quant au Duc, il y avoit beaucoup à dire sur son humeur, son âge, son avarice, ses emportemens, qui le rendoient incommode à sa Famille aussi bien qu'à ses amis. Il étoit aussi du nombre de ceux sur qui on ne doit pas beaucoup compter pour de l'argent, comme on peut se l'imaginer d'un homme de sa Qualité; la plûpart de son bien venant du côté de sa femme: Car on disoit, lors qu'ils se mariérent, que c'étoit un parti avantageux pour l'intérêt de l'un & pour l'honneur de l'autre: d'où *Emilie* continua à remarquer, qu'il n'y avoit pas de grands avantages pour moi à attendre dans la maison de ma Tante; que j'étois tout-à-fait hors du chemin d'y faire ma fortune ni même d'obtenir un Mari qui fut passable; à moins que je ne voulusse prendre quelqu'un au dessous de moi, comme avoit fait une de ses

filles,

filles, ou épouser le Chapelain ; qu'elle m'asseuroit avoir beaucoup de bonne volonté pour moi : mais qu'elle croïoit mon cœur trop engagé à *Don Antonio*, pour penser que je voulusse faire un choix si inégal. En un mot, elle s'insinua si avant, que je lui avoüai la force de mes premiéres Inclinations lui cachant la seule particularité de la mort de *Don Juan*. Mais je la priai, comme une personne qui avoit vieillie dans l'experience du monde, de me conseiller de quelle maniére je pourrois éviter les poursuites d'*Antonio*.

C'étoit le secrèt d'importance qu'elle vouloit sçavoir & qu'elle alla incontinent déclarer à *Don Antonio* ; qui la reçût en sa confidence pour les services qu'il en espéroit. Il lui declara à son tour, qu'il falloit qu'il vint avec moi à bout de ce qu'il avoit entrepris, soit par l'artifice, soit par la force ou par quelque autre moïen que ce fut, excepté celui de l'argent, qu'il croïoit qu'on pouvoit épargner en s'y prenant comme il falloit. Elle lui conseilla cependant de me jetter dans l'embaras de ce côté là, soit en me gagnant une somme considérable au jeu, ou en le faisant faire par quelqu'un de ses amis qui donneroit sa parole d'honneur

de

de lui rendre ce que j'aurois perdu. Ceci chatouilla le cœur d'*Antonio*, qui autrement auroit été fâché de débourser quelque chose au préjudice de sa Famille; Mais pendant qu'ils étoient à prendre leurs mesures, le hazard voulut que je me trouvasse dans de grandes difficultez; nous perdîmes ma Tante & moi une somme fort considérable à la Bassette chez une Dame de nos Amies. Le Chevalier * qui nous avoit gagné devoit venir la nuit suivante chez nous, pour être païé. Ma Tante vouloit céler cette affaire à son jeune Mari, qui aimoit trop passionnément l'argent, pour lui permettre d'en faire une si grande dissipation. Elle étoit alors sous la puissance d'un Mari, qui s'étoit rendu Maitre de tout son argent comtant, avec lequel il avoit fort prudemment acquis un bien pour lui même: ainsi elle étoit aussi embarassée que moi, pour sauver notre honneur avec le Chevalier. Enfin la chose vint à cette extrémité, qu'elle fut contrainte d'emprunter de l'argent sur son collier de diamans, sous prétexte de le faire remonter de nouveau, & je fus chargée de de ce soin; Mais, n'étant pas fort expérimentée dans ces sortes d'affaires, j'eus re-

* Le Chevalier James: grand joueur.

recours à *Emilie* qui n'en put tirer assez, pour satisfaire à notre perte, & il falloit encore deux cens écus pour faire le compte. Mais j'étois autant en peine pour trouver deux cens écus de plus, que je l'aurois été pour trouver le tout: aïant le jour auparavant engagé tous les joïaux, dont je pouvois disposer, pour me trouver à cette partie de Bassette. Après avoir cherchez avec *Emilie* tous les moïens imaginables, Elle me persuada de tenter *Don Antonio.* Sa proposition me fit rougir; je sçavois qu'il aimoit trop l'argent, pour se défaire seulement d'une bagatelle comme celle là, sans y gagner considérablement: Mais la nécessité m'obligea de consentir, qu'elle le lui demanda en mon Nom. Mais, le croirez vous, elle ne me raporta autre chose que cette reponse; que toutes les faveurs que notre séxe pouvoit accorder ne valoient pas, selon lui, deux cens écus. Toutes fois, il accompagna son refus d'un prétexte civil, en disant, qu'aïant fait depuis peu un Acquest, il n'avoit pour le présent que la moitié de la somme; Mais qu'il me conseilloit de m'adresser au Duc ou au Comte avec qui je jouoit souvent & qui sans

doute ne pouroient me refuser honnêtement, sur tout le dernier qui ne manquoit jamais d'argent pour ces sortes d'occurrences. Ce fut encore une autre embaras pour nous, car le Comte étoit à sa maison de Campagne & ne devoit revenir que le soir; & j'avois plus de répugnance de m'adresser au Duc qu'à aucun autre; quoique ce ne fut pas une somme assez considérable, pour lui donner l'asseurance d'en espérer aucune faveur: outre que j'espérois être en peu de jours dans le pouvoir de la lui rendre. Comme le tems me pressoit, & que mon honneur y étoit engagé, *Emilie* me dit, que ce n'étoit pas une affaire. Elle lui écrivit donc un Billet, qu'elle feignit venir d'une personne inconnuë, & y comprit tout ce qui étoit nécessaire pour exciter sa curiosité. Le Duc l'envoïa chercher, & l'entretint en particulier, sans la connoître: Elle lui tourna le chose de cette maniére; qu'une jeune Dame fort belle, & qu'elle osoit se promettre devoir être du goût de sa Grandeur, avoit perdu au jeu une somme d'argent, qu'elle avoit empruntée sur ses bijoux; & que dans la crainte qu'elle avoit, que sa Mére ne s'en aperçût, el-

le

le lui demandoit la faveur de lui prêter deux cens écus ; en reconnoissance de quoi sa Grandeur pouvoit espérer d'elle des faveurs, qu'elle n'avoit encore accordées à personnne.

Emilie passa les bornes de sa Commission pour parvenir infailliblement à son but, ne doutant point de trouver quelques défaites ; en cas que le Duc voulut accorder sa demande comme elle avoit lieu d'ésperer. Il fut charmé qu'une jeune Beauté fut devenuë amoureuse de lui ; & il avoit écoutée *Emilie* avec attentation, jusqu'à ce qu'elle fit mention de deux cens écus ; ces derniéres paroles le refroidirent, & il se contenta de répondre civilement, qu'il auroit été ravi de l'offre qu'elle lui faisoit, s'il avoit été en la liberté de profiter d'une aussi bonne fortune ; mais que son coeur étoit déja engagé ailleurs. *Emilie* le suivit, & lui dit doucement à l'Oreille, quoi ! si la belle *Eleonare* se trouvoit en peine, Votre Grandeur ne te croiroit-elle pas heureuse d'avoir l'occasion de la servir en si peu de chose ? quoi qu'elle ne fut pas disposée à accomplir les promesses que j'ai faite de la part d'une Beauté campagnarde, que j'avois supposée. Quoi ! la charmante *Eleonore*, repondit

il tout surpris, tout mon bien est à son service; Deux cens Ecus ne lui manqueront pas. La Duchesse est à la Campagne, nous seront maitres de toute la maison, elle peut venir secrètement pour recevoir l'argent; & avec une Chaise de louage elle peut venir jusques dans cette Chambre, sans être vûë de personne. Dépêchez vous & l'assseurez, que ce ne sera pas ma faute si elle n'a pas tout ce qui sera en mon pouvoir. *Emilie* lui repartit qu'elle n'osoit me faire une telle proposition; que s'il lui plaïsoit d'envoïer les deux cens Ecus & se trouver le soir à la Bassete, je lui en marqueroit sans doute ma reconnoissance, & que peût-être je lui rendrois son argent, si la chance m'étoit favorable; mais qu'elle ne pouvoit promettre d'autre récompense. Et moi, répondit le Duc, je suis trop vieux & trop sage, pour le faire sans cela. Quoi! Deux cens Ecus, pour l'honneur seulement d'obliger une Dame, qui ne propose d'autre intérêt que dès remercimens! si elle trouve à propos de m'obliger, je resterai au logis jusques après diner, en attendant ses Commandemens.

Emilie revint à son Carosse toute melancholique & confirmée plus que jamais dans l'estime qu'elle faisoit de l'argent;

gent; que c'étoit une chose bien difficile de l'obtenir, puisque même les personnes jeunes & belles n'en pouvoient pas disposer. Dans le tems que son esprit étoit tout occupé de ces réflexions, elle vit passer le Comte, dans son Carosse de Campagne, qui arrivoit en Ville; elle fit arrêter le sien, & le Comte connoissant sa voix, en fit de même, & mettant pié à terre lui demanda, si elle avoit quelque chose à lui commander de la part de la belle *Eleonore*. Elle lui dit que s'il vouloit se donner la peine de monter dans son Carosse elle lui parleroit plus à son aise: ainsi elle lui exposa toute l'affaire sans oublier aucune circonstance, comme le refus de *Don Antonio* & les propositions du Duc. Le généreux Comte rougit d'indignation, de trouver l'un, comme il dit, si avare, & l'autre si mercenaire; tous les deux cependant pretendans à la qualité d'Amans. Après quoi il tira de sa poche trois Billèts de Change, deux de deux cens Ecus, & l'autre de deux milles; & mit le dernier entre les mains d'*Emilie*, en lui recommandant d'asseurer la charmante *Eleonore*, pour me servir de ses termes, qu'il étoit fort aise qu'elle se fut trouvé dans cet embarras, puisqu'il

lui procuroit cette petite occasion, de lui montrer le respect qu'il avoit pour sa personne & l'estime qu'il faisoit de son mérite.

Emilie voulut refuser les deux mille Ecus & prendre un des Billèts de deux cens; mais il lui répondit que deux cens Ecus n'étoient pas une Somme qu'il convint à *Eleonore* d'emprunter, ni à lui de présenter: qu'elle pouvoit avoir besoin de l'autre pour recouvrer ses derniéres pertes; mais que s'il lui étoit permis de lui donner un avis, il lui conseilloit de ne plus joüer avec le même Chevalier, qui se serviroit toûjours de son adresse, dont il étoit sûr avec ceux contre qui il joüoit: il ajouta qu'il la prioit de me présenter ses très-humbles respèts, & de me dire que quand je l'estimerois digne de mes faveurs, il espéroit que je le rendrois hûreux.

La nécessité dans laquelle ma méchante conduite m'avoit réduite m'obligea de recevoir cet argent, comme un présent de la Fortune, dont j'avois toutes les raisons du monde d'être satisfaite; mais ma vertu me reprochoit l'obligation que j'avois à un homme marié. *Emilie* se moqua de mon scrupule & n'en fit aucun

d'ac-

d'accepter deux cens Ecus que je lui offris, & qu'elle croïoit avoir bien méritez, pour m'en avoir procuré deux milles.

Don Antonio ne manqua pas à s'informer du succès qu'elle avoit eu; & lors qu'il sçût la générosité du Comte, qu'il l'ait, s'écria t-il, puisqu'il est si fou! Je ne suis pas assez sot pour acheter si chérement sa personne, lorsque je suis assûré de son cœur. Je ne suis pas si délicat, que de vouloir être, à ce prix, le premier honoré de ses faveurs, & je serai toûjours contènt si j'y ai part, fut-ce après un autre. Qu'il essuïe, je le veux bien, la peine de surmonter ce monstre d'honneur, qui fait toute sa force. J'aime les plaisirs qui ne coûtent point de travail, & ce sera pour moi un plaisir d'avoir part au butin sans en avoir eu à la fatigue de courir après; quand une fois elle sera dépossédée de ce phantôme d'Honneur, ma peine sera bien douce; &, si je ne me trompe, elle n'est pas éloignée: car lors qu'une Femme, aussi Héroïque qu'*Elmaure*, vient à avoir des obligations, elle est en danger de tomber, même dans les plus grandes fautes, & de renoncer à sa vertu, pour soûte-

 nir

nir sa reconnoissance, plûtôt que de s'exposer au reproche d'ingratitude qu'elle considére comme un vice des ames les plus basses & les plus vulgaires.

Je n'étois guéres contente de voir que *Don Antonio* fut si chiche de son argent, aussi bien que de ses peines : & je ne voïois le Comte qu'avec une confusion qui me faisoit monter le feu au visage, & nous mettoit tous les deux en désordre, car il ne pouvoit voir le mien que le sien ne parût de même. Quand je commençois à l'assûrer que je le satisferois avec le premier argent qui me viendroit entre les mains; il me prioit de ne point parler de cela, qu'il se croïoit trop bien païé, par le plaisir de m'avoir rendu service; & il ajoutoit, que tout ce qui étoit en son pouvoir étoit aussi au mien.

J'avois toutes les raisons du monde de conclure qu'il m'aimoit. Ma reconnoissance alloit si loin, que je souhaitois qu'il dépendit du Destin que je pusse le mettre en repos. Mais puisque mon Honneur & ma Vertu ne pouvoient s'accorder en même tems avec ma reconnoissance pour lui & mon inclination pour

An-

Antonio; il n'y avoit point d'autre parti pour lui ſinon de faire ſes efforts, pour ſurmonter une paſſion dont les conſéquences paroiſſoient ſi fatales à tous les deux. *Don Antonio* avoit encore la hardieſſe de me ſolliciter, & il faut avoüer que quoique je le haïſſe, je ne pouvois m'empêcher de l'aimer en même tems: deux choſes contraires à la vérité, mais qui peuvent être aiſément conciliées par ceux qui ſçavent que nos paſſions ſont involontaires, & quelle eſt l'oppoſition qui ſouvent ſe rencontre entre notre eſprit & notre cœur.

Ma Tante étant partie aujourd'hui après le dîner pour ſa Maiſon de campagne, mon Oncle me vint dire, qu'il devoit y avoir Symphonie aux *Tuilleries*; & que ſi je voulois prendre *Emelie* avec moi, il auroit l'honneur de m'y accompagner. Il ſçait que j'aime tout ce qui peut divertir, & l'éloge qu'il fit de ce Concert de Muſique m'en donna envie. Je voulois prendre nos belles Couſines, mais il me dit que ce ſeroit déſobliger ma Tante, qui avoit ordonné qu'elles ne ſortiſſent point juſqu'à ſon retour. Nous ne fumes pas plûtôt arrivez dans les Allées, que le Comte nous joignit, com-

me si c'eut été par hazard. Nous suivimes la Musique qui s'arrêta sur le bord du Canal, à cause de l'Echo; il y avoit quantité de Compagnies, qui n'y eurent pas été deux heures, qu'elles se dispersérent; &, le Concert étant fini, je me trouvai toute seule avec le Comte, sans pouvoir sçavoir ce qu'*Antonio* & *Emelie* étoient devenus: je le priai que nous les cherchassions; nous passâmes au travers de cette Allée obscure, & entendant sonner minuit, je fus saisie de terreur de me voir à une telle heure seule dans les *Tuilleries*, à la discrétion d'un Amant, qui commença bien-tôt à profiter de la solitude du lieu pour me baiser & m'embrasser avec une liberté qu'il n'avoit jamais prise.

Vous pouvez bien vous imaginer que je fis toute la résistance qu'il me fut possible, apellant toûjours *Don Antonio* & *Emilie*. Le Comte me prit la main en souriant, & me conduisit en cet endroit-ci, où il me pria de m'asseoir tandis qu'il me diroit des choses qui me feroient connoître que c'étoit en vain que j'attendrois que *Don Antonio*, ou *Emilie* vinssent à mon secours.

Je me mis à pleurer; & je le conjurai, si

si j'étois trahie, de se comporter envers moi avec plus de générosité, que mon Oncle n'en faisoit paroître dans cette occasion ; enfin, j'emploïai toute ce que mon Honneur & ma Vertu allarmez me suggéroient pour le porter à avoir pitié de mon état. Il me répondit, que s'il lui eut été possible de vivre sans joüir de moi, il n'en seroit pas venu jusqu'à cette extrémité; Mais que puisqu'il avoit cédé à mon Honneur & ma Vertu, tout ce qu'ils pouvoient prétendre ; son Amour à son tour le pressoit de s'acquiter à son égard d'une dête, d'une bien plus grande importance que celle dont je lui étois redevable, & qu'il étoit résolu de païer cette nuit, à quelque prix que ce fut ; Néanmoins, ajouta-t-il comme j'aime, mieux en avoir l'obligation à votre inclination qu'à la force je veux vous dire quelques particularitez, qui, à ce que je crois, vous gueriront de l'estime que vous avez pour le Traître *Antonio*.

Hier après midi, commença-t-il, je me trouvai au Caffé, où entra *Don Antonio* : Je m'informai de la santé de son Epouse, à dessein seulement d'avoir des nouvelles de la votre. Nous nous plaignîmes du peu de monde qui y a à présent

en

en ville, & du peu de divertiſſemens en Cour, de la Chaleur du tems & d'autres inconveniens, qui nous rendoient les journées bien longues? là deſſus *Don Antonio*, qui ſçait fort bien le jeu du Piquet, me le propoſa, ſçachant que je n'y étois ni habile ni hûreux. Rarement il joüe gros jeu, à moins qu'il ne ſoit ſûr de ſon homme. Nous nous accordames à joüer deux cens écus la partie : en un mot il ne pût jamais m'en gagner une. Les Cartes m'entroient dans la main le plus hûreuſement du monde ; il s'écrioit, s'emportoit, juroit : il doubloit dans l'eſperance de s'acquiter, & roudoubloit encore : je le priai de prendre tel parti qu'il voudroit pour ſe mettre en repos; mais il ne pouvoit s'y réſoudre tandis que je gagnois ſi conſidérablement. La ſomme vint juſqu'à quatre mille Ecus; cela le mit dans l'impatience, lui fit jetter les Cartes, & jurer qu'il ne jouëroit plus.

Après que ſa Chaleur fut un peu paſſée, il me dit qu'il m'envoiroit mon argent le lendemain, & le diſcours roula en ſuite ſur différens ſujèts; & m'apercevant que la ſale commençoit à ſe vuider, je pris congé de lui dans le deſſein de ſuivre ceux qui ſe retiroient : mais *Don*

Don Antonio me retint, & me voïant tout seul il me parla ainsi.

Que pensez vous, Monsieur, d'un Amant, qui aïant une occasion favorable de venir à bout de sa Maitresse, qui lui est cruelle, n'en tire pas tous les avantages qu'il peut; mais qui, cédant à l'hipocrisie de ses pleurs & de ses priéres, la laisse aller, sans se rendre aussi heureux qu'il auroit pû être, s'il avoit eu plus d'égard à ses desirs qu'à ses paroles, & s'il s'étoit servi de la force pour obtenir d'elle ce que toutes les femmes seroient ravies de céder, pourvû qu'elle eussent toûjours ce prétexte pour s'excuser?

Je crois, repondis-je, que pour rendre le bonheur plus grand je voudrois emploïer tout autre moïen que la force; Mais, si après avoir essaïé inutilement tous les moïens possibles, la possession de ma Maitresse étoit absolument nécessaire au repos de mon cœur; j'accorderois à sa vertu ce prétexte d'être forcé à m'accorder ses faveurs, parce qu'une femme ne se laisse jamais faire violence qu'une fois; & lorsque vous étes une fois venuë à bout de posséder ce que vous desiriez, elle ne vous fait point de procès sur la maniér dont vous y avez réüssi; mais elle

elle vous oblige dans la suite avec toute la facilté imaginable, toutes les fois que l'occasion s'en présente.

Fort bien! repliqua *Antonio*, votre sentiment revient au mien : que pensez vous d'une telle occasion avec *Eleonore?* - - - - *Eleonore!* repetai-je, tout étonné. Pourquoi me la nommée vous? c'est la Niéce de votre Femme, craignez vous que j'aïe quelque dessein sur elle, & voudriez vous en tirer un sujèt de querelle pour vanger la perte de votre argent? Tout au contraire, interrompit il : en un mot, je sçai toute votre affaire, je suis d'intelligence avec *Emilie*, & le mistere du Billèt de deux mille Ecus ne m'est pas inconnu; j'ai moi-même aimé *Eleonore*, avant son arrivée a *Angola*; & je me suis même lassé dans les recherches de cette Beauté précieuse. Elle n'estime personne digne de ses charmes, à moins qu'on ne se conduise avec elle, comme on parle, en tout honneur & respect. Je suis si fort piqué de ses refus, que je serois bien aise d'en avoir ma revanche; & je n'e connois pas un moïen plus certain pour y réüssir que de vous procurer l'occasion de l'engager. Que voudriez-vous donner

ner pour l'avoir cette occasion, & même très favorable; car vous sçavez fort bien que vous ne sçauriez jamais l'obtenir de son consentement ?

Je donnerois de tout mon cœur, repondis-je, ce même argent que je viens de vous gagner ; c'est fait, dit *Antonio* avec cette explication, si je vous donne demain l'occasion de rester seul avec la belle *Eleonore* en un endroit convenable à votre dessein, sans me charger des suites, vous me tiendrez quitte de ce que j'ai perdu ? accordé, lui dis-je ; procurez moi une telle occasion & vous ne me devez plus rien. Mais Monsieur, ajouta-t-il la réputation étant quelque chose de bien délicat, vous devez me promettre de ne jamais parler de cette affaire, sous peine d'en donner satisfaction : car si j'ose bien trahir *Eleonore* que j'adore, j'oserois bien aussi me battre pour son sujèt. Je lui promis tout ce qu'il voulut ; & il ajouta : pour vous dire la vérité, le plus grand motif qui me porte à cette extrémité ne sont pas quatre mille Ecus, quoique, il ne faut pas le cacher, mon estime pour l'argent soit extrême : mais c'est le desir que j'ai de jouïr d'*Eleonore* sans bruit. Je voudrois

tri-

triompher des dédains de ſa Vertu ; & quand vous aurez vous même ſurmonté cet obſtacle, je n'y trouverai plus de difficulté. L'obligation que j'ai à ſa Tante rend la force impratiquable de mon côté; il faut cependant que j'aïe ſa poſſeſſion & je l'aurai, car ſi vous manquez cette occaſion, je chercherai d'autres moïens, qui ne me manqueront pas.

Il fut donc arrêté que je donnerois aujourd'hui la Muſique dans les *Tuilleries*; que, quand il nous véroit engagez enſemble, lui & *Emilie* ſe déroberoient de nous. Ainſi vous voïez belle *Eleonore*, le Prix que je me ſuis eſtimé glorieux de donner pour vous ; mais c'eſt peu de choſe en comparaiſon de ce que je voudrois donner ; propoſez moi tout ce que vous voudrez ; je ne croïrai jamais aſſez donner pour la faveur ineſtimable que vous pouvez m'accorder. Toutefois, en cas que vous vouluſſiez me la refuſer, il eſt tellement en mon pouvoir qu'il vous eſt impoſſible d'en échaper, les Allées ſont vuides, la Garde eſt éloignée & quand la Sentinelle viendroit, l'argent lui fermeroit bien-tôt les jeux. Je croïrai tout ce que vous vou-

voudrez que je croïe, de cet honneur dont vous vous faites un Phantôme ; & que rien n'auroit pû ſurmonter que l'extrêmité dans laquelle je vous ai reduite : ſoïez donc généreuſe & obligeante, accordez moi volontiers ce que je puis emporter de vive force, venez avec moi en un lieu que j'ai preparé pour vous recevoir, ou reſolvez vous de me voir agir avec tout le feu & la réſolution d'un homme dont la vie & le repos dépendent de la joüiſſance de ce qu'il aime.

Alors il renouvela ſes embraſſemens & ſes priéres. Et moi je me jettai à ſes pieds & je mis en uſage toutes les raiſons imaginables pour lui faire quitter une réſolution ſi brutale. Quoique je puſſe lui dire, & quoique je fiſſe, même pour m'échaper, il demeura toûjours inexorable : je commençai à crier ; j'appelai au ſeçours ; enfin je fus près de deux heures à me défendre, ſans aucun eſpoir d'être ſecouruë. La force me manquoit ; cette pudeur conſacrée à la vertu & à l'honneur alloit être violée ; le bouïllant Co[illegible] avoit déja remporté pluſieurs avantages & il auroit, ſans doute, été bien-tôt maitre du dernier & du plus précieux, ſi les juſtes Dieux, qui veil-

lent sans cesse sur ceux qui les invoquent dans leurs détresses, ne vous avoient envoïées dans cet important moment pour prévenir ma ruïne.

Ainsi vous voïez, Madame l'*Intelligence*, ajouta-t elle, qu'il ne faut pas toûjours juger sur les aparences. L'indigne *Antonio*, l'ingrate *Emilie*, le brutal *Comte*, conspirent tous mon Malheur: Où irai-je pour avoir une retraite? En quel lieu de ce bas monde trouverai-je un Azile à mon innocence? la Famille de mon Frére m'a en aversion! la maison de ma Tante m'est dangereuse, car *Don Antonio* sera implacable! & pourois-je retourner dans un lieu ou je serois assûré de trouver ce traitre? O vous! favorables Dames, à qui, après les Dieux, je dois la conservation de ma précieuse Vertu, conseillez-moi, assistez-moi, enseignez-moi un Asile, s'il y en a un, pour la malhûreuse *Eleonore*.

Cessez ces pitoïables pleurs & ces touchantes lamentations, dit l'*Intelligence*: je vous donnerai un favorable accès chez la *Renommée* ma Souveraine; & elle vous mettra sous la protection de notre équitable Imperatrice, qui certainement aura compassion de votre jeunesse & de votre beauté.

beauté. Vous n'avez qu'à être connuë d'elle pour recevoir la récompense dûë à votre vertu; elle vous recevra au nombre des Dames qui sont de sa maison, entre les quelles vous brillerez environnée de vos charmes, comme une étoile dans sa propre sphére; votre conversation sera recherchée, & mille Vertus, qui vous rendent si semblable à sa Majesté,. vous feront aimer d'elle.

La *Vertu* se déclara aussi pour elle: jusqu'à ce tems-là, dit elle, *Eleonore* restera sous nos soins, & nous ne l'abondonnerons point qu'elle ne soit établie dans un lieu si digne d'elle. Ma Chére *Astrée*, vous aurez sans doute du plaisir de l'avoir pour Compagnie dans vos Voïages: & je souhaitte qu'elle ait part à toutes nos affaires, & qu'elle communique à notre invisibilité, quand il sera nécessaire.

L'Histoire d'*Eleonore*, dit *Astrée*, a quelque chose de si particulier dans toutes ses circonstances que je ne puis m'empêcher d'en tirer quelques considérations pour l'instruction de mon Prince. Je veux qu'il s'abstienne du jeu, puisque c'est un divertissement si dangereux. Comment se peut-il faire que des person-

nes de Mérite, & d'une Qualité qui les distinguent des autres, veuillent se compromettre avec des gens dont la profession est de friponner les honnêtes Gens, ou quel peut être leur but joüant par divertissement avec ces hommes d'industrie qui ne joüent que pour le profit; & qui ont passé par tout les tours & les secrèts des Dez & des Cartes, avant qu'ils en sçûssent assez pour se donner des habits magnifiques & se faire une Banque avec le secours de laquelle ils s'introduisent parmi les grands Seigneurs. Il suffit de s'engager avec eux, pour être batu, & de joüer son argent contre le leur, pour le perdre. Si ces Chevaliers d'industrie étoient exclus de la Compagnie des honnêtes gens, le plaisir ne seroit-il pas aussi grand en joüant pour des bagatelles que pour des milliers d'Ecus? Il n'y a que l'avarice que fasse suporter ce vice honteux, dont on peut moins prendre la défence que d'aucun autre. En effet on peut dire en faveur du vin qu'il noïe les inquïétudes, soulage l'esprit, & éléve l'imagination. l'Amour peut se vanter, qu'il cause dans le cœur de véritables délices, qu'il fait avoir, dans la conversation des femmes, des transports, qui

ont

ont la force de rendre le péché impercep-tible, & en quelque maniére excusable; d'autant que c'est un péché de Nature; Mais il n'y a aucun avantage dans le jeu, où la distinction du Rang & du Mérite se perd, où celui qui a de l'ésprit est confondu avec celui qui n'en a point, où l'Homme poli, qui brilleroit ail-leurs, ne paroît non plus que le plus gros-sier, où le Courtisan & le Villagois par-ticipent aux mêmes respèts & aux mê-mes honneurs. La seule différence qui se trouve entre un honnête Homme & un Fripon est que le premier, en te-nant au dessous de lui ces tours indignes, aux quels le second doit ordinaire-ment sa fortune, a toûjours le désavanta-ge.

Si le Jeu prend ainsi le dessus, il faut que les Universitez & les Academies tom-bent; car qui voudroit étudier & se ren-dre habile, si les sçavans Maîtres n'ont plus d'Auditeurs, si les Ecoles sont de-sertes, enfin si chacun renonce au desir d'aprendre & de se former dans les scien-ces pour se donner tout entier à la vile occupation de jetter à cent reprises trois Dez hors d'un Cornet; ou mêler conti-nuellement une quarantaine de Cartes.

En vain les Poëtes s'efforcent-ils de relever les différentes actions de la vie qui exposent les uns au mepris & font admirer les autres; en vain nous montrent-il la Vertu affligée pour un tems, & couronnée de recompenses pour toûjours, en même tems que le vice se voit abatu sous la Hache; en vain, dis-je, tout cela, si les Théatres se vuident, pour remplir les Assemblées de Joueurs, & si les Nobles quittent la Comédie pour se livrer tout entier à ce divertissement vile & rampant.

L'*Intelligence*, voïant avec quelle ardeur la *Vertu* censuroit le Jeu, dit, si vos Divinitez voïoient donc l'emprie que ce divertissement a pris sur les esprits, elles croiroient, sans doute, qu'il y a une espéce d'enchantement. Les personnes les plus sages & qui ont les plus grandes affaires, les Gens de Justice aussi bien que les Bourgeois tous en sont infatüez. Le trop grand loisir des personnes de Qualité est la premiére cause de ce désordre; car à leur exemple, les petites gens s'en mêlent, au milieu même de leurs occupations; ils l'apellent divertissement; mais dans le fonds c'est un emploi, d'où ils espérent tirer plus de gain que d'au-

cune autre Profession. Ils crient que le tems est rude, que l'argent est rare, que des Enfans sont d'un grande charge: que pouroient-ils faire sinon avoir recours à l'industrie, & emploïer tous leurs momens le plus utilement qu'il est possible. Il condamnent même le plaisir qu'ils prenoient auparavant à vuider ensemble une bouteille de vin, comme un passe-tems qui coûte si cher, & qui ruine la Santé; mais ils apellent les Cartes & les Dez un amusement profitable; dont une heure aporte plus de profit à ceux qui sont hûreux, qu'ils n'en peuvent tirer de leurs professions pendant des jours entiers; & quelque grand que soit le nombre de ceux qui sont ruïnez par le jeu, tout le monde y court, parceque nul ne croit être du nombre des malhûreux: mais tel qui l'a ainsi crû, se voit pauvre le soir, qui étoit à son aise le matin. De là des familles entiéres abimées, & pour ainsi dire anéanties dans la Misére & ceux, qui la leur ont attiré par leur folie, jettez, & pour ainsi dire, oubliez dans les prisons; parcequ'il n'ont pas profité de l'exemple de leurs voisins qui avoient eu le même sort.

Le succès n'est pas meilleur du côté de

ces Petits-Maîtres dont la subsistance dépend de leur bonne fortune avec les Dames. Leur caractére est de cacher des ames basses sous de beaux habits; d'avoir des inclinations conformes à la Roture de leur naissance; enfin de se revêtir des airs de grandeur, mais d'une maniére si affectée, qu'ils en deviennent insuportables. Ils s'en servent pour s'introduire auprès des Personnes du Séxe qui ne les sçavent pas distinguer, & qui attirées par les indignes caresses de ces Polis contrefaits, donnent dans leurs maniéres & leurs plaisirs; en sorte que non seulement leur Vertu, mais encore la bourse de leur maris en souffre, pour supléer aux débauches de cette infame Canaille: car n'aïant pour tout bien que ce qu'ils gagnent par le moïen de leurs pratiques criminelles, ils ne manquent jamais d'épuiser le bien de ceux qui ont le malheur de les fréquenter.

De tout cela, Madame l'*Intelligence*, dit *Astrée*, je tire cette conséquence; c'est qu'il faut que mon Prince ait la gloire d'abolir entiérement ce vice à la Mode, qui fait tant de misérables par leur propre faute. Quelle honte que la Fortune

tune du Jeu éléve un malheureux né dans la poussiére, & qu'elle fasse briller de riches Diamans à ses doigts, qui n'avoient été formez que pour manier un Cabale ou pour conduire une charuë; pendant qu'elle abaisse des Personnes élevez par leur naissance ; leur faisant perdre ce que leurs illustres Ancestres avoient acquis par leurs glorieuses actions dans la Guerre, ou par leurs hûreux succès dans les sciences. Elle fait même plus, car en les faisant changer de condition, elle les fait renoncer à leur propre Mérite pour se revêtir des inclinations les plus vicieuses; car il arrive que le Joueur de profession donne en récompense à celui qu'il a ruiné, le même secrèt d'être Fripon, dont il s'est servi pour lui enlever son bien: ainsi l'un, de Gentilhomme, devient un Joueur, & l'autre, de Joueur, devient Gentilhomme, celui-ci devient riche & le premier misérable, & cela par ces fausses mesures qu'il s'imaginoit devoir servir à le rendre plus opulent qu'il n'étoit.

Ce n'est pas seulement les hommes, remarqua la *Vertu*, mais aussi les femmes, qui sont infectées de ce mal. Le Jeu m'a banni de leur souvenir. Elles

ſont devenuës hardies avec les Hommes, paſſionnées pour l'argent, impitoïables envers leurs Enfans, inſuportables à leurs Maris, diſpoſées à faire commerce de leurs Charmes pour de l'Or, afin d'avoir de quoi joüer a la Baſſete. C'eſt pourquoi, ma chére *Aſtrée*, n'oubliez pas, dans votre Réforme, d'engager votre Prince à défendre le jeu aux Perſonnes du Séxe ſelon leur âge & leur Beauté, afin qu'aucune dans la ſuite ne ſe voïe dans la dure néceſſité de compoſer avec leurs Amans, pour quelque ſomme d'argent, que le jeu leur auroit renduë néceſſaire.

* Milord Godolphin & ſon Caractére.

Voila le Palais du Comte de * *Biron*, dit l'*Intelligence*, que j'ai montré à vos Divinitez quand nous ſommes entrez aux Tuilleries. L'Hiſtoire d'*Eleonore* a pris tant de tems, que le Comte aura quitté le Jeu pour ſe retirer dans ſa Chambre. Ainſi que vos Divinitez ſe repoſent un moment ſous ces Arbres toufus, & nous ſçaurons bien tôt ſi les Joueurs ſont partis. Quand on ouvrira la porte pour les laiſſer ſortir, nous entrerons, ſans vous ſervir du pouvoir que vous avez de pénétrer par tout où vous voulez; & vous verrez le plus grand Homme de ſon ſiécle,

cle, quoique sa vûë n'en fasse nullement avoir cette idée. Les affaires de la Nation roulent dans sa tête au moment même qu'il a les Cartes ou les Dez à la main. Mais afin que vous soïez instruites de sa fortune, je vous en raporterai succinctement les circonstances.

Le Comte de *Biron* n'a rien en sa personne qu'on puisse appeller désagréable, comme de l'autre côté il n'a rien d'extraordinaire pour faire concevoir de lui des espérances, aux quelles la Nature n'avoit jamais pensé qu'il put répondre. Cependant, pour vous faire entrer dans la profondeur, les replis & les secrèts de son esprit j'aurois besoin de l'artifice d'*Ariadne*, pour vous empêcher de vous perdre dans un si difficile Labirinte. Il a été sujèt à tant de changemens, & les a si bien ménagez, que, quoi qu'il ait changé, pour quitter ce qui avoit auparavant mérité nos aplaudissemens, il a eu néanmoins encore l'adresse de s'atirer de nouveaux aplaudissemens, comme s'il n'avoit jamais servi à changer de Scénes, & même à donner matiére à de nouvelles. Et les raisons aparentes qu'il a prétendu avoir de le faire, n'ont servi qu'à faire admirer sa Politique : toutefois son in-

inconſtance peut-être condamnée au tribunal de ceux qui affectent une conduite toute contraire à la ſienne.

Une longue expérience dans les affaires, & un accès continuel au Cabinèt l'ont rendu capable d'en ſçavoir ménager les intérêts. Sa Converſation fait voir qu'il connoît parfaitement bien l'eſprit de la Cour & qu'il a l'art de pouvoir accorder enſemble ce qui peut-être condamné & ce qui peut-être aplaudi. Il ſe fait une affaire de ſe couvrir du manteau de l'humilité, quoiqu'il ſoit, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, l'Ambition même. Il agit, il parle en Heros; pendant qu'il vit comme les perſonnes ordinaires. Il n'y a point de plaiſirs qu'il n'ait goûté, point d'agréables excès auſquels il ne ſe ſoit abandonné; ce qui ne l'empêche point de paroître modéré & & régulier. Tout grand que ſoit ſon Génie, tout grand qu'il ſoit lui même en beaucoup de choſes, il ne doit pas être aprouvé en tout: Car il fait éclater ſa faveur avec trop de partialité, envers ceux mêmes qui en ſont indignes; comme il a fait à légard d'un certain Chevalier qu'il a placé dans un Poſte qui devroit être occupé par une Perſonne d'un plus

plus grand mérite. Mais les charmes & les intriques de la *V* * * tiennement lieu de mérite à ce chevaliér auprès du Comte de *Biron*, qui est passionnément amoureux d'elle ; il n'en faut pas d'autres preuves que les visites qu'il fait chez le chevalier à la faveur d'un habit de vieille. En un mot, Deux aussi grandes perfections que celles de bien joüer & d'avoir chez soi une belle Femme, sont plus que suffisantes pour rendre un Homme, d'un mérite encore plus mince que celui du Chevalier, recommandable & digne même de toute la faveur du Comte de *Biron*; qui est trop sage pour avancer quelqu'un sans mérité, ou du moins sans quelque autre chose qui le rende utile. Ce ne sont ni les Arts ni les Sciences, ni les Historiens, ni les Poëtes qui servent à un Homme d'Etat comme lui; il les compare, par raport a l'acroissement d'une Republique, à ces branches superfluës qui ne portent point de fruit. En effet ils ne reglent leurs notions ni sur le droit ni sur la raison, & souvent ils établissent des principes d'une pernicieuse Rigidité, sans avoir égard ni aux tems ni aux saisons, ni à aucunes de ces Considérations dont un Homme tel que le Comte,

ne

ne doit jamais se départir en tout ce qu'il fait.

Il prit naissance en *Utopie*, qui est une Isle de la mer *Adriatique*, qui a pour Voisins la puissante République de *Venise*. Il est d'une Famille Patricienne qui a de la Réputation, mais qui n'a pas été favorisée de la Fortune : Ainsi ce Gentilhomme, qui étoit un Cadet avoit la sienne à faire. Après qu'il eut fini ses Etudes, il fut introduit dans les bonnes graces d'un des plus grands Princes d'*Utopie*, en qui tout le monde a reconnu un mélange surprénant de Vertus & de vices. Nous ne devons jamais parler des Morts lorsque nous ne pouvons pas en dire du bien ; c'est pourquoi en taisant les défauts de ce Prince, nous nous arrêterons à son merite, & nous dirons que le Comte de *Biron* ne pouvoit jamais avoir un plus beau modéle à imiter ; hûreux en ceci, qu'en se formant sur ses Vertus, il pouvoit profiter de ses défauts & éviter de tomber dans les mêmes Précipices où l'imprudente conduite du Prince le menoit insensiblement.

Les *Utopiens* sont un peuple hûreux par raport au climat, mais misérable si vous le considérez en lui-même. Quelques

ques avantages qu'ils aïent dans la possession des choses nécessaires à la vie & & même au plaisir, ils sont d'un esprit si remuant & si inquièt, qu'il semble que rien ne puisse les satisfaire. Quelque Prince que ce soit qui les gouverne, eût-il les attributs d'un Dieu & toute la justice d'*Astrée*, il ne pouroit cependant pas se flatter d'avoir l'approbation universelle de ses Sujèts, qui sont toûjours divisez entr'eux non seulement par raport au général, mais même aussi dans le particulier. En un mot, un *Utopien* ne peut être d'accord avec lui-même, on peut même dire qu'il y en a fort peu qui ne soïent contraires à eux-mêmes, & qui n'aprouvent aujourd'hui, ce qu'ils ont condamné hier. Ils changent de Parti, ils changent de Monarque avec la même facilité qu'ils changent de linge, & avec autant d'empressement pour le nouveau que d'aversion pour l'ancien. Ils sont insensibles aux obligations & même à leur intérêt, qui n'a pas la force de les fixer; car si les factions cessent, si les mécontentemens se dissipent, si les tumultes prenent fin, s'ils s'enrichissent pendant quelques années dans l'aise & l'opulence; de sorte que leurs biens augmen-

mentent, & que leur commerce soit dans un état florissant; ils deviennent si licentieux dans leur abondance, & ils sont si amateurs du changement, qu'ils s'ennuïent des avantages qu'ils possédent, & brulans déja d'énvie d'embrasser un état opposé, ils demandent à toute force une Révolution, dussent-ils être ruïnez par cela même qu'ils desirent. Il est impossible à qui que ce soit d'obtenir leur estime, & le mérite le plus grand ne sçauroit chez eux se faire universellement aplaudir. Quelque vaste que soit un Génie, quelque éclatantes que soïent ses qualitez, quelque accompli qu'il puisse être, il ne peut être l'unique objèt des affections d'un peuple si partagé. Ce même mérite qui est un sujèt d'Admiration aux uns en est un d'envie & de mépris aux autres. Pour ce qui est de leur Religion, ils ont presque autant d'Opinions qu'il y a de Familles; il ne laisse pas d'y en avoir une que toute la Nation prétend avoir, mais disons plûtôt qu'il y en a deux, dont l'une consiste dans les termes, & l'autre en ce que ces termes signifient. Malheureux est le Souverain d'un Peuple qu'il est impossible de gouverner! Malheureux les Ministres & les

Fa-

Favoris d'un tel Prince, qui ne peuvent attendre d'autres Récompenses de leurs soins & de leur application, que l'envie & le mécontentement ! ces peuples sont ils en paix, ils crient après la Guerre; la Guerre est elle commencée, ils s'en lassent, quelque heureuse qu'elle soit, & redemandent la Paix. Ils établissent & renversent la Rénommée de leur Général, ils l'élévent jusques aux nuës, & l'abaissent jusques dans les abîmes, à l'arrivée de chaque Courier. Audacieux pour faire face à l'Ennemi, Hardis jusqu'à la Témérité, ils aiment le Carnage & l'effusion du sang, & plûtôt que de ne pas se battre, ils aiment mieux être battus; sans s'arrêter aux Regles de la Guerre, ils ne demandent que Bataille, & ils n'examinent point si les Circonstances sont avantageuses ou non. De prudens Delais ne sont point de leur goût; Ils paient pour une Action, ils la veulent avoir, quand ils seroient assûrez de la perdre: ils y sont resolus, autrement il leur faut un nouveau Général, un nouveau Monarque. Et pour finir leur Caractére je dirai d'eux ce qu'un Auteur fameux a dit d'un autre Peuple.

Aux Loix du même Souverain,
Quelque juste qu'il soit, ses exploits quelque illustres;
Ce peuple farouche & hautain
Ne peut-être soumis pendant deux doubles lustres:
Ses cris ne sont que LIBERTÉ;
Et quels que soient les avantages
D'une douce sûreté,
Faut-il y renoncer & devenir sauvages;
Ils sacrifieront tout pour estre LIBERTÉ.

Ne faut-il pas que celui qui peut s'accommoder au Génie d'un tel Peuple, & ménager en même tems l'interêt de la Nation, qui sont deux choses oposées, ait une Capacité extraordinaire avec une longue expérience? C'est là le mérite du Comte de *Biron*. Il a servi sous quatre Régnes, avant le présent, & sous deux il a été admis aux affaires du Cabinet; & quoique leurs Methodes fussent différentes, il a toûjours pris garde qu'il étoit un Courtisan, & que par conséquent il ne devoit pas disputer, mais obéir.

J'ai oublié à vous dire qu'en *Utopie*, * les Femmes seules peuvent porter la Couronne. Elle avoit passé dans une autre

* Ceci n'est dit que pour mieux dépaïser.

tre ligne par une violation de la loi, mais la Princesse qui a regné la Derniére l'a retablie de nouveau en sa Personne. Le Comte de *Biron* s'étoit poussé avant qu'elle fut née, & occupoit un petit Poste sous le Régne de sa Tante. Elle mourut, & la Princesse * *Ormie* I, Sœur de la Princesse derniére régnante lui succéda.

* Le Roi Jaques II.

Ormie eut deux * Filles, dont la plus * jeune épousa, contre la coûtume du Païs, un Etranger, qui étoit un Duc de *Venise*; ses Richesses & son Crédit étoient si grands que quoique sa Dignité ne fut qu'annuelle, il l'a conservée plus long-tems qu'aucun de ses Prédécesseurs. Il ne laissoit pas encore de jetter de loin les jeux sur la succession au Roïaume de sa belle Mére: ne desespérant pas de régner un jour par le droit de sa Princesse quoi qu'elle ne fut pas l'aînée.

* Les Princesses d'Orange, & de Danemarc.

* C'étoit l'aînée.

Ormie avoit un * Favori qu'elle aimoit passionément. Elle le fit Marquis, & pour prévenir la Censure, elle le maria à une des plus jolies Dames de la Cour, apellée à present la Marquise de *Curio*; & mit cette Dame auprès de Madame *Olimpie* sa fille ainée. Le Comte

* Le Duc de Marlbourg.

de *Biron* étoit aussi devenu un des Favoris: mais comme sa Fortune n'étoit pas encore achevée, il ne crût pas qu'il fut tems de contredire au vouloir de sa Souveraine, qui se mit en tête de faire quelques innovations en *Utopie*, en faveur de son Fils* unique, qui n'étoit âgé que de deux ans, & de violer les loix & les Coûtumes du Païs, en rétablissant la succession Masculine. Le Peuple, dévoüé qu'il est à l'Inconstance, aime le Changement autant qu'elle pouroit faire elle même, mais il faut que ce changement vienne de lui, & qu'il soit conforme à ses desirs; ainsi les *Utopiens* s'oposérent à son entreprise, parceque qu'ils aiment à s'oposer; & la Princesse vît fort bien que leur perversité naturelle lui causeroit plus de troubles qu'elle n'avoit crû d'abord, & qu'elle auroit beaucoup de peine à réüssir dans son dessein.

* Le Prétendu Prince de Galles.

Le Marquis de* *Carie*, le Comte de* *Biron*, & quelques uns des plus grands Officiers furent apellez pour consulter sur les mesures les plus propres pour faire recevoir au Peuple un telle Innovation. Ils furent d'avis qu'il falloit s'y prendre d'une maniére absolue; sur

* Le Duc de Marlbough
* Milord Godolphin.

quoi

quoi on leva une Armée, & la Princesse suivant les inclinations de son Cœur, choisit pour Général le Marquis son Favori, retint auprès de sa Personne le Comte de *Biron* qui n'avoit pas été élevé pour le Camp, & l'établit un des cinq qui composoient le Conseil, auquel elle donna un pouvoir, sans restriction, d'examiner avant toutes choses les Loix qui avoient accordé la succession aux Femmes, & de les révoquer ou d'en dispenser, comme ils le jugeroient à propos.

Le Duc de *Venise* prit aussi-tôt l'allarme; car en cas que les mesures qu'on vouloit prendre réüssissent, il perdoit l'espérance de porter un jour la Couronne d'*Utopie*. Il avoit un grand parti pour lui qu'il avoit gagné par promesses, & animé par l'Amour de la nouveauté, & qui l'informoit continuellement du progrès de l'entreprise, à laquelle il opposoit tout le pouvoir, l'adresse, & le crédit qui ne lui manquoient pas.

Le Comte de *Biron* se distingua dans son nouvel emploi. Il se fit beaucoup d'alterations dans le Gouvernement: on emploïoit & on congédioit ceux qui pouvoient avancer le dessein, ou y être con-

traires. La Nation commença à être en agitation voïant que l'on continuoit à prendre tout de bon des mesures, qui renversoient les Loix établiés, detruisoient leur Constitution, & tendoient non seulement à alterer la succession, mais encore à rendre le Pouvoir de la Monarchie, absolu & illimité.

Sur ces entrefaites, la Marquise de *Carie* s'insinua dans la faveur de Madame * *Olimpie*; en quoi il ne lui fut pas difficile de réüssir; car de son côté elle avoit de l'adresse & *Olimpie* du sien étoit bonne & tendre. Elle gagna un tel ascendant sur elle, qu'elle commença à être considérée par tous ceux qui voïoient bien que sa Maîtresse dévoit porter un jour la Couronne d'*Utopie*, malgré tous les efforts de la Princesse *Ormie*.

* Le Princesse Anne.

Le Comte de *Biron* n'avoit pû se défendre des charmes de la Marquise. Son Cœur en étoit enflammé; mais il étoit obligé d'en éteindre le feu parce qu'il ne voïoit guéres d'aparence d'en être aimé. Non seulement le Marquis étoit le plus bel Homme de la Cour, mais aussi le Duc de * *Candie* avoit la réputation de posséder son cœur. On ne pou-

* Le Duc de Shrewsbury.

pouvoit rien voir de plus beau ni de plus agréable que Madame de *Carie*, Elle avoit en elle deux caractéres bien opposez la Galanterie & le desir de l'Argent. Il est certain qu'elle a vécu dans la joüissance de tout ce qui peut contenter l'un & l'autre, ce qui la renduë une des plus hûreuses Dames de son tems, si vous en exceptez la fin. Dans le tems de sa jeunesse elle eut part à tous ces véritables, & nobles plaisirs, qui sient si bien aux jeunes Personnes ; & lorsqu'elle fut dans un âge plus avancé, où toutes ses passions paroissoient s'étre réünies dans l'Amour des richesses, elle s'en vit un si grand amas, que tous les Favoris des Monarques de l'*Utopie*, n'en eurent pas tous ensemble d'avantage.

Le bon sens du Comte de *Biron* le fit bientôt estimer du Marquis, qui étoit autant Ambitieux de la gloire, qu'un véritable Héros, & aussi Amateur de l'Argent que sa Femme pouvoit l'être: mais mille Vertus, qui brilloient en lui, obscurcissoient ces vices, à quoi sa bonne Fortune & la faveur où il étoit en Cour ne servoient pas peu ; ses défauts ne paroissoient que par intervalles,

les, & intéressoient si peu sa réputation, que si ses amis avoient pû lui persuader d'être moins passionné pour les richésses & de ne pas se servir de moïens aussi indignes que ceux qu'il emploïoit quelquefois pour en acquerir, sa Gloire auroit été sans tache. Mais quel Mortel fut jamais sans défauts & n'eut quelques endroits préjudiciables à son Honneur.

La bonne Corréspondance qu'il y avoit entre le Marquis & le Comte, donna au dernier beaucoup d'occasions de voir Madame de *Carie*. Quelle difficulté ne trouva-il pas à résister à ses Charmes? Il se démandoit souvent à lui-même comment une Beauté qui inspire des sentimens si au dessous d'un Homme d'Etat pouvoit avoir tant de pouvoir sur lui, lui qui avoit toute la pénétration & la capacité de s'éléver soi-même au Ministéré, sans craindre de trouver le moindre ostacle qui s'oposât à sa grandeur. Mais toutes ces sages réflexions ne servoient qu'à lui montrer, que tout grand Politique qu'il fut, & qu'il voulut paroître, l'Amour le traitoit comme les autres Hommes & avoit la même facilité de le désarmer. Qu'il n'avoit

qu'à lui faire voir les beaux yeux de la Marquise pour lui faire avoüer qu'il étoit un Mortel, & même d'un si grand foible que le moindre régard ou la moindre parole de Madame de *Carie* avoit la force de lui faire renoncer à tous ces droits, pour céder à ceux d'une beauté absoluë, qui avoit sur lui un empire despotique, & le pouvoir de le rendre hûreux ou malhûreux. Le petit Dieu soumèt le Grave à son empire aussi aisément que l'enjoüé; les desirs qu'il inspire pénétrent également par tout, & s'il régne quelquefois avec plus de force, c'est dans le cœur de ceux à qui la Nature a donné plus de connoissance. Ils sçavent mieux connoître le véritable prix des joïes inestimables qui telévent de son Empire, & que tout Homme, qui ne se piquera point d'une affectation Stoïcienne, avouëra être les plus grandes qu'il soit possible de goûter dans la Nature; c'est la pensée d'un certain Auteur qui en s'adressant à l'Amour le dépeint ainsi.

Tendre Amour, Passion des généreuses Ames,
Amour, qui de tes douces flames

Sçait faire sentir les douceurs
Aux innocens & nobles Cœurs;
Amour, Guide de la Jeunesse,
Amour, Pére de la Tendresse,
Amour, dont les charmans plaisirs,
Dont les transports, les ravaissans desirs,
Dissipent la noire Amertume,
Dont les puissans Dieux ont coûtume
D'empoisonner le triste Cours
De nos beaux, mais malhéreux jours;
Tendre Amour prête moi tes Armes,
Pour triompher D'Iris, dont j'adore les charmes.

Mais comme les grands Génies ont ceci de particulier, que dans les disgraces & les facheux accidens où ils se trouvent, ils ont l'adresse de s'en debarasser, & de s'en servir même pour surmonter ces mêmes obstacles qui sembloient devoir les traverser; Ainsi le Comte de *Biren* prévit que cette forte passion qu'il avoit pour Madame de *Carie*, pouroit l'introduire & l'établir dans la faveur de Madame *Olimpie*, sur qui elle avoit un si grand ascendant; avantage dont il paroissoit raisonnablement

ment fort éloigné, puisqu'il étoit dans les intérêts de la Princesse *Orpie*, qui poursuivoit son dessein avec toute la violence imaginable.

Il est difficile de décider si, tout sage que fut le Comte de *Biron*, il ne s'est pas laissé tromper en cette occasion; car s'il ne croïoit pas que l'Innovation, dont on avoit formé le dessein, pût réüssir, pourquoi a-t-il contribué à en prendre les mesures, & pourquoi a-t-il fait connoître publiquement par ses actions & ses discours qu'il y adhéroit. S'il ne le croïoit pas, c'étoit établir sa fortune sur un coup désespéré, ou plûtôt sur un moïen assûré de la perdre. Toutesfois il étoit sûr de ne pas se tromper, si son dessein étoit de montrer au dehors qu'il étoit pour la Princesse, & de faire assûrer en secrèt ses Filles que dans son cœur il étoit tellement dévoüé à leurs intérêts, que quand l'occasion se présenteroit, elles en ressentiroient les bons effets, d'autant plus qu'elles étoient capables, dans la facheuse situation de leurs affaires, de se flater de la moindre chose qui pût relever leurs espérances. Ainsi sa retraite étoit asseurée: & de quelque côté que la Chance tournât, il étoit en état de choisir,

Aïant de cette maniére trouvé l'admirable secrèt d'unir l'Amour à l'Intérêt, il considéra seulement les mesures qu'il falloit prendre pour leur avancement. Le Duc de * *Candie* étoit un puissant Rival; il ne douta point qu'un Homme de sa façon & de son mérite ne fut aussi bien reçû de la Marquise qu'il le pouvoit desirer; parcequ'il avoit toûjours observé que leurs yeux étoient d'intelligence; ceux Madame de *Carie* étoient saisis d'une tendre langueur toutes les fois qu'ils rencontroient ceux du Duc, & il sembloit que toutes les facultez de son Ame étoient incapables d'exercer leurs fonctions, ou plûtôt quelles étoient toutes réduites à celle de le régarder avec passion; & on remarquoit en sa Personne une absence d'esprit pour toute autre chose: c'est ce que le jaloux *Biron* régardoit comme un coup mortel pour ses desirs. Quand il les voïoit se parler à l'oreille, par une indiscrétion qui est ordinaire aux Amans, ses régards étoient comme autant de Darts dont il les perçoit. Vous auriez dit qu'il étoit capable de deviner ce qu'ils disoient, & que rien ne pouvoit échaper à sa pénétration. C'est une chose tout à fait impertinente à pen-

* Le Duc de Shrewsbury.

penser, qu'un Politique soit tout occupé à épier toutes les actions d'une Maîtresse & de son Amant, particuliérement quand l'un est si éloignée de lui être favorable, & que l'autre aime & est aimé. Si la Marquise avoit eu aussi peu de considération que la plûpart des Dames, qui ont des Amans, l'assiduité & la curiosité du Comte de *Biron* auroient été régardées comme très-incommodes. Mais elle n'étoit pas de celles, qui ont tellement à cœur les intérêts, de leur passion, qu'elles se rendent facheuses à tous ceux qui l'interrompent. Elle avoit de plus grandes vûës, & quoiqu'elle n'eut aucun dessein de le favoriser, elle étoit trop adroite pour désobliger le Comte, qui d'un côté avoit déja un grand crédit, & de l'autre un Génie suffisant pour s'assûrer les espérances de ne pas le perdre. C'est pourquoi elle se conduisoit à son égard d'une maniére étudiée & obligeante, & à l'égard du Duc plus froidement & avec plus de réserve; au moins quand ils étoient en public, de peur de donner ombrage au Comte. Ceci le mit extrémement en repos: tant il est vrai qu'une Dame avec un peu d'adresse peut d'un côté se conserver tout entier le cœur d'une personne

ne dont elle est véritablement aimée, & de lautre réüssir dans le ménagement du Politique même le plus rafiné; parceque les affaires du cœur qui consistent seulement en ce qui fait plaisir à la Nature, n'ont aucun raport avec les notions de la Politique, qui font briller celui qui les possède dans les affaires d'Etat; mais qui ne servent de rien dans celles de l'Amour.

Un jour le Comte entretenoit le Marquis de *Carie*, & avec un Air de Confidence il lui donna cet avis. Monsieur, lui dit-il, je ne puis vous dire l'éstime que je fais de votre Amitié, je m'en trouve plus honoré, & j'en fais plus de cas, s'il m'est permis de parler ainsi, que de toutes les faveurs dont nôtre Princesse me comble. Mais souffrez que je vous propose un moien pour l'entretenir aussi long-tems que je le souhaitte, qui est, je vous en assûre, jusques à la fin de ma vie. Mais qu'avons nous affaire du Duc de *Cambie*; il est toûjours à côté du fauteuil de Madame de *Carie*: toûjours chez vous, ou toûjours auprès de Madame *Olimpie*. Pourquoi souffrez vous un Rival de son air? pourquoi lui donnez vous la liberté d'entretenir cet-

te

te jeune Princesse. Je vous, croïois je vous l'avoüe, un plus grand Politique. Je souhaitterois qu'elle ne se plût en aucune autre conversation qu'en la vôtre. Croïez moi, vous êtes plus obligé qu'aucun, de vous allarmer de son assiduité. Le Duc est un Homme que nous n'avons que faire de ménager; il est aussi grand qu'il desire être, il a un bien considérable, & il est d'un temperament à s'en contenter; sa Générosité & ses maniéres ouvertes font assez voir qu'il n'a aucun intérêt qui le guide, & croïez moi, il ne sera jamais assez grand Politique pour traverser ceux qu'il regarde comme ses ennemis. Il nous faut l'exclure de la conversation de Madame *Olimpie*, de-peur qu'il ne vienne à entrer trop avant dans sa faveur; mais pour y réüssir, il faut que vous l'excluïez auparavant de celle de Madame de *Carie*. Vous m'avoüerez que ses fréquentes visites ne sont pas à aprouver, à moins qu'elle n'en puisse donner de meilleures raisons que je ne trouve qu'elle puisse faire. Car n'y a-t-il pas d'autres personnes que le Duc capables de leur tenir tête au Jeu; Car c'est-là le prétexte de ses visites; dont les conséquences sont si grandes qu'il vau-droit

droit bien mieux quelles ne touchassent jamais les Cartes, car c'est par là que sa Grandeur gagne tant d'accès auprès de Madame *Olimpie*.

Le Marquis avoit une haute opinion de la penétration & de la Politique du Comte: & lui même aimoit trop le plaisir & la joïe pour se donner cette peine; sur tout aïant un ami tel que le Comte de *Biron* qui étoit capable de ménager cette affaire, & de lui en épargner l'embaras. Il souscrivit aveuglément à tous ses avis, sans discerner que c'étoit son Epouse & non pas Madame *Olimpie* dont le Comte étoit jaloux. Il défendit donc à la Marquise, mais d'un ton à se faire obéïr, de voir d'avantage le Duc. Comme elle sçavoit que cette maniére absoluë n'etoit point du tout naturelle au Marquis elle pensa qu'elle n'avoit rien à faire qu'à d'écouvrir le ressort d'une impulsion si extraordinaire. Sa beauté & son esprit lui avoient donné un grand empire sur son Epoux; elle sçavoit parfaitement bien s'en servir, & elle le fit si bien en cette occasion, qu'il ne pût pas lui cacher plus long-tems les avis & les craintes du Comte de *Biron*. Elle sourit en elle-même, & dit seulement

ment au Marquis que son ami avoit raison; qu'elle le tireroit de peine, & feroit tout ce qu'elle pouroit pour les obliger tous deux.

Le Comte qui étoit un grand Politique ne manquoit pas d'Espions & des intelligences si nécessaires aux personnes d'un tel caractére. Madame de *Carie* n'avoit point de Domestique qu'il n'eut mis dans ses intérêts, & il fut informé par une de celles de sa Toilête, qu'elle avoit coûtume de sortir quelquefois avec Madame *Olimpie*, deguisées à la faveur des habits de leur suivantes, & qu'elles se cachoient quelquefois dans l'endroit le plus obscur dn Théatre, où l'on representoit les Operas & les Comedies. Le prétexte étoit d'observer le Marquis, dont la Marquise affectoit d'être jalouse. Ces sortes d'*Incognito* étoient d'un grand divertissement pour Madame *Olimpie* & pour la Marquise, & donnoient à celle-ci l'occasion de s'insinuer aussi avant qu'elle pouvoit desirer dans les bonnes graces de l'autre. Le Comte aprit par ses Espions quel étoit le pretexte, mais il crut que le véritable dessein de Madame de *Carie* étoit de se trouver quelque part avec le Duc,

puisque pour obliger le Marquis & lui même, elle avoit cessé de voir sa Grandeur. Une jour que la Cour étoit à la Campagne, dans une des Maisons Roïales, *Biron* découvrit, par le moïen d'une Fille de Chambre favorite de Madame *Carie*, qu'elle s'étoit mise une nouvelle fantaisie en tête, dont cette fille devoit être, sans la participation de Madame *Olimpie*. Il y avoit à un quart de lieuë de ce lieu de Plaisance un Jardinier, qui avoit une maison avec un grand Jardin & d'excellens fruits; La Dame ordonna à sa Fille de Chambre de trouver deux habits de Païsane les plus propres & les plus jolis pour aller toutes deux, avant le soleil levé, acheter du fruit, comme si elles eussent eu envie de le vendre. Son cœur étoit si épris de cette invention, qu'elle ne se coucha point toute la nuit, depeur que le sommeil ne l'accablât trop. Le Comte ne douta point, qu'elle n'eut quelqu'autre motif que de manger du fruit. Aïant donc bien récompensé sa Confidente, il résolut de se trouver chez le Jardiner avant Madame de *Carie*. Il la devança en effet, & il se retira dans une Chambre de la maison, aïant fait croire à la femme du Jardinier

dinier qu'il s'étoit batu en Duél le matin ; & l'aïant priée de le tenir caché, jusques à ce qu'il n'y eut plus rien à craindre ; & il se mit en sentinelle derriére une fenêtre qui régardoit sur le grand Chemin. Il ne resta pas longtems qu'il vit le Duc de * *Candie* courant le grand galop accompagné seulement d'un Valet. Lors qu'il fut à la distance d'un Champ qui étoit vis à vis de la maison, il mit pied à terre, & s'avança vers le Jardin. Peu de tems après parut la Dame déguisée, avec sa Compagne, dans un tel excèz de joïe de son plaisant tour, qu'elle apelloit innocent, qu'elle en rioit & se divertissoit tout le long du Chemin. Le Comte la reconnut plûtôt à sa voix qu'à sa Personne ; la jalousie le fit enrager quand il la vit entrer dans le Jardin, & qu'il vît le Duc aller la joindre & entrer tous deux dans le Labirinte laissant la Fille de Chambre en liberté de manger du beau fruit à sa discrétion.

* Le Duc de Schrewsbury.

Le * Comte suivit sans sçavoir ce qu'il avoit envie de faire ; & quoi qu'il ne doutât point qu'il pouvoit en arriver quelque chose entre le Duc & lui ; il etoit résolu de rompre un plaisir où il n'avoit point de part : mais faisant réfléxion en

* Milord Godolphin.

bon Politique que s'il pouvoit seulement faire décamper son Rival, toute la Masquarade tourneroit à son avantage; il crût donc que le meilleur expédient étoit de faire en sorte que le Duc le vit, mais de maniére qu'il eut lieu de croire qu'il auroit vû sans être vû; qu'alors il prendroit peut-être le parti de se retirer pour ne pas donner à la Cour un sujèt de se rire de lui, d'avoir été de si bon matin & d'avoir pris tant de peine, pour se divertir avec deux Païsanes: enfin, disoit-il en lui même, il s'esquivera sans doute d'autant plus volontiers qu'il a tout lieu de supposer que le déguisement de la Dame la poura tirer d'affaire. Ce que le Comte avoit prevû, arriva justement. Il vint dans le Jardin & s'aprocha du Labirinte, en se mouchant, puis chantant, puis lisant tout haut quelques lignes dans un livre, pour se faire reconnoître. Les Amans en furent aussi-tôt alarmez; ils crurent qu'il valoit mieux que le * Duc se retirât, pour les raisons touchées ci-dessus. Madame de * *Carie* se faisoit forte de son déguisement, & l'asseuroit qu'elle ne doutoit point de s'en tirer avec honneur. Ils reconnurent le Comte & le

* Le de Shrowsbury.

* La Duchesse de Marlbourgh.

Duc

Duc lui donna mille imprecations pour avoir troublé les plaisirs d'un assignation si bien concertée. Mais il n'y avoit pas moïen de rester; car si le Comte le découvroit, il le joindroit infailliblement & peut-être le railleroit sur son avanture avec les deux Villageoises : ainsi sa Grandeur voïoit son divertissement troublé sans qu'il put s'imaginer que *Birou* l'eut fait à dessein.

Quand le Duc fut parti, la Dame déguisée tenta de sortir, mais ses pas caussoient un certain murmure qui guidoit le Comte, qui avoit observé la sortie du Duc, & qui étant dans l'impatience de la joindre, redoubloit ses pas. Enfin il l'attrapa avant qu'elle fut hors du Labirinte, & qu'elle eut joint sa Suivante; & il la ramena dans l'endroit le plus enfoncé. *Carie* déguisée pour mieux joüer son rôle, se défendoit, rougissoit, faisoit des gestes & des réverences à la villageoise, & demandoit au Comte ce qu'il vouloit dire? le prioit de la traiter civilement & de la laisser aller ou qu'autrement elle appelleroit son Oncle, qui étoit, disoit-elle, le Jardinier du lieu. Le Comte lui laissa joüer & contrefaire toutes sortes pe Personnages, & la consi-

sidérant seulement telle qu'elle paroissoit, il l'étouffoit de ses baisers, lui manioit le sein avec liberté, & se hazarda même à commettre quelques autres irrégularitez, dont la Dame ne pouvoit pas bien se défendre, & dont elle ne paroissoit pas fort fachée. Il avoit oui parler du Caprice des Dames de Cour, & il crut selon les exemples qu'il en avoit eu dans le cours de sa vie, que peût-être Madame de *Carie* se laisseroit aller, sous le déguisement où elle étoit, à lui accorder une faveur qui lui auroit coûté beaucoup d'assiduitez & de tems pour l'obtenir, si elle avoit eu d'autres habits. Il ajoutoit à cela la fausse assûrance où elle étoit de ne pas être connuë, qui est un moien dont toutes les femmes d'un honneur prétendu, sont bien aises de se servir dans leurs plaisirs; enfin la fuite forcée du Duc, qui étoit cause qu'elle ne goûtoit pas tous ceux ausquels elle s'étoit promise de se livrer avec lui, à la faveur de son déguisement.

Le Comte aiant parcouru en un moment toutes ces considérations politiques, tira de sa poche une bourse pleine d'Or & la mit dans le sein de la prétenduë Paisanne. Cette aimable travestie

étoit

étoit si fort de l'humeur de *Danaé* qu'il fallut que cet autre *Jupiter* la ravit à la faveur d'une pluïe d'Or ; & quoique ce ne fut pas une somme capable de corrompre Madame de *Carie* chez elle, ou dans le Cercle ; cependant c'en étoit une considérable pour une Païsane. Elle avoit une ame si disposée pour l'argent, qu'elle faisoit estime des moindres sommes & n'étoit pas d'humeur de perdre ce qu'elle pouvoit commodément ou honorablement gagner. Elle atribua ceci aux effets de sa beauté ; puis qu'elle n'avoit aucun lieu de croire que sa qualité y eut aucune part ; elle pensa en elle même, que ce n'étoit qu'une plaisanterie, que le Comte ne la reconnoîtroit pas, & dans cette pensée elle ne l'avoit jamais trouvé si à son gré qu'alors. Il y a de certains airs amoureux qui favorisent extrémement de certaines personnes ; & il faut qu'un Homme soit bien désagréable, si les graces & la douceur, que l'Amour inspirent, ne le rendent pas aimable d'autant que les ardeurs & la vivacité dont il se trouve animé lui donnent toûjours quelque nouvel agrément. Apeine le Comte se pouvoit-il croire aussi hûreux que la foible constan-

ce de la Dame lui permettoit de l'espérer, mais pour pousser l'honnêteté aussi loin qu'il pouvoit, il ne manqua pas de donner à sa vertu le favorable prétexte d'être forcée. Il est vrai, qu'elle ne cria pas, cela n'étoit pas à propros, mais elle resista aussi loin que sa force le pût permettre. Mais ce fut envain: car helas! que peut faire le foible Séxe entre les mains d'un Amant passionné, qui n'omèt aucun effort pour en triompher? la Fragilité n'est pas seulemment excusable en une telle conjoncture, mais même nécessaire, particulierement avec des personnes qui sont résolus de vaincre, malgré toute résistance.

Le Comte aïant ainsi trouvé le moïen de se rendre aussi hûreux qu'il desiroit avec sa Païsane travestie, il ne voulut pas la tirer d'erreur si tôt; il continua à la traiter en déguisée, & lui dit, ma chére enfant, pour quoi ne venez vous pas à la Cour? Par les Dieux, vous étes plus aimable qu'aucune personne que nous y aions. Je n'en ai jamais vû une aussi belle que vous. Vous avez un Vermillon le plus joli du monde; Je ne sçaurois le regarder qu'il n'embrase mon cœur; Vous ressemblez si fort à une très-belle Dame

qui

qui est auprès de la Princesse, que j'en suis surpris; Je vous aime à la folie à cause de cette ressemblance, quoi qu'elle ne soit pas de la moitié si jolie ni si engageante que vous étes. L'innocence & la simplicité de cet habillement, qui est si naturel, surpasse de beaucoup toute la magnificence de la Cour. Que vous étes belle sans être magnifique! mais ma chere Enfant, comment vous apellez-vous? Cette demande fit rougir la Dame, qui repondit en contrefaisant agréablement sa voix, *Marie* est mon nom, Monsieur; Mais je crains que vous ne soïez un volage & que vous n'oubliez bientôt votre pauvre *Marie*, après l'avoir perduë; mais supposé que je devinsse grosse, comme on dit que cela arrive quelquefois, que voulez vous que je fasse. Ne manquez pas de me le faire sçavoir, ma jolie Enfant, repartit le Comte, & j'aurai soin de l'enfant & de la Mére. Où vous trouverai je? repliqua la Dame: Vous étes peut-être un grand Monsieur, selon que je puis connoître, par le présent que vous m'avez fait; & un grand Monsieur ne voudra pas me reconnoître, moi qui ne suis qu'une chetive Païsane; Vous serez trop orguilleux lorsque vous

serez chez vous, tout humble que vous paroissiez ici. Ma chére *Marie*, interrompit le Comte, ne faites pas le portrait de vous même, n'aïez pas trop d'Orgueil à votre tour, & *Biron* est le plus hûreux des Hommes. Vous n'avez rien à craindre pour cela de mon côté, reprit-elle, de quoi les pauvres gens pouroient ils être Orgueilleux? De cette ravissante beauté, repliqua-t-il, laquelle, quand vous seriez née dans une cabane vous auroit élevée sur le Trone; s'il se pouvoit trouver dans le monde un Monarque qui pût aimer avec autant d'ardeur que je fais. En vérité vous avez bon air de me parler de la sorte, continua-t-elle d'un ton Villageois tout charmant, vous m'en voudriez bien faire acroire; & qu'ai-je à faire avec les Rois? mais je n'y pense pas, mon Pére & ma Mére auront besoin de moi, & mon Oncle & ma Tante seront fachez de ce que je demeure si long-tems à causer avec un Monsieur, mais? au moins vous ne leur direz pas ce que nous avons dit. Non, ma chére Marquise, asseura le passionné *Biron*. Que dites-vous, repliqua la feinte Marie d'un ton tout différent, comment m'apellez vous? La ravissante Madame de *Caris*,

re-

répondit le Comte, qui a rendu *Biron*, le plus hûreux des Hommes. Pouvez vous, vous connoître si peu que de croire que quelque chose pût cacher l'éclat de votre Personne à un *Amant*, qui vous a si long-tems adoré & desiré? Vous avez fait ce matin un coup bien digne de vous, dit la Dame avec un air de mépris; sçachez que vos maniéres vous ont mérité toute ma haine, & que de ma vie je ne vous pardonnerai le tour que vous venez de me joüer. Nous verrons cela, aimable *Marie*, ajouta-il, & l'embrassant avec transports, n'est-ce pas un caprice, dit-il de temoigner moins d'Amour à cette heure à cause que vous sçavez bien que je vous connois; je garderai le secrèt & votre honneur ne court aucun risque de ma part; ce serieux affecté, & cet air de hauteur, que vous reprenez, ne vous sied pas de la moitié aussi bien que votre air obligeant. Me voulez vous avoir pour votre esclave? soumettez moi à l'empire de votre Amour, me voici sans défense, & vous voïez à vos pieds la victime volontaire de vos Charmes: quittez votre méchante humeur, pardonnez-moi, & pour montrer que vous le faites de bon cœur, permettez au Comte de *Biron*, d'être

d'être aussi hûreux avec la *Marquise* qu'il l'étoit avec *Marie*.

C'est ainsi que cette beauté, qui faisoit l'ornement de la Cour, commença à avoir un commerce d'Amour avec notre Politique. Il s'insinua si avant dans ses bonnes graces, qu'il fit exclure le Duc; ce qui l'obligea d'aller dans les Païs étrangers pour bannir de son esprit le souvenir de l'inconstante *Carie*: & pour se venger de ses mépris, il se maria à une Femme si extraordinaire que lors qu'il revint en *Utopie* avec elle, ils remplirent la Cour & le Roïaume d'admiration; mais de quelle sorte d'admiration? c'est ce que je ne vous dirai pas pour le présent.

* Le Roi Jaques II. * Le Prince d'Orange.

La Princesse * *Ormie* poursuivit toûjours son dessein qui alarma si fort le * Duc de *Venise*, qu'il passa avec la Duchesse son épouse en *Utopie*, pour arrêter par sa présence les efforts que sa Mére faisoit pour y réüssir. Dès que la Princesse sçût leur débarquement, elle leur envoïa ordre de ne pas venir en Cour sous peine non seulement de sa disgrace, mais même d'être faits prisonniers d'Etat. La plûpart des mécontens se rendirent en foule auprès du Duc; & leur nombre fut

fut si grand, qu'en peu de tems il forma une armée capable de faire tête, jusques à ce que les Etats pussent être assemblez, afin de prendre les mesures nécessaires pour assûrer la succession conformement aux Loix du Païs.

La Princesse *Ormie* justement alarmée, en aprenant non seulement le nombre, mais aussi la qualité des déserteurs, consulta ceux qui étoient le plus dans ses bonnes graces & dans sa confidence. Il n'arrivoit point de Courier, Il ne venoit point d'Exprés, qu'elle ne reçût quelques fatales nouvelles qui lui présageoient les malheurs qui la menaçoient. Elle reconnut sa faute, mais elle la reconnut trop tard; elle auroit bien voulu réparer les fausses démarches qu'elle avoit faites; mais quel reméde pouvoit-elle y aporter. Les intérêt du Duc étoient mêlez avec ceux d'un Peuple, qu'il prétendoit un jour gouverner, vûës les prétentions de la Duchesse son Epouse; c'est pour quoi il étoit résolu de les maintenir, quand il devroit lui en coûter les reproches de prendre une Couronne avant que ce fut son tour de la porter; les Soldats mêmes, qui ne reconnoissent point de Loix & dont la solde & le pillage

lage font toute la Religion, se piquérent alors de conscience ; ils désertérent en grand nombre, nonobstant tous les efforts de la Princesse, pour les convaincre qu'elle vouloit se désister de son entreprise. Elle vit bientôt qu'il ne s'agissoit pas de s'excuser, mais qu'il falloit penser à se defendre : car le Duc avançoit comme un torrent impetueux ; le cœur du Peuple étoit à lui, leurs bourses & leurs services à sa devotion. Le* Marquis de *Carie* conseilla à la Princesse de fuir jusqu'à ce que le tems se montrât plus favorable : mais elle, qui avoit toûjours eu l'Ame grande, lui dit, qu'elle n'abandonneroit jamais ses Sujèts, quand même elle s'en verroit abandonnée ; que leur conduite ne seroit pas une régle pour la sienne, & qu'elle ne sacrifieroit point ceux qui resteroient fermes dans leur devoir, pour ceux qui seroient si laches que de l'abandonner. S'il étoit possible, Monsieur, ajouta-t-elle, de conserver ce qui nous reste de l'Armée, qu'on pût s'assûrer sur leur fidélité & risquer une Bataille ? ne seroit-il pas à propos de faire au moins une tentative, plutôt que de se soûmettre sans resistance, & s'exposer à perdre un si vaste Roïaume ? con-

* Le Duc de Marlbourg.

seil-

feillez moi dans cette extremité où je vois mes affaires: vous qui étes leur Général, en quelle dispofition les trouvez vous? n'y en a-t-il point de véritablement fidéles? l'exemple que vous pouvez leur donner n'eft il point capable de les retenir dans le devoir. Vous, Monfieur, que j'ai comblé de mille faveurs, & dont j'ai fi amplement récompenfé la mérite; m'eftimant glorieufe de vous avoir tiré de l'obfcurité qui auroit caché toutes vos Vertus. Ma faveur vous a fait auffi grand que vous le mérité; & vous avez goûté les douceurs de la Roïauté, fans en reffentir les amertumes, fans être expofé a la haine publique qui fait la Croix des Souverains. Ne ferez vous pas toutes chofes pour feconder une Princeffe qui n'a point mis de bornes aux marques qu'elle vous a donné de fa tendreffe? qui n'a point permis que vous euffiez de Rival dans fes affections. Ah! fauvez & l'Etat, & ma Prefonne. Quoi pour m'être laiffée tromper au grand Amour d'un fils encore Enfant, n'y aura-t-il que nos vies qui puiffent païer pour cette faute? depêchez vous, Monfieur, de réparer les erreurs où mon deftin m'a fait tomber; un coup d'Etat, que dis-je d'Etat, il y va
de

de ma préservation & de celle de mon pauvre Enfant, qui sommes prêts d'être sacrifiez à l'inconstance de mon Peuple & à l'ambition du Duc.

Je vais, Madame, répondit le Marquis, piqué de reconnoissance & de gloire, faire un coup d'éclat, qui fasse connoître que je mérite véritablement cette grande faveur, qui m'a distingué des autres d'une maniére si glorieuse: Plût aux Dieux, que le Duc & le Peuple pussent être apaisez avec ma vie, que ma mort put païer pour ces erreurs de votre Régne, qu'ils prétendent réformer; dans ce moment j'offrirois ma tête pour soutenir les droits de ma divine Princesse, & en être la glorieuse victime. Adieu, Madame, permettez moi de baiser la main de votre Majesté, comme un présage assûré de la bonne fortune que je vais chercher. Avant demain au soir attendez vous à quelque action digne de celui que vous avez favorisé d'une maniére si éclatante.

Du Cabinet de la Princesse, * il se retira dans son apartement, où il trouva le Comte & Madame de *Carie* occupez a joüer. Comment! aux cartes, s'écria-il, quand nos fortunes sont dans un danger

* Mi- Godolphin, & la Duchésse de Marlbourg.

ger éminent! Etes-vous si insensible, Monsieur de *Biron*, à l'état présent des affaires? la Princesse ne branle-t-elle pas sur le Trone, & comment nous soutenir nous mêmes? je prévois si clairement sa chute, que pour moi j'ai resolu de renoncer dans ce moment à sa méchante conduite & de me retirer auprès du Duc, & je crois qu'en cela nous n'agirons en rien contre ces principes d'honneur & de conscience qui sont inséparables d'un honnête Homme. Sa perte est asseurée, & elle nous entrainera avec elle dans le précipice, si nous demeurons auprès d'elle. Et quand le Duc n'aura plus besoin de notre service, de quel mérite sera notre retraite? J'ai envain fait tous mes efforts pour la persuader de chercher sa sûreté dans la fuite: elle restera jusqu'à ce que la retraite lui sera impossible. Elle voudroit que je me misse à la tête de l'Armée pour livrer une bataille, lorsqu'il n'y a personne qui soit disposé à la servir, & qu'elle est abandonnée de la Fortune, de ses Favoris & même de ses Amis. Que nous reste-t-il à faire, sinon de nous laisser aller au courant & de suivre le torrent. Vous ne répondez rien? la chose n'est-elle donc pas assez im-

portante & digne de votre consideration? Etes-vous donc de pierre? Etes-vous mort? d'où peut provenir une telle insensibilité, ou plûtot une telle timidité? avez vous fini, répondit le Comte d'un air grave; si vous pouvez seulement vous remettre, je vous ferai voir, que sans tous ces transports on peut fort prudemment ménager ses intérêts. Vous dites, que vous avez dessein d'aller trouver en ce moment le Duc, que deviendra donc Madame de *Caris*? que deviendra cet accès favorable qu'elle vous a procuré auprès de Madame * *Olimpie*? Ne craignez vous pas qu'*Ormie* ne se venge sur votre Femme de votre trahison, sçachant qu'un Amant n'est pas plus transporté d'Amour que vous l'étes pour elle. Vous conseillez à la Princesse de fuïr? Ne peut-on pas dire que c'est-là une pensée légére, car que prétendez-vous faire de vous-même? Ne faut-il pas regarder plus loin que le présent? Avez vous dessein de la suivre dans sa fuite, pour devenir par là un misérable exilé dans quelque Cour étrangére, & là dépendre de la bonté d'autrui, & y être un objet de compassion, peut-être de mépris, ou d'indiférence: ou bien voulez-vous rester der-

* La Princesse Anne.

derriére & la soufrir emporter avec elle toutes les espérances de votre future grandeur, je veux dire Madame *Olimpie*, qu'elle ne se laissera jamais persuader de laisser ici, sous quelque prétexte que ce soit, s'il est en son pouvoir de l'emmener. Croize-moi, Monsieur le Marquis, c'est sur cette Princesse que vous devez fonder toutes vos espérances, & c'est à elle que vous devez vous attacher, comme au plus sûr apui de votre Fortune. Peut-être ne prévoiez-vous pas, la chose étant encore éloignée, que les *Utopiens* ne sçauroient être heureux jusqu'à ce qu'ils le deviennent par elle. Croiez-moi elle est née pour benir son peuple; elle a un tel goût pour la Vertu, elle est d'un tempérament si plein de bonté, que le malheur des autres lui sera aussi sensible que le sien. A ce moment même elle ne regrette rien tant que les disgraces de sa Mére, nonobstant tout ce qu'elle a fait à son préjudice au sujet de la succession. Cette Princesse, par mon avis & le bon ménagement de Madame de *Carie*, est dans le dessein de se retirer de la Cour, sous prétexte que les Créatures de sa Mére la voudroient sacrifier aux intérêts de son petit Frére. Il est

vrai que nous avons été long-tems à la déterminer à abandonner la Reine dans son malheur; mais la Marquise a allegué tant de raisons, pour prouver que c'étoit-là le seul moïen de la servir, entr'autres elle lui a fait voir si évidemment qu'en se mettant elle même en lieu de sûreté, elle assûroit l'unique personne qui auroit le plus de pouvoir de procurer celle de sa Mére, qu'enfin nous l'avons résoluë, & elle se retire cette nuit avec Madame de *Carie*. Alors vous serez en liberté d'éxécuter sûrement le dessein d'aller trouver le Duc. *Ormie*, qui avoit en vous une entiére confiance, sera alarmée de votre fuite & se défiera de tous ceux qui resteront auprès de sa Personne; entre lesquels il s'en trouvera assez de capables d'augmenter ses craintes, qui l'obligeront à faire la retraite que vous lui avez conseillé. Quand elle se sera absentée les Etats pouront agir avec plus de désintéressement & de calme. Je suis pour la succession dans la ligne directe; & c'est pourquoi je m'opposerai aux mesures du Duc, en cas qu'il aspire à la Couronne. Mais nous pourons trouver un *médium* pour le récompenser de ses peines, sans détrôner la Reine. Cepen-

pendant je crois qu'il est plus à propos, qu'elle soit auparavant en lieu de sûreté. Ce n'est pas que je craigne que le Duc, tout ambitieux qu'il est, fasse entrer rien de cruél dans ses desseins. Quand bien même il se rendroit maitre de cette Princesse, qu'il la retienne en son pouvoir; le peuple inconstant se lassera de la voir persecutée; & la premiére chaleur de ses ressentimens étant ralentie, sa vengeance se réfroidira & il commencera à avoir pitié de son infortune, bien loin de continuer à lui faire porter la peine de ses erreurs: ce qui nous envelopera dans des mécontentemens alternatifs. C'est pourquoi je suis d'avis qu'on mette fin à nos craintes tout d'un coup, en assûrant nos Loix, en sorte qu'il ne soit plus en son pouvoir de les enfreindre dans la suite. Ceci peut être facilement éxécuté, si nous pouvons seulement contenir l'ambition du Duc, & tenir contre les premiers emportemens du Peuple, qui est également prodigue de ses faveurs & de ses disgraces, capable de donner en un moment dans les deux extrêmes du bien & du mal; & ne pouvant jamais rester long-tems dans le parti qu'il a choisi,

 parce

parce qu'il ne sçait pas la raison qui l'y a fait entrer.

Ainsi, Monsieur le Marquis, quoique vous m'aïez trouvé à jouër avec Madame votre Epouse, mon esprit n'est pas autant dans l'inaction, comme vous vous l'imaginez. Demain je ferai le premier au lever de la Reine, pour voir de quelle maniére elle recevera les nouvelles de l'absence de la Princesse *Olimpie*, & de Madame de *Carie*: si je conçois bien l'état où elle se trouvera, leur départ l'étonnera moins, & ne lui sera pas un coup si terrible que celui dont elle sera frapée, quand elle aprendra le votre; car il est certain que l'ingratitude d'un Favori & d'un Ami est à la plûpart des Princes, le plus rude de tous les accidens & de tous les maux.

* Le Roi Jaques II.

Il arriva à la * Princesse *Ovmie* tout ce que le Comte avoit prévû. Ses autres malheurs lui semblérent petits en comparaison de la désertion du Marquis, qu'elle avoit toûjours honoré de sa Confidence; de ce Marquis, qui pouvoit se servir de cette même confidence pour lui remontrer les fautes qu'elle commettoit, & qui auroit pû par là les prévenir. Cette nouvelle la surpris si fort qu'elle

resta

resta sans parole, fut saisie d'horreur & agitée de mille défiances. Elle crut alors qu'il étoit tems de füir pour sauver sa vie; car en qui pouvoit-elle se fier? Qui pouvoit-elle croire, après l'ingratitude d'un Favoris qui lui avoit été si cher? Elle ne communiqua son dessein à aucune personne de qualité; mais à l'aproche de la nuit, se faisant aporter son Enfant, avec seulement sa nourice & une servante subalterne, elle s'en alla, à travers du Jardin, au bord de la riviere, qui en arrose les murailles, & là elle prit un bateau de loüage, & commanda aux gens de ramer jusqu'à ce qu'ils vinsent au premier navire qu'ils trouveroient sur la côte, & qui étoit éloigné environ de sept lieuës: Les Bateliers, qui ne connoissoient point la qualité de leur passagére, la virent dans une douleur accablante, versant un torrent de larmes sur le petit Prince qu'elle tenoit entre ses bras. La nuit devint fort noire, & le bateau étant découvert, elle étoit exposé à toute l'incommodité des vents. Ils gagnérent la Mer; mais ils ne trouvérent point de vaisseau. Quel parti prendre? On voïoit les aparences d'une grosse tempête; mettre à terre, c'étoit

tomber entre les mains d'un peuple plus impitoïable que la Mer qui la menaçoit de la faire périr; pendant qu'elle étoit ainsi irrésoluë, les vents & les vagues s'élevérent comme à l'envie pour l'engloutir; les Bateliers ne pouvoient empêcher le bateau de dériver: envain ils crioient, & apelloient au secours, il n'y avoit point de navires assez près pour les entendre; la mort étoit inévitable. Cette grande Princesse, à la vuë de cette extremité, où sa malhûreuse destinée l'avoit reduite, étoit plus touchée de la perte de son cher Enfant & de la destinée de ces infortunez Bateliers que de la sienne propre. J'avois, disoit en elle-même cette Princesse mourante, un pressentiment, en quittant mes Dieux Pénates, mon Palais & mon Roïaume, que jamais je n'y reviendrois; que je n'aurois plus de demeure que je pusse apeller la mienne; mais que si j'échapois aux vents & à la Mer, je deviendrois une misérable errante, sans nouriture & sans habillement ni pour moi ni pour mon Fils, que ce que je receverois de la Charité des autres. Maudit desir du pouvoir arbitraire à quoi m'as-tu exposée! que mes malheurs servent d'avertissement

à

à tous les Monarques; que mon exemple puiſſe leur ſervir de ſignal pour leur faire aperçevoir le danger où des projèts trop vâſtes les entraineront. toûjours, s'ils entreprénent jamais de ſéparer leur propre interêt de celui de leurs Peuples; & s'ils s'entêtent d'établir des Loix, qui paſſent les bornes de la Juſtice; je vais miſérablement périr, & par ma mort ſatisfaire à la juſtice des Dieux irritez; abandonnée que je ſuis de tout le monde, trahie, perduë par ces mêmes Favoris & ces faux Amis, qui flatoient mon injuſtice & qui, par leur aprobation, m'encourageoient à agir ſelon la grandeur de mes deſſeins. Sans leurs conſeils je n'aurois jamais tenté de porter les choſes juſqu'à l'excès; leur bouche m'aplaudiſſoit pendant que leur cœur me trahiſſoit. Soïez cependant témoins vous vents & vagues, qui rugiſſez en demandant ma perte, ſoïez témoins que je leur pardonne leur crime & leur perfidie; que les Dieux pitoïables leur pardonnent & prénent mes Peuples égarez en leur protection! que ma vie & celle de mon Enfant apaiſe leur colére! Malhûreux Enfant pourquoi ès-tu auſſi envelopé dans ma ruine, qu'as-

tu fait pour avoir part à mes malheurs ; mais c'est assez que tu sois né d'une malhûreuse ! tu ès mon Enfant, & à cause de cela tu meurs ! ô Ciel ! ô Dieux ! Mais à quoi bon ces murmures sacriléges.

Ceci n'est dit que pour se mieux déguiser.

Telles étoient les lamentations de cette Reine fugitive, pendant que les Bateliers, qui ramoient pour sauver leur vie, éloignérent pour quelque tems leur malhûreux destin ; enfin leur force étant épuisée, ils ne pûrent longtems s'oposer à la violence des vagues, qui sans résistance renversérent leur petit bateau, & les noiérent pour jamais dans leurs fatales abîmes.

* La Princesse Marie.

La Duchesse de * *Venise* fut élevée sur le Trône par la pluralité des suffrages, quoi qu'elle anticipât sur son droit. Le Comte de *Biron* s'insinua dans les affaires, pendant ce nouveau régne, à la faveur de cette Politique qu'on admirera toûjours en lui ; on le consultoit, on l'aprouvoit & il sçût gagner la confiance de la nouvelle Reine : mais elle ne joüit pas longtems de la Souvéraineté, une maladie maligne l'emporta de cette vie, & rétablit la Princesse *Olimpie* dans ses droits ; & le Duc, qui par les Loix du Païs ne pou-

voit

voit pas rêster sur le Trône, fut obligé d'en descendre. . . . . .

C'est à présent qu'il faut régarder le Comte de * *Biron* aussi grand que ses desirs pouvoient le rendre, & parvenu au faîte de son bonheur & de sa puissance, sans que Personne la controle. La Princesse satisfaite de son habileté, se reposa sur lui du poids de l'Empire en lui remettant le Ministére, comme elle fit le Commandement de ses Armées au Marquis; pendant que Madame de *Carie* partageoit avec elle toutes les plus grandes douceurs de la Souvérainineté, & tout l'avantage d'une faveur sans limites. . . . . . .

* Milord Godolphin.

Le Duc & la Duchesse de Marlbourgh.

Sous l'administation de l'un & les glorieux succès de l'autre, les *Utopiens* devinrent plus considérables chez leurs voisins, qu'ils n'avoient été depuis plusieurs siécles. L'admirable intelligence qui fut toûjours entre le Marquis & le Comte, dont Madame de *Carie* étoit comme la chaine, dont un bout se terminoit à son Amant & l'autre à son Mari, contribua beaucoup à tous ces succès: car comment un Général peut-il espérer de faire des progrès considérables au dehors quand il est traversé au dedans par le Ministre?

Leur

Leur intelligence étoit si parfaite, que le Général ne faisoit rien à l'Armée sans l'avis du Ministre, comme le Ministre ne faisoit rien dans le Cabinèt sans l'approbation du Général. Les médisans vous diront, que le Marquis n'ignoroit pas le commerce amoureux que son Epouse eutretenoit avec le Comte, mais qu'il étoit trop bon Courtisan pour s'arrêter à des bagatelles quand il avoit des vûës plus étenduës; & qu'il cédoit librement quelque chosé pour s'assûrer du tout. A cette union qui se trouvoit entre eux, le Comte sacrifia le plus grand * Généràl du siécle. Un Général qui à la tête de six mille hommes seulement, mal païéz & encore plus mal pourvûs, subjuga trois Roïaumes aussi grands que celui d'*Atlantis*: & il n'y auroit point eu de bornes à ses conquêtes, si le Comte n'avoit pas traversé ses entreprises, soit en ne lui fournissant pas à tems les munitions de guerre, soit en le laissant manquer d'argent: en un mot, dans l'impossibilité où il l'avoit réduit de continuer ou de conserver ses conquêtes, & de maintenir son poste, il fut obligé, au milieu de toute sa gloire, de se retirer comme s'il avoit été vaincu, tout victorieux qu'il

* Milord Peterborough.

qu'il étoit, & de se contenter de l'honneur, qu'on lui attribuoit, d'avoir glorieusement éxécuté l'impossible.

Ainsi la Fortune continua pendant plusieurs années d'être favorable au Marquis, au Comte & à Madame de *Carie*. Mais faut-il que l'argent soit généralement du goût de tous les Favoris? faut-il que ceux d'*Atlantis* aussi bien que de toutes les autres Nations en soient infectez, & que tourmentez d'une soif insatiable des richesses, ils l'augmentent, en s'éfforçant de l'éteindre? La Marquise ne mettoit point de bornes à ses acquisitions, parceque ses desirs n'en avoient point; elle manquoit de tout au milieu de l'affluence; elle ne jouïssoit de rien quoi qu'elle possedât toutes choses; c'est ce qui faisoit que le véritable mérite n'étoit point estimé chez elle; elle ne récompensoit & n'avançoit Personne sans y être poussée par quelque intérêt. Les plus basses comme les plus hautes Charges avoient leur prix réglé, & cependant elle en disposoit quelquefois en faveur du plus offrant. Elle n'étoit impartiale qu'en ce qu'elle ne reconnoissoit point d'Amis, & qu'elle n'accordoit de faveurs que conformement au prix qu'on

qu'on en donnoit. En un mot, l'argent lui tenoit lieu d'amitié, de faveur & d'affection. Elle trouva le moïen de procurer à sa Fille le plus avantageux * parti de l'*Utopie*, sans qu'il lui en coûte seulement la valeur des présens, que les Personnes de ce rang font d'ordinaire au tems de leurs Nôces. Cette Dame, fiére du grand pouvoir de sa Mére, avoit une orgueil qu'on ne peut guéres comparer qu'à celui d'un Fille du Sérail de l'Empire Ottoman. Toute enflée de sa grandeur elle régardoit avec mépris le Bassa, qu'elle avoit, à son avis, honoré de ses embrassemens; elle a fait paroître en mille rencontre la maniére méprisante avec la quelle elle le traitoit; mais une fois entr'autres dont l'occasion est bien remarquable. Aussitôt qu'elle eut mis au monde son premier Fils, elle commanda, en ces termes, qu'on allât informer son Epoux de de sa bonne fortune; *allez dire au* Fou *que* j'ai *un héritier pour lui*; parole d'une si grande signification que le seul mot de, *J'ai*, est susceptible d'une explication des plus spirituelles.

* C'est le Duc de Montague.

Mais Madame de *Carie* ne pouvoit pas faire si peu de bien, ou plûtôt, tant de mal

mal sans tomber enfin dans la haine du Peuple ; de ce Peuple, qui examinant toûjours les actions des Favoris d'un œil sans indulgence, aime mieux les censurer que les aplaudir, & hait cette grandeur où il n'a point de part. Il commença donc par censurer la Marquise Favorite ; de la censure il en vint aux reproches & aux murmures ; & sa fureur auroit été jusqu'à l'arracher d'entre les bras de la Puissance qui la protégeoit, s'il n'avoit pas été retenu par les hûreuses expéditions du Marquis son Epoux. D'autant qu'il ne s'en étoit pas encore trouvé d'assez hardi pour s'exposer à leur propre ruine, en informant la Princesse du méchant usage qu'elle faisoit de sa faveur. En effet qui auroit voulu, après avoir acheté un emploi, risquer de le perdre par des murmures contre le prix exhorbitant, qu'il avoit été forcé d'en donner pour l'obtenir. L'Artisan n'avoit garde de se mettre au hasard ou plûtôt de prendre un moïen infaillible de n'être plus emploïé, en se plaignant du bas prix auquel on réduisoit les billets ; Elle étoit trop au dessus du petit Peuple pour craindre que sa vengeance put ateindre jusqu'à elle ; & les Grands n'étoient pas

ſi amateurs du bien public que de vouloir prendre ſur eux un office auſſi ingrat, que celui d'avertir la Princeſſe *Olimpie*, qu'elle s'étoit mépriſe dans ſon choix, n'aïant jamais conſidéré ſa Favorite que du côté des aparences de Vertu qu'elle montroit au dehors, ſans s'être informée des vices dont elle étoit poſſedée au dedans : C'auroit été s'y prendre d'un méchant biais, pour faire ſa Cour à une Dame auſſi polie qu'étoit la Princeſſe ; de là venoit que Madame de *Carie* gardoit toûjours ſon poſte, parceque ſes fautes, qui étoient capables de l'en débuſquer, n'étoient pas encore miſes dans tout leur jour.

Il arriva enfin qu'une nouvelle Favorite commença à s'élever à la Cour ; & elle cauſa d'autant plus d'inquietudes au Comte & à Madame de *Carie*, qu'elle poſſédoit véritablement toutes ces Vertus, dont la Marquiſe n'avoit que les aparences. * *Hilarie*, c'étoit là ſon nom, avoit une ame née pour la grandeur, & digne d'être la dépoſitaire des ſecrèts & de faveurs d'un Souverain. ſon inclination étoit toute entiére pour les belles lettres qu'elle entendoit parfaitement ; elle donnoit toute ſon eſtime à ceux qui

* Madame Masham & ſon Caractere.

y excelloient, elle les faisoit connoître, & elle faisoit tous ses efforts pour les rendre participans des liberalitez roïales. Le vice sordide, dont l'esprit de Madame de *Carie* étoit taché, n'avoit point d'entrée dans le sien. Son estime pour l'argent n'alloit pas plus loin que de le régarder seulement comme un moïen pour satisfaire aux nécessitez de la vie & procurer aux grands les commoditez qui leur conviennent si bien. Quand elle entendoit quelqu'un préférer les richesses à la réputation, à l'honneur, à la moindre des Vertus, & à l'opinion même du monde, elle avoit du mépris pour un esprit si bas, & qui étoit capable d'entretenir des pensées si indignes. Lui eussiez vous donné tous les trésors que la Mer renferme, elle n'auroit pas hésité un moment pour ne pas commettre la moindre injustice. Elle ne montroit pas seulement sa Religion par ses œuvres, mais encore elle en avoit de véritables sentimens dans le cœur, ce qui excitoit sa pitié pour ceux qui paroissoient le plus avoir mis en oubli la vie future, & penser le moins à ce jour au quel il leur faudra comparoître devant l'impartial & le juste *Minos*. Son esprit a été formé sur le mê-

me modéle de son ame. Elle parle plus correctement que bien d'autres n'écrivent; sans se piquer qu'on sçache qu'elle a du sçavoir. Le bien qu'elle fait s'étend à tout le monde, n'attendant d'autre récompense que la satisfaction d'avoir fait son devoir. En un mot, elle eut le bonheur d'entrer dans la Faveur que Personne ne mérite mieux qu'elle, & qu'elle ne doit qu'à son propre mérite & au discernement du Souvérain qui a sçû le distinguer. Hûreuse d'avoir une Maitresse digne d'une telle Favorite! Comme sa Maitresse est hûreuse d'avoir une Favorite si digne de l'être.

Entre les Officiers de la Cour il y en avoit un, nommé * *Don Geronimo* de *Haro*, qui non seulement étoit capable des affaires du Cabinèt, mais même qui possédoit une Vertu qui s'évanoüit d'ordinaire aux aproches de ce lieu. Il étoit honnête Homme, entendoit l'intérêt de la Nation, le déclaroit hautement & le recherchoit en tout: je suis bien éloigné de penser qu'on puisse avec justice douter de la Capacité du Comte de *Biron*: s'il y avoit des rencontres où il ne l'emploïoit pas, il avoit ses raisons pour ne le pas faire; il ménageoit si religieusement, les in-

* Mr. Harley, à present Grand-Tresorier, son Caractére.

intérêts de Monsieur de *Carie* conjointement avec les siens, que jamais il ne s'en séparoit. Hûreuse étoit la Marquise, qui pouvoit trouver sa sûreté dans un ami si constant & si constament apliqué à ses intérêts & à ceux de sa Famille.

Don Geronime ne s'attacha pas avec moins d'assiduité à *Hilarie* : mais le motif de cette assiduité étoit une estime respectueuse qu'il avoit pour mille Vertus dont elle étoit ornée, & qui allumoient en lui une ardeur qui l'excitoit à les adorer en sa Personne. Elle n'en pouvoit être ingrate ; la pénétration de son esprit l'obligeoit à lui rendre toute la justice qu'il méritoit ; & de cette admiration réciproque naquit une estime & une confidence mutuelle. * *Olimpie* leur permettoit de jouir en commun des douceurs des moments qu'elle leur accordoit. Dès que *Don Haro* eut l'honneur d'aprocher de près la Princesse, il aperçût en elle une profondeur de jugement, une habileté pour le gouvernement, & avec cela une Politique admirable, qui le desabusérent bientôt de l'opinion qu'on lui avoit donnée, que le seul mérite de cette Princesse par raport aux affaires d'Etat, consistoit en ce qu'elle n'interposoit jamais

* La Reine Anne.

ses propres sentimens avec ceux de ses Ministres, mais qu'elle se reposoit sur eux de tout ce qui concernoit les intérêts de la Nation, qu'elle régardoit comme les siens propres. *Don Haro* écoutoit tout ce qu'elle disoit, mais en aprouvant si obligeamment ses raisons & en proposant si humblement les siennes, sur les points où ils n'étoient pas de même sentiment, que cette Princesse vit bientôt la difference qu'il y a entre un Ministre plein de suffisance & qui tranche de l'absolu, & celui-ci, qui se distinguoit par sa modestie, qui reconnoissoit sa capacité au dessous de la sienne, & qui, comme elle l'a dit, daignoit l'écouter.

Le Comte ne pût long-tems ignorer cette union nouvellement formée; il en porta bientôt la nouvelle à Madame de *Carie*, dans le dessein, d'abord de prendre de concert les mesures nécessaires, mais des mesures de douceur, pour la rompre. La Marquise emploïa, auprès d'*Olimpie*, ce crédit, qui jusqu'à lors n'avoit jamais manqué de réüssir, pour l'obliger à dispenser *Hilarie* du service qu'elle faisoit en Cour; mais la Princesse écouta sa demande avec un air sévere & plein de mepris, sans lui faire la moindre

dre

dre réponse. Elle connut bien aussitôt que son affaire n'auroit pas un bon succès & elle alla trouver le Comte pour le consulter sur cette nouvelle & surprénante altération. Il en demeura tout interdit, & après avoir un peu réflechi, il lui dit, qu'il y emploïeroit son crédit puisque le sien avoit manqué. * Le Marquis étoit alors hors du Roïaume, à la tête de l'Armée, & le Comte de *Biron* auroit souhaité de tout son cœur qu'il eût été à la Cour pour l'apuier. Il n'est nullement nécessaire qu'un Politique & un Homme d'Etat ait le courage d'un Héros; celui-là par ses réflexions continuelles, & l'idée juste qu'il a des choses est beaucoup plus en état de porter un jugement raisonnable de la vie & de ses plaisirs, que non pas un Homme de Guerre dont toute l'occupation est de se maintenir dans le poste d'honneur qu'il occupe, de conserver son rang, & d'aller au premier commandement de son Général, ou sa destinée l'apelle.

* Le Duc de Marlbourgh.

Le Comte de * *Biron* rapella en lui même tout le courage dont il étoit capable & même plus qu'il n'étoit naturel qu'il en eut, pour faire cette fois tous les effors capables d'éloigner de la Cour *Haro* &

* Milord Godolphin.

Hilarie. Il dit à *Olimpie* qu'ils étoient d'un parti contraire à ses véritables intérêts ; que si les conseils de *Don Geronimo* prévaloient sur les siens, il renonceroit aux affaires, prevoïant bien les inconveniens qui en arriveroient. Que le Marquis & lui s'étoient conduits avec tant de succès que la Nation en avoit acquis plus de gloire au dehors & de repos au dedans du Roïaume, qu'elle n'en avoit jamais eu. Qu'il voïoit bien que si les nouveaux conseils gagnoient le dessus, les anciennes irrésolutions reprendroient leur train & les changemens perpetuels qui se feroient, affoibliroient la bonne intelligence où l'on avoit toûjours été avec les Etrangers, & fortifieroient les mécontemens du Peuple ; qu'il étoit ordinaire aux Princesses d'*Utopie* de changer de Ministre, avant qu'il eut quelque experience dans son poste, ou qu'il eut bien pénétré dans le véritable intérêt des Peuples voisins, pour y découvrir celui de la Nation, & ensuite s'arrêter à des mesures fixes, sans les quelles il étoit impossible d'avoir une parfaite intelligence des affaires : d'où il arrivoit que pendant que la valeur de la Nation étoit estimé dans les autres Païs, le Conseil, y étoit tour-

tourné en ridicule; & que l'Ennemi s'embarassoit toûjours bien moins d'éluder les coups de leur têtc,que ceux de leurs mains. Qu'il étoit assûré que s'il résignoit le Ministére, Monsieur de *Carie* déposeroit aussitôt à ses pieds le Bâton de Général, afin qu'elle en disposât en faveur de celui qu'elle en jugeroit plus capable; quoiqu'il ne pouvoit pas s'empêcher de croire & même de dire que Personne ne pouvoit être plus zélé ni plus hûreux que ce Général.

D'un autre côté *Don Haro*, faisoit observer à *Olimpie* l'ambition du Comte, qui avois réduit la Monarchie à un Conseil de six Personnes qui décidoient dans le Cabinèt de *Biron* du sort de la Nation; dont ils ne ménageoient l'intérêt qu'autant qu'il s'accommodoit au leur, suivant cette seule régle dans leur pratique, quoi qu'ils affectassent une conduite toute oposée. Ce petit nombre de Personnes, grande Princesse, ajoutoit-il, qui ont en effet le Gouvernement en main pendant qu'ils n'en laissent à votre Majesté que les aparences, sont à la vérité distinguez par leur jugement profond & l'on croit même que l'ambition leur à fait naître le desir d'éta-

blir en *Utopie* une même forme de Gouvernement telle que celle qui est en usage chez nos voisins les *Venitiens*. Un de ces six est * un vieux prétendu Compatriote, ennemi de la Monarchie & qui est constament attaché à ses principes ; autant renommé pour sa sincerité & son courage que connu pour son esprit malin avant même qu'il l'eut apliqué aux affaires Politiques. Quant à l'Amour qu'il a de la justice, il le fait connoître en ce que, tout à son aise qu'il soit dans le monde, par un gros bien, qui semble plutôt l'accabler que le rendre hûreux, il hait autant ses créanciers que ceux qui sont du Parti qui est oposé au sien, & il diroit aussi-tôt du bien de ceux-ci qu'il païeroit ses dettes à ceux-là. Il est aussi rusé qu'il est faux, avec un esprit de critique qui se joue des défauts d'autrui, pendant qu'il laisse croître les siens jusqu'à ce qu'ils deviennent de véritables crimes, dont il n'y a guéres que le meurtre dont il n'ait pas fait l'épreuve. Cependant son habileté & tous les artifices dont il est capable l'ont fait estimer d'un grand secours au Comte de *Biron* dans la conduite des affaires. Les quatre autres ne cédent en rien à ces deux en toutes ces bel-

* l'Archeveque de Cantorbury.

belles qualitez. Ces six forment un nouveau gouvernement entr'eux auquel le Souverain n'a point de part, & dont le * *Mécénas* ne manque pas, dans leurs consultations nocturnes, de faire fleurir son éloquence en parlant avec emphase en faveur de leur nouveau gouvernement. Pour ce qui est de Madame de *Carie*, ajoutoit Don *Haro*, elle s'est renduë si indigne de la Faveur Roïalle, par ses basses & ses sordides exactions, que jamais Fémme ne fut haïe plus universellement qu'elle; & je suis certain que si votre Majesté vouloit seulement soufrir que ceux à qui elle a fait tort se presentassent devant elle, il y auroit à craindre qu'elle ne fut accablée de plaintes; car il n'y a pas une seule charge qu'elle n'ait venduë, & on peut à peine trouver un seul Officier, un seul Marchand, un seul Homme de métier, qui n'ait païé tribut, & même largement, à l'insatiable Marquise. Mais ce qui la rend encore plus haïssable au Public est qu'elle a vendu les secrèts de la Nation à un Ennemi étranger: ce qui a tellement interrompu le progrès que nos armes auroient pû faire, qu'il n'y a que les grands succès du Marquis qui puissent com-

* Milord Halifax.

penser la perfidie de Madame de *Carie.* Quoiqu'il soit vrai qu'on n'a pû remporter ces succès qu'au péril de la vie de beaucoup de braves gens, qui n'auroient point péris, si elle avoit été moins insatiable de l'or des Païs étrangers.

Ceci est une fine metaphore, sous la quelle l'Auteur cache les derniers changemens.

Il seroit difficile de dire le quel de ces deux partis opposez l'auroit emporté. Mais dans le tems que la Princesse avoit choisi pour péser les raisons de tous les deux elle vint en travail, & ses maux furent si violens qu'il lui en coûta la vie. Elle accoucha à la vérité d'une Fille qui est encore dans sa minorité, & qui posséde la couronne de sa Mére. Elle n'eut que le tems de nommer son Mari & *Don Geronimo* Régens, & de confier à *Hilarie* le soin de l'éducation de sa Fille, excluant par ce moïen la Marquise, pour les mauvais principes de la quelle elle avoit conçû une si grande aversion par ce que *Don Haro* lui en avoit apris, que son silence fit bien connoître qu'elle n'avoit plus aucune estime pour celle qui avoit auparavant eu le plus de part à sa Faveur.

Environ ce même tems le brave Marquis s'engagea avec l'ennemi & il n'eut

pas

pas ſeulement le malheur de perdre la Bataille; mais encore, d'y périr lui même, couvert de plaïes & de gloire. Deſtin ordinaire à tous les Héros, qui eſpérent toujours échaper aux dangers de la Guerre, parce qu'il leur eſt arrivé ſouvent d'avoir ce bonheur, & qui, à cauſe de cela, différent toûjours d'accepter la Paix, toute honorable & toute favorable qu'elle puiſſe être. Mais la Paix mettroit fin à leur grand pouvoir, & les rendroit égaux aux autres Hommes; outre que les occaſions d'y faire un gain prodigieux eſt un puiſſant motif, ſur tout pour ceux qui ſont également Amateur de la gloire & des richeſſes qui méritent bien l'attention des Héros du tems; nous ne devons donc pas nous étonner, quand nous les voïons ſi fort portez pour la continuation de la guerre.

Cette mort du Général fut un coup qui abatit entierement le crédit que le Comte de *Biron* avoit dans les affaires du Cabinèt. Il ne laiſſa pas d'y avoir encore une place, mais y étant ſoumis au pouvoir des Régens, il n'y paroiſſoit plus que comme une ombre de lui même. Car qui ne ſçait que, quoique ce ne ſoit pas la dignité ni le ſuccès qui ren-

rendent un Homme capable, cependant elles élevent les pensées de son esprit & animent son cœur d'une noble émulation qui le fait paroître tout autre,

Il disposa aussi avantageusement qu'il put de ce grand amas de richesses qu'il avoit acquises; & aïant pris des mesures sûres pour se retirer avec *Henriquez* qui avoit régné dans cette Ile, & avec le quel il avoit toûjours entretenu une fidelle correspondance, il quitta l'*Utopie* avant qu'il y fut obligé. *Henriquez*, persuadé de son rare mérite & de son expérience dans les différens intérêts des Cours, le reçût dans son Cabinèt, où il a eu presque autant de part aux affaires, qu'il en avoit eu en *Utopie*. Mais sçavoir s'il aura le même succès avec la nouvelle imperatrice, est une question bien difficile à résoudre? ce qu'il y a de bien certain est que les affaires les plus importantes ne lui feront point quitter ses divertissemens, entre les quels le Jeu en public & l'Amour en secrèt, ont chez lui l'honneur de la préférence.

La pauvre Madame de *Carie* n'eut pas le même bonheur. Le Comte de *Biron* lui avoit conseillé de mettre en sûreté ses trésors infinis, & de faire sa retraite com-

comme il avoit lui même dessein de faire, s'offrant même d'être son Conducteur. Mais il y eut une certaine fatalité qui empêcha qu'il ne pût la persuader de quitter son Païs natal, pour lequel cependant elle n'avoit point eu d'autre considération que de le piller avec autant de fureur qu'une armée fait une terre ennemie. Mais il avoit été le Théatre de sa gloire, & le Ciel dont elle avoit été l'Astre, ou plutôt, où elle avoit paru à la façon d'une terrible Cométe, d'un aspèt malin, & fatal à tous ceux qui avoient eu besoin des faveurs de la Cour; c'est pourquoi on ne pût jamais la porter à le quitter. Or quand le Comte fut parti, elle devint sans suport; tout le monde ne s'entretint que des particularitez de ses injustices & de ses rapines. Toutes les actions de sa vie couroient de bouche en bouche, la crainte n'empêchant plus de dire la vérité; puisqu'il n'y avoit plus de Princesse *Olimpie* sur le trône, de Marquis à la tête des Armées ni de Comte à présider au Conseil, pour la proteger & la mettre à couvert de l'indignation & du mépris des honnêtes gens, ni de la violence & des insultes de la Populace. Ainsi un matin à la maniere

Predictions.

niére d'un torrent impetueux, ils se jettérent sur son superbe Palais, ce Palais qui avoit été élevé avec tant d'obstentation & orné de tant de dépouilles. Tous les meubles précieux qui y étoient furent pillez en un moment; & ils auroient porté plus loin leur vengeance & leur fureur, s'ils n'avoient pas été dissersez par un Detachement des Gardes du Corps, qui empêcha qu'ils ne detruissent cet orguilleux Edifice jusqu'aux fondemens, ainsi qu'ils en avoient pris la résolution. Madame de *Carie* étoit par bonheur à la Campagne à une de ses maisons de plaisance, où la généreuse *Hilarie* envoïa des Gardes à cheval pour lui faciliter son retour à la Cour; de peur que la Populace irritée, qui en vouloit à sa vie, ne se jettât sur elle dans son passage. Dans le pillage qu'ils firent de son palais, ils la cherchérent jusques dans les endroits les plus cachez, s'imaginant qu'elle étoit renfermée quelque part; le lieu retentissoit de menaces, de reproches & de railleries les plus piquantes; & il n'y a point à douter que, dans la furie où ils étoient, ils ne l'eussent mis en piéces. Quelques uns d'eux avoient assez de connoissance de l'Histoire tragique des *deux*

Fré-

Fréres de Flandres, pour lui souhaitter le même sort; d'autres plus modérez disoient qu'elle devoit encourir celui de la Marquise d'*Ancre*, qui fut condamnée & éxécutée pour avoir abusé de la Faveur de *Marie* de *Médicis*, qu'on croïoit qu'elle avoit enchantée. Il n'y en avoit pas un seul qui ne fut bien aise qu'elle eut été pillée ; on trouva une infinité d'argent dans plusieurs voutes & lieux retirez de son Palais, qu'elle fut forcée de rendre au public, par réprésaille, après l'avoir ravi aux particuliers. Quiconque avoit un peu de lecture, & sçavoit quelque chose de l'Histoire, ne manquoit pas de la comparer à *Donna Olimpia* de Rome, & de lui souhaiter la même Catastrophe ; que puisqu'elle avoit souhaité la fureur du peuple, elle put mourir actuellement de la Peste, elle qui en avoit été une si grande aux autres.

Hilarie considérant les vicissitudes de la Fortune, & le peu de fond qu'il y a à faire sur les grandeurs du monde, la reçût sous sa Protection: mais les murmures en furent si grands, qu'elle lui persuada d'embrasser un état dévoüé à la Religion ; & en considération de l'état de Mariage où elle avoit vêçu & qui ne Predictions.

luii

lui permettoit pas de ſe retirer parmi les *Veſtales*, elle érigea une ſociété à l'honneur de *Cybelle*, qu'elle enrichit de gros revenus & elle choiſit Madame de *Carie* pour en être la Superieure : Afin qu'étant conſacrée au ſervice de la Mére des Dieux, elle pût ſatisfaire par ſes pieux exercices, pour les injuſtices qu'elle avoit fait aux Mortels. Après quoi le peuple n'oſeroit plus inſulter celle qui ſe ſeroit dévoüée d'une maniére ſi particuliére au Culte divin.

Aſtrée fit cette réflexion ? Madame l'*Intelligence*, dit-elle, votre recit nous fait connoître l'extrême folie qui ſe trouve dans la paſſion des richeſſes. Elle eſt contraire à elle-même, dans le deſſein qu'elle a d'amaſſer beaucoup, par des moïens propres à lui enlever tout ce qu'elle aura amaſſé ; car pour un petit intérêt préſent, on manque ſon coup de devenir riche à l'avenir, temoin Madame de *Carie*, qui fut privée du tout pour ne s'être pas voulu priver de peu. Tous ceux qui ſont adonnez à ce vice ſont dans une infatuation & dans un aveuglement à n'en pouvoir revenir ; prenant les richeſſes pour des choſes bonnes en elles-mêmes, au lieu qu'elles ne ſont que des moïens pour

pour parvenir à la possession de ce qui est bon. C'est un vice qui fait naître dans l'ame une telle *impitoïabilité*, (permettez moi ce terme) qu'on voit lès miséres & les plus grands besoins des autres, non seulement sans les secourir, mais même sans oser en avoir compassion, de peur que cette compassion ne vienne à diminuer le bien qu'on a. On ne peut pas dire que celui qui a un Amour excessif pour les richesses, posséde quelque chose parcequ'il manque toûjours de ce qu'il a aussi bien que de ce qu'il n'a pas. Il est donc tout-à-fait inexcusable parce que tous les vices ont leur avantage & que celui-là n'en a aucun: & ce qui est une preuve suffisante du peu d'estime qu'on devroit faire des richesses, c'est que les Dieux souffrent que ceux-là en ont le plus, qui ont le moins de mérite.

A Jupiter ne plaise que mon Prince ait aucune tache de ce vice sordide, qui depouille celui qui en est coupable de tous sentimens d'Amour ou d'amitié pour les autres, qui lui ôte la liberté de donner à manger aux autres, & qui à peine lui permèt de manger lui-même. Outre cela je ne vois pas comment un avare

peut être juste puisqu'il a toûjours une certaine envie de ce que les autres possédent & qu'il voudroit non seulement réünir en lui-même tout ce qu'il voit, mais encore tout ce qu'il s'imagine; car si une Personne du genie de Madame de *Carie* possédoit toutes les richesses des *Indes*, tout ce que les montagnes cachent de précieux, & avec cela tous les trésors de la mer, elle ne seroit pas encore satisfaite, parce que l'Amour des richesses est sans borne, & que la plus grande abondance & les plus vastes possessions ne sçauroient le contenter.

Je veux donc que mon Prince se distingue en donnant de l'emploi à ceux qui auront le plus de Vertu & de Capacité. Mais sur tout je lui défens d'avoir des favoris qui accablent son peuple par leur orgueil & leur avarice. Le Monarque qui voudroit s'aquiter parfaitement de son devoir, n'en devroit garder aucun. Il doit se régarder comme né pour son Peuple, & non pas son Peuple pour lui. Quel droit peut avoir un Homme de tirannisér ceux que la nature a rendu ses semblables, sur tout s'il considére que c'est d'eux qu'il a reçû son Pouvoir? Tous ses Sujets n'ont ils pas une

égale

égale prétention à ses bienfaits ; pourquoi donc ne distribuera-t-il pas ses Faveurs également à son Peuple, comme le Soleil fait les siennes à toute la Terre.

Madame l'*Intelligence*, dit alors la *Vertu*, nous ne verrons pour cette fois le Comte de *Biron* que par le portrait que vous venez de nous en faire ; car il y a long-temps qu'il ne paroît plus de lumiére chez lui. Il en sera ce qu'il plaira à votre Divinité, dit l'*Intelligence* ; mais puisque vos Divinitez m'ont fait l'honneur de s'en remettre à moi pour la connoissance de tout ce dont elles veulent être informées, je les avertirai, comme connoissant parfaitement le train des choses dans ce Païs, que le *Divan* n'est pas encore assemblé, car il ne fait pas encore jour à la Cour : ainsi nous passerons, s'il vous plaît, des Tuilleries, où il n'y a rien avoir que le soir, au * Palais du jeune Prince de *Beaumont*, que vous distinguâtes si bien hier dans le *Prado*, pour la vivacité de ses yeux, & mille graces qui lui sont si naturelles. Mais il se présente quelque chose en notre chemin, & quoique cette heure-ci soit plus propre pour prendre son repos que

* Maison de Campagne du Duc de Beauford.

pour faire aucune observation ; cependant vous verrez que la douleur aussi bien que l'Amour n'est point sujète au tems, la lumiére du jour & les ténébres de la nuit sont la même chose pour ceux que la passion prive du pouvoir de les distingner, & elles n'ont point assez de force pour les divertir du chagrin dont ils sont préoccupez & qui est d'une nature incapable de repos ; vous pouvez remarquer, en entrant dans cette maison à notre gauche, les effets quelle produit en la Personne d'un jeune Héros qui vient de perdre sa Fémme que la soûmission & la patience rendoient d'un mérite sans égal, & dont le corps est étendu mort au milieu de sa Famille, à la quelle elle étoit extrémement chére. Voïez-vous son lit environné de ses amis & des autres Personnes de sa connoissance, qui se repaissent encore pour quelques momens de la vûë de cette beauté sans vie, à qui la mort a fermé les yeux, qu'elle a endormis d'un sommeil éternel ; Elle étoit encore à la fleur de son age, dont il lui reste encore un certain air de douceur, avec un je ne sçais quoi, qui fait reconnoître la bonté de son naturel & les agréables maniéres qu'elle avoit pendant sa

vie.

vie. Son visage bien loin de présenter quelque chose de terrible, laisse seulement entrevoir une absence d'esprit, une privation de facultez, quelque chose que nous voïons bien qui manque, quelque chose qu'on ne sçauroit dire, mais qui n'effraïe point; quelque chose qui a banni la vie, mais qui, à la reserve du mouvement, ne lui a enlevé aucun de ses charmes. Qui est-ce qui craindroit de tomber entre les bras de la Mort, ou plûtôt qui est-ce qui ne la souhaiteroit pas, si elle laissoit toûjours tant de charmes? La compassion que vos Divinitez ont pour tout ce qui régarde les pauvres mortels, vous fait prendre part à la douleur d'un si triste spectacle, mais passons au premier apartement pour faire changer l'impression que la vûë de ce cadavre fait sur vous.

La Personne que vous voïez étendu sur ce lit de repos, est le Mari de la défunte. Il pleure, & il croit lui-même pleurer tout de bon. Remarquez comme la tristesse l'a placé avantageusement sur ce lit entre deux Dames, dont le mérite & les vûës sont bien différentes: la plus jeune des deux est sa Cousine, qui fait tous ses efforts pour soulager son

chagrin, sous prétexte que le devoir l'engage à lui rendre ce bon office; mais en effet ce qu'elle fait n'est que par une certaine bienséance dont elle voudroit voir bien-[illegible] la fin. L'autre Dame, qui est à la gauche de l'inconsolable Veuf, n'agit pas dans le même esprit : elle prend véritablement part à sa douleur, & cela pour l'amour de lui-même ; mais il ne la régarde point, parce que son cœur est attaché à l'autre. C'est dans cet apartement qu'il passoit en hiver ses heures criminelles & qu'il se divertissoit avec la même compagnie que vous y voïez ; pendant que son Epouse, d'une humeur retirée, mêloit rarement sa conversation avec la leur ; le peu d'estime qu'elle avoit d'elle même, & qui lui faisoit croire qu'elle n'en étoit pas digne, est une vertu bien rare dans les Femmes, qui s'imaginent pour l'ordinaire que le seul nom d'Epouse a une vertu plus que suffisante pour attirer comme dans leur centre tous les régards d'un Ma[illegible]. En effet l'honneur, la vertu & la do[illegible] sont en elles-mêmes un mérite extrême, qui devroit attirer l'admiration des Hommes à celles qui les possédent ; mais si une Femme n'a pas d'hûreuses saillies d'esprit, le bril-

lant

lant de la conversation, l'air & le sçavoir du monde, eut-elle toutes les autres belles qualitez, elle cause toûjours une langueur & un ennui, qui font qu'un Epoux cherche bientôt des amusemens chez quelques autres: les Hommes étant bien plus passionnez pour le plaisir que pour ce qui ressent la vertu. C'étoit-là le cas où se trouvoit notre Homme présentement Veuf: il regrète sa Femme morte qu'il négligea lorsquelle étoit en vie; observez ses transports de douleur, à quelles saillies il s'abandonne, l'abondance de ses pleurs; d'un autre côté sa cousine ne peut souffrir qu'il lui en impose comme il fait à soi-même: elle se souvient trop bien de tout ce qu'il lui a dit, pour gagner son cœur, dans le tems que ni les prieres de sa Fémme ni l'extrémité où elle étoit ne pouvoient l'arracher pour un moment de sa conversation; considérez comme elle sourit en régardant celui qu'elle console; quoi qu'elle ait plus d'esprit que lui, elle a moins de retenuë: elle s'aperçoit de la tromperie de son Amour qui veut qu'elle paroisse persuadée de ce que l'objet de sa passion veut qu'elle croïe, malgré même ce que lui dit sa raison. C'est pour cela que

ses raisonnemens sont conformes aux aparences de sa douleur. Elle consent qu'un Homme qu'elle connoît Amoureux d'une autre Personne; regrète sincerement aujourd'hui, du moins en aparence, sa Femme morte qu'il négligeoit hier lorsqu'elle étoit en vie; mais lorsqu'elle lui permèt celà, elle ne consent pas qu'il agisse comme ces esprits foibles qui sont sujèts à toutes sortes d'impressions, & qui se laissent emporter à des mouvemens où leur cœur n'a aucune part; qui sont sensibles à la joie ou à la douleur, pleurent & rient, vous régardent sans presque vous voir, & sont agitez de toutes ces differentes passions sans en connoître les ressorts & sans en examiner les motifs: donnant indifféremment dans les deux extrémes selon qu'ils sont véritablement, non pas affectez, mais infectez de la coûtume & conduis par la bienséance. Mais tout persuadé qu'est notre Héros que sa douleur est sincére, il ne sçait comment croire le bonheur qui lui est arrivé en si peu de tems. La défunte lui a laissé un bien qu'on ne peut lui disputer, la satisfaction d'être sans Enfans & la réputation d'avoir été un bon Mari; qui n'est pas un petit mérite

te & qu'on n'estime pas peu dans un siécle comme le notre, où l'on se pique tant de Vertu. mais qui est-ce qui poura dire d'où cette réputation lui est venuë, si c'est parce qu'il a été véritablement un bon Mari, où qu'elle a été une si bonne Fémme qu'un Mari ne pouvoit lui être méchant ? si c'est pour la derniére raison, où est le mérite de cet Epoux; est-ce parce qu'il redouble ses regrèts, & que sa douleur est si excessive qu'il ne peut soufrir aucune compagnie que celle de ces deux Dames, qui sont les plus engageantes de toute la Famille. Quoi ceux de son séxe, ou de vielles Femmes pouroient-ils se flatter de pouvoir adoucir un chagrin aussi pénétrant que le sien; depuis que sa Fémme n'est plus, il n'a cessé de s'affliger & de se tourmenter, il est incapable de consolation, sa porte est fermée aux amis comme aux étrangers, il ne peut parler civilement ni même décemment à aucune Personne qu'aux Compagnes de son deuil.

Régardez comme il prend la main de l'une qu'il arrose de ses larmes, comme il la presse sur ses levres, & la remèt sur son cœur afin qu'elle puisse sentir l'agitation où il est; pendant que l'autre plus



officieuse à la vérité, mais que l'inconsolable néglige d'avantage que la premiére, passe tendrement la sienne sur son visage, soûtient sa tête, remarque le feu qui le brule, parle des remedes qu'il lui faudroit prendre, & mêle ses soupirs avec les siens. Mais pauvre fille vous aimez & on ne vous aime point ! & avec tout votre esprit & votre bel entretien, on vous endure, non pas pour vos mérites, ni que l'autre en ait la moitié de ce que vous en avez, mais parce que vous faites une troisiéme, & qu'on empêche par là que le scandale n'éclate ; comme il arriveroit sans doute au deshonneur de la jeune Dame, qui dans un âge aussi amoureux n'est pas en sûreté contre les poursuites d'un Parent, & qui par conséquent doit avoir part à la Censure du monde, qui ne peut soufrir que deux Personnes de séxe différent soient perpetuellement ensemble, & si souvent seules, sans en parler.

Quels charmes la nature n'a elle pas mis dans la varieté, réfléchit là dessus *Astrée*; c'est elle seule qui avant la mort de cette Dame avoit rendu d'autres objèts plus agreables à son inconstant Mari. Sans parler du mérite de la Da-

me,

me, que vos éloges nous ont renduë si recommandable, son visage, même après la mort, est sans hyperbole plus agréable que celui d'aucune de celles qui se tiennent panchez aux deux côtez de l'affligé Mari. Quelque jugement que nous portions de sa douleur, il nous faut admirer son industrie d'avoir sçû la dissiper par la présence de ces deux objèts, qui y étoient les plus propres. Mais ce qui me paroît le plus étrange est qu'une Personne puisse se tromper soi-même jusqu'au point de croire qu'il est véritablement affligé, & qu'il soit assez extravagant pour regretter, avec un tel excès, celle pour qui il n'avoit que fort peu de considération.

C'est le propre des Hommes, reprit l'*Intelligence*, de s'en imposer à eux-mêmes, afin que s'étant trompez eux-mêmes, ils soient plus propres à tromper les autres. La Personne que vous venez de voir n'a pas seulement ces deux Dames, pour le consoler tous les jours; mais son chagrin est si excessif qu'il ne peut pas rester seul pendant la nuit, & il est obligé d'avoir dans sa chambre la suivante de feuë son Epouse, pour la quelle il est soupçonné d'avoir

quelques sentimens de bonté : il est trop délicat pour souffrir la Compagnie d'autres Domestiques que de celles du plus tendre sexe, & encore faut-il qu'elles soïent jeunes & agréables. Une vieille Garde auroit pû prétendre à cet office, mais son âge & ses rides lui seroient un spectacle plus affreux que sa douleur, & même que le désespoir.

La maison qui suit n'est pas moins un sujèt de satire : vous y verrez une jeune * Dame, qui a longtems soufert une cruelle persécution de la par de sa * Mére ; Elle la vouloit persuader qu'elle étoit lunatique & la traita sur ce pied là jusqu'à ce qu'enfin elle l'a reduite en un état qui en aproche. Et pour preuve de ceci, elle est retournez demeurer avec sa Mére malgré tous les mauvais traitemens qu'elle en areçûs. *Corinne* est Fille d'un Chevalier ; elle avoit un esprit assez élevé, étoit assez agréable de sa Personne, mais n'avoit pas beaucoup de conduite ni de jugement. Sa Mére d'un naturel sévére & épargnant, ne l'avantagea nullement ni du côté de l'Educachez elle, ni du côté de la conversation dans le monde : ainsi *Corinne* s'éléva de la maniére qu'elle voulut & prit un plis qui

* Madame Parke.

* Madame Ashe.

qui ne pouvoit pas aisement se corriger. Elle tenoit tellement du tempérament avaricieux de sa Mére que ce fut la cause de ses infortunes. L'aversion de sa Mére pour elle vient d'une lettre interceptée que *Corinne* écrivoit à un Confident, dans laquelle se plaignant du peu de plaisir qu'elle avoit chez elle, elle comprenoit tout le caractére de sa Famille en ce peu de mots. Un *Pére soumis*, *une Mére impérieuse*, *une Sœur sourde*, & *un Frére boiteux*. Sur quoi elle le prioit de juger de la satisfaction qu'elle pouvoit tirer de leur entretien & si leur Compagnie étoit capable de la divertir. La Mére résolut de faire dire la vérité à sa Fille, & la traita d'une maniére si tirannique, que *Corinne* ne put le suporter. Le Chevalier son Pere en étoit faché; mais selon le Caractére que sa fille en avoit fait, il n'osoit se plaindre. La jeune Dame lui fit une requête, dont elle n'avoit pas grande raison d'espérer un hûreux succès. Mon cher Papa, lui dit-elle en le caressant, je sçais que vous aimez ma Mére, mais je sçais que vous aimez aussi votre Fille, parce que je vous vois chagrin de ce qu'elle me contredit en toutes choses: vous sçavez que je suis fort

bon-

bonne menagére, ce que ma Mére même ne sçauroit nier. Ce tempérament épargnant est un endroit par lequel elle ne sçauroit me désavoüer pour sa Fille; j'ai plus d'aversion que d'inclination pour le Mariage; vous avez dit que vous ne ferez point difficulté de donner pour mon Mariage quarante mille Ecus à quelque vieux monstre de Mari, qui sera du goût de ma Mére. Car si elle commande que cela soit il faudra y consentir, & sacrifier pour jamais mon repos à son caprice. Je sçais qu'elle est déja en traité avec le vieux *Adorne*; votre Fille peut-elle être hûreuse avec un Homme d'un mérite si inegal. Ainsi, mon cher Papa, Fiez vous une fois à votre pauvre Fille; rendez moi m'aîtresse de cette somme; je prendrai une petite Maison, deux Servantes, un Laquais, & un Cocher & vous verrez de quelle maniére je me distinguerai. Etant résoluë de ne me marier jamais, vous pourez quelquefois goûter du repos chez moi quand vous n'en pourez trouver chez vous. Si vous pouvez m'obliger jusques à ce point, vous me rendrez éternellement hûreuse, & si je devine juste, vous n'aurez pas sujèt de vous en repentir, au moins je

puis

puis dire avec assûrance que mon bonheur ne sera jamais traversé par l'Amour : & quelle jeune Fémme a-t-on jamais vû misérable, tant qu'elle n'a pas été sujète à cette passion.

En un mot son Pére la rendit maitresse des quarante mille Ecus, de sa propre conduite, & d'une fort jolie maison qui lui coûta la vie; car la Mére devint si outrée de voir sa Fille indépendante d'elle, qu'elle ne cessa pas un moment de tourmenter son Mari; & parce qu'il avoit assûré le bien de *Corinne*, d'une maniére qu'il ne pouvoit plus le reprendre, elle s'en vengea sur lui, le fatiguant tellement de ses coups de langues, qu'elle lui fit finir ses jours dans un martire, qui doit servir d'exemple aux Maris, qui laissent croître l'autorité de leurs Femmes jusqu'à un point qu'elles se rendent insuportables.

Le propriétaire de la maison, où demeuroit *Corinne*, étoit le Cadèt d'un Homme de loi; le bien lui manquoit, c'étoit-là le plus méchant de ses endroits; car d'ailleurs il étoit assez agréable de sa Personne, d'un tempérament tendre & amoureux, d'une grande propreté: on pouvoit même le taxer d'un peu d'affectation

tion dans ses maniéres. Il ne pût voir cette beauté dans sa maison, sans en être touché : beaucoup d'autres la recherchoient, & quelques uns la trouvoient à leur gré ; mais ce Gentilhomme qui s'apelloit *Alonzo* fut reconnu pour l'emporter sur tous les autres. Elle prenoit quelque goût à sa conversation, & le trouvoit beau à ses yeux, mais son cœur avoit encore plus d'égard au monde qu'au mérite. De sorte que se trouvant maitresse d'un bien qui la mettoit à son aise, elle résolut de rester en sa propre disposition, & de ne pas se rendre l'esclave du mariage ; mais moins scrupuleuse en ce qui régardoit sa Vertu, elle se determina à se satisfaire d'un autre côté. L'idée qu'elle avoit des plaisirs de l'Amour étoit empruntée des livres qu'elle avoit lûs, ainsi elle n'en parloit pas avec les transports de ceux qui les ont ressentis. On reconnoit ceux-ci à leur discours & même à leur stile. S'ils sont une fois sujèts aux agitations de l'Amour ils en écrivent toûjours bien quand ils n'écriroient sur d'autres sujèts que médiocrement. Sa curiosité l'engagea à voir s'il y avoit cet excès de plaisir, qu'on lui vouloit faire

acroire ; mais l'affaire étoit un peu délicate, *Don Alonzo* avoit bonne opinion de sa vertu, & les visites qu'il lui faisoit, étoient accompagnez d'un respèt qui y répondoit. Il est vrai qu'elle étoit ignorante des mistéres de l'Amour, mais elle s'ennuïoit de l'être, & cependant elle ne sçavoit comment changer son état, sans prendre le parti de devenir Femme comme les autres, qu'elle apelloit des esclaves. On avouëra qu'il faut qu'une Dame ou son Galant aïent la conception bien dure si dans la liberté de la conversation l'un ne peut pas inspirer ses desirs & l'autre les expliquer, sans le secours de la langue. *Don Alonzo* fut une fois aussi longtems à deviner son dessein qu'auroit été un autre moins prevenu en faveur de la Belle ; parce qu'il avoit envie de l'épouser, & il avoit de la peine à vouloir mal penser d'une Dame pour laquelle il avoit une telle intention. Il la pressoit fortement sur ce point, mais elle étoit sourde à ces sortes de propositions ; toutefois lors qu'il s'empressoit à lui temoigner l'excès de sa passion, l'ardeur de ses desirs, & son impatience pour l'accomplissement de son bonheur, elle lui répondoit avec un souris qui

marquoit assez l'estime qu'elle en faisoit; elle lui permettoit d'embrasser ses genoux, & de lire dans ses yeux les tendres sentimens qu'elle avoit pour lui, & passant encore plus avant, elle laissoit pancher son visage sur celui de ce jeune Amant, qui tout respectueux que son Amour l'avoit rendu, se sentant animé par tant de faveur & plein de l'espérance que l'instinct seul pouvoit lui donner, n'étoit pas si timide que de ne pas presser de ses levres celles de *Corinne*, qui rouges & pleines comme une cerise, sembloient ne se présenter qu'à ce dessein. Mais quel fut le plus grand, de son étonnement ou de son plaisir, quand il vit qu'une action qu'il auroit crû devoir mériter la mort, fut sousferte avec un plaisir sensible, & rendu avec usure; son cœur tressailla comme s'il eut voulu sortir de sa place; il sentit un plaisir inexprimable au milieu de ses craintes & de ses desirs; les yeux de la Dame, qui étoient tout de flammes, sembloient ne jetter sur lui des régards tout de feu que pour encourager son Amour & en bannir les doutes. La pudeur gardienne de la virginité s'étant retirée, elle ne donna aucun tems à son Amant de revenir

à

à lui & de réfléchir, mais rendant soupirs pour soupirs, baisers pour baisers, desirs pour desirs, elle s'apuïa sur un lit, qui étoit près d'elle, où le passionné jeune Homme la suivit aussitôt ravi du bonheur prochain. Il crût donc qu'il étoit tems de gagner son consentement, pendant qu'elle étoit si fort animée, pendant qu'elle étoit comme renduë; il l'apresse pour le rendre hûreux; il l'a conjure de l'épouser pour rendre sa félicité plus durable? Ne vîtes vous jamais jetter de l'eau au milieu des flammes, qui s'élévent pour devorer tout ce qu'elles rencontrent; tel fut le ralentissement des ardeurs de la jeune Dame au seul mot de *Mariage*. Enfin obligée de répondre à ces propositions qu'il réïtéroit, hardi qu'il étoit devenu par les faveurs qu'il venoit de recevoir; il est vrai, dit-elle, le Mariage est pour la vie, mais hélas qu'elle sorte de vie! mais croïez vous qu'il soit nécessaire à l'Amour? Au moins une chose me paroit raisonnable, c'est que nous, qui sçavons faire usage de notre raison, devrions faire, avant coup, l'experience de ces intimes familiaritez qui, à ce qu'on dit, causent le dégoût ou le bonheur, l'indifférence ou un Amour plus passion-

né en ceux qui en ont eu la joüissance. En un mot, quelque fausse opinion que le monde ou bien vous-même puissiez avoir de la vertu, il faut que je vous avouë que je ne suis pas d'humeur de m'unir pour toute ma vie avec un Homme, avant que j'eusse essaïé une nuit, si je le trouve à mon gré; je ne vous crois pas d'un esprit si obtus, que j'aïe besoin de m'expliquer davantage. Je vous ai fait connoître le but de mes inclinations, je crois que c'est à présent votre affaire de me convaincre de l'étenduë des votres.

Don Alonzo, qui naturellement avoit bonne opinion de lui-même, n'aprehenda pas que l'inclination qu'elle avoit pour sa belle Personne, fut moindre après l'avoir satisfaite qu'auparavant. Il crut au contraire qu'elle en seroit plus grande, sur ce principe, que les Femmes deviennent plus fortement attachez à ceux qui ont reçû d'elles la derniére des faveurs. Il ne douta point de ses propres charmes ni de sa bonne fortune, & il en conclut que de quelque maniére que la chose tournât, il auroit toûjours un droit sur la Belle qui auroit perdu son honneur, & qu'alors elle seroit bien aise de l'épouser

au

au plûtôt, sur tout s'il arrivoit que le plaisir, qu'elle desiroit si passionément de goûter, eut ses suites ordinaires, & si elle en gagnoit une maladie de neuf mois.

Mais il avoit affaire à une Dame infiniment plus politique que lui; après qu'elle eut satisfait sa curiosité, elle prit un goût extraordinaire à sa conversation, elle ne souffroit pas qu'il reposât, il falloit qu'il fût toûjours auprès d'elle, & s'il étoit un moment absent elle l'envoïoit aussitôt chercher, en un mot elle le fatiguoit sans ménagement; mais elle étoit toûjours trop sage ou plûtôt trop intéressée pour l'épouser. Une Dame du voisinage, qu'il avoit introduite chez elle, la pressa fortement en faveur de *Don Alonzo*, lui representant mille choses pour l'engager, entr'autres les respèts qu'il avoit pour sa Personne, qui alloient jusqu'à l'adoration, & l'accroissement de leur bonheur s'il devenoit permis. *Corinne* lui dit qu'elle lui étoit fort obligée, mais Madame, ajouta-t-elle, voudriez vous que je l'épousasse pour le rendre maître de moi-même & de mon bien; & cela pour quoi? pour un nom qui ne peut servir de rien pour nous

rendre hûreux ? j'aime sa compagnie, parce qu'il est oblgeant, tendre,, complaisant, amoureux, ardent; mais toutes ces qualitez si agréables dans un Amant s'évanouïroient dans un Mari, toutes ces qualitez seroient bientôt métamorphosées ; il prétendroit qu'on lui plût, & alors ce seroit mon tour de lui obéir, il se rendroit absolu, en un mot il deviendroit aussi froid que s'il n'avoit jamais eu de feu pour moi ou, comme si j'avois perdu l'art de l'enflammer ; quoiqu'il fasse pour me faire avoüer mon défaut qui me feroit passer aisement sur ces bagatelles, je ne puis donner dans un contract à vie. Les Amant ont beau parler des plaisirs de leurs Amours, je n'en fais aucun cas, & s'il me falloit juger des autres Dames par moi-même, je croirois qu'ils ne consistent que dans l'imagination : Il faudroit que j'eusse perdu l'esprit de donner pour rien tout ce que je posséde, perdre tout ce qu'il y a de charmant dans la conversation de *Don Alonzo* & m'ôter tous les moïens de me satisfaire ailleurs, non, Madame, je suis plus sage que cela. Je ne renoncerai point à ma liberté pour me jetter dans ses fers, puisque tout

l'a-

l'avantage & l'honneur que j'y trouverois ; feroit d'aquiter son bien hipothéqué, & de païer ses autres dettes.

Pendant que tout cela se passoit, sa Mére ne manqua pas de se servir de certaines expressions que sa Flle avoit laissé échaper dans la familiarité de quelques Personnes, qui ne connoissoient pas son esprit, pour la faire passer pour lunatique. Les quarante mille Ecus étoient le motif qui la faisoit agir, espérant s'en rendre la maitresse, si elle pouvoit réüssir dans son dessein. En effet elle s'y prit si bien qu'elle en vint à bout ; elle la fit arrêter dans sa propre maison & la mit entre les mains des Médecins pour être traitée. *Don Alonzo* la délivra de leurs mains, & s'en faisant un mérite, il la pressa de l'épouser ; ce qu'elle auroit peut-être fait, le nom & la qualité de Mari étant le seul moïen qui pût l'a mettre à couvert des desseins malicieux de sa Mére, sans une malhûreuse histoire, qui vint jusqu'à sa connoissance. C'est que dans le tems que sa Mére la persécutoit, *Don Alonzo* eut la réputation de faire la cour, pour son plaisir, à une certaine Dame qui ne se fit point de scrupule de recevoir ses visites & ses présens ; cepen-

dant après bien du tems, elle lui refusa ses faveurs ; devenu impatient des délais de la Belle, & aïant trouvé un jour l'occasion d'être seul avec elle, il lui donna deux ou trois rudes coups qui l'étourdirent & la renversérent par terre ; où, comme on le dit, il eut le moïen de se satisfaire. Ce Cadèt acoûtumé à rendre justice aux autres, ne voulut pas se la refuser à lui-même ; car, comme il disoit, il avoit païé à la Dame, du prix de ses présens, les faveurs qu'elle devoit lui accorder, *ergo* elles lui appartenoient, *ergo*, concluoit-il, il avoit droit de les prendre où il pouvoit les trouver.

Ceci le perdit dans l'esprit de *Corinne* qui se perdit aussi d'un autre côté. Sa Mére l'avoit encore fait reprendre & la gardoit prisonniére dans une maison de Campagne, où, pour se mettre en liberté, elle fit la chose du monde pour la quelle elle avoit le moins d'inclination, car elle épousa le Fils des Personnes à qui on l'avoit donnée en garde, qui étoit un jeune Homme d'un esprit fort foible. Ils auroient pû vivre hûreux ensemble ; mais le bien ne sert souvent qu'à tourner d'avantage l'esprit à ceux qui ne

l'ont

l'ont pas déja bien raſſis. Ils furent obligez de ſoutenir un procès, pour juſtifier *Corinne* des accuſations de ſa Mére : & le Juge fut porté à donner une Sentence en faveur de la Fille, de la maniére du monde la plus plaiſante. Un Gentilhomme de la longue Robe, nommé *Vagelius* prenoit parti contre *Corinne*. On a fait le portrait de ce *Vagelius* dans les paroles ſuivantes. *Il paſſe pour Homme de loi à cauſe de la force de ſes poumons & de la volubilité de ſa langue : il peut donner à une Cauſe tel tour qu'il lui plaît ; la plus méchante eſt juſte & la meilleure ne vaut rien dans ſa bouche ; dix Ducats peuvent rendre une Perſonne criminelle aujourd'hui & vingt la juſtifier le lendemain, tout ce qu'il ſoutient ne peut-être dénié &c.*

En un mot, ce Docteur * ès Loix, d'une propreté affectée & qui n'étoit pas laid, avoit produit ſa belle Perſonne à *Corinne*. Vous avez vû qu'il n'y avoit que la ſeule néceſſité qui pût engager cette Fille contre ſon inclination, c'eſt pourquoi elle avoit refuſé d'épouſer *Vagelius*, qui auſſi peu vindicatif qu'il étoit habile Rhétoricien, prit le parti de ſa Mére, & dit tout ce qui pou-

* Le Chev: Thomas Prowis.

voit être dit pour convaincre le Juge qu'elle étoit malade en son esprit. *Corinne* demanda au Juge la grace de l'écouter, & aussitôt elle fit le récit des recherches de *Vagelius*, & en appella à son jugement, si on pouvoit, avec justice, la condamner pour manquer d'esprit, elle qui avoit été si sage, que de refuser pour Mari, un Homme qui avoit si peu de bien, & un si grand nombre d'Enfans. Ce fut la raison pour la quelle elle fut déchargée & laissée à la conduite de son Mari, qui devint si débauché & la traita si mal, que pour s'en venger elle retourna chez sa Mére. Mais ne pouvant se passer d'elle parce qu'il manquoit d'argent, & aiant manqué à l'enlever, il tomba lui-même malade de la maladie dont sa Femme avoit été accusée. Le premier effet en fut funeste à un de ses amis qu'il avoit amené avec lui pour l'aider dans son dessein; car le laissant aller devant lui, il le tua d'un coup de pistolet, sans aucune raison. Il est à présent dans les remédes, & *Corinne* oubliée dans la persécution de sa Mére, auroit méritée un meilleur sort; & tous ses malheurs ne sont venus que de celle que la nature & le devoit auroient dû engager

ger à la defendre de l'opreſſion des autres.

Voici le Palais de l'illuſtre * *Beaumont* qui paroit à notre vûë. Vos divinitez ont elles rien vû de plus magnifique depuis leur deſcente des Cieux? En voici les avenuës: je vois le grand * *Druïde* de la maiſon avec une Dame qui eſt en pleurs. Il paroît en cet homme une prudence admirable, une véritable ſainteté, ſans aucune fauſſe oſtentation, la douceur & la bonté ſe ſont voir en lui comme ſur leur trône & on diroit qu'elles ont choiſi leur reſidence dans ſon ame; ſa compaſſion & ſon integrité réfléchiſſent ſur tous ceux qui ont le bonheur de l'aprocher? Il eſt libéral, fidéle, incorruptible; & toutes les promeſſes d'un parti ne ſçauroient le détacher du ſien. Il a l'honneur de poſſéder l'oreille du Prince, mais il ne ſe ſert de cet avantage que pour confirmer en lui les qualitez d'un Héros, pour récompenſer les Perſonnes de mérite, encourager ceux qui font profeſſion des ſciences, intercéder pour les malhûreux, & lui inſinuer des ſentimens de magnificence & de benignité.

* Le Duc de Beaufort.

* Mr. Yleden Chapelain.

Il y a un charme dans ſa plume auquel

on ne peut résister ; il écrit avec un agrément & une exactitude qu'on ne sçauroit trop admirer ; sa memoire durera tant que les Langues dureront, & nul Ouvrage ne sera jamais comparé aux siens. Qu'hûreux est le jeune Prince de pouvoir distinguer & récompenser un mérite si élevé ! de pouvoir passer les jours de sa vie si innocemment, aïant pour témoin de toutes ses actions un conducteur aussi sage & aussi saint ! arrêtons nous un peu, la Dame paroit affligée, il ne sera peut-être pas indigne de votre curiosité d'écouter leur discours.

Cette Dame s'apelloit *Delie* elle parloit ainsi.

* *L'Autheur sous le nom de* Delie, *fait la relation de sa vie.*

Vous voudriez, Monsieur, sçavoir en particulier mes infortunes, mais ce n'est pas une petite mortification que vous m'imposez ; puisqu'au lieu de gagner votre estime c'est justement le moïen de la perdre. aurez vous quelque indulgence pour une extréme jeunesse, & cette considération excusera-t-elle auprès de vous les égaremens de ma conduite? Toutefois mettant ma gloire à vous obéïr, & l'amour naturel que j'ai pour la vérité, outre le respèt que j'ai pour la Personne que j'entretiens, qui a lè pouvoir de

de me condamner si je m'en écarte, ces motifs, dis-je, m'obligeront à ne rien avancer que de très-véritable dans le récit que je vais vous faire.

Vous sçavez, Monsieur, que mon Pére étoit le Chevalier ***; & si c'est un hûreux destin d'être née de Parens distinguez par leur mérite, je puis rendre justice aux miens en assûrant qu'il n'y en a guéres de plus braves, de plus fidéles, & de plus vertueux, & outre ces qualitez mon Pére s'étoit distingué par l'amour des belles lettres, par la connoissance de la plus part des Langues & par son sçavoir-bien-vivre. Quelle perte ne fis-je pas en le perdant! & la mort de ma Mére qui arriva lorsque j'étois encore Enfant fut le comble de mon malheur. Les biens de mes Ancêtres perirent dans les guerres civiles, qui déchirérent le Roïaume d'*Atlantis*; & lorsque le calme eut succédé à ces troubles, & que la Couronne eut été rétablie dans la ligne Roïale, les malhûreux conseils qui prevalurent alors, causérent d'autres desordres. Ceux qui avoient le plus souffert étoient les moins régardez, par une dangereuse politique du Ministre de ce tems, qui faisoit entendre au jeune & inconsidéré Monarque, qu'il falloit encou-

rager

rager & emploïer ses ennemis, pour tâcher de les rendre ses amis ; car pour ceux, disoit-il, qui se font un principe d'honneur de l'être, ils continueront dans leur devoir sans d'autre encouragement. Ainsi la fidélité de notre Famille n'eut point d'autre récompense que celle que la Vertu porte avec elle. Un Frére que j'avois, fut tué dans un poste de la Marine ; ainsi tout le suport qui nous restoit tomba pour la défense d'un Peuple ingrat, qui n'a nulle considération pour les malhûreux restes d'une Famille désolée, quoique sa ruïne n'ait point d'autre cause que l'atachement de ses Ancêtres au service l'Etat, & que le mépris qu'ils ont fait de la vie, pour la défense de leurs Dieux & de leur Patrie. Que peut-il donc rester à leur posterité ruïnée, que des chagrins mortels, & des plaintes inutiles.

Le Frére de mon Pére n'eut pas un sort plus hûreux, quoi qu'il eut embrassé le parti contraire. Car s'étant enrichi considérablement dans un bien qu'il avoit obtenu injustement, il fut obligé de le restituer après le restablissement du véritable Souverain, de sorte qu'aïant été abandonné sans pitié avec plusieurs

En-

Enfans, il ne tira aucun avantage de sa rébellion que de servir d'exemple aux Rébelles. Mon Pére avoit donné à l'aîné des Enfans de ce Frére, l'Education d'un Gentilhomme, & il n'avoit rien oublié pour lui inspirer de bon principes.

Il avoit pour lui uue tendresse toute particuliére, & parce que nous étions trop jeune pour pouvoir avoir part à sa conversation, il avoit pour * *Don Marcus* qui en étoit plus capable, des égards qu'il n'avoit pas pour ses propres Enfans. Ce fut à lui qu'il donna, en mourant, le soin de ma Cadette & de moi, ma Sœur aînée aïant déja pris parti. Deux parens éloignez avoient été associez à *Don Marcus*, dont l'un mourut aussi-tôt après & l'autre qui étoit vieux, demeuroit à soixant lieuës de nous, résolu de jouïr en repos d'unbien considérable qu'il avoit. De sorte que *Don Marcus* fut chargé seul du soin de nous & de nos affaires. Il avoit un extréme penchant pour le Séxe, qui le rendoit fort obligeant, ce qui faisoit que nous l'aimions autant qu'il étoit possible. Il nous envoïa à la Campagne chez une Tante de la vieille mode, qui se piquoit d'affecter les maniéres du tems passé adon-

* Le Cousin de Madlle. Manlei.

adonnée quelle étoit aux livres de l'ancienne Chevalerie & aux Romans qu'elle lisoit avec des lunettes. Cette sorte de conversation m'infecta & me fit imaginer que le premier étranger que je voïois, sous quelque habit que ce fut, étoit un Prince ou un Amant déguisé. Ma Tante ne fut pas long-tems sans mourir, & nous laissa en pleine liberté de vivre à notre mode & sans être controlées de personne. *Don Marcus* qui en eut connoissance, vint en poste nous chercher pour nous emmener à *Angela.* Comme il parut en habit de deuil, qu'il disoit porter de sa Femme, nous le congratulâmes sur son hûreuse délivrance d'une vieille incommode, que nous nous souvenions bien d'avoir haï depuis notre Enfance. Mon Cousin & mon tuteur se déclara incontinent mon Amant avec une telle ardeur qu'il faut connoître la violence de son tempérament, pour la comprendre. Je n'y pris pas autrement plaisir sinon qu'il me paroissoit en quelque maniére répondre aux idées que j'avois prises dans ces livres, qui m'avoient empoisonnée l'esprit. Je ne laissois pas d'avoir autant d'honneur & en même tems autant de cruauté, que ces Heroïnes du vieux tems,

&

& je ne voulois pas permettre à l'adorateur de mes charmes, de baiser seulement ma main, sans qu'il ne m'en eut prié mille fois plus qu'une chose de cette nature ne valoit. Mais pour ne pas nous arrêter sur ces bagatelles, je tombai malade d'une violente fiévre, dont je fus en danger de perdre la vie. *Don Marcus* aïant pris un très-grand soin de moi, j'en fus piquée de reconnoissance, & aïant recouvrée la santé, je lui promis de l'épouser. Le Mariage fut malhûreusement conclu en présence de ma Sœur, d'une Servante, & d'un Gentilhomme. Je n'avois pas alors quatorze ans, & j'étois tout-à-fait ignorante des tours qu'on jouë si souvent à celles de cet âge. Il est vrai que j'avois souvent entendu l'Epouse de *Don Marcus* se plaindre avec emportement des moïens indignes qu'il avoit emploïé, pour la gagner; qu'il avoit produit des tîtres suposez, par lesquels il se faisoit maître d'un grand bien, quoi qu'il n'en eut qu'un fort petit, qu'il ne devoit même avoir qu'après la mort de son Pére. Je ne fais mention de cette particularité que pour vous faire connoître que je n'ai pas été la premiére qu'il a trompée : son

Epouse, qui vit encore, peut rendre témoignage de cette vérité. Mais pour comprendre toute mon histoire en peu de mots, je devins sa Femme, je fus en sa possession & il causa ma ruine. Le premier chagrin qu'il me donna ce fut de m'emmener à *Angela*, de me placer dans un quartier le plus éloigné, de me défendre de sortir ou de recevoir aucune visite de mes plus proches, sans excepter ma Sœur. Un tel procédé me parut fort rigoureux & me chagrina d'autant plus que je l'avois épousé dans la pensée que j'avois qu'il m'aimoit. Ceux qui ont vû sa personne, croiront aisément que je n'étois nullement amoureuse de lui ; car il avoit bien vingt-trois ans plus que moi, &, ce qui le rendoit encore moins aimable, il n'avoit rien de beau ni dans son visage ni dans son air ; tout ce dont il se prévaut davantage est un certain faux brillant dont il orne sa conversation, qui n'a cependant aucune politesse. On n'y remarque que de la vanité, de la présomption, une grande démangeaison de parler, qui lui fait dire mille absurditez, où il ne se trouve pas une once de bon sens; ajoutez que c'est un débauché accompli,

qui ne refuse rien à ses passions. Tous ces méchans endroits n'empêchent point qu'il ne prétende être un homme d'honneur, qu'il ne fasse valoir sa fidélité & son zéle, qui lui fait tout sacrifier à son devoir, ne se souvenant pas qu'il s'en est fort écarté, lors qu'il a été joindre *Henriquez* avec le Comte de *Grand-Monde*, & qu'il s'est rendu maître de la plus forte Citadelle du Roïaume, au préjudice du Prince à présent régnant, prétendant se signaler par là en faveur du parti qu'il apelloit la bonne Cause. Mais n'aïant pas réüssi dans les espérances qu'il avoit d'être admis au *Divan*, il rentra dans le parti Roïaliste, & devint dans tout ce Régne un instrument remarquable, qui ne servoit qu'à dire avec imprudence ce que les discrèts de son premier parti écoutoient avec joie.

L'intérêt n'avoit pas eu plus de pouvoir pour me le faire aimer, puis qu'il n'avoit rien que du côté de sa Femme qui avoit un joli bien, mais qui devoit revenir à sa Fille; & c'est assez pour convaincre le monde de la malice avec laquelle il agissoit, lors qu'il vouloit faire croire ou que je n'avois jamais été mariée, ou qu'autrement je ne pouvois ignorer

rer que sa Femme étoit vivante. Ce que j'ai dit du peu de bonnes qualitez par lesquels il pouvoit se faire aimer, suffit pour réfuter le dernier article, & ma Sœur & sa Servante sont des témoins contre le premier.

C'étoit pour moi une grande peine d'être ainsi gardée prisonniére ; mais le prétexte dont mon Mari m'amusoit, étoit l'excès de sa passion pour moi, qui alloit jusqu'à la jalousie. Peu de tems après je devins grosse, & étant perpétuellement malade, je supliai *Don Marcus* de permettre que je pusse avoir la compagnie de ma Sœur & de mes Amis. Lors qu'il se vit si fort importuné, il crut qu'il valoit mieux me découvrir lui-même la perfidie dont il avoit usé envers moi, que d'en donner le tems à mes parens, qui ne pouvoient manquer de me tirer de ma fatale ignorance. Après donc avoir emploïé tous les raisonnemens imaginables, & avoir mis en usage toute l'autorité de Mari, mais inutilement, car j'étois résoluë de voir ma Sœur ; il se jetta à genoux devant moi, avec une si grande confusion, & des marques d'une si vive douleur, que je ne pouvois deviner ce qui pouvoit le jetter dans un si grand

emba-

embaras ; enfin versant un torrent de larmes & jettant de continuels soupirs, il m'aprit que sa Femme vivoit encore. Il n'est pas nécessaire que je vous die que ce fut-là une nouvelle qui me perça le cœur d'un coup mortel ; il me conjura d'avoir compassion de lui ; qu'une forte & invétérée passion l'avoit réduit dans un tel état, qu'il falloit ou qu'il me possedât ou qu'il mourût ; que s'il avoit pu vivre sans moi, il n'auroit jamais fait une action si indigne ; que quand il s'étoit répresenté s'il se tuëroit ou s'il me trahiroit, l'amour lui avoit fait prendre son parti, mais avec mille remords qui avoient troublé tous ses plaisirs ; qu'il avoit crû voir le fantôme de mon Pére qui lui avoit reproché une infinité de fois, pendant son sommeil, d'être un traître envers sa Fille, qu'il lui avoit confiée à l'article de la mort, & d'avoir fait, par l'impureté de ses actions, une tâche ineffaçable à l'honneur d'une Famille qui touchoit de si près la sienne, répréſentant à son imagination toutes les dépenses qu'il avoit faites & les soins qu'il avoit pris pour son Education, dont il avoit été si ingrat que de causer la perte d'une Fille, qui auroit été l'ornement

ment de sa Maison, ou au moins, qui auroit été sans reproche. La douleur qui me saisit quand j'y pense m'empêche de m'étendre sur ce triste sujèt, & m'oblige à passer sous silence la moitié de toutes les choses dont *Don Marcus* s'excusa lui-même pour prévenir toutes celles que j'avois à lui reprocher. Mais helas! la surprise & la douleur ne me permirent point de parler ni même de pleurer. Un vif ressentiment de mon honneur perdu, la censure du monde, mille chagrinantes pensées me frapérent en même tems d'horreur & d'étonnement: je jettois mes yeux pleins d'effroi sur le Traître; les larmes refusérent de venir à mon secours; j'étois si saisie que je ne pouvois ni soupirer ni gémir: mon sang se gêla, ma raison fut interdite, je perdis jusqu'au sentiment, & il me porta sur un lit, sans que je m'en aperçusse. D'où vient que quelque Dieu pitoïable ne m'arracha pas en ce moment d'entre les mains de cet impie? Que quelque Divinité ne me donna-t-elle la force & le courage d'abandonner ce malhûreux aux remords éternels de sa conscience, & d'aller proclamer, dans toutes les rues d'*Angela*, les indignitez qu'il m'avoit

fai-

faites; comme d'avoir trahi mon honneur, & détruit la réputation d'une Famille qui n'avoit jamais eu aucune tâche du côté des Femmes. Jeuneſſe ſans expérience que tu ès à plaindre, & pourquoi la raiſon ne te favoriſe-t-elle point de ſes lumiéres, dans un âge où tu en as tant beſoin. Monſieur, ce trop long & trop triſte récit de mes malheurs vous fatigue ſans doute; mais hélas c'étoient des malheurs, & des malheurs ſans remédes!

Je n'avois plus de Frére pour vanger l'outrage que le perfide m'avoit faite, en me ſéduiſant ſous des prétextes ſpécieux. Mon ſort étoit entre ſes mains; j'étois jeune, ſans experience du Monde, inhabile à tout, n'aïant jamais manqué de rien, & ne ſçachant ce que c'étoit que ſouffrir; mon Pére, qui avoit toûjours vêcu d'une maniére honorable & à ſon aiſe, m'avoit élevée de même. A qui pouvois-je avoir recours, pour ne pas tomber dans la miſére, ſinon à celui-là même qui m'avoit trahie & ruïnée? Je n'en connoiſſois point d'autre qui pût épouſer mes intérêts dans le déplorable état où j'étois, groſſe, diſgraciée, & n'aïant aucun ſecours à atendre de mes parens, qui étoient dans l'impuiſſance de m'aſſiſter.

 Je

Je fus ainsi obligée, par ces malheureuses circonstances & par la force de ses artifices, de rester trois misérables années chez lui, sans cependant qu'il pût jamais me persuader de souffrir ses embrassemens criminels; & j'eus au moins la satisfaction d'avoir fait mon devoir à cet égard; quelque jugement que mon séjour avec lui donnât lieu au Monde de faire du contraire. La vûë de mon Enfant m'étoit un coup mortel, & sa naissance qui avoit été le fruit de la trahison & de mes erreurs revenoit toûjours en mon imagination & ne me donnoit aucun repos. Je prévoïois les chagrins & les malheurs auxquels il seroit un jour immanquablement exposé par la perfidie de son Pére, & à cause des malheurs d'une Mére trompée. A mesure que ma raison croissoit, le ressentiment de mon honneur perdu m'afligeoit davantage. Je commençai à considérer, mais en vain, s'il n'étoit pas possible de le réparer. *Don Marcus*, qui avoit depuis peu obtenu un Emploi considérable, fut obligé d'aller à la Campagne, où sa premiére Femme vivoit, pour en remplir les fonctions. En partant il me témoigna beaucoup de tendresse, m'assûra qu'il auroit

soin

ſoin de moi & de mon Enfant, qu'il épargneroit la plus grande partie de ſon revenu pour réparer les grandes dépenſes qu'il avoit faites ; & pour tromper ou tranquiliſer ma conſcience, il me montra un Ouvrage nouveau, qui avoit été écrit en faveur de la Poligamie, & du Concubinage, & dont l'Auteur a été depuis Grand Préſident. Mais quand il fut parti il retourna dans ſes premiéres extravagances & me donna de nouveaux ſujèts de plainte; le ſeul bonheur que j'avois, étoit de n'avoir plus devant mes yeux un objèt qui avoit été la cauſe de ma perte.

Lors que j'eus peu à peu pris connoiſſance du Monde, je trouvai que le commerce clandeſtin, que *Don Marcus* avoit entretenu avec moi, m'avoit entierement perduë de réputation, & m'avoit enlevé toute l'eſtime qu'une vie réguliére m'auroit pû acquerir. Faut-il que l'honneur ſoit une choſe ſi délicate, qu'il ſoit impoſſible de le réparer & d'en être le maître? Faut-il que le Monde ſoit à jamais inexorable, & que toutes les careſſes & les recherches ne puiſſent plus regagner ſon eſtime? Quoi! les Dieux plus miſéricordieux, quoi qu'ils

tiére à vous servir, j'engagerai même Son Altesse d'avoir compassion de votre état, & vous sçaurez que ceux qui méritent sa compassion sont bientôt assistez dans leurs miséres.

Je suis ennuïée, dit là-dessus *Astrée*, d'entendre parler des fragilitez du Séxe. Quel soin mon Prince poura-t-il prendre pour prévenir le progrès des amours illegitimes ? car comment est-il possible d'empêcher les Femmes d'être crédules, & les Hommes d'être trompeurs ? Il y faut attacher quelque punition, quelque peine qui soit plus vive que celle de l'honneur perdu ; puisque nous voïons que les Personnes de l'amoureux Séxe, toutes retenuës qu'elles puissent être par la crainte, la pudeur & la honte naturelle, foulent aux pieds toutes les considérations de l'honneur & de la gloire, quand une fois le petit Dieu leur a fait ressentir la pointe d'une de ses fléches. Il n'y a que le chatiment qui puisse retenir ces Personnes, qui, peu susceptibles de raison, & étrangement sensibles à la passion, ne peuvent même être corrigez par l'exemple des autres ; particuliérement dans un tems où la flatterie le porte si haut. Une pitié naturelle au beau

Séxe,

Séxe, & une reconnoissance où elles trouvent leur compte, les porte à avoir compassion des prétendus tourmens de celui qui a l'adresse de les élever jusqu'aux nuës, & de comparer leurs charmes à ceux de la Déesse de Cythere: orgueilleuses d'avoir tant d'attraits, elles croïent faire une action de condescendance en délivrant de misére celui qui a servi à leur élévation, jusqu'à ce qu'elles-mêmes tombent dans un abîme de malheurs. Mais pour un misérable tel que *Don Marcus*, je voudrois qu'il fut condamné à porter les marques les plus ignominieuses. Mon Prince punira de mort ceux qui auront été convaincus d'avoir séduit une Fille: puisque les sentimens d'honneur ni ceux de la conscience n'ont pas la force de retenir des séducteurs, la crainte des Loix aura plus de Vertu. Mon Prince adorera & servira le beau Séxe d'une maniére qui sera à leur avantage & à leur gloire; ce ne sera pas en les séduisant par la flatterie, ou en leur faisant des plaintes amoureuses de leur cruauté & du martire que causent leurs charmes; mais en devenant leur Protecteur contre ceux qui atenteront à leur modestie. Jamais il n'honorera

rera de sa faveur, & ne gratifiera de ses recompenses un Adultére ou un Débauché; & ceux qui seront trouvez coupables du crime de *Don Marcus*, subiront, sans miséricorde, une mort ignominieuse.

Il y a, dit l'*Intelligence*, des Loix en *Atlantis* contre la pluralité des Femmes, qui sont encore en vigueur; mais on a trouvé des expédiens aisez pour en éviter la peine. Une Femme qui a recours à la Justice, n'en remporte pour tout l'argent & le tems qu'elle y emploie, que de la censure, & le renom d'être d'un esprit turbulent, colére & litigieux. Outre cela les Cours de Justice sont si corrompuës, qu'au commencement même d'une Cause, on est sûr qu'elle sera jugée en faveur de la Partie qui aura le plus d'argent ou de crédit. De plus on a l'adresse de remettre jusqu'à l'infini, les jugemens qu'on a lieu de craindre; & l'on produit avec impudence les faux témoignages; ce qui suffit pour intimider le juste & empêcher le nécéssiteux de poursuivre une satisfaction qui lui semble si ennuïeuse & si impossible. Mais nous parlerons de cela plus au long, quand *Astrée* viendra au Tribunal de la

Justice,

Justice, où elle s'enflammera d'indignation voïant ce qui devroit être l'emblême de ses perfections, être sujèt à la faveur & à la corruption, la balance n'étant pas suspenduë dans son équilibre, mais pänchant du côté qu'on veut. Le crime de *Don Martus* est détestable, soit qu'il fut marié ou non, sans que la fragilité de l'infortunée *Delie* puisse lui servir d'excuse: car qu'y a-t-il de plus infame que de corompre une jeune Créature confiée à ses soins, sa proche Parente, la Fille d'un Pére à qui il avoit mille obligations, dont il avoit reçû l'Education, & qui l'avoit honoré de tant de marques d'amitié. Je ne sçai si son Mariage n'est pas ce qu'il a commis de plus pardonnable, car par là l'innocence de la Fille n'a reçû aucune ateinte sur le point d'honneur; mais s'il l'a renduë complice de son crime, les infames artifices dont il a fallu qu'il se soit servi, pour corrompre une jeune Personne bien élevée, le rendent digne d'être jetté dans les eaux les plus noires du *Cocyte*. Car il est certain que celui qui séduit le premier une jeune Fille, est responsable de tous les crimes & de tous les malheurs qui lui arrivent dans le cours de sa vie,

& la mort eſt le juſte châtiment qu'il mérite, mais qui ne ſatisfait pas encore pour l'honneur qu'elle a perdu. La tache qu'elle en a reçûë ne peut être lavée par le ſang du criminel, pas même par celui de l'innocente.

Les Hommes ſont arrivez à une telle perfection dans les Arts & les Sciences qu'il n'y a point d'infamies dont ils ne ſe rendent coupables par leur moïen; ils ſçavent affoiblir les Loix les plus fortes par le ſens qu'ils leur donnent. Auſſi-tôt qu'il y en a quelqu'une nouvellement établie, de quelque nature qu'elle ſoit, ils eſtiment que plus elle a de force, & plus elle eſt conçûë en des termes évidens, plus il y a de gloire à y donner une interprétation favorable: tout le Corps des Meſſieurs à longue Robe s'aplique incontinent à l'examiner, dans ſes points les plus délicats, & quiconque peut trouver le ſecrèt de délier le Nœud Gordien, ſa fortune eſt faite: la réputation qu'il en acquiert lui eſt un augure aſſûré de ſon avancement & du grand bien qu'il poſſédera un jour, par l'empreſſement que tout le monde a d'emploïer un homme d'un génie ſi rare & ſi pénétrant. Car un Homme de Loi plein de

de ruse, & qui prévoit de loin tous les incidens qui peuvent arriver, passe parmi eux pour une Personne extraordinaire, pour un Génie sans égal, & pour un digne Conseiller, méritant le triple des autres & tous les honneurs de la Robe. Il y eut quelque chose de semblable à ce qu'*Astrée* vient de proposer, qui fut agité dans le *Divan* il y a quelques années. On y mit sur le tapis que quiconque seroit surpris en Adultere, seroit puni de mort. Un certain * *Tribun Militaire*, fameux par le déréglement de sa vie & une infinité de galanteries, donna sa voix pour faire passer cela en Loi; ses Amis ne manquérent pas de lui demander quelles étoient ses vûës en se comportant ainsi, lui qui étoit si fort connu pour un pécheur de cette nature? A quoi il répondit que tout cela étoit vrai, mais qu'il croïoit que ceux-là méritoient la mort qui étoient si fous que de se laisser attraper, que quant à lui ce qui étoit passé étoit passé, mais qu'à l'avenir il sçauroit se mettre en sûreté quand il faudroit, & . . . . .

* Mr. Henri Martin.

Astrée interrompant ici l'*Intelligence*, prit ainsi la parole; Que ce lieu retiré est agréable! que ces avenuës sont déli-

cieuses! que ces Sales vertes sont magnifiques! beaux ouvrages que l'Art & la Nature concourent à faire admirer: que l'issuë où se terminent toutes ces beautez nous promèt de grandeur & de magnificence dans cet immense Edifice dont la superbe hauteur s'éléve presque au-dessus de notre vûë. Le puissant Génie Gardien de cette Ile, est aussi celui de l'illustre *Beaumont*. Considérez-le, ma chére Mére, il nous est visible, mais non pas à Madame l'*Intelligence* ni à *Eleonòre*; il a établi son Trône sur ce Globe d'or fait à l'imitation de celui de *Phœbus*, & qui est le plus curieux ouvrage du Palais. Voïez comme la Bonté, l'Hospitalité, l'Amour de l'Honnêteté, le desir de la Gloire sont imprimez sur son visage! toutes ces Vertus, qu'il inspire dans le cœur du jeune Héros qu'il a en sa garde, y rient comme au milieu de leurs délices! sa tête est environnée d'un Laurier comme de la marque de sa gloire immortelle, & d'un rameau d'Olive, simbole de sa fidélité. Remarquez le Navire de guerre qu'il porte en sa main droite, pendant qu'il étend la gauche vers un rivage fertile, sur lequel paroissent la Liberté & l'Abondance;
&

& au dessus de tout paroît la Fidélité avec ses aîles étenduës, pour signifier qu'elle est le Guide & le soûtien de l'immuable *Beaumont*, Héros, digne objèt de nos régards, orné de toutes les Vertus! entrons pour considérer de plus près la Personne de celui qui ose faire profession de l'honnêteté, dans un tems où il est si ordinaire de professer le contraire; qui ose être fidéle dans un tems, où à peine en veut-on porter le nom; qui aime mieux être seul que de se trouver en la compagnie de ceux qui sont autant illustres par leurs vices que par leur Qualité; qui mèt toute son ambition à bien s'acquiter de son devoir. Qui enfin a régardé d'un soûris méprisant les riches récompenses auxquelles on croioit qu'il se laisseroit surprendre comme d'autres de son âge auroient pû faire, mais qu'il a rejettez comme indignes de sa grande Ame.

Ne se sent-on pas, s'écria l'*Intelligence*, surpris d'un certain respèt, à l'entrée de cette haute & spacieuse Salle? Ecoutez comme le Dome résonne du son des voix. On diroit que c'est ici la demeure d'*Echo*; la belle Causeuse a dé quoi satisfaire sa demangeaison de parler

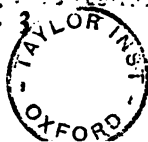
 dans

dans la répétition qui se fait ici des paroles! elle est sans doute amoureuse de ce lieu ! avançons un peu & vos Divinitez verront les merveilleux effets d'un Art tout céleste. Jettez les yeux sur cette belle piéce de Peinture ; tout ce que vous y voïez n'est-il pas extraordinairement beau, digne d'orner le lieu, comme le lieu est digne de tels ornemens: régardez cette chambre, ne vous croïez-vous pas au milieu d'un beau Parterre? l'Art n'a-t-il pas surpassé la Nature dans ces admirables Tapisseries? La Rose n'a-t-elle pas ici un plus beau rouge que si elle étoit sur le Rosier méme? ces Tentures en un mot ne nous présentent-elles pas l'image d'un agréable Printems ? en vain voudrions-nous ici pousser notre imagination au dessus de l'art, car l'art y surpasse infiniment l'imagination. Toutes ces beautez sont les Ouvrages de l'illustre Doüairiére de *Beaumont*; ce sont là les fruits de ses heures de loisir, que les autres de son séxe perdent d'une maniére si digne de blâme. C'est à son aiguille que nous sommes redevables de cette naturelle & merveilleuse répésentation de la Nature qui fait régner ici un éternel Printems & un Eté

sans

sans interruption, exemt de ces tempêtes & de ces orages qui allarment si souvent le curieux Fleuriste. Voïons, continua l'*Intelligence*, l'Autel de la Famille consacré au grand *Jupiter*. La Princesse, dont l'imagination fait voir tant de délicatesse en tout ce qu'elle éxécute, n'a rien omis d'exquis & de magnifique pour orner ce sacré Dôme, comme s'il n'y avoit rien, pas même la Religion, à qui elle ne sçût donner des ornemens. O Fille véritablement digne de ton glorieux Pére, qui mourût martir pour la Cause de son Roïal Maître. La fidélité & la persévérance de cette illustre Doüairiére sont d'un mérite suffisant pour récompenser le malheur d'un de ses Freres, & les erreurs de tous les deux. Elle se rendit digne de la place qu'elle tenoit entre les bras & dans le cœur de son illustre Epoux, tant que les Parques filérent sa trame; mais lors qu'elles l'eûrent coupée; persuadée qu'elle étoit qu'un siécle ne pouvoit fournir deux Phenix; après la mort de celui-ci, elle n'en voulut pas épouser un autre.

Laissons ces précieux Ouvrages de l'Art, pour admirer comme il s'est mélé avec la Nature dans ces jardins en-



chantez ! Si nous n'étions accompagnées de vos Divinitez je craindrois que nous ne nous perdissions dans ce labirinte de beautez. Prêtez l'oreille aux petits habitans de l'air qui nous saluent, du haut de ces arbres toufus, de leur chant mélodieux ; & en même tems respirez cet air parfumé de l'odeur de ces fleurs qui sont dans ces bordures ici dessous ; portez votre vûë sur ce que l'invention des Mortels peut faire dans ces Jèts d'eau, où ils changent la nature d'un élement qui tend toûjours en bas & qu'ils obligent de monter ; admirez de ce côté-là ce que peut produire l'industrie, qui a transporté en ces lieux les Végétaux des deux Indes. Quelle admirable rangée des Verdures de tout le Monde habitable, qui ne se ressentent point ici des rigueurs du Climat, & qu'une chaleur artificielle entretient dans la même temperie que celle qui les a fait naître, & cette même chaleur les fait fleurir independanment de celles du Soleil, sans que la froidure des neiges, ni les vents du Nord leur fassent aucun préjudice : lors que les plantes du païs ont perdu leurs beautez, & qu'elles sont dépoüillées de leurs ornemens ; celles-ci des Païs éloignez supléent

pléent à leurs défauts, & continuent à faire un second Printems.

Arrêtez-vous à considérer, pour mettre le comble a vos admirations, l'hûreux * *Beaumont* se promenant entre son illustre Epouse, & la Princesse * *Ormonda Adario*. Régardez encore une fois cet aimable visage; qu'il plaise à la Divine *Astrée* d'observer la ressemblance qu'il y a entr'elle & sa Mére la *Vertu*. Ne sont ce pas là ses véritables traits, son même air, ses gestes, ses soûris, son régard? Ne cause-t-elle pas, comme elle, de l'amour & de l'admiration dans le cœur de ceux qu'elle régarde? quand vous disparoitriez aux yeux des Mortels, vous continueriez à vivre ici bas, dans cette glorieuse image de vous-mêmes; vos Temples & vos Autels seroient encore fréquentez & accablez de la foule de vos adorateurs, qui en la régardant auroient de quoi justifier leurs méprises, & rendre leur Idolatrie excusable.

*Le Duc de Beaufort & son Epouse.

*La Duchesse d'Ormond & son Caractère.

Mais si son extérieur vous ressemble, son ame exprime encore infiniment mieux votre image. Quelque partialité qu'il y ait en ce siécle à l'égard des Favoris & des Partis, & quelque différent que soit le goût & l'opinion qu'on a des cho-

ses, cependant tout le monde la louë de concert, & lui donne le caractére d'une Femme pleine de tendresse, & d'une parfaite soumission, je souhaiterois qu'il ne fut pas besoin de dire d'une grande patience dans ses souffrances, avec une constante aplication à faire son devoir, n'excusant même jamais son Epoux dans aucunes choses qui pouroient la rendre coupable; on n'a jamais entendu que le plus grand de ses ressentimens, à l'oüie des nouvelles qu'on lui réïteroit de l'inconstance du Prince, ait excédé cette exclamation; *Qui ne pouroit aimer cet homme*? Je raporterai un exemple de sa bonté & de sa justice quelque simple qu'en soit le sujèt; mais qui n'a pas laissé de tirer des larmes d'amour pour sa Vertu, de ceux qui l'ont entendu.

Du tems que cette partie de l'Ile, où sont les Terres du Prince *Adario*, étoit exposée aux miséres d'une Guerre Civile, sous le Régne d'*Henriquez*, & qu'on ne pouvoit espérer de recevoir aucun Argent de ces quartiers-là, le Prince lui-même étant à l'Armée dans un Païs étranger; les affaires de sa Maison ne rouloient presque que sur le crédit. Un pauvre * Boucher avoit avancé tout ce qu'il

* L'Histoire du Boucher

qu'il avoit vaillant, & tout ce qu'il avoit pû emprunter des autres, jusqu'à la valeur de plus de trois mille Ecus. Ce pauvre Homme étoit tous les jours menacé par ses impitoïables Créanciers d'être jetté dans une Prison. Il fut par là obligé de solliciter son païement, avec plus d'importunité & en des termes un peu plus hardis que ne portoit la modestie de son tempérament; car ses demandes avoient été jusques-là accompagnées d'une si grande timidité qu'il avoit ainsi laissé grossir la somme avant qu'il osât en solliciter le païement avec quelque fermeté. L'Intendant l'avoit souvent remis & à la fin l'avoit rudoïé pour être venu demander une partie de son bien avec autant d'humilité que s'il l'avoit mandié. Le jour étoit venu que ses Créantiers lui avoient donné pour les satisfaire ou pour être arrêté. Sa bonne Femme lui mit dans l'esprit de parler à la Princesse, & qu'elle étoit assûrée qu'elle auroit compassion de lui: la difficulté étoit seulement de trouver accès auprès d'elle. La nécessité lui inspira du courage & le fit veiller diligemment à la porte, pour épier l'occasion d'entrer. Ce pauvre Homme eut enfin le bonheur de gagner le haut de

l'escalier qui répondoit à la Chambre où la Princesse étoit à sa Toiléte. Il rencontra un Valet-de-Chambre & un Page qui lui demandérent fiérement quelles affaires un Homme de sa façon avoit là? à quoi il répondit qu'il étoit le Boucher de la Princesse, qu'il vouloit lui presenter une requête, & qu'il étoit perdu si elle n'avoit pitié de lui. Les domestiques lui commandérent avec hauteur de s'en aller, en disant que ce n'étoit pas un misérable comme lui qui dût prétendre de parler à leur Princesse; il leur jura qu'il ne s'en iroit point, puisqu'il y alloit pour lui de la prison; les Domestiques, voiant avec quelle hardiesse il se mettoit en devoir de capituler, le prirent pour le jetter en bas de l'Escalier. Mais il les repoussa, & s'écria de toutes ses forces, que pour l'Amour de *Jupiter* on le laissa parler à la Princesse. Ses cris parvinrent jusqu'à ses oreilles, & aussitôt elle voulut sçavoir ce que c'étoit. Le Page faisant l'Officieux courut l'en informer d'une maniére qui n'étoit pas avantageuse au Boucher, qui avoit suivi de près le Page jusques à la Chambre, & demandoit avec instance d'être admis à l'Audience de la Princesse; Elle le fait en-

trer, il se jette à ses pieds, tord ses mains d'une maniére pitoïable, & ne peut, s'énoncer à force de pleurer; il ne s'en fallut guéres qu'il ne perdit l'occasion qu'il avoit en mains; mais la bonne Princesse aïant dissipé son trouble par la douceur de sa voix, il reprit courage & lui fit en peut de mot l'Histoire de ses malheurs. Elle s'informa de la verité du fait; & l'aïant aprise d'une de ses Suivantes, qui l'assûra qu'il n'étoit que trop vrai, & que le pauvre Homme, sa Femme, & ses Enfans étoient à la vielle de périr. Je n'ai point d'argent, répondit la divine *Ormonda*; & prenant un collier de Diamant sur sa Toiléte, allez, dit-elle, avec ceci, qui vaut beaucoup plus que ce qui vous est dû, & empruntez dessus ce qui vous est nécessaire pour vous tirer d'affaires: gardez-le jusqu'à ce que je puisse le retirer, mais que l'Intendant ne le sçache pas. Une bonté si extraordinaire remplit le cœur de ce misérable d'une si grande joïe qu'elle pensa lui être plus fatale que la douleur qu'il avoit auparavant. Dans les transports où il étoit, il ne sçavoit quelles bénédictions donner à la Princesse, quels vœux faire pour elle avec un respèt & une

une reconnoissance qui alloient jusqu'à l'adoration. Quand il fut parti la débonnaire *Ormonda* en aversa elle-même des larmes de pitié & dit, *Que je suis hûreuse d'avoir pû rendre hûreux un misérable.* Il y avoit bien de la différence entre cette généreuse action & celle d'un * Ministre Favori sous le régne de *Sigismond* II. Un Tailleur de pierres lui avoit avancé jusqu'à la valeur de cinquante mille Ecus en pierres & en marbres qu'il avoit lui-même acheté à crédit, seulement parce qu'il étoit emploïé par un Homme d'une telle importance. Les pierres & le marbre servirent à batir un beau Palais auprès d'une Maison de plaisance où le Roi passoit ordinairement une des saisons de l'année. Mais l'ouvrier n'en put jamais obtenir un Ducat, & il mourut en prison, sa Femme & ses Enfans étant réduits à mandier dans les ruës. Le Ministre cependant n'en fut point touché de compassion, & il joüit sans remords des avantages qu'il en avoit tiré aux depens de ces misérables, ne daignant seulement pas lire une des Requêtes qu'ils lui présentoient en grand nombre, ni même donner un morceau de pain pour apaiser la faim de ces pauvres

* Le vieux Milord Hallifax.

vres Orphelins, quoiqu'il laissa ce beau Palais avec un autre, & un fort grand bien à une Fille unique.

Comment vos Divinitez trouvent-elles la Princesse de * *Beaumont*? n'est-ce pas le véritable Portait de la Déesse de Cythére, & n'a-t-elle pas autant de charmes qu'il en faut pour rendre hûreux son Héros & se promettre à elle-même de posséder son cœur sans crainte d'aucune Rivale? & quoiqu'elle soit trop jeune pour qu'on en puisse faire le caractére, je dirai cependant que la bonté de son naturel & l'inclination qu'elle a pour la Vertu, nous font espérer des choses excellentes & dignes de l'illustre Famille dont elle est descenduë.

* La Duchesse de Beaufort.

Je suis charmée de tout ce que je vois, conclut *Astrée*; la Demeure si agréable, la Famille si bien reglée, le Prince & les Princesses si accomplis: je serois aisément tentée de reprendre mon séjour sur la Terre pour peu qu'il se trouva de pareils exemples de vertu. Que le jeune *Beaumont* a de graces! il semble que tous les charmes d'une centaine de Monarques qui ont été ses Ancêtres soient réünis en sa Personne. Si les libertins vouloient seulement considérer le bonheur parfait

dont

dont il joüit avec *Citherée* (j'apelle ainsi sa Princesse pour sa grande ressemblance) ne seroient-ils pas obligez d'avoüer que tous les plaisirs de la varieté & de l'inconstance, n'ont point de joïes comparables à celles d'un amour honnête. La mort seule aura le pouvoir de changer leurs plaisirs présens avec d'autres qui seront immortels. Illustre Prince pour être parfait demeurez seulement comme vous étes; & nous ne pouvons porter nos souhaits plus haut qu'en disant, soïez toûjours parfait comme vous étes! conservez votre gloire jusques à la fin, & toutes les Vertus, qui auront contribué à vous rendre accompli, seront couronnées d'une joïe éternelle.

Dans l'embaras où je suis, reprit l'*Intelligence*; du lieu où je vous menerai, je me determine au *Divan*, car c'est presque l'heure, au moins pour les hommes d'affaires, qui, quoiqu'en petit nombre, disposent en effet de tout. Ceux-ci se rendent de bonne heure au Burreau pour s'en rendre les maîtres, & là ils proposent, résolvent & concluent avant que les autres qui sont des libertins & des débauchez y paroissent; il n'est pas fort éloigné d'ici, & la promenade en est

fort

fort agréable. Voilà un Carosse qui s'arrête devant nous, il y paroît une* Dame sur la droite qui nous servira d'entretien dans le chemin.

* Madame Macklesfield mariée à Mr. Brett.

Vos Divinitez lui trouvent-elles quelques charmes? n'est-elle pas plûtôt désagréable? elle a cependant souvent été aimée, & deux fois mariée, sans s'être autrement distinguée que comme une Femme que son Mari a quittée pour son infidélité. C'étoit un fort joli Gentilhomme qui avoit un bon bien, du bon sens, & un bon naturel; ce qui me fait conclure avec *la Bruyére*, *qu'il faut être poussé d'un grand désespoir pour aimer une Femme laide; car il faut que cet amour procéde ou d'une grande foiblesse dans l'Amant, ou de quelque autre charme que celui de la beauté.* Elle est autant connuë par le nom de *Janthe*, que par les titres de sa Qualité. Son premier commerce d'amour, qui vint à la connoissance du public, fut avec un jeune Comte, mais ce qui le rend plus détestable c'est qu'il étoit son Neveu. Le jeune homme, dont la Mére resseroit la bourse, trouva le tempérament amoureux, & la générosité de sa Tante fort commode à ses besoins & à ses inclinations pour l'intrigue.

gue. *Janthe* est une Femme qui a les membres du corps bien composez, de bonne taille, une des plus belles de l'*Atlantis*, comme les Galans le disent, depuis le menton jusqu'en bas; mais on a trouvé un remede délicatement imaginé pour cacher le défaut d'agrémens de son visage, où, pour dire la verité, les traits n'ont point cette douceur qu'on desireroit y voir. Cette invention est un Mouchoir de gaze d'une broderie de Turquie, que ses ingenieux Amans lui ont fait mettre sur la tête, de peur que quelque chose de moins beau que son corps ne fut capable de ralentir leurs ardeurs. Vous m'avoüerez que cela n'est pas mal imaginé: car en même tems que ce Mouchoir sert de défense contre le dégoût du fortuné Amant, qui divertit sa vûë sur le brillant de l'Or & de l'Argent, & sur la beauté de l'ouvrage; il permèt à la Dame, étant transparent, de contenter toute sa curiosité, de voir ses adorateurs sans en être vûë, & d'avoir le plaisir de contempler toutes leurs perfections. Ne vous imaginez pas que cet avantage soit un des moindres du Mouchoir: & l'amoureuse *Janthe* en faisoit sur tout un cas tout particulier dans le

tems que le *Noir-des-Indes* étoit son Favori, il est assez connu sous le nom de *Beau-Romain* ; autant remarquable pour sa beauté, que par un gros Diamant qu'il porte à son doigt, & que *Janthe* y plaça, au milieu de ses ravissemens.

Celle qui étoit avec elle dans le Carosse est une des Veuves de la nouvelle Cabale, dont je vous prie d'admirer le goût irrégulier. Elles n'aiment point les hommes dans la réalité ; mais elles aiment à la folie une image des hommes dans les femmes. C'est la raison pour laquelle ces Dames sont si fort portées pour les habits à la Cavaliére ; ce qui me déplait extrêmement, car je voudrois que les Personnes du Séxe se distinguassent aussi bien par leurs propres ornemens que par leurs maniéres. Cette ravissante modestie, qui siéd si bien lors qu'elle n'est point fardée, est contre la nature de cet air hardi du Chapeau & du Plumèt. Car si dans cet habillement vous retenez sur votre visage quelque pudeur, vous en perdez le charme naturel, qui en fait toute la beauté ; & si vous vous en défaites, vous vous defaites de tout ce qu'il y a de plus agréable dans le Séxe.

Mais pour revenir à ma * Veuve de la Caba-

* Madame Effingham.

Cabale: elle devint amoureuse d'une belle * Comédienne, qui joüoit le rôle d'un jeune Amant libertin. La Veuve l'envoïa chercher, lui fit des présens considérables, la fit peindre par une des plus habiles mains, de toute sa hauteur & dans le même habit où elle l'avoit vû joüant son rôle. Elle la mena à sa maison de campagne pour demeurer avec elle durant la belle saison. La Comédienne surprise de tant de caresses & d'avances de la part d'une Dame de distinction, ne sçavoit comment s'y prendre pour se comporter d'une maniére assez réguliére. Néanmoins elle faisoit tous ses efforts pour se défaire du Comédianisme; mais ce *Décorum* dont elle s'imposoit l'observation la génoit d'autant plus qu'elle étoit accoûtumée à une conversation libre. La Veuve cependant redoubloit tous les jours ses ardeurs & ses caresses, & l'assûroit de sa tendresse & de son amitié; elle en vint même aux embrassemens & à la serrer étroitement. Celle-ci de son côté ne pouvoit comprendre quel mérite il y avoit en elle qui put lui attirer ces faveurs, ni tout ce que tant de caresses signifioit. Elle s'ennuïoit de la solitude & de la magnificence

* Mlle. Cros.

cence de la Maison où elle se trouvoit, & elle auroit mieux aimé retourner au train amoureux & à la liberté du Théatre dont la condition, toute basse qu'elle soit, lui étoit plus naturelle que toute cette grandeur. Elle ignoroit l'air cabaliste, ainsi elle ne pouvoit s'en servir pour recevoir les honneurs de l'amoureuse Veuve. En un mot, étant dégoûtée des preuves d'une si grande amitié, elle dit à la Dame qu'elle n'aimoit point ces maniéres caressantes, qui ne lui paroissoient point naturelles de la part d'une personne de son Séxe, que si elles venoient d'un Homme, elle sçauroit bien quelle interprétation leur donner; mais que venant d'elle, elle cherchoit en vain quel but elles pouvoient avoir. La Veuve vit bien par ce discours que sa Compagne n'avoit pas assez de vertu pour entrer dans les Mistéres de l'union cabaliste; elle trouva qu'elle avoit trop fréquenté l'autre Séxe, que les sales amours & les intrigues abominables des détestables Hommes l'avoient gâtée; & elle concluoit de tout cela qu'elle n'étoit pas digne de leur Société. Elle quitta ses airs passionnez pour cette indigne créature, usa d'une plus grande froideur,

tant qu'elle fut à la campagne ; & étant revenuë se défit peu à peu de sa connoissance; mais pour montrer, du moins en aparence, combien elle détestoit le vice, elle fit descendre le Portrait de la Comédienne & en coupa la face en piéces ; le foula aux pieds, & l'envoïa en cet équipage à celle qu'il répréséntoit; lui faisant dire que le Portrait d'une personne comme elle, qui avoit mené une vie si libertine, avoit été en scandale à sa Famille. La pauvre Fille se mit à pleurer & à se plaindre pourquoi elle ne l'avoit pas laissée en repos ; qu'elle n'étoit pas pire à présent que lors qu'on l'avoit fait peindre, que le genre de sa vie ne pouvoit pas être un secrèt pour la vertueuse Veuve, qu'elle auroit dû lui faire cette objection dès le commencement, & ne pas ainsi affronter son Portrait; mais qu'elle en devinoit aisément la véritable raison, & qu'elle vouloit bien laisser la Dame trouver sa punition dans les réfléxions qu'elle y pouroit faire.

Nous entrons au *Divan*, que ceux d'*Atlantis* apellent ainsi d'un nom emprunté des *Turcs* leurs Voisins. S'il plaisoit à vos Puissances Célestes de se

ſe faire un Trône de l'air condenſé, & de le placer au haut de ce Dôme; nous y ſerions à notre aiſe, & de là nous ferions ſans peine nos obſervations, outre que je pourois vous entretenir de tout ſans crainte d'être entenduë. On commence à s'aſſembler, ainſi je vais commencer par vous informer de ce qui régarde les perſonnes qui en ſont membres, je vous ferai l'hiſtoire de leur vie, enſuite je vous parlerai de leurs conſtitutions; mais n'atendez pas que je vous parle de tous, il n'y en a pas le quart qui mérite votre atention; la plûpart étant autant indignes de Satire que de loüange, ne ſçavent pas même ce qu'ils viennent faire ici, & n'ouvrent leurs bouches que pour dire oüi ou non, ſelon que les Principaux, ſur leſquels ils ſe réglent, ſont pour l'affirmative ou la negative.

Voici un * Seigneur bien matinal! mais il ne vient de ſi bonne heure que pour épargner le déjûner que quelqu'un viendroit prendre chez lui. Quand il étoit jeune il paſſoit pour beau, mais l'étude lui a brûlé le ſang, & lui a rendu la vûë baſſe; mais quelles études, croïez-vous, l'ont ainſi changé? ce n'eſt

* Milord Dyſert.

pas sans doute l'étude des belles Lettres qui lui auroient donné de meilleurs principes ; mais c'est le souci où il est de péser les provisions qu'il doit donner à sa Famille ; comment il condamnera son four de peur que ses Domestiques affamez ne prennent à la dérobée quelques morceaux de pain, dont il tient un fidéle compte. Son humeur auroit bien trouvé à se satisfaire dans le poste de Favori ; il y auroit eu les moïens d'amasser ; au lieu qu'il n'a aucune espérance de le faire que par l'épargne, en quoi il excelle au dernier point. Quelque homme de parti qu'il soit, il ne peut pas même devenir généreux envers les misérables qui sont du sien. De tous les incidens qui arrivent parmi les hommes, il n'y en a point qui m'ait occupé davantage que les réfléxions que j'ai fait pour trouver pour quelle raison ce Comte s'est mis d'un parti oposé à la Cour, le lieu bienhûreux pour les Amis de la Fortune, où une faveur d'un moment est capable d'enrichir pour toute la vie, & où le desir du bien devoit, ce me semble, le forcer de s'engager. Son * Frére fut un véritable Héros, qui avoit toutes les Qualitez d'un brave homme qui aspire à la

*Le Général Falmash

la gloire; cependant régardé d'un œil de jalousie, & traversé par ses Superieurs, il fut envoïé à une expédition désespérée avec des forces inégales, pour perdre la vie sur un rivage étranger. Héros digne d'un meilleur sort, jamais je n'oublierai de celébrer tá Vertu, toutes les fois que je tomberai sur des sujèts qui te réprésenteront à ma mémoire! Illustre Ombre, ne t'étoit-il point possible de resigner quelqu'une de tes excellentes qualitez à un cœur aussi proche que celui d'un Frére? Communique lui du séjour Elisien, où tu posséde tant de gloire, quelque raion de ton affabilité, & de ton généreux amour pour le genre humain. Mais nous accommodant à son humeur nous ne te demandons pas de lui donner un mérite trop étendu, fais seulement qu'il ait quelque compassion pour lui-même, & pour une partie de lui-même, je veux dire son * Fils, qui est dans la souffrance: qu'il lui permette de conserver son nom & sa vie, si ce n'est pas selon le bien qu'il peut prétendre, au moins d'une maniére qui convienne davantage à sa Qualité, afin qu'il se souvienne que c'est elle qui a donné à un malhûreux quelque droit à sa charité.

*Milord Huntingtouer.

Mais si c'est trop te demander, fais que ses Enfans & ses Domestiques aïent au moins cette faveur, les premiers de se glorifier de l'abondance d'un chétif Païsan comme s'ils en étoient nez; les seconds, que leurs ventres, que la faim fait continuellement aboïer, puissent être apaisez de quelque chose de plus substantiel que le vain honneur d'être les Serviteurs d'un Seigneur de l'*Atlantis*.

Mais finissons cette digression, & aprenez que ce Comte sordide a près de cinquante mille Ecus de rente, outre une prodigieuse quantité d'argent comptant. Cependant on ne voit ni abondance à sa table, ni feu à sa cuisine, ni provisions dans sa dépense; & sa Garderobe n'a rien que d'antique. Il est si ami du vieux tems qu'il en alonge les modes jusqu'à celui-ci; car les fraix qu'il faut faire, pour en avoir de nouvelles, le rendent ennemi du changement. Vous sçaurez qu'un Etranger, qui vint voir ses Jardins, & qui avoit quelque respèt pour le seul nom d'un Grand d'*Atlantis*, le voïant à la porte avec un habit usé, demanda au Comte même s'il étoit au logis; la crainte qu'il eut de faire

quel-

quelque dépense pour le recevoir, lui fit dire en tremblant que non. On m'a assuré, d'une maniére à le croire, que voiant le grand concours que ses jardins attiroient, pour joüir du plaisir de la promenade dans les belles allées d'Arbres qu'il y avoit, il avoit agité avec son Epouse & quelques-uns de ses Confidens, s'il n'imposeroit pas une taxe sur les Etrangers, qui y viendroient, & qu'il n'en fut détourné qu'avec beaucoup de peine & de regrèt. C'étoit dommage qu'un projèt si élevé tombât sans que celui qui l'avoit formé avec tant d'esprit, en tirât aucun avantage.

Il soufre que ses Filles passent leur bel âge sans être pourvûës; parce qu'il ne sçauroit trouver dans son cœur assez de générosité pour leur donner un mariage digne de leur naissance; ne considérant pas que la jeunesse & la beauté ne durent qu'un tems, & qu'une Dame telle qu'elle soit, qui survit à ses attraits ne peut espérer de partis à beaucoup près si avantageux, que quand elle en étoit revêtuë: outre qu'un mari ne peut avoir la moitié autant d'estime pour une Femme qui a passé la fleur de son âge que pour une autre. Il est vrai qu'el-

le la doit un jour perdre, mais le Mari perd aussi la sienne, & ce changement n'est pas plus perceptible que celui qu'on remarque soi-même sur son propre visage, dans un miroir, car s'y voiant tous les jours, l'habitude ne permèt pas de discerner l'effroïable différence qu'il y à d'un visage jeune à un vieux : si quelqu'un s'abstenoit pendant dix ans de se regarder dans le miroir & enfin qu'on le lui présentât tout d'un coup, je ne doute point qu'il ne fut infiniment plus mortifié de cette altération que d'aucune autre; il faut encore dire que les charmes de la Personne étant la chose qui paroit le plus, on est plus sujèt à s'en flater; tout le monde les préférent aux prefections de l'esprit, qui ne sont estimées qu'au défaut des autres. Une Dame n'a-t-elle rien à se vanter du côté des beaux traits de son visage, elle se pique de la beauté de sa taille, si elle n'a ni l'un ni l'autre, elle se sert de son esprit pour se retirer du mépris; car il n'y eut jamais Personne de si méprisable, qui n'eût quelque endroit pour se recommander. Mais pour en faire l'application au Comte & à ses Filles; la jeunesse peut bien se passer de charmes, mais tous les charmes du

monde

monde ne sont point passables sans la jeunesse. Le changement que le tems aporte est si grand que je me souviens d'avoir oüi dire à une Vieille Dame, qu'elle s'étoit trouvée avec neuf autres Dames dont aucune n'étoit desagréable, deux passoient pour beautez, & que cependant le Comte étoit encore le plus beau.

Si je voulois vous reciter, comme je le pourrois mille preuves du sordide de son esprit; il pourait bien me vouloir du mal pour l'étenduë de ma memoire; mais qu'il me pardonne *le peu* j'en ai dit, en considération *du plus* que je passe sous silence; * je demande la même chose à *Jabthé* & au Comte son neveu. Je finirai cette Histoire par le traitement qu'il fait à son * Fils, qui s'est marié contre son aprobation. N'est-ce pas ce que mérite le Comte pour n'avoir donné à son Fils ni l'éducation pour le rendre propre à paroître en compagnie, ni de quoi soutenir la dépense qu'il faudroit faire pour y paroître toujours?

* Milord Huntingtouer.

Dépouillé qu'il est des ornemens de l'esprit & du corps, & n'aïant rien dans la poche pour supléer à ces défauts; qui sont les honnêtes gens qui voudroient

le

le souffrir avec eux ? il ne faut pas s'étonner si dans une vie si oisive & si basse il a pensé à se marier, lorsqu'il n'avoit rien de plus grand à quoi il pût apliquer ses pensées. Il est plus étrange qu'il se soit pû marier si bien, que s'il ne s'étoit point marié du tout, où que quelqu'une de ses Servantes ne soient pas tombée en son partage, comme le Sommelier poura être un parti pour sa Sœur.

* Mad: Henage. Une certaine * Dame avoit par ses intrigues deshonoré sa Famille; son Pére, qui lui avoit laissé du bien, lui avoit ôté tout prétexte de couvrir du manteau de la necessité la facilité avec laquelle elle a cédé aux sollicitations d'un des * Princes (* Le feu Duc de Devonshire.) de l'Empire. Elle a eu de lui plusieurs Enfans, dont une Fille aînée fit connoissance avec le * Fils du Comte (* Milord Huntingtouer.); & lui, *qui n'avoit jamais vû une créature avoir le régard si gai, & le langage si beau*, l'alla courtiser chez sa Mére. Après que la Dame eut examiné le mérite du jeune Homme & ce qu'il pouvoit prétendre du bien de son Pére, elle sçût si bien le ménager qu'elle en fit son Gendre. Le Comte devenu irréconciliable lui a fait oublier qu'il est son Fils, & s'est rendu le sujèt des priéres qu'il fait soir & matin que son

son Pere puisse mourir afin que sa Femme & ses petits Enfans aïent de quoi manger. Pere dénaturé! n'avez vous ni de compassion pour ces créatures qui n'auroient point été sans vous? étoit-ce donc votre intention en les mettant au monde, de les rendre misérables? Qui est le cœur généreux qui pouroit suporter le suplice que cause la vûë d'un misérable, quelque étranger qu'il nous soit? Mais voir ses propres Enfans pauvres & misérables, lorsqu'on a ses coffres pleins de richesses, & être la cause de leur pauvreté & de leur misére par une abominable avarice; la seule proposition fait fremir. Souvenez vous, impitoïable Comte, que celui que vous faites ainsi souffrir doit porter votre nom & être revêtu de vos Tîtres; souffrirez-vous plus longtems qu'il languisse dans l'attente que vous ne soïez plus. Et jusqu'à ce que cet hûreux moment arrive, le laisserez vous corrompre son esprit & prendre les maniéres du bas peuple, dont il n'aura peut-être jamais la force de se défaire. Jusqu'à quel excès ses vices ne croîtront-ils pas? quel monstre ne deviendra-t-il pas, si les Parques filent encore votre trâme pendant quelque-tems? Revenez donc,

donc, Comte dénaturé, revenez de vôtre dureté avant qu'il soit trop tard, car après tout ce que dit un ancien Poëte est bien véritable.

Si Pluton pour de l'Or te prolongeoit la vie,
Et vouloit t'affranchir d'un trépas odieux,
Avec plus de raison l'Or feroit ton envie,
Et tu devrois garder ce metal précieux ;
Afin que quand la Mort oseroit te poursuivre,
Elle en prît, passât outre, & te permît de vivre.
Mais las ! de tes Aïeux tu subiras le sort.
Rien ne peut te ravir à la cruelle Mort.
Déja de cheveux blancs ta tête est couronnée ;
Et bientôt, Atropos tranchant ta Destinée,
On t'ensévelira, Comte, pour dernier bien :
Car, tu le sçais, les Morts n'emportent jamais rien.
Et le juste Minos ne mèt dans sa Balance
Que le bien & le mal qui réglent sa Sentence.

Ce

Ce * Gentilhomme qui est assis auprès de lui, étoit un des Généraux d'*Henriquez*. Il eut à faire à un Pére à peu près semblable au Comte ; mais il eut l'adresse de lui enlever une somme considérable & la hardiesse de l'apeller en Justice pour écouter ses raisons. Son Pére en étoit si irrité qu'il l'auroit fait pendre comme un Voleur si le Souverain ne s'en fût mêlé. C'est un Homme remarquable pour sa bravoure, & par le dévoüement entier de sa Personne & de tout son tems à l'empire de sa Maitresse, dont on raporte une Histoire fort divertissante. Il l'aracha d'entre les bras d'un certain * vieux Seigneur, dont toutes les maniéres ressentent autant l'ancienne mode, que celles de son Epouse sont conformes à la nouvelle. Quand ce vieillard sçût que sa Maitresse * étoit devenuë la conquête du Général, il fit tous ses efforts pour la retenir & la pria avec larmes de ne pas l'abandonner; l'assurant qu'il sacrifieroit tout pour elle, son bien, sa Femme, & ses Enfans, mais elle ne répondit à tant de promesses si engageantes qu'avec un air froid & indifférent ; je suis bien fachée Monsieur que toutes vos offres ne sont rien, car *votre bien est en-*

* Feu Milord Rivers.

* Milord Havesham & son Epouse.

* Madlle Colliton.

engagé, votre Femme vous, ne l'aimez point, & vos Enfans ne sont point de vous.

* Milord Coningsby. Régardez * celui qui entre, il est à présent du nombre des Nobles d'*Atlantis*; une des plus belles Femmes du siécle fut amoureuse de lui; lorsqu'il étoit jeune. Elle s'apelloit * *Diane*, & elle étoit d'une Famille qui avoit eu l'honneur d'être entre les Comtes de l'Empire. Sa Personne étoit aussi aimable qu'on peut se l'imaginer; le brillant, de ses yeux étoit semblable au feu des éclairs, tant ils étoient vifs & perçans; mais après avoir jetté des régards capables de faire mourir ceux qui la considéroient, elle convertissoit tout ce feu en une certaine douceur qui causoit une alternative de peine & de plaisir. Car ses yeux devenoient languissans & laissoient apercevoir tout l'Amour qu'ils renfermoient. On en voïoit sortir des raïons comme autant de desirs enflammez qui faisoient connoître le tempérament amoureux de la Belle. Elle n'avoit rien qui ne respirât l'Amour, tout étoit si doux, si tendre, si engageant qu'il sembloit qu'elle languissoit elle-même pour avoir part à ces délices, que sa beauté

* Mad: D. Cecil.

auté inspiroit. Telle que je viens de la réprésenter, elle fut mariée au Comte de * *Bedamore*, beaucoup plus vieux qu'elle, affligé d'une maladie qui lui ôtoit, une partie de l'année, l'usage d'un de ses pieds, & l'arrêtoit dans sa Chambre, ou l'aimable *Diane* étoit forcée de passer le tems avec lui; & d'être présente à ses souffrances. Mais comme il étoit extrémement passionné pour elle, il accordoit tout à ses desirs; adoroit cette beauté qui faisoit toute sa consolation, & étant un parfaitement honnête Homme, d'une douceur extraordinaire pour tout le monde; celle qui en étoit la plus digne ne pouvoit manquer d'en ressentir les effets.

* Milord Scundamore.

Madame de *Bedamore* avoit passé sa jeunesse dans les païs étrangers, elle avoit vû les superbes palais des *Romains*, la Magnificence des *Vénitiens*, la Politesse de *Turin*, & la splendeur du *Louvre*. Elle avoit même pris toutes les maniéres des Personnes accomplies dans toutes les Cours; rien n'étoit plus aisé ni plus charmant que son discours, & ses paroles couloient avec toute la douceur des Graces. Sa beauté n'étoit nullement nécessaire pour faire admirer sa conversa-

tion; car quand même vos yeux eussent été fermez aux charmes de son visage, votre cœur ne pouvoit s'empêcher de s'ouvrir à ceux de son esprit. La Cour d'*Atlantis* étoit une fois plus brillante quand elle y paroissoit, & on n'ométoit rien pour lui en rendre le séjour agréable afin de lui persuader d'y rester pour en faire l'ornement. Mais cela ne dépendoit pas d'elle, & le Comte ne pouvoit se passer d'elle à sa maison de campagne, sans qu'on puisse le taxer pour cela de jalousie, dont son naturel étoit tout à fait exemt. Il préféroit tous les divertissemens de la Campagne à ceux de la Cour, car tous les délices que celle-ci pouvoit lui procurer étoient renfermez dans sa *Diane*; Elle n'avoit pas beaucoup de répugnance à renoncer à cette admiration universelle qui la suivoit par tout.

„ Le panchant qui se trouve dans „ quelques unes pour cette admiration „ générale n'est pas la plus grande en„ nemie que la vertu ait, parce qu'on n'a „ pas le loisir de s'attacher à rien de „ particulier. L'esprit coquet même „ n'est pas fort à craindre, parceque le „ plus souvent il rend une Beauté ridi-

„ cule

„ cule Ainsi il n'y a que l'Amour seul
„ qui puisse la rendre misérable; c'est là
„ la maladie qui infecte le cœur, & le
„ poison qui gâte les plus nobles facul-
„ tez, fait perdre le sentiment de la
„ Gloire & le goût de la Vertu, & con-
„ duit à un assoupissement létargique,
„ qui fait oublier tout pour ne s'entre-
„ tenir que de lui-même. Le tendre
„ Séxe devroit bien être attentif à étouf-
„ fer les premiéres inclinations qui por-
„ tent à aimer l'un plus que l'autre. Si
„ l'on attend jusqu'à ce que cet Amour
„ de préférence se soit fortifié, il sera
„ trop tard pour faire retraite; & tout ce
„ qu'il poura procurer de plaisirs ne se-
„ ra pas digne d'être comparé à la perte
„ irréparable de l'honneur. Tout ce que
„ l'on peut dire de plus avantageux pour
„ l'Amour, c'est qu'il consiste en une
„ douceur qui se passe, une passion mê-
„ lée d'amertumes, une misére conti-
„ nuelle parsemée de quelques plaisirs
„ d'un moment: l'Amour donne aux
„ pensées des yeux pour voir & péné-
„ trer par tout, & des oreilles au cœur
„ pour être attentif aux moindres baga-
„ gatelles; il est produit par la liberté
„ qu'on se donne de desirer, nouri par

„ une indulgence pour le plaisir, com-
„ batu par la jalousie, tué par la dissi-
„ mulation, & enseveli dans l'ingratitude.

La maison du Comte de *Bedamore* étoit éloignée d'*Angela*, presque de quarante lieuës. C'étoit un vieux bâtiment que *Diane* régardoit avec justice comme une prison, où tous ses charmes étoient cachez; C'est pourquoi elle pria le Comte de le rendre autant agréable qu'il seroit possible. Il reçût sa demande comme une belle occasion de faire voir à cette aimable Epouse jusqu'à quel point il vouloit lui plaire, ainsi il résolut de le faire abatre jusques aux fondemens, & de le rebatir avec une magnificence qui répondit à la beauté de celle qu'il devoit y habiter. Mais comment disposer de la belle *Diane*, jusqu'à ce que l'ouvrage fut achevé, sans être obligé de la laisser retourner en Cour : ce fut-là un article qu'il eut bien de la difficulté à résoudre. Il y avoit à quelques lieuës de là une maison, qui avoit le nom & la forme d'un palais. * *Don Tomasio Rodriguez*, qui est celui qui parle actuellement à l'oreille du Général le dernier nommé, & qui a été fait Baron *Rodriguez* par la faveur d'*Henriquez*, celui-là, dis-je, en étoit le propriétaire.

* Milord Coningsby.

Il

Il étoit alors jeune & bienfait, marié à une jeune Dame, qui avoit été élevée à la Campagne; mais qui n'avoit rien de rustique ni dans sa personne ni dans sa conversation; elle étoit telle qu'elle pouvoit bien prétendre à engager le cœur d'un Mari de son rang, pourvû que la dangereuse *Diane* ne se fut pas trouvée avec elle. En un mot, ce n'étoit pas sa faute si elle ne plaisoit pas, car elle consultoit autant son Miroir qu'aucune Dame de la Cour, & elle n'épargnoit rien pour se bien mettre, quoi qu'elle eut bien de la peine à y réüssir. Si la Nature lui avoit donné quelque belle occasion de se former en conversant avec des Personnes accomplies, je crois qu'elle auroit pû prétendre au rang de Belle; car elle avoit des inclinations admirables pour les airs coquèts, qui recommandent si fort les autres Belles à la mode: mais aïant été laissée à elle-même, sans avoir aucun modéle sur lequel elle eut pû se former, il y avoit dans ses maniéres une certaine confusion de ce qu'elle avoit imaginé, de ce qu'elle avoit lû, & de ce qu'elle avoit ambitionné, où il ne paroissoit aucun discernement. L'Histoire de Milord Coningsby.

Don Tomasio étoit un Mari fort civil ; parce que le Pére d'*Olivia* étoit un Gentilhomme d'un gros bien, & d'un grand crédit, qui promettoit à sa Fille quelque chose de plus que ce qu'il lui avoit donné, si son Mari s'en rendoit digne par sa conduite. Mais à quoi toutes ces frivoles considérations peuvent-elles servir, quand l'Amour vient à la traverse. Du moment qu'il eut été éclairé du jour dont les beaux yeux de Madame de *Bedamore* l'environnérent, il crut qu'il avoit jusques-là vêcu dans les ténébres : l'éclat de ses charmes frapa son cœur, le blessa, & le désarma en un instant ; elle n'avoit qu'à le régarder pour en faire sa conquête. Il fut surpris qu'elle eut pris un tel ascendant sur son cœur en si peu de tems ; mais avant qu'il entreprit de se défendre, il jugea qu'il seroit vaincu, & tous les efforts qu'il fit pour se débarasser de ses chaînes ne servirent qu'à l'y engager davantage. Cette pensée l'occupoit si fort, qu'il ne pouvoit ni boire, ni manger, beaucoup moins souffrir les caresses d'*Olivia*, entre les bras de laquelle il devoit goûter tous les plaisirs que quelque tems de privation fait ressentir quelquefois à un Mari qui n'est

pas

pas préoccupé. Elle ne manqua pas de pénétration pour s'en apercevoir ; car, quelque peu que se flate une Dame, elle sent bientôt la diminution des ardeurs de son Epoux. Madame de *Rodriguez*, qui n'avoit point d'autres amusemens que celui-là, trouva assez de matiére à la réfléxion. D'abord elle crut que son Mari avoit quelque indisposition, & fit l'officieuse autant qu'elle pût, mais tous ses soins & ses discours hors de propos ne firent que le dégoûter davantage & lui rendre la Politesse de *Diane* plus aimable, & jamais elle n'aprochoit de lui qu'elle ne lui donna de nouveaux sujets d'admiration.

Quand le Comte eut résolu de rebatir sa Maison à la moderne, *Don Tomasio* fut transporté de joie d'avoir l'occasion de lui offrir une partie de la sienne, à quoi Madame de *Bedamare* fit aisément consentir son Epoux ; & *Olivia*, qui vouloit contrefaire les airs à la mode, fut ravie d'en voir venir chez elle un modéle si parfait.

Que vos Divinitez se les représentent tous sous un même toît, & *Don Rodriguez* satisfait jusqu'à l'excès de pouvoir à tout moment voir & obliger la belle

Diane. Son amour pouvoit faire là plus de progrès en un jour, qu'il n'auroit pû faire ailleurs en une semaine. La Nature plûtôt que l'Education lui avoit donné d'agréables maniéres pour la Galanterie; sans compter toutes les peines qu'il prenoit pour se rendre agréable; en quoi il pouvoit réüssir d'autant plus hûreusement qu'il étoit si non l'unique homme qui avoit l'honneur de sa conversation, au moins l'unique, qui aprochoit le plus de son mérite.

La solitude où elle vivoit, la tendresse de son cœur, un certain feu, qui ne pouvoit lui permettre de languir dans l'inaction, enfin les soins du petit Dieu, qui crut avoir été trop long-tems à répondre aux vœux d'une si illustre adoratrice, tous ces motifs joints ensemble, déterminérent l'inclination de Madame de *Bedamore* en faveur de *Don Tomasio*. A peine eut-elle ressenti le changement qui se faisoit dans son cœur, & une délicieuse douceur dont elle avoit fait peu d'épreuves, qu'elle s'y laissa aller trop aisément. Elle n'examina jamais en quels précipices ce dangereux Guide la conduiroit; enchantée de cette nouveauté, elle ne pouvoit trouver le chemin désagréa-

gréable, tant qu'elle auroit une si charmante compagnie. Ses yeux, qui auparavant étoient des meurtriers, n'avoient plus rien de cruél ; la langueur l'emporta sur tout son feu, & donna à *Don Tomasio* une liberté entiére de régarder ce qui ne respiroit plus rien que de doux & de simpatisant : & avec ce langage muèt des yeux, ils s'entretenoient des heures entiéres. Il est vrai que quelquefois ils soûpiroient, comme s'ils eussent voulu soulager leur cœur d'un pésant fardeau ; ou comme s'ils eussent été muèts, l'un par la crainte de ne pas plaire, & l'autre par la honte qui venoit de l'assûrance qu'elle avoit de plaire.

Mais à qui le courage revient-il plus aisément qu'aux Amans ? si quelquefois les dédains, les mépris, & les afrons ne sçauroient les arrêter dans leur course, comment celui-là auroit-il plus longtems de la timidité, qui voit tous les signes de cruauté évanoüis, l'Amour & la Nature lui prêter les mains, & une modeste rougeur, qui ne fait que l'animer à sa conquête, & qui est une marque du desir que la Belle a d'être conquise. Ceci & mille autres engagemens propres à encourager un Amant, qu'on n'est pas fâ-

ché de voir un peu téméraire, donna à *Don Tomasso* la hardiesse de déclarer sa passion : il entreprit la Belle, dans le tems qu'il la crut au point qu'il la souhaitoit ; il redoubla ses ardeurs & ses flammes, & étant véritablement amoureux, il gagna bientôt du crédit dans le cœur de sa Maîtresse, qui conclut aisément de la peine qu'elle enduroit, que celle de son Amant étoit véritable. Il n'y eut que son honneur qui vint troubler le plaisir qu'elle se faisoit d'être la conquérante ou plûtôt la conquête de *Don Tomasso* ; son devoir envers son Epoux & le foible sentiment qu'elle avoit de la Vertu, la faisoient souffrir alternativement. Son Amant s'aperçût bien-tôt de ses soûpirs, & lui en demanda l'explication. *Diane* qui ne sçavoit ce que c'étoit que la dissimulation, lui en révéla aussi-tôt le sujèt & lui découvrit sa peine ; elle lui avoüa qu'elle sentoit pour lui ce qu'elle n'avoit jamais senti auparavant ; qu'elle avoit même desiré long-tems ce moment dont elle joüissoit ; & qu'il n'y avoit que son honneur qui l'eut émpêchée de tirer de l'inclination qu'elle avoit pour lui, tous les avantages qu'elle auroit souhaité ; qu'ainsi

elle

elle le conjuroit de ménager ce qu'elle devoit à son devoir, & d'être le gardien de son honneur, puis qu'elle avoit si peu de force pour résister à son amour. *Rodriguez* hors de lui-même tomba à ses pieds pour remercier celle qui avoit tant de bonté pour lui. Il auroit bien voulu lui prendre les mains & l'embrasser, il auroit bien voulu exprimer sa reconnoissance, mais ce qu'il ressentoit ne pouvoit être exprimé par ses paroles; ses transports se trouvérent renfermez en lui-même, où ils devinrent trop forts pour les pouvoir supporter. Il faut que la Nature succombe à une force supérieure; il ne pût se surmonter, & il se laissa tomber sur ses genoux sans voix & sans mouvement. Que ce ravissement fut avantageux ! Une Dame pouvoit-elle être insensible en voïant les effets que produisoient ses charmes, en voïant, en un mot, un Amant mourir de joie dans la seule pensée qu'il étoit aimé? elle fut presque tentée d'éprouver ce que le charme de ses faveurs pouroit faire, puisque sa seule parole avoit mis son adorateur hors de lui-même. Elle souleva sa tête de dessus ses genoux & la reposa sur un coussin qui étoit sur le lit de repos où elle

elle étoit assise, & se mit à genoux près de lui dans la même posture où il étoit auparavant auprès d'elle. L'état où elle voïoit son Amant privé de connoissance, lui donna lieu de satisfaire les desirs, qu'elle avoit si souvent ressentis, d'avoir ses levres pressées par les siennes, ainsi ne se servant point d'autres moïens pour le faire revenir, & n'apréhendant aucun danger pour sa vie dans cette létargie amoureuse, elle l'embrassa, cola sa bouche sur la sienne, & toute en proie aux plaisirs qui se firent sentir tout d'un coup à son ame d'une maniére peu ordinaire, elle le pressa avec tant d'ardeur & d'amour qu'elle lui communiqua une chaleur amoureuse qui le retira de son extase & lui rendit le sentiment. *Mais* la vie qu'elle lui rendoit, pour *ainsi dire*, étoit accompagnée de plaisirs & de charmes si violens qu'ils le replongérent tout de nouveau dans ce ravissement dont il étoit à peine sorti, mais qui ne ne l'empêcha pas d'embrasser l'amoureuse *Bedamore* avec toute la force dont le plus violent Amour est capable, & lui rendant avec usure le ravissant baiser qu'elle lui avoit donné, il blessa les aimables levres, auxquelles il devoit tous

ses

ses delices. Douceur enchantée ! raviſſemens ineffables ! s'écria-t-il, qui ne mourroit pas de ce ſurcroit de félicité ? Dans ce moment *Alicie*, la Fille de chambre de la Dame ; qui entendit ſes exclamations, vint en courant les avertir que le Comte arrivoit de la chaſſe, & que dans un moment il ſeroit dans la Chambre. Cette alarme les fit relever avec beaucoup de répugnance & prendre des ſiéges à quelque diſtance l'un de l'autre ; & *Diane*, régardant ſur ſon mouchoir, qu'elle avoit par hazard porté à ſa bouche, vit du ſang qui couloit de ſa levre bleſſée : le Comte entra dans ce moment, ainſi, en ſe levant pour le recevoir, elle n'eut que le tems de jetter un régard languiſſant ſur *Rodriguez*, pour lui faire entendre le plaiſir qu'elle venoit de recevoir.

Madame de *Bedamore* ne fut pas plûtôt toute ſeule qu'elle fit réfléxion ſur les dangereuſes marques de fragilité qu'elle avoit montrées à ſon Amant ; & ſon honneur ſe préſentant tout de nouveau à ſon eſprit, elle ſe repentit du paſſé & prit des réſolutions pour l'avenir. Elle commença par éviter les occaſions de ſe trouver ſeule avec celui qui

trou-

troubloit son repos; pendant que de son coté il épioit le moment heureux, qui pouvoit le mettre en possession de tous les charmes de sa Maîtresse. Mais voïant qu'elle étoit extrêmement industrieuse pour l'éviter, il en tira un bon augure; elle sent bien, disoit-il en lui-même, qu'elle ne peut pas répondre des conséquences, ainsi elle ne veut pas exposer sa vertu: si cela est, c'est à moi à remédier à cet article pour rendre mon bonheur complèt.

Le Comte eut des affaires au *Divan* qui l'apellérent à *Angola*; *Radriguez* le vit partir avec la joïe excessive d'un hûreux Rival. Il chercha d'abord les yeux de son aimable *Diane*, pour y lire ce qui se passoit dans son ame, & il n'y vit, malgré toute l'affectation de sa cruauté, que des marques de congratulation sur cette bonne fortune si inespérée. Ce qui lui restoit à faire étoit d'éloigner *Olivia*, qui ne s'écartoit jamais de Madame de *Bedamore*; & voulant l'imiter comme un modéle de perfection; elle la divertissoit aussi bien que *Radriguez* par la maniére ridicule dont elle y réüssissoit. *Don Tomasio* ennuïé des delais que sa présence aportoit à ses espérances, résolut de

lui

lui donner une dose, qui pût, sans mettre sa vie en danger, la retenir dans sa chambre. Elle ne fut pas long-tems sans en ressentir les effets ; mais *Rodriguez* n'en fut pas plus avancé qu'auparavant ; car la tendre *Diane* ne la laissa pas un moment seule, pendant tout le tems de l'opération. Il vit qu'il n'y avoit point de tems à perdre, ainsi se revêtant d'un habit de Campagne, il vint trouver sa Femme en grande hâte, & lui dit qu'il n'avoit pas un moment à rester avec elle, que des affaires de la derniére importance l'apelloient à la Capitale de la Province, d'où il ne pouvoit revenir que le lendemain environ à la même heure. Il lui recommanda de se porter bien, & lui donnant un froid baiser, il prit congé d'elle & de Madame de *Bedamore*, qu'il régarda avec un œil respectueux, mêlé de dépit ; comme s'il avoit voulu lui marquer son ressentiment de la cruauté qu'elle continuoit d'avoir pour lui.

Quand il fut parti, la belle *Diane*, qui ne restoit avec *Olivia* que pour éviter les poursuites d'un Amant d'autant plus dangereux qu'il étoit aimé, prit l'occasion de son départ pour aller se promener

ner dans les Jardins; elle étoit dans son déshabillé, n'aïant qu'une jupe & une magnifique Robe de Chambre, qui pendoit sur elle négligemment. C'étoit le soir d'un jour fort chaud, c'est pourquoi elle chercha le frais entre des Orangers & des Jasmins, dont les fleurs, qui étoient tombées à terre, parfumoient ce lieu d'une odeur enchantée; & à côté étoit un Canal qui rendoit cette retraite tout-à-fait agréable. *Diane* l'esprit rempli des inquiétudes que l'amour cause, se jetta sous ce délicieux ombrage, sans se douter qu'il pût y avoir aucun *Actéon* prêt à contenter sa curiosité dans la vûë d'un objet aussi beau que la Déesse elle-même étoit. Et elle se renversa sur le lit de parfums, où toute la blancheur de son sein élevé paroissoit avec tous ses charmes, aussi bien que tout son corps étendu d'une maniére negligée & propre à faire voir le plus bel Ouvrage qui fut jamais sorti des mains de la Nature.

Rodriguez, qui avoit seulement feint de s'en aller, & qui avoit épié toutes ses démarches, vint à la dérobée dans cet endroit, & s'aprochant sans bruit auprès de la Belle, il se laissa tomber à côté

d'elle,

d'elle, & apliqua sa bouche sur la sienne, avec tant de célérité, qu'il l'avoit embrassée pour l'empêcher de se lever, & s'étoit rendu maître d'elle, avant qu'elle l'eût ni vû ni entendu s'aprocher. La surprise où elle fut lui fit jetter quelques cris; mais il n'y avoit personne qui pût l'entendre, & celui qui en étoit la cause l'eut bientôt apaisé: il la conjura de n'avoir pas la cruauté de lui dérober le plaisir au moins d'être avec elle, & de se rassasier de la vûë de ses charmes; il l'assûra qu'il ne prendroit aucune liberté que celle qu'elle voudroit lui accorder; un Amant aimé excelle toûjours dans l'art de bien dire, on se laisse volontiers persuader par ses discours, & ses paroles sont d'une éloquence & d'une force à laquelle il est difficile de resister. La tendre & passionnée *Bedamore* revint bientôt de sa feinte colére à des sentimens de tendresse. Elle laissa faire la main de son Amant; cette main qui parcourut, avec une joïe indicible, toutes les richesses de son sein; elle permit à ses yeux de boire à longs traits les délices que leur offroient les charmes d'une nudité négligée. Il l'admire, il la presse, il brûle & prend par

intervales un millier de baiser.

Diane séduite par le poison enchanté que l'Amour a répandu dans son cœur ; reste tranquille ; autant charmée que lui, elle ne pense plus à rien qu'à se satisfaire, elle n'est plus capable d'aucune autre pensée. C'est à l'Amour & à la nature à plaider pour elle, à excuser la la fragilité de ce couple d'Amans qui avoient tant de charmes réciproques. Enfin *Diane* se livre toute entiére à *Venus* & se soumèt sans réserve à son Empire. Mais quand la raison lui fut revenuë, & qu'elle vit son Amant triomphant, & qui tout charmé des faveurs qu'elle lui avoit accordé, avoit des yeux où la joie que lui causoit sa victoire, brilloit sans aucun trouble, elle s'arracha, mais trop tard, d'entre ses *bras*, & versa des larmes de regrèt aussi abondament comme si elles eussent pû laver le souvenir de son crime. Mais un moment aprés elle avoüa qu'il lui étoit inutile de vouloir éviter sa destinée, puis qu'elle étoit née pour être une victime de l'Amour. Elle lui demanda, s'il étoit capable de sincérité & de discretion ? s'il avoit des Principes d'honneur, & s'il pouvoit s'empêcher de révéler l'outrage qu'il

qu'il lui avoit fait, ou la défendre contre les ressentimens de son Epoux ? Il n'omit rien pour la rassûrer, lui protestant qu'il feroit tout ce qu'elle desireroit. Mais que cette beauté celeste, dont la Nature l'avoit avantagée, n'avoit jamais été faite pour les embrassemens d'un Mari vieux & infirme; que des charmes aussi parfaits que les siens, ne devoient pas être produits dans le monde; que c'étoit exposer les Hommes à un trop grand martire, que de la présenter à leurs yeux; qu'elle devoit trouver quelques moïens de la dérober à leurs yeux, puisqu'on ne pouvoit la régarder sans crime; qu'à sa vûë l'Amant oublioit sa Maitresse, & le mari concevoit de l'aversion pour sa Femme; en un mot qu'il n'y avoit point de Femme, si parfaite qu'elle pût être, qui pût lui être comparée.

Rodriguez ne perdoit aucune occasion de joüir de son aimable *Diane*; pendant qu'*Olivia*, qui se sentoit négligée veilloit pour en trouver une qui pût la désabuser ou l'éclaircir sur le soupçon où elle étoit. Elle avoit souvent remarqué les soins que son infidéle Mari prenoit de chercher le particulier avec Madame de

Bedamore, dans les entretiens où dans les promenades, & que la Dame aussi obligeante que son Amant, répondoit exactement à toutes ses assiduitez, en sorte qu'il ne manquoit *rien* de part & d'autre pour faire connoître la parfaite intelligence qui étoit entre eux.

Les Amans ont beau faire, le tems & le hazard révélent leurs secrèts. Une fatale soirée que le Comte, *Diane*, *Olivia* & *Rodriguez* son mari étoient à joüer aux Cartes; le dernier prenant *Olivia* pour *Diane*, tint tout le soir entre ses pieds celui de son Epouse qui l'étendoit à dessein afin qu'il le prit pour celui de Madame de *Bedamore*. Elle avoit aussi observé depuis peu que tous les matins, que le Comte se levoit de bonne heure pour aller à la Chasse, il prenoit quelque pretexte frivole pour sortir du lit. Elle résolut donc de voir elle même à la premiére fois ce qu'il devenoit à cette heure-là. Le lendemain même du soir où l'on avoit tant joüé des pieds, il se leva sans bruit croïant qu'elle dormoit, mais elle le suivit doucement jusqu'à ce qu'elle l'eut vû faire le tour de la maison, & monter un petit escailler qui conduisoit a l'apartement de Ma-

Madame de *Bedamore.* L'impatient *Rodriguez*, quitta promtement sa Robe-de-Chambre pour se jetter entre les bras de *Diane*, sans avoir eu la precaution de bien fermer la porte. *Olivia* monta le même escailler en poursuivant son perfide mari; mais voïant la porte qu'on n'avoit point fermé; elle s'arêta un moment pour penser à ce qu'elle auroit à dire à la Dame, au cas qu'elle la trouvât toute seule; mais réfléchissant que la jalousie, quelque sujète qu'elle soit à l'erreur ne pouvoit la tromper ici, elle poursuivit son premier dessein, & entrant tout d'un coup, elle fut droit au lit dont elle tira le rideau, & eut le creve-cœur de voir Madame de *Bedamore* entre des bras qui n'auroient dû être que pour elle seule.

Elle fit un cris d'horreur! & tournant le dos aux deux criminels, elle quitta ce funeste apartement, & courut dans le sien pour prendre les premiers habits qu'elle trouva. Elle avoit déja gagné la porte de la maison quand son Mari entra dans sa Chambre pour s'habiller, & courant après elle à travers la Campagne, où elle faisoit toute la diligence possible pour arriver chez son Pére, il la joi-

gnit se jetta à ses pieds, la supplia de retourner, & lui promit de ne jamais parler à Madame de *Bedmore*. Mais elle fut inexorable, & il fut obligé de retourner, sans avoir pû la persuader. L'orsqu'il étoit sorti il avoit donné ordre qu'on lui tint un cheval prêt & à son retour le trouvant à la porte, il monta dessus & il étoit sur le point de partir pour se sauver au plus vîte, sans réfléchir à ce que deviendroit l'infortunée *Diane*, lorsqu'elle se présenta à cet ingrat, toute tremblante & le conjurant de ne pas l'abandonner à la fureur d'un mari justement irrité, qui sacrifieroit sans doute sa vie à l'honneur qu'elle lui avoit dérobé. *Rodriguez* gagné par ses larmes & ses priéres, souffrit qu'on l'a mit derriére lui, toute deshabillée ; & il s'enfuirent ainsi sans domestique ni argent.

Ils traversérent le païs, jusques à ce qu'ils gagnérent une ville considérable à dix lieuës de chez eux, où *Rodriguez*, étant inconnu, eut bien de la peine à avoir de quoi rafraîchir. L'infortunée *Diane* étant dans la pire des conditions où une Femme enceinte puisse se trouver, tout ce qu'il put faire, fut de

loüer

loüer un Caroſſe à ſix chevaux pour partir de bon matin. S'ils ne s'étoient pas arêtez pour ménager la délicate conſtitution de la Dame & qu'ils euſſent fait diligence pour aller à *Angela*, le réceptacle des Criminels, ils euſſent échapé aux pourſuites du Comte.

Quelques uns de ſes plus fidéles Domeſtiques, l'avoit été chercher où il étoit à la Chaſſe ; & cet Epoux deshonoré aïant pitié de la jeuneſſe & de la fragilité de la trop tendre *Diane*, réſolut de l'arracher à l'infamie où elle vouloit continuer. Il dépêcha ſes gens pour la pourſuivre par les chemins qu'on croïoit le plus probablement qu'ils devoient avoir pris. Le plus aviſé d'eux eut le bonheur de venir dans la ville où s'étoit réfugiée notre infortunée beauté. *Fidelio*, qui étoit ce Serviteur, fut auſſi-tôt viſiter toutes les Hotelleries & les Cabarets, & entrant dans toutes les Ecuries il trouva enfin le cheval de *Rodriguez*. Il penſa en lui-même comment il pouroit dégager Madame de *Bedamore*. Il crut que l'unique expédient étoit de recourir au ſtratagême pour mettre ſon honneur à couvert. Il ſe détermina d'eſſaïer s'il ne pouroit pas réüſſir ſans en venir aux

mains avec *Rodriguez*. Un autre moins discrèt que *Fidelio* auroit apellé le Magiſtrat du lieu à ſon ſecours ; mais c'étoit le moïen d'expoſer l'honnneur de ſa Maîtreſſe aux diſcours du vulgaire. Ainſi ſon deſſein étoit d'envenir aux mains avec *Rodriguez*, s'il ne pouvoit pas le perſuader de lui rendre *Diane*. Ainſi déterminé, il veilla toute la nuit attendant le jour avec impatience, quoi qu'il crût bien que les deux Amans ne ſe levroient point avant qu'ils ſe ſentiſſent preſſez par la néceſſité de partir ; & en effèt le Caroſſe à ſix Chevaux étoit devant la porte avant qu'ils euſſent penſé à ſortir du lit. *Fidelio*, qui ſe tenoit comme en ſentinelle proche de leur Chambre, leur aïant donné le tems de s'habiller, entra tout d'un coup hardiment, mais cependant avec un air reſpectueux, tel qu'il convenoit à un ſerviteur fidelle à ſon maître : Madame de *Bedamore* jetta un grand cri dès qu'elle l'aperçût & tomba auſſitôt évanouië. *Fidelio* courut à ſon ſecours, la prit entre ſes bras, la mit doucement ſur le lit ; & ſe tournant du coté de *Tomaſio*, lui dit, que ſon Maître alloit arriver avec les Officiers de la Juſtice, qu'ainſi il lui conſeilloit, vûë la conſidération qu'il

ſça-

sçavoit que *Diane* avoit pour lui, de se retirer le plus promtement qu'il pouroit, s'il vouloit sauver sa vie. *Diane*, qui étoit revenuë, s'aperçût bien au maintien de *Tomasio*, qu'il goûtoit l'avis du Laquais & qu'il étoit sur le point de s'en aller. Quoi! Seigneur, s'écria-t-elle, vous déliberez? mourons, mourons ensemble puisque notre destinée l'ordonne; quoi pouriez vous m'abandonner ainsi? helas! mon cœur est si sincérement & si véritablement à vous que la mort me sera moins affreuse que votre absence. Mais si votre cœur ne vous parle point en ma faveur, du moins écoutez votre honneur: y a-t-il un Homme au monde assez lache qui n'ait du courage lorsqu'il s'agit de défendre une Personne qu'il aime. Où sont tes sermens, perfide *Tomasio*, que son devenuës toutes tes protestations, traître! pour quelle occasion reserve-tu l'indigne sang qui coule dans tes veines & que tu devroit généreusement répandre pour une malheureuse qui ne s'est perduë que pour toi, qui s'est trop facilement mis sous ta garde, & qui jamais n'auroit été criminelle, si elle n'avoit pas eu la foiblesse de se laisser séduire par une

trop forte passion pour un perfide?

Mais toutes ces plaintes, ne pûrent vaincre le discrèt *Rodriguez*. Il lui dit qu'il étoit tems qu'ils pensassent l'un & l'autre à devenir plus sage, que la passion que son Epoux avoit pour elle, l'empêcheroit de lui faire aucun mal; & que pour lui il devoit avoir soin de sa vie. Ainsi en bon politique, il courut promtement à l'Ecurie, aida même à seller le Cheval sur lequel il fit toute la diligence possible pour gagner *Angela*.

Diane, plus affligée de la perfidie de son Amant, qui l'avoit abandonnée si indignement, que d'avoir été retrouvée par son mari, tomba par plusieurs fois évanouïe; en sorte que *Fidelio* désespéroit presque de pouvoir lui conserver la vie: mais se jettant à ses pieds, il lui aporta, avec toute sorte de respèt, toutes les raisons qu'il crut pouvoir lui persuader le tort qu'elle se faisoit, qu'elle devoit se servir de sa raison, & se tranquiliser. Elle vouloit corrompre la fidelité de ce sage Domestique par les promesses qu'elle lui fit, afin qu'il l'a conduisît au plus prochain rivage de la mer, où elle pût s'embarquer pour porter & sa Personne

&

& son infamie loin de son Epoux, de l'indulgence duquel *Fidelio* lui donnoit des assûrances; mais cette indulgence lui étoit plus sensible que la vengeance qu'elle en attendoit. Enfin elle demanda un doigt de vin pour rassûrer ses esprits & sans balancer d'avantage elle prit la main de ce Domestique pour se lever avec son secours, & dit d'un ton ferme qu'elle vouloit partir. Allons *Fidelio*! Dit cette majestueuse Beauté, Allons chercher la punition que notre folie a si bien méritée. Ingrat *Rodriguez*, ton lache coeur ne fut jamais destiné à aimer, & tu ès indigne des faveurs de la plus misérable créature: tu aurois au moins dû attendre pour voir s'il étoit vrai que le Comte venoit, & ne pas t'épouvanter, comme tu as fait, de quelques paroles qui ne venoient que d'un méprisable valet, & abandonner si lâchement celle qui avoit abandonné tout pour toi. Mais je reconnois en tout ceci la force d'une conscience criminelle qui nous a presque fait perdre la raison à l'un & à l'autte! que ne m'a-t-elle en même tems fait perdre la vie, cette vie, qui me paroît à présent plus insuportable que la mort même, dans l'apréhension que j'ai de regar-

garder en face cet Epoux que j'ai deshonoré; oüi je la souffre cette vie comme le plus grand châtiment que mérite un crime aussi déteſtable que le mien.

Auſſitôt qu'elle parut devant le Comte son Epoux, qui la reçût les larmes aux yeux, elle se jetta à ses pieds, plus touchée d'une bonté si peu attenduë, qu'elle n'auroit été de ses reproches. En vérité sa vûë étoit plus qu'il n'en falloit pour donner de la compaſſion: Il sembloit que le feu de ses yeux eut été éteint par l'abondance des larmes qu'elle avoit jetté, elle avoit l'air triſte & abatu, & cette Robe, le seul habit qu'elle avoit emporté, dechirée par les brouſſailles, par où elle avoit paſſé, répresentoit bien au naturel une Perſonne dans la détreſſe. Mais ce qui rendoit cet objèt plus pitoïable, étoit sa groſſeſſe, l'abatement d'une conſcience convaincuë, l'indignation qui paroiſſoit sur son visage contre la lâcheté de son Amant & la douleur que lui inspiroit la tendreſſe de son Mari, dont elle concevoit une confuſion qui convenoit si bien à la circonſtance où elle se trouvoit, qu'il étoit impoſſible de voir une beauté auſſi éclatante dans une si grande conſternation

tion ſans ſouhaiter qu'elle reçût le pardon de ſa faute. Je ſuis venuë, Monſeigneur, dit-elle d'un ton triſte & languiſſant, pour recevoir tel chatiment qu'il vous plaira m'impoſer, convaincuë que je ſuis moi-même, je n'oſerois jetter ma vûë ſur vous, ni prétendre à aucune miſéricorde ; ſi vous m'ôtez la vie, je n'ai pas droit de me plaindre, parce que j'ai mérité la mort la plus cruelle; mais ſi vous avez deſſein de me la prolonger pour augmenter mon ſuplice, je me ſoumèts volontairemenr à porter vos chaines, je me réſous à être votre captive, & ne me laiſſez plus voir le monde, à qui j'ai donné des armes pour détruire ma réputation ; l'ingrat ſujèt de mon crime s'eſt montré auſſi lâche qu'il pouvoit l'être, & par là, Monſeigneur, vous êtes ſuffiſament vengé ; je ne jetterai jamais la moindre de mes penſées ſur ce miſérable que pour déteſter l'auteur de ma folie, je paſſerai toute ma vie dans le repentir, dans les larmes & dans les priéres que j'adreſſerai au Ciel pour vous.

Le Comte lui accorda ſa demande : Elle ſe renferma dans cette magnifique Maiſon qui avoit été deſtinée pour le lieu

de

de ses plaisirs, & ne fréquenta plus le monde. Ce Seigneur qui n'avoit pas le goût Italien pour la vengeance & l'assassin & qui n'avoit ni assez de vigueur ni assez de santé pour apeller *Don Tomasio*, sur le Pré afin de tirer satisfaction de l'outrage qu'il lui avoit fait, fut conseillé de le ruiner dans les procédures. Mais *Rodriguez*, qui avoit eu le courage de refuser sa protection à Madame de *Bedamore*, dans le tems qu'il étoit en possession de ses faveurs, dont la continuation auroit été sa récompense, ne fit aucun scrupule, quand il ne la vit plus, de sacrifier sa réputation à sa propre sûreté, produisant en plein Barreau le témoignage de ses Domestiques, pour prouver que *Diane* s'étoit sauvée avec lui & non pas lui avec elle, qu'il l'avoit soufert à sa priere, & qu'il ne s'étoit rendu qu'à l'importunité de ses cris.

Olivia fit voir tant d'extravagance dans ses ressentimens qu'elle empêcha qu'on ne la plaignit de la perfidie de son mari. En l'absence de *Tomasio*, elle avoit fait ouvrir son cabinèt, où l'on trouva toutes les amoureuses lettres de Madame de *Bedamore*, que Madame de *Rodriguez* communiqua aux moindres Femmeletes

de

de la Campagne & qu'elle amplifioit de ses propres observations ; jusques à ce qu'après une longue suite de folies qu'elle fit & par lesquelles elle s'attiroit tout le ridicule qu'elle vouloit faire tomber sur nos deux Amans, elle fut enfin réconcilée avec son Mari, qui fut ainsi exposé, non seulement aux reproches du public, mais encore à ceux qu'elle lui fit continuellement, jusques à ce que la mort l'en eut délivré.

Je ne conçois pas comment la mauvaise conduite de *Don Tomasio* envers les Dames *Diane* & *Olivia*, a été si fort oubliée, qu'il ait pû persuader celle qui est à présent sa Femme de l'épouser, quoiqu'il eut un bien si peu considérable pour un Baron avec des Enfans, qui étoient pour lui une charge plus grande qu'on ne le peut dire ; car l'aîné de ses Enfans est abîmé dans le vice, & il peut passer pour le plus dissolu & le plus abandonné libertin qu'il y ait au monde. Cependant *Don Tomasio* s'est marié depuis peu à une Dame de Qualité, qui n'a qu'une Soeur pour partager avec elle l'héritage de leur Pére. Le vieux Comte a été long-tems sans vouloir se réconciler avec eux, mais ils vivent à present en bonne intelligence;

&

& le Baron *Rodriguez* est, comme vous voïez, assis dans le *Divan*.

Voici la remarque que fit *Astrée*; je ne vois pas Madame l'*Intelligence* que dans votre Monde le vice soit un obstacle à l'avancement. Fut-il jamais personne plus ingrat que le Baron? La pauvre Madame de *Bedamore* a trouvé la récompense que méritoit son indiscrétion, & a été suffisamment punie par l'*ingratitude* de son Amant, & l'indulgence de son Mari; elle s'est perduë elle-même, & elle est oubliée à cause de son crime. Mais vous voïez que celui de *Rodriguez* ne l'empêche point de prospérer! Quelle raison peut-on donner d'une si grande diversité?

* Le Roi Guillaume III.

* *Henriquez*, repartit l'*Intelligence*, le tira de l'obscurité & de la pauvre figure qu'il faisoit à la compagne, pour le faire briller à la tête d'une Cour de Justice. On peut aisément se persuader que son séjour à la Campagne ne lui étoit pas fort agréable, car la maniére dont il en avoit agir en abandonnant *Diane*, avoit tellement ruïné son crédit auprès les Dames, qu'il étoit obligé d'être régulier & de se contenter des caresses de son Epouse. La moindre Femme ne

ne vouloit pas se fier à lui, de peur qu'il ne la trahît, & ne l'accusât de l'avoir séduit comme il l'avoit dit de *Diane*. Ce fut donc un bonheur pour lui d'avoir pû être de quelque service à *Henriquez* dans sa Province.

En effet *Henriquez*, entre ce grand nombre de qualitez Héroïques qui brilloient en lui, avoit sur tout celle de ne laisser personne, qui eut taché de lui être utile, sans récompense: soit qu'ils réüssissent ou non. Nous avons mille exemples éclatans de sa Roïale magnificence envers ses Favoris & autres qui l'avoient servi, mais il n'y en a point de son ingratitude: la générosité de son tempérament l'emportoit dans l'excès en récompensant ceux qui ne le méritoient pas, plûtôt que de laisser ceux qui lui avoient été fidéles sans être récompensez.

Comment vos Divinitez trouvent-elles ce beau Prince, qui entre actuellement. Cette belle mine peut-elle excuser une infidélité quand elle est commise en faveur d'une si aimable personne? Sa Princesse a fait revivre en sa personne la *Matrone d'Ephese*. Cieux! quelle tendresse conserva-t-elle pour le Marquis son Ma- *(Le Duc de Roxbourgh, & son Epouse.)*

ri, quand elle fut devenuë Veuve de lui, avec quelle douleur excessive n'en porta-t-elle pas le deüil? que ne dit-elle pas? quelles peines ne souffrit-elle pas? quelles résolutions ne prit-elle pas de consacrer éternellement son Veuvage à sa Memoire, avec protestation de ne plus souffrir les embrassemens d'aucun homme? Ses résolutions étoient inébranlables, & il sembloit qu'elle n'avoit pas besoin, pour les rendre plus fermes, de s'engager par une obligation dans les formes d'y persévérer. Cependant pour persuader toute la terre de sa sincérité, parce qu'on n'ajoute pas beaucoup de foi aux assûrances d'une jeune Veuve, elle s'engagea avec sa Sœur de lui céder tout son bien en cas de contravention, ce qui seroit executé *ipso facto* dans le moment même qu'on la trouveroit avoir contracté un second Mariage. Mais que peuvent les obligations les plus solemnelles, quand un Prince aussi aimable se présente? On a toûjours remarqué que ceux qui portent une passion dans une extrêmité, donnent plus aisément dans une autre; d'un excès de douleur à un excès d'amour il y a bien moins de distance qu'on ne s'imagine. Il faut avoir

une

une résolution plus forte que celle dont un Mortel est capable, pour pouvoir régarder avec indifférence un jeune homme aussi bien tourné, quand il offre de rendre une personne hûreuse, en changeant un abîme des chagrins en un Ocean de plaisirs, de substituer à l'obscurité du Veuvage le brillant flambeau de l'Himen, de faire prendre à la belle Robe Nuptiale la place d'un triste & lugubre vêtement. Mais sur tout quand il offre de faire succeder à ces nuits solitaires & mélancoliques les embrassemens étroits d'un jeune & tendre Mari aussi enflammé qu'il est capable d'enflammer ? Il faudroit être bien résoluë pour rejetter des considérations aussi fortes. La Marquise après tout n'étoit qu'une Femme, & il ne paroissoit pas qu'elle eut aucune prérogative surnaturelle, il est vrai qu'elle en avoit fait vœux, qu'elle l'avoit protesté publiquement, & ce qui étoit même le pire, elle s'étoit obligée, sous peine de perdre tout son bien, de ne jamais se remarier. Mais le malheur étoit que le Prince étoit d'un Païs, où on a autant d'égard à l'intérêt qu'à l'inclination, & dont les Peuples sont remarquables pour leur indigence, & pour faire autant avec un Ducat que

ceux de l'*Atlantis* feroient avec six. Quelques desirs que la Marquise pût inspirer par elle-même, ses charmes auroient eu plus de force s'ils avoient été apuïez d'un grand bien. Quand il fut une fois assûré de son consentement au Mariage, il voulut s'assûrer de ce qu'elle avoit. La Dame ne voulut pas avoir querelle avec lui pour une circonstance si intéressée; elle avoit passé la regle qu'elle s'étoit prescrite; & elle ne se mettoit en peine que de donner dans l'autre extrême le plûtôt qu'il lui seroit possible: en un mot, sa douleur en le perdant alors, qu'elle avoit commencé à en avoir envie, auroit été aussi vive que celle qu'elle avoit eu d'avoir perdu son Mari: C'est pour cela que dans le conseil qu'elle tint en elle-même, elle pensa aux moïens de réparer son indiscrétion au sujet de l'Acte qu'elle avoit passé. Vous pouvez bien vous imaginer qu'elle avoit à toute heure un libre accès chez sa Sœur; Elle sçavoit en quel endroit étoit l'Ecrit fatal, & aussi-tôt que l'occasion se présenta, elle prit la forme de la Clef sur de la Cire, & par ce moïen le Prince en fit faire une semblable. La Marquise comptoit les minutes pour des heures,

jus-

jusques à ce qu'elle en eût fait l'épreuve; par bonheur elle n'attendit pas long-tems, car sa Sœur fût à la campagne pour un jour entièr, & la Marquise fit semblant d'attendre son retour, sur un lit de repos où elle se tenoit couchée. Les Domestiques se retirérent, & la forte Caisse fut hûreusement ouverte; elle se saisit de l'Instrument qui devint le sujèt de sa joïe après avoir été long-tems celui de ses craintes; & sortant sur le champ, elle se mit dans un Carosse à six Chevaux qui avoit ordre de l'attendre, avec lequel elle fut prendre le Prince, & ils allérent ensemble en sa Maison de Campagne, où ils furent incontinent mariez, au grand plaisir de ceux qui s'en divertirent, & à la mortification de quelques autres qui espéroient de devenir riches par la mort d'une Veuve; les premiers ne manquant jamais d'exercer leur critique, quand ils trouvent de ces sortes de sujèts extraordinaires & ridicules, quoi qu'il n'y en ait aucun qu'on puisse dire nouveau, comme celui de la Marquise & de la *Matrone d'Ephese.*

Voici un autre *, Prince qui entre, c'est un Prince du Sang; qu'il est majestueux, qu'il a le port beau! il a la mine

*Le Duc de Northumberland.

Roïale de ſon Pére & toute la beauté de ſa Mére; pour ſon Ame elle ne leur eſt alliée que de loin; il faut cependant avoüer, que ſes biens étant ſi modiques, vûë ſa Qualité, cela rend ſon eſprit ménager plus excuſable. Il eſt remarquable par ſa longue perſévérance pour une Maitreſſe auſſi ruſée qu'une Egyptienne, auſſi vieille que ſa Mére, & auſſi laide qu'une Sybile. On raporte qu'un jour il l'avoit convaincuë en matiére d'infidélité, & il prit une généreuſe réſolution de rompre ſa chaîne: il l'avoit redit ſi ſouvent que ſa Maîtreſſe ne s'en mettoit pas beaucoup en peine, l'aſcendant qu'elle avoit ſur lui étoit auſſi merveilleux que ſa propre perſonne: mais voïant avec le tems qu'il ne revenoit point pour lui demander pardon, aprés qu'elle-même l'avoit offenſé, elle envoïa lui demander l'honneur d'une viſite, elle fut refuſée; elle lui écrivit, la Lettre fut renvoïée, elle emploïa quelqu'un de ſes Favoris & de ſa connoiſſance afin d'intercéder pour elle. Sa Grandeur étoit d'une humilité peu commune qui le faiſoit converſer avec le petit Peuple. Il aimoit leur Compagnie, mais il ne les écoutoit point au ſujét de ſa

Mai-

Maîtresse. Elle mit tout en œuvre pour se le reconcilier, mais il étoit inflexible, il la mit au déséspoir ; au moins elle n'avoit qu'une ressource qui lui restât. Vous pouvez bien croire par les mesures qu'elle prit, qu'elle connoissoit parfaitement son homme. Elle prend son voile, & montant dans un Carosse de loüage elle se fait conduire à l'Ecurie du Prince, où il y avoit une porte de derriére dont il se servoit dans de pareilles occasions, & faisant apeller un Laquais qu'elle sçavoit être dans ses intérêts, elle le pria de faire en sorte que le Prince vint la trouver, comme si c'eut été une nouvelle Avanturiére. Le Prince aïant rompu avec sa Maitresse n'eut pas de peine à venir pour une autre ; & se présentant à la portiére, la Dame leva doucement son voile d'un côté pendant que de l'autre elle lui présenta cinq piéces d'Or avec une humble inclination, supliant sa Grandeur qu'il lui plût écouter ce que ces intercesseurs pouroient dire en sa faveur, qu'ils étoient venus pour plaider sa Cause, & qu'elle en espéroit un hûreux succès. L'Or est d'une telle vertu qu'il apaise toutes les animositez, & le Prince sentant la sienne diminuer,
 dit

dit à sa Maitresse qu'elle avoit à la vérité choisi de puissans Mediateurs.

*Milord Biron. Le * Baron qui suit, aime excessivement la Musique: il a le talent de bien chanter & de bien composer, & je ne connois que lui qui excelle dans le dernier. Sa premiére Femme lui a laissé un bien qui l'a mis en état d'épouser en secondes Nôces la Fille d'un des derniers Favoris; mais qui est l'Homme de Qualité dans l'*Atlantis* qui soit fidéle à sa Femme? Ils ne croient seulement pas qu'il soit de leur devoir de l'être tant qu'ils sont capables de desirer. Ce Gentilhomme fit tous ses efforts pour avoir les bonnes graces d'une certaine Femme, qui faisoit quelque figure, & dont le Mari étoit Tribun dans l'Armée. Après les assiduitez & les formalitez ordinaires, le Baron réüssit dans ses recherches; la Dame ne lui étoit plus cruelle; ils s'aimoient réciproquement à l'exclusion de tout autre, au moins ils en faisoient le semblant. Le Baron avoit coûtume de l'apeller son aimable Egiptienne, & son aimable Egiptienne l'apelloit son Baron séducteur. Admirez sa fidélité; cet Amateur de Musique reçût au milieu d'une débauche, où les Femmes furent

de-

de la partie, un présent dont il fit part à la Femme du Tribun; aussi-tôt que le Baron en eut senti les premiers symptomes, il le fit sçavoir à son Egiptienne, qui hûreusement n'avoit point encore communiqué ses depoüilles à son Guerrier. Elle pleure, elle se plaint, mais les larmes ne guerissent pas de ce mal. Le Baron lui conseilla de trouver un prétexte pour se cacher quelque tems, afin de subir l'operation sans être connuë; l'avis fût trouvé bon par la Dame qui s'y soumit; & ne doutant pas que la générosité de son Amant ne supléât à ses besoins, elle ne s'étoit munie de rien. Elle envoïa une Amie au Baron, qui écouta fort froidement sa demande, à la fin tirant sa bourse, il renversa sur la table une bonne quantité de Pistoles; il en prit deux, & les donna à la Messagére pour les donner à la Dame, la faisant prier en même tems de ne lui faire plus l'honneur de lui envoïer de tels messages; parce que, quand une affaire prenoit ce train-là avec lui, le plaisir en étoit tout gâté.

Voïez celui qui entre; c'est un certain Chevalier presque autant renommé pour sa delicatesse, que ses deux Fem-

mes l'ont été pour leur galanterie. Il est Maitre d'une Bibliothéque destinée à servir de parade; car je ne sçai pas à quel autre usage il s'en sert. Les portes vitrées qu'il y a fait faire sont aussi bien jointes & aussi bien travaillées que les plus belles Tabatiéres. N'est-ce pas une dépense superfluë? car si on n'étoit pas averti de les régarder, comme il ne manque jamais de le faire, qui est-ce qui prendroit garde au travail extraordinaire & inutile des gonds d'une nouvelle façon, dont elles sont ornez? Il est même plus délicat que ce Fat qui vouloit que son Boucher découpât sa Viande avec une fourchette; car celui-ci auroit voulu, s'il étoit possible, le faire lui-même, comme c'est lui qui lave de ses propres mains tout son Equipage à *Thé*. Quelques affaires que sa Compagnie puisse avoir, quelque hâte qu'ils aïent, il leur faut attendre que Monsieur le Chevalier ait achevé cette cérémonie, & qu'il ait replacé toutes choses comme elles étoient, avec la derniére décence & une propreté affectée: le linge dont il se sert pour essuïer ses Coupes sont comme de grands Mouchoirs de Cambrai avec de belles Dentelles de Malines, & il
les

les envoïe à l'Empéseuse à mesure qu'ils ont servi. Il a été long-tems l'ésclave d'une des Filles qui sont auprès de l'Impératrice. Mais Monsieur le Chevalier, elle n'est pas pour vous ; un hûreux Guerrier posséde son cœur, elle refuse pour l'Amour de lui tous les offres avantageux qu'on lui fait, étant d'une constance toute particuliére, dans un âge où l'intérêt triomphe souvent de l'Amour. Vos Divinitez verront cette beauté languissante se tenant derriére le fauteüil de sa Maitresse, mais elles auront compassion de l'état triste & melancolique où l'a réduite la longue, absence de la seule Personne qu'elle aime, & que vous trouverez assurémemt digne d'être aimé.

Cet autre est encore un * Seigneur d'*Atlantis*, à le voir avec ce sac de parpiers dans sa main, on diroit qu'il est chargé de toutes les affaires de la nation: autant affecte-t-il à présent d'être embarassé autant étoit-il autre fois oisif & inutile. Il n'y à point d'excès que la jeunesse, l'esprit de libertinage, le vin, les Femmes, l'Amour de la débauche peuvent inspirer, en quoi il ne se distinguât dans ses jeunes années. Il s'est à

* Feu Milord Mohun.

la vérité réformé, mais la raison en est aussi étrange que son irrégularité l'étoit. Il y a une certaine Dame à la Cour qui a deux Fille dont l'une est fort belle, elles passérent hier au soir si subitement dans le *Prado*, & elles y restérent si peu de tems que je ne pûs vous les faire observer: vous auriez vû aussi ce Baron, dont le Carosse suit, comme par instinct, le leur dans lequel il régarde avec toute l'aplication dont ses beaux & larges yeux sont capables; mais sçavoir qui il régarde ou l'épouvantable Mére, ou ses charmantes Filles; c'est me direz-vous une question curieuse à faire-là? cependant vous le croirez si vous pouvez, c'est la prémiére qui est l'objèt de ses ardeurs. Si les Enchantemens ne sont pas des chiméres, *Ephalie* s'en est certainement servi à l'égard du Baron pour lui faire aimer à la folie une visage aussi hideux que le sien. On parle beaucoup de son esprit comique, de son humeur facétieuse & satirique, avec un tour singulier pour entretenir agréablement une Compagnie; qu'elle est coquète au dernier point, & pleine d'amusemens. Mais tous ces endroits ne sient point à une Femme de son âge, de sa taille & de son aspèt, qui

sont

ſont en elle autant d'endroit propres à donner du dégoût. Ce n'eſt pas mon deſſein de tourner Perſonne en ridicule à cauſe de la laideur non plus que pour les autres défauts naturels, mais à cauſe de l'uſage qu'on en fait: Quel droit une telle Femme a-t-elle de plaire & d'avoir des Galans, lorſqu'elle a le bonheur de joüir de la compagnie d'un fort honnête Homme de Mari, qu'elle paie d'une ſi grande ingratitude que de lui préférer ouvertement le Baron. Que les tours ſont jolis, dont ils ſe ſervent pour aſſigner leurs rendez-vous! La Dame eſt à joüer aux Cartes chez l'un ou chez l'autre; le Baron en eſt informé d'avance & ne manque pas de s'y trouver; la Compagnie, où il y a toûjours quelques Cenſeurs, eſt-elle cauſe qu'ils n'oſeroient ſe parler à l'oreille, s'examiner & ſe régarder librement, de peur que cela ne découvre la méche & ne confirme les ſoupçons? on cherche le moïen d'avoir une aſſignation plus favorable que celle-là. La Dame toute orgueilleuſe de ſa conquête, comme elle peut bien l'être, car je lui defie d'en charmer un autre, ſe donnant des airs & faiſant l'agréable tire un billet de ſon ſein, & le donne en grande confi-
dence

dence à son Amant pour le lire, comme quelque joli petit trait d'esprit satirique ou de Cour qu'aucun de la Compagnie n'a encore vû : elle ne voudroit pas, pour toutes choses au Monde, qu'on sçût que cela vient d'elle ; son esprit est ennemi de la médisance, mais elle est assurée que le Baron est discrèt ; pendant qu'elle est ainsi à faire son Apologie, dont on pénétre le sens aussi facilement qu'on voïoit à travers *le Mouchoir brodé de Janthé* ; le
Pag. 336
Galant, d'un air grave & avec un soûris forcé, lit le billet du rendez-vous ; il fait connoître par son silence & en haussant les épaules, que son opinion est qu'il y a dedans quelque chose de dangereux qui ne permèt pas qu'on produise cet Ecrit ; le veut sagement mettre dans sa poche, & continuë son jeu sans dire un mot du contenu. La Dame jette un cris de surprise ; elle est offensée qu'on en use ainsi avec elle ; elle veut ravoir son papier ; il est d'une trop grande conséquence pour être laissé entre les mains de qui que ce soit, même de celui qu'elle croit être si discrèt, il n'y a Personne que la Princesse & son premier Favori qui l'aïent vû ; il poura devenir quelque jour

pu-

public, ce sera de tout son cœur, mais il ne le deviendra pas par son moïen: elle n'aime pas à détruire la reputation de Personne. Tout cela avec un mot de suplication fait rendre le billet qu'elle replace entre ses deux beaux & gros tétons. L'assignation est par là donnée, & les Amans en beau train d'être aussi hûreux qu'ils peuvent se le rendre l'un l'autre.

Mais ce n'est pas toûjours qu'ils se trouvent ainsi gênez; ces difficultez ne se trouvent point chez *Barsine*, où tout est à leur dévotion, la confidence mutuelle dont ils ont l'une & l'autre besoin, est la cause d'une commodité mutuelle. Croiroit-on, quand on voit la brillante *Barsine* assise à son aise dans un fauteüil magnifique, qu'elle est née de la lie du peuple, ou que sa Mére ait fait une Dame de sa fille, en vendant de quoi entretenir la bonne compléxion des Dames & des Damerèts, qui ne font plus de scrupule de réparer la Nature, aussi bien que que les Femmes? ils en ont autant de besoin, puisque les Personnes du beau Séxe aiment aussi éperduëment une molesse de visage avec le vermillon & le blanc dans leurs Amans qu'en elles-mêmes.

mes. La mére de *Barsine* a toûjours été réputée pour une Femme intrigante, & qui traitoit son pauvre & inutile Mari avec cette insolence qu'on trouve parmi le vulgaire; & on dit qu'elle le laissoit des jours entiers dans son lit, lorsqu'il étoit affligé d'une maladie qui l'empêchoit de se lever, sans lui donner aucun rafraichissement. Un jour qu'il voulut se remuer lui-même, n'aïant Personne pour l'assister, il se rompit une jambe; sa Femme vint aux cris qu'il faisoit, il lui déclara sa peine & l'a prin d'envoïer apeller un Chirurgien. Elle lui commanda de se taire, & lui reprocha d'être bien simple de croire qu'il se fut rompu la jambe étant couché dans son lit: après quoi elle le laissa crier trois nuits sans discontinuer, enfin l'incommodité qu'elle en recevoit l'obligea de faire venir un Chirurgien, qui lui fit voir que le pauvre Homme n'avoit pas tout le tort, & qu'il s'étoit en effet rompu la jambe par les grands efforts qu'il avoit fait pour se tourner mais ce qui fut le pire, il s'étoit tellement échaufé le sang pendant ces trois jours, qu'une grosse fiévre survint qui le coucha de son lit au Cercueil, au grand contentement de sa Femme, qui sans aucune honte ni remords se

crut

crut bien hûreuse de s'être défaite d'un si pésant fardeau, ne faisant point de réflexion aux obligations du Mariage, ni à son cruel traitement, qui selon toutes les aparences, avoit dépêché ce pauvre Homme en l'autre Monde avant que son heure fut arrivée.

Cela n'a pas empêché que *Barsine* ne soit avantageusement mariée. Mais elle voudroit qu'on crût que sa Fille aînée est une production de quelques tendres momens qu'elle a eu l'honneur de passer avec le Prince de * *Sira* avant qu'il sortit du païs. Il est certain que la premiére visite qu'il ait faite après son retour, fut à *Barsine*. Un autre Commerce, qui la jetta dans le désespoir, fut avec un certain Gentilhomme que je vous fis remarquer régardant dans un livre au *Prado*; le * Galant de la jeune Courtisane *Laurence*. Il a les inclinations aussi épanduës que les raïons du Soleil & aussi changeantes que la Lune, si elles ne le sont pas d'avantage; car à peine a-t-il eu aucune Maitresse, à la reserve de * *Laurence*, qu'il ait favorisé un mois entier de ses influences; cependant avec toute son inconstance, une jolie Fille d'honneur de l'Impera-

* Le Duc de Shrowsbury.

Pag. 303. Tom. I.

* Milord Fanshaw.

* Madame Laurence, Tom. I. page 303.

trice a risqué de s'engager avec lui pour la vie. Aussitôt que *Batsine* s'en vit abandonnée elle passa au travers de toutes les sortes de peines dont un esprit peut être agité, jusques à ce qu'enfin elle fut arrivée au dernier période de désespoir, où elle ne fut pas plûtôt venuë qu'elle s'y fixa. Elle ordonna à sa Femme de Chambre de lui acheter une drogue qui avoit la vertu d'assoupir les *sens* & fort dangereuse pour la vie, & aïant fait dire à son Mari qu'elle étoit indisposée elle voulut coucher toute seule; il étoit presque jour avant qu'elle eut pû avaler cette potion: la Nature auroit voulu l'arracher des bras de la mort, mais son désespoir l'emporta & elle en seroit devenuë la victime, si son Mari d'un bon naturel, ne l'avoit prévenu. Il voulut sçavoir comment elle se portoit, & fut d'abord bien aise d'aprendre qu'elle reposoit, mais l'heure de midi étant passée, & la Dame dans le même état, il commença à s'alarmer aussi bien que la Femme qui lui avoit donné l'Opium; & aiant apris d'elle cette circonstance, il envoïa chercher la bouteille, qu'ils furent bien surpris de voir vuide. Son Mari courut aussitôt à elle, lui donna

na un Emetique, par la Vertu du quel elle rendit l'Opium, après l'avoir promené & agitée jusqu'à ce que le remède eut entiérement opéré. N'est-ce pas là une Femme ingrate ? ne seroit elle pas obligée de rendre justice à un si bon Mari, quand son devoir même ne l'y engageroit pas.

Je vois avec indignation que ce beau Baron, qui n'a rien que d'agréable en sa Personne & d'un esprit si distingué, s'atache, avec toutes ces perfections, à *Euphulie*. Mais peut-être que la grande expérience qu'il a eu de l'inconstance du Séxe lui fait croire qu'il la peut garder à lui seul & qu'il ne s'en trouvera guéres en ce tems de son goût. Si c'est là son dessein, il ne pouvoit pas y être plus hûreux, car il n'y a point de défense plus certaine contre l'inconstance des Femmes, que leur manque de charmes, & de ce qui mérite quelque aplication. Leur goût est si irrégulier qu'on peut dire que la variété seule les guidet; autrement la propre Femme du Baron n'auroit pas quité son jeune Epoux pour son vieux Oncle. Il l'avoit épousée contre son intérêt, n'aïant point de bien ni d'espérance d'en avoir.. Ils étoient tous

Milord Mohun & son Epouse, avec E. Macclesfield Oncle de la derniere.

deux jeunes, le Mari avoit donné des preuves suffisantes de son irrégularité, ou plûtôt de son extravagance; la Femme devoit avoir son tour. Il la mena à une belle Maison de Campagne où il eut pour elle beaucoup d'égards & de tendresse. Lors que ses affaires l'en rapellérent, il la confia aux soins de son Oncle; qu'il pria d'en faire son affaire, de lui rendre service, & de la divertir en son absence. Le Traître s'en aquitta à son avantage, il lui donna de méchans principes, joint à cela que son éducation & son tempérament ne rendoient pas la chose difficile. Pour le dire en un mot, il suppléa la nuit à l'absence de son Neveu, étant devenu véritablement amoureux des charmes de sa Niéce, dont il continua à joüir sans aucun scrupule. Mais lui aïant une fois enseigné ce que c'étoit que de violer ses obligations, elle en voulut tirer tout l'avantage, & ne pas s'assujettir à lui seul. En effet, elle devint la Coquète de tout le Païs, & si amoureuse de la flaterie & de l'adoration qu'elle fit des bassesses indignes de la créature la plus misérable pour se les procurer. Le Baron, homme clairvoiant & plein de pénétration, étant de retour

retour s'aperçût de ses airs libertins; elle lui étoit cependant chére; il ne pouvoit soupçonner sa Vertu sans en concevoir un grand déplaisir. Pour ne la pas mettre sur ses gardes, il ne se plaignit point, & l'épia si adroitement, qu'il eut la mortification de la surprendre couchée avec son Oncle, après quoi il ne l'a jamais revûë. Elle devint si abandonnée qu'un de ses Oncles justement irrité contre elle, la déshérita en mourant d'une Somme de cent quarante mille Ecus, qu'il léguat à un autre, sans en donner d'autre raison sinon qu'il la traitoit comme elle le méritoit. Se sentant capable de vivre sur ses charmes elle n'a pas entrepris de poursuivre en Justice cet Héritier pour avoir au moins une pension. Son nécessiteux Amant du *Divan* a trouvé un plaisant stratagême qui sans doute sera d'usage pour d'autre; il a fait courir le bruit qu'elle avoit fait naufrage en côtoïant l'Ile d'un Port à un autre; sur quoi elle a changé de nom, résoluë de demeurer cachée; ne doutant point que le Baron ne se remariât aussi-tôt qu'il aprendroit cette nouvelle; dont elle croïoit qu'il ne pouroit découvrir la fausseté, puisque tous ceux qui étoient dans

le Vaiſſeau où l'on prétendoit que la Baronne avoit fait naufrage, étoient péris; mais le Baron plus ſage ne s'eſt point fié à ce raport, de peur qu'étant encore en vie elle n'eût droit de lui faire des affaires. Il y a en ce Seigneur une prodigieuſe portion de bon ſens & d'eſprit; je ne parle point des faillies de ſa jeuneſſe, parce que nul n'en regrète tant la mémoire qu'il fait lui-même.

*Milord Conway

Voïez ce * Seigneur, qui ne ſe montre pas ſeulement à nous, mais qu'on remarque avoir envie de ſe faire voir à toute l'Aſſemblée. Obſervez ſon air, on ne peut pas nier qu'il ne ſoit bien fait, mais ſon affectation le rend ridicule; il a hérité un bien conſidérable de ſon Frére, qui le ſurpaſſoit en belle grace & en affectation, & qui eſt mort d'une fiévre qu'il gagna de dépit d'un affront que lui fit un homme qui n'étoit pas ſi poli que lui; & qui pourtant vouloit tourner en ridicule ſa politeſſe. Une Dame, qui ſans avoir aucun éclat de beauté, a tant d'agrément, qu'elle ſéduit les cœurs de tous ceux qui converſent avec elle, fait l'honneur à ce Baron d'avoir beaucoup de condeſcendance pour lui au préjudice de ſon propre honneur, & de ce qu'elle doit

doit au Chevalier son Mari. Inconsidérée Beauté n'avez-vous point d'Amis qui vous disent à quel usage il destine vos charmes & vos faveurs ? N'avez-vous point été informée, qu'il se raille de vos promenades nocturnes aux Tuilleries, qu'il lit vos Lettres à tous ceux qui veulent l'écouter dans les Caffez ? & toi indigne Amant as-tu si peu d'égard pour la réputation d'une Dame, n'est-ce pas assez que tu la rende criminelle, faut-il que tu publie son crime ? Ta vanité t'est-elle plus chére que ta passion ? Les Dames devroient-elles confier leur honneur à un tel Traître ; semblable, en quelque maniére, à ces Conseillers d'Etat qui abusant de l'opinion que leur Souverain avoit de leur sincérité & de leur habileté lui persuadérent de commettre des fautes capables de lui attirer la haine du public, & de l'exposer à un châtiment, qu'ils auroient mérité avec beaucoup plus de justice.

Jettez les yeux sur ce * Prince du Sang, il a quelque chose d'auguste dans sa mine ; tout ce que son Pére avoit de Roïal éclate en lui ; il a comme lui la taille fine, il a son humeur & cet esprit de conversation dont nul autre de ses

* Le Duc de St. Alban.

Enfans ne peut se vanter : à quels excès d'Amour ne s'est-il pas porté dans sa jeunesse ; mais il est un peu revenu & s'est apliqué aux affaires du *Divan* avec l'aplaudissement de ceux de son parti : car il en a épousé un, non pas pour son propre intérêt, mais parce qu'il y a été induit par un grand Politique, qui a pris bien de la peine à lui persuader que c'est l'intérêt de l'*Atlantis*, quoi que ce soit contre les principes de sa Naissance & de son Education. Il s'est montré brave dans les Armées, il a une grandeur d'Ame digne du Sang dont il est né, magnifique en tout, & tout-à-fait exemt de ce vice sordide de l'intérêt qui régle ordinairement les ménages. Celle qu'il a choisie est d'un mérite si rare que tout le monde est contraint de la *régarder* d'un œil d'Amour. Cette digne Mére lui a donné une Fille, qui est une beauté la plus parfaite & qui deviendra bientôt l'admiration & l'étonnement de tout le Monde.

* Le Chev: Carbury Prisf. Celui-ci est un vieux * Chevalier plein d'hûreux projèts ; hûreux au moins pour lui ; il a trouvé dans un coin de l'*Atlantis* les Mines du *Perou*. Son intrigue a si bien réüssi que l'essai de son

Or

On a fait concevoir aux Sanguins l'espérance de nouvelles Indes. Cette nouvelle sorte de Pierre Philosophale attira là une grande foule de ceux qui sont d'humeur à hazarder les biens certains qu'ils ont, pour d'autres qui ne sont qu'imaginaires. Mais le jour que ce projèt sera exécuté est encore à venir, aussi bien que les grands avantages qu'on en attend, & je ne croi pas qu'ils sçachent eux-mêmes quand il viendra. En attendant, Monsieur le Chevalier, qui est en lui-même un très-habile Operateur, est destiné pour joüir du bénéfice présent, & repaître les autres d'espérances futures. Il n'est pas aisé de contenter & d'éluder les attentes d'une si grande multitude de gens piquez de la plus vive de toutes les passions, comme est celle de devenir riche en peu de tems, & c'est en quoi il montre sa grande capacité.

Voulez-vous bien tourner vos yeux vers ce * Chevalier de Campagne qui entre. Je vous le montre comme l'unique homme d'honneur de toute l'*Atlantis*, en matiére d'Amour. Il y a vingt ans que sa personne, qu'on peut encore nommer passable, étoit fort agréable; & une Dame des plus spirituelles du siécle

* Le Chev. H: Mackworth.

en devint amoureuſe. Son viſage marquoit beaucoup d'eſprit & de vivacité, mais il n'y avoit guéres de beauté. Les Muſes avoient pris leur demeure dans l'aimable ſein d'*Olinde*. Tout ce qu'elle écrivoit étoit naturel, aiſé, amoureux & plein de feu, je vous ferai part d'une production de ſa veine; c'eſt une Ode qui a paruë il y a déja quelques années, & peut-être paroitra-t-elle ancienne, quoi que tout ce qu'*Olinde* a écrit devroit toûjours avoir un air de nouveauté pour les gens d'eſprit; voici cette petite piéce.

ODE. *

* On s'eſt attaché à cette eſpéce d'Ode à rendre la penſée de l'Auteur Anglois.

Pourquoi vante-tu tant *Olynde* infortunée
Ces attraits & cette beauté
Qui te coûtent ta liberté,
Et qui de mille maux troublent ta deſtinée.



J'avouë ils ont ſervi à mettre dans mes chaînes
Mille fiers & ſuperbes Cœurs;
Mais, comble de tous les malheurs!
Leur liberté me coûte, helas! toute la mienne!



Mais mon ſort à préſent eſt-il ſi déplorable?
Damon, c'eſt ton ſublime eſprit
Dont

Dont mon tendre Cœur est épris,
Ha ! qu'un Amour si pur soit à jamais durable !



Mais tout charmant que soit cet objèt de ma flâme,
Je vois dans ma félicité
La perte de ma liberté;
Evitons donc *Damon*, chassons-le de mon Ame.



Oüi, j'y suis résoluë ; une haine immortelle
Va succéder à tant d'Amour.
Mais comme un Soleil en plein jour
Sa Gloire m'environne, elle est universelle.



Tâché-je à l'oublier parmi la multitude
Tout y retentit de son Nom :
En un mot, comme un Dieu, *Damon*
Me suit dans le tumulte & dans la solitude.

Olinde fut mariée par le Chevalier son Pére à un Président de la longue Robe, qui étoit aussi Chevalier, mais vieux, infirme & de méchante humeur ; sa jeunesse fut ainsi sacrifiée sans qu'on eut égard à la délicatesse de son choix, qui l'avoit long-tems auparavant déterminée en faveur du Chevalier qui est à présent devant nous. Cette distinction qu'elle faisoit de lui étoit trop favorable pour qu'il

qu'il ne souhaitât pas d'en profiter, & l'agréable idée qu'elle avoit de sa personne lui rendit celle du vieux Président insuportable. Un cœur sensible à l'Amour, & environné de toutes les lumiéres d'un bel Esprit, trouva bien-tôt de l'impossibilité à vivre sans l'objèt aimé, & même, ce qui étoit le pire, de demeurer perpetuellement avec un autre qui étoit haï. Le Chevalier fut *long*-tems à l'importuner, avant qu'elle voulut consentir de se retirer à la Campagne, à un petit Bourg éloigné d'une lieuë de sa maison de Campagne, & d'un quart de lieuë de celle de son Frére, où il avoit une autre maison qu'il prépara pour la recevoir avec le faste d'un Amant. Ce fut-là que l'heureux Chevalier jouït de tous les delices *qu'un Es*prit sublime & un amour réciproque pouvoient faire goûter, Comme il a un bien très-considérable, il s'en servit pour se rendre agréable à *Olinde*; non seulement en tout ce qu'elle pouvoit désirer, mais même en tout ce que la plus grande dépensiére de son Séxe pouvoit ambitionner. Le vieux Président tacha de la faire revenir; mais trouvant que cela n'étoit pas pratiquable, il concourut

avec

avec sa Dame à la tromperie qu'elle méditoit. Il ne pouvoit pas s'imaginer qu'elle en aimât un autre que lui, quelques preuves qu'il pût avoir du contraire. Toutefois *Olinde* jugea à propos de l'encourager à la venir visiter, parce qu'il avoit un grand bien ; & que deux ou trois grossesses lui auroient plûtôt été un sujèt d'infamie que de joïe, si la passion qu'il avoit pour elle ne lui avoit pas au moins servi de manteau. Quand elle eut fait établir une Fille qu'elle avoit, héritiére du bien de son Mari, elle s'accorda avec le Chevalier, qui lui en fit la proposition, de quitter cette Maison trop éloignée de la sienne, & de venir demeurer avec lui dans sa propre Maison. Ceci donna lieu à la Censure de se déchaîner contre un tel procédé & d'en parler sans aucune retenuë. Le Président commença à ouvrir les yeux, il n'aprouva nullement cette liberté, & refusa à sa Femme ce qu'il lui donnoit pour son entretien, quand elle vivoit dans l'autre endroit. L'Amant eut la hardiesse de demander quelque gratification pour son Entretien & celui de ses Enfans ; le Chevalier étant du parti & dans les intérêts de ceux, dont les opinions sont deve-

devenuës à la mode, obtint un arrêt en faveur de Madame la Présidente par le quel elle joüissoit à part d'un gros revenu, & résidoit, sans être inquiétée, chez le Chevalier. Enfin le vieux Mari a été si obligeant que de se laisser mourir, & la laisser dans une pleine liberté. Et ce fut à cette occasion que le Chevalier donna cette marque extraordinaire d'Homme d'honneur: car après une *possession* de quatorze ans en qualité d'Amant, selon le raport du Monde, il devint le Mari d'*Olinde*; qui n'étoit plus jeune, qui ne fut jamais belle, toûjours amoureuse, jalouse à l'excès, vindicative à la fureur, & si peu Maîtresse de ses passions, qu'avec son bel esprit, elles l'ont renduë un objèt de pitié & de mépris.

Il y en a qui entendant parler de quelque action veulent en découvrir tous les ressorts: Ainsi ils vous disent que le Chevalier n'osoit pas ne point se marier à *Olinde*, s'il avoit envie de vivre, car elle l'avoit souvent menacé de l'étrangler ou de le tuer d'un coup de pistolet, si jamais il refusoit de réparer son honneur, en cas que la bonne fortune lui donna l'occasion de le faire. Ils tirent de ses ex-

excessives débauches de vin, des argumens pour assûrer que ses ardeurs étoient considérablement ralenties pour une Dame qui étoit plus vieille que lui, un peu avant la mort du Président. Mais sur tout ils n'oublient pas une circonstance qui est des plus convaincantes, que depuis la nuit de leurs nôces, ils n'ont jamais couché dans le même lit, quoiqu'ils eussent été passablement bien ensemble tout le jour. Quel prodigieux changement ! si on en croit leurs Domestiques, ils ne couchérent jamais en leur particulier tant qu'il ne leur étoit pas permis d'être ensemble & lorsque c'est mal fait de se séparer, ils n'y furent jamais. Cela n'empêcha pas que Madadame, pour marque de son ancienne innocence, ne dit un jour, en se plaignant à ceux qui lui parloient d'un héritier, que Monsieur le Président avoit vécu un peu trop long-tems. Sa Fille, que les méchantes langues disent être du Chevalier, aura un gros héritage s'il lui donne son bien comme on le croit, outre celui du Président, dont elle est déja en possession. Le Chevalier en est extrémement épris, & il emploie quelque partie de son tems en sa Compagnie, un

peu

peu en celle de sa Mére, beaucoup à boire, & le reste aux affaires de Politique; pour les quelles il se donne volontiers beaucoup de mouvemens; & il est ici pour apuïer le parti dans tous les sujèts de dispute, en accordant son sufrage en sa faveur.

Qu'il plaise à vos Divinitez de considérer, avec une atention particuliére, ces * deux célébres Politiques qui s'arrêtent à la porte en grande Conférence l'un avec l'autre. Il fut un tems qu'ils n'auroient pas eu l'ambition de souhaiter la dixiéme partie de ce qu'ils ont à présent. Tout leur desir étoit d'être aplaudis & de passer pour Gens d'esprit dans la région du Parnasse; l'un & l'autre ont écrit avec succès, & on ne peut trouver Personne qui puisse mieux *juger d'un* ouvrage qu'eux. Il méritent qu'on consacre à leur Gloire un Monument éternel, pour n'avoir pas craint d'aplaudir & de récompenser les Ouvrages des autres: exemts de cette émulation, dont les anciens Empereurs se piquoient, de vouloir être estimez Poëtes. Ils ont plus eux seuls encouragé les gens de Lettres que toute la Noblesse d'*Atlantis* ensemble. S'ils se sont enrichis si soudaine-

* Les Lords Sommers & Hallifax.

nement & d'une maniére si surprénante; ils en ont fait du bien aux autres : Ils ont eu le bonheur que leur intérêt s'est trouvé dans le parti qu'ils avoient embrassé d'abord. Les mesures qu'ils ont prises nous font juger qu'ils ne persévéreroient pas volontiers dans aucun qui y seroit contraire : mais puis qu'un tel changement n'est pas arrivé, donnons leur charitablement la gloire d'avoir resté fermes dans leurs premiéres résolutions ; Vertu qui est bien rare dans ceux qui sont emploïez dans les affaires d'Etat.

En un certain tems il y en eut * un qui occupoit la premiére place dans le Ministére, dont les crimes ne mouront jamais dans la memoire de ceux d'*Atlantis*, quoi qu'il y ait long-tems qu'il soit mort lui-même. Ses infamies seront immortelles, & il mérite qu'on fasse à son sujèt une exception à la regle Générale, qui est qu'on ne doit point mal parler des Morts. Ses vices devroient être écrits sur des Monumens de Marbre, de peur que le tems n'en abolisse le souvenir. Ce Personnage donc fit servir une vaste capacité & de rares Talens à séduire son Prince, le trahir, le faire tomber dans de

* Le feu Comte de Sunderland.

lourdes fautes & l'en faire punir, lui qui l'avoit estimé, & cheri; & qui donnoit d'une maniére implicite dans toutes les mésures de ses pernicieux & détestables conseils, parce qu'ils venoient de lui; lui qui étoit sous-main le Pensionnaire de trois differens Monarques dont il trahissoit en même-tems les intérêts & Cependant il dissipa tout son Patrimoine par des voïes inconnuës, & qui passent l'imagination. De quoi t'ont servi tes trahisons, indigne Ministre, de quoi t'ont profité tes éminentes qualitez? & qui peux tu te vanter d'avoir perdu? un credule Prince qui se fioit en toi, qui a toûjours suivi cette généreuse Maxime, *qu'il y a moins de honte à être trompé par un ami que d'en avoir de la défiance.* Vis éternellement ici haut dans l'infame mémoire de tes abominations, & là bas puisse-tu comme un autre Prométhée sentir ton foïe renaître éternellement pour assouvir la faim d'un Vautour immortel, afin que les Hommes avertis par ton exemple deviennent meilleurs & qu'ils soïent persuadez qu'il est de leur intérêt de ne pas te ressembler.

Cette digression a donné le tems à nos deux Politiques de se séparer. Le plus

pro-

* proche de nous a toûjours eu la volonté de servir son Maître. Il n'y a point d'éloge que ses rares qualitez ne méritent; il a toutes celles qu'un jugement pénétrant, solide, & étendu peut donner outre celles qui accompagnent une sagesse profonde, & un esprit vif & pénétrant. Cependant tout ce mérite se trouve avec le défaut d'être implacable, irréconciliable & vindicatif. Quel dommage qu'un Homme d'un si bon sens ne soit pas maitre d'un défaut de cette Nature, & que lui qui est propre pour Gouverner le monde, ne puisse pas Gouverner son tempérament; lui qui a la générosité de récompenser, devroit avoir honte de manquer d'une chose si prétieuse, je veux dire le pardon des injures, qui dépend de lui. Un Génie commun, ne fait que des choses communes; mais un Génie aussi élevé que le sien, ne devroit produire rien que de grand, comme est la noble ambition de mépriser les offenses. Peut-il s'empêcher de réfléchir quelquefois, qu'un grand pouvoir, lui donne mille occasions d'offenser, pour une qu'il a d'obliger, & que ceux qu'il offense peuvent devenir capable de lui rendre le récipro-

* Milord Sommers.

que. Il est au dessous de vous, Seigneur d'*Atlantis*, de punir un ressentiment, qui naît peut-être d'une misére dont votre sentence a été la cause, & c'est à vous qu'on peut adresser les derniéres parole de cette sentence de Pithagore. *Celui qui ne sçait pas ce qu'il doit sçavoir, est une Brute; celui qui ne sçait pas plus que ce qui est nécessaire, est un Homme parmi des Brutes; mais celui qui sçait tout ce qui peut-être sçû, est un Dieu parmi les Hommes.*

Artaban est digne que vos Divinitez aïent une considération particuliére pour lui, & il mérite que je vous conduise quelque jour au Serrail de sa Sultane; ou vous aurez sans doute compassion des étranges humeurs qui entrent dans la composition de l'Homme, puisqu'un des plus grands de sa race à ses foiblesses particuliéres. Vous examinerez l'œconomie qui est observée dans la Magnifique ruelle de cette délicate Sultane. C'est à elle que les autres Dames sont redevables de l'invention d'avoir des maitres pour enseigner le François à leurs Perroquèts. Son Serrail abonde en tout ce qui peut flater le goût exquis d'*Artaban*, sans que les Préservatifs & Restauratifs y manquent.

quent. On vous dira même que parce qu'elle veut conserver l'empire qu'elle a si long-tems exercé, elle ne fait pas de difficulté d'apeller des charmes auxiliaires pour supléer aux siens qui commencent à la quitter. Etant si exacte en ce point, le Seigneur *Artaban* ne sera pas obligé d'aller ailleurs à la recherche d'aucune satisfaction, son adresse & son industrie peut la lui procurer.

* L'autre Seigneur qui est entré avec lui, est un *Horace* & un *Mécénas* en même tems. Tout marié qu'il ait été, il n'a pas borné sa Galanterie comme a fait l'autre. Ses amours font encore du bruit, & les agrémens de sa personne ont quelque chose qui mérite bien un coup d'œil. Vos Divinitez l'honoreront d'une visite mais non pas aujourd'hui; car toute l'Histoire du *Divan*, l'Apartement Imperial, celui des Favoris, & les Promenades du soir dans les Tuilleries, ne nous donneront que trop d'emploi. Demain avant le Soleil levé je vous conduirai au Camp où vous serez au lever du Général, & où vous trouverez assez de matiére à la speculation; & pour varier le divertissement nous finirons le soir au Theatre. Le lendemain les Cours de Ju-

*Milord Hallifax.

ftice, l'Arfenal & la Ville ferviront d'Entretien à la Divine *Aftrée*, après quoi nous vifiterons les Palais de quelques particuliers, & vous menerons voir chez lui le *Mécénas* que vous voïez ici préfent. Aucun Siécle ne peut produire un homme qui faffe de plus grands efforts que lui pour fuporter l'intérêt de fes Amis; il a des Agens & des Efpions dans toutes les plus confidérables Familles de l'*Atlantis*. Il n'y a point de jeune Homme de Qualité à qui il ne trouve le moïen de faire avoir un Précepteur, qui puiffe lui infpirer fes principes, quelques contraires qu'ils foient à ceux de fes Nobles Ancêtres? Quelle peine ne fe donne-t-il pas dans toutes les rencontres où il peut les établir & les fortifier? Il ne fut pas plus affidu à faire fa fortune, ni plus expéditif à amaffer ce grand fonds de richeffes qu'il a acquifes lors qu'il n'avoit rien. De plus il a un Génie capable de tout. Il eft prefque le premier entre d'autres qui peuvent fe trouver, qui, poffédé de l'amour des Mufes, voulut defcendre de fes hautes & imaginaires occupations, à ces fordides mais folides affaires qui régardent non pas le bien public, mais le bien domeftique.

Il

Il ne laisse pas de protéger & d'encourager les autres dans la Poësie, qu'il évite lui-même, parce qu'il est devenu trop Amateur de la vérité. Sa Galerie est ornée des Portraits des gens d'esprit, entre lesquels * *Daphné* a l'honneur de tenir une place, soit qu'elle y soit pour le petit talent qu'elle a de faire des Vers, soit pour le grand qu'en recompense elle a en amour; je lui en laisserai à lui-même la décision. Nous vous ferons remarquer les caresses continuelles qu'il fait à ceux qui sont dans ses sentimens; Quelles fatigues il se donne pour corrompre les autres. Amours, Vin, Musique, Bals, Débauches, & autres sortes de divertissemens, qui servent à ensevelir la partie la plus raisonnable de l'homme, c'est avec quoi il séduit la jeunesse qui ne peut l'être que par le plaisir, & par des insinuations agréables. Pour ceux que le plaisir ne touche plus, & qui commencent à estimer l'Argent pour un autre usage que de le dissiper folement, il y a des Billets de change & des Emplois tout prêts pour gagner leurs suffrages. Le tems nous découvrira quels sont les cachez & impénétrables desseins qui roulent depuis si

* Mlle. Trotter.

long-tems dans sa tête. Sa fortune est faite; ce n'est pas pour lui qu'il travaille; c'est pour un parti dont les espérances sont futures & les vûës bien éloignées.

Je vous prie de favoriser de vos régards ce * jeune homme qui est mon Favori, & qui devient celui de tous ceux qui le régardent. Il est descendu d'une noble Famille, & ses Ancêtres ont été long-tems Comtes de l'Empire; c'est le Comte *Serini*, nous vous conduirons à sa délicieuse Maison de plaisance. La fidélité à son Souverain est attachée à lui: il fera revivre le nom de sa Famille que le tems a presque aboli; comme l'inébranlable *Beaumont*, il est ferme & constant dans ses principes; & sera l'ornement de la Couronne & la *gloire de* l'Empire. Il nous donne déja de grandes espérances de l'honneur qu'il aura d'être le Restaurateur & le Protecteur de la Poësie. Né d'un Pére qui ne dédaigna pas d'en faire son amusement dans le lieu où il étoit confiné; & avec tant d'esprit que ceux qui ont eu l'honneur de voir ce qu'il a fait, regrètent qu'il n'ait pas fait davantage; le bel esprit est autant de l'héritage des *Serini* que le bien

* Milord Dorset.

&

& la qualité ; une grande Reine s'étant soumise au jugement d'un de ses Ancêtres, non seulement pour les affaires du Gouvernement, mais encore pour la correction d'une traduction Dramatique qu'elle avoit faite d'une Tragédie Grecque. Le jeune Comte ne néglige rien pour orner la Nature, il a recours à tout ce que l'Art a de plus rare pour l'embellir. Les impressions du bien que la jeunesse prend ne peuvent jamais être effacées ; ainsi il ne rougira jamais des actions qu'il aura fait étant jeune, quoique celles de cet âge soient rarement sans blame. Prenez garde à vous, jeune Comte, que l'exemple de fierté & d'orgueil dans les autres ne vienne à tacher votre Ame héroïque ; lisez souvent ces admirables paroles de *Socrates* ; *Les jeunes gens doivent sur tout éviter l'orgueil, les vieillards le mépriser, & tous les hommes le craindre.* Souvenez-vous de deux glorieux Ancêtres que vous avez eu : comme ils se sont distinguez l'un dans le Cabinèt, l'autre dans le Camp : souvenez-vous de les imiter ; car comme les Dieux vous ont donné une grandeur d'ame & une capacité d'esprit qui vous rendent digne d'être leur descendant, aussi la

Fortune & l'Imperatrice vous fourniront assez d'occasions pour les faire valoir.

Mr. Vane & Milord Barnard son Pére.

Régardez qui vient ensuite ; c'est un Seigneur d'un Génie subtil, il a tout l'air de son Pére, lequel s'éleva par la faction, & brilla dans le tems Anarchiques ; & eut encore l'adresse de conserver dans le Gouvernement Monarchique ce qu'il avoit obtenu par la Rebellion. Son Epouse a l'ame aussi sordide que son magnifique * Frére l'a cachée & vindicative. Ils ont marié leur Fils aîné à une jeune Dame agréable & pleine de mérite, avec un Doüaire de quatre-vingt mille Ecus. Le Baron invita le jeune Gentilhomme & sa Femme à dîner ; mais pour conclusion, quand elle voulut s'en aller avec son Mari, on lui dit civilement, qu'elle pouvoit s'en aller quand il lui plairoit, mais que pour leur Fils ils jugeoient à propos de le confiner dans une Chambre destinée à le mettre dans les remèdes, puis qu'ils voïoient bien qu'elle n'en prenoit point le soin. Il lui fut inutile de demander au Pére où avoit été sa conscience d'avoir donné un fou pour Mari à une Dame de son mérite & aussi riche, & après s'être assuré de son Doüaire, d'avoir

*Le Duc de New-castle.

eu

eu l'adresse de se servir de la maladie de leur Fils pour s'en rendre le maitre. Elle a cependant porté si loin la tendresse à son égard, qu'au péril de sa vie elle n'a point voulu se séparer de lui; quoique toutes les fois qu'elle s'alloit mettre au lit, elle croioit entrer dans son sepulcre, ses transports de folie étant capables d'intimider quiconque auroit été moins préoccupé d'amour & du véritable sentiment des engagemens de l'Hymen.

Une jeune Dame, Sœur de son Mari, se pique d'esprit selon le goût Epicurien. Sa sincérité sur ce point est si remarquable qu'elle ne fait point de scrupule de déclarer son opinion quelque tort que cela lui puisse faire. Car elle croit que le sacré Livre des Sybilles est le plus méchant Volume qui se soit jamais écrit. Tout emprunté que soit son visage, elle est des plus mal-propres dans ses ajustemens. Vieux Baron je vous conseille de la marier aussi-tôt que vous le pourrez, si vous ne voulez pas qu'elle se marie elle-même. Elle a l'esprit aussi tourné au mal que sa Mére. Il n'en est pas ainsi du second Fils du Baron; c'est un

fort

très-joli Gentilhomme qui a beaucoup de conduite & de bon sens.

*Milord Peterbourgh. Voilà le majestueux Comte de * *Valence* qui marche sur le tapis du *Divan* : son génie brille en tout son air, ses régards, aussi perçans que ceux d'un Aigle, frapent d'étonnement celui qui le considére. C'est ce fameux Général d'*Utopie* dont j'ai donné à vos Divinitez le caractére en peu de mots, dans l'Histoire du Comte de *Biron*, par la persécution duquel il avoit été contraint de fuir à la Cour du Roi * *Henriquez*, avant la disgrace de *Biron*. Car la générosité de ce Roi étoit si grande qu'elle lui faisoit ouvrir les bras pour recevoir & protéger les braves & les malheureux, pourvû qu'ils n'eussent pas été ses ennemis déclarez, & même en ce cas il ne laissoit pas de souhaiter les occasions d'une véritable réconciliation afin d'accorder un pardon sincére. Ecoutez, le Comte vient au *Visir* du *Divan* avec un Message de la part de l'Imperatrice : elle leur fait sçavoir de l'accompagner demain à son Couronnement. L'heureuse rencontre ! la Divine *Astrée* ne pouvoit pas être descenduë en un tems plus favorable, où

* Le Roi Guillaume III.

toute

toute la gloire de l'*Atlantis* sera réünie toute ensemble, vous verrez & vous entendrez tout ce qui est digne de vos yeux & de vos oreilles; c'est le spectacle le plus éclatant du Monde, étant tous dans leurs Robes de cérémonie convenables à ce jour. Vous verrez aussi le grand *Druide*, & la nombreuse süite des Ministres de l'Autel. La Cérémonie sera faite dans le grand temple de *Jupiter* le *victorieux*. Emportée par mon imagination je me suis écartée d'un sujèt qui mérite que nous nous y arrêtions, qui sont les belles qualitez de *Valence*. Si je n'avois pas la vérité de mon côté, pour fortifier ce que j'en dirai, je n'aurois pas la hardiesse de dire à Vos divinitez une partie seulement des belles actions qu'il a faire: Elles ne sont point semblables à celles de nos jours, elles ont l'air de la glorieuse Antiquité, lorsque le cœur des Mortels étoit embrasé du desir de la Renommée, & qu'ils n'avoient égard qu'aux intérêts de tous les autres Hommes. Quand sous le nom de Capitaine on entendoit une Personne qui s'exposoit de lui-même avec bravoure pour le bien de ceux qui les suivoient, que les dépouil-

pouïlles du Camp étoient également partagées, le Héros ne se reservant rien à lui-même que la réputation de la Conquête. On raporte d'un des derniers généraux des Francs, qu'il ne connoissoit pas une piéce d'argent d'avec une autre : il n'en est pas ainsi du Comte de *Valence*, il en connoit la valeur, & la connoissant il la méprise. Il y a un exemple du mépris de son propre intérêt au quel ceux des anciens Romains ou Spartes ne sont pas comparables ; & qui fait voir qu'il est exemt de l'esprit du tems, qui fait prendre un emploi pour remplir ses coffres. Les Comte, après la réduction de trois Roïaumes, & avoir placé un Monarque sur le Trone, a vû avec satisfaction qu'aucun avantage ni intérêt ne lui restoit, que son propre mérite; c'est par là qu'il mérite en vérité une gloire immortelle ; En tous les tems en tous les siécles on ne verra point un Général dont les actions égalent les siennes: *Alexandre* lui-même qui a rempli la Terre de ses exploits, n'avoit pas la moitié tant de prétentions à la Divinité que *Valence*. Enivré des fumées d'une vaine Gloire & mé-

méprisant la mort d'une maniére plus brutale que raisonnable, le *Macedonien* se jettoit au milieu de ses Ennemis plûtôt en enragé qu'en Heros, d'où il ne pouvoit se tirer qu'à la faveur d'une prodigieuse réputation, & de la grande ignorance de ses adversaires. Ce n'étoit pas là la conduite du Comte *Valence*; les coups de tête dont il étoit capable lui auroient suffi pour s'assûrer toute conquête à la quelle il auroit aspiré, quand de son naturel il auroit été un lâche: & son courage auroit pû lui procurer le même avantage eut-il été sans politique; mais, avec ces deux perfections unies de concert, rien n'a été capable de lui résister. Je ne saurois mieux entretenir vos Divinitez qu'en leur faisant l'Histoire tout au long de ses actions prodigieuses, mais parce qu'elle est trop longue, & que les affaires du *Divan* ne le permetent pas, nous la diférerons pour le silence de la nuit, lorsque le Soleil cesse d'éclairer toutes choses par lui-même, lorsque tous les objèts disparoissent à notre vûë, qu'il ne reste plus que ceux qui se représentent à notre imagination; & que notre attention n'étant plus distraite

diſtraite vous pourez tranquillement écouter ce que je dirai à la gloire immortelle de *Valence.*

FIN.

